PIERRE-ANTOINE



Doux parler de France...

LECTURE LANGUE FRANÇAISE

CLASSES DE FIN D'ÉTUDES

LIBRAIRIE ISTRA

PIERRE-ANTOINE

Doux parler de France...

LECTURE

LANGUE FRANÇAISE

Classes de fin d'études

★

LIBRAIRIE ISTRA

PARIS (7e)
7, RUE DE LILLE



STRASBOURG
15, RUE DES JUIFS

PRÉFACE

Depuis la création des classes de fin d'études — qui s'appelèrent d'abord sections de scolarité prolongée — c'est-à-dire depuis une dizaine d'années — les programmes de ces classes ont changé bien souvent.

Pour ne nous en tenir qu'au programme de français, on mit d'abord l'accent sur la nécessité d'initier les élèves à la vie pratique et à la vie des hommes des différents métiers ; et c'est à cette préoccupation que répondit notre manuel de Lecture et Langue française, paru en 1938.

Puis on se rendit compte que ce souci de donner une initiation pratique ne devait pas être exclusif d'une culture générale plus approfondie, et le programme de 1947 *recommanda à son tour — pour la lecture et la récitation — les textes empruntés « aux grands écrivains » et « les textes choisis parmi les plus belles pages de notre langue, servant à la formation du goût littéraire et à la connaissance des bons écrivains français ».*

Ces deux points de vue ne s'opposent pas d'ailleurs. S'il est évident que les classes de fin d'études sont fréquentées par des enfants qui n'ont pas pu — ou qui n'ont pas voulu — continuer leurs études dans des établissements du second degré, par de futurs cultivateurs, de futurs marins, de futurs apprentis du commerce ou de l'industrie, etc., un livre de lecture qui prépare ces enfants à la vie est nécessaire. Mais d'autre part, pourquoi ces élèves seraient-ils privés d'une connaissance plus approfondie de nos grands auteurs, dont certains, d'ailleurs, ont tourné leur attention vers les problèmes de la vie pratique ?

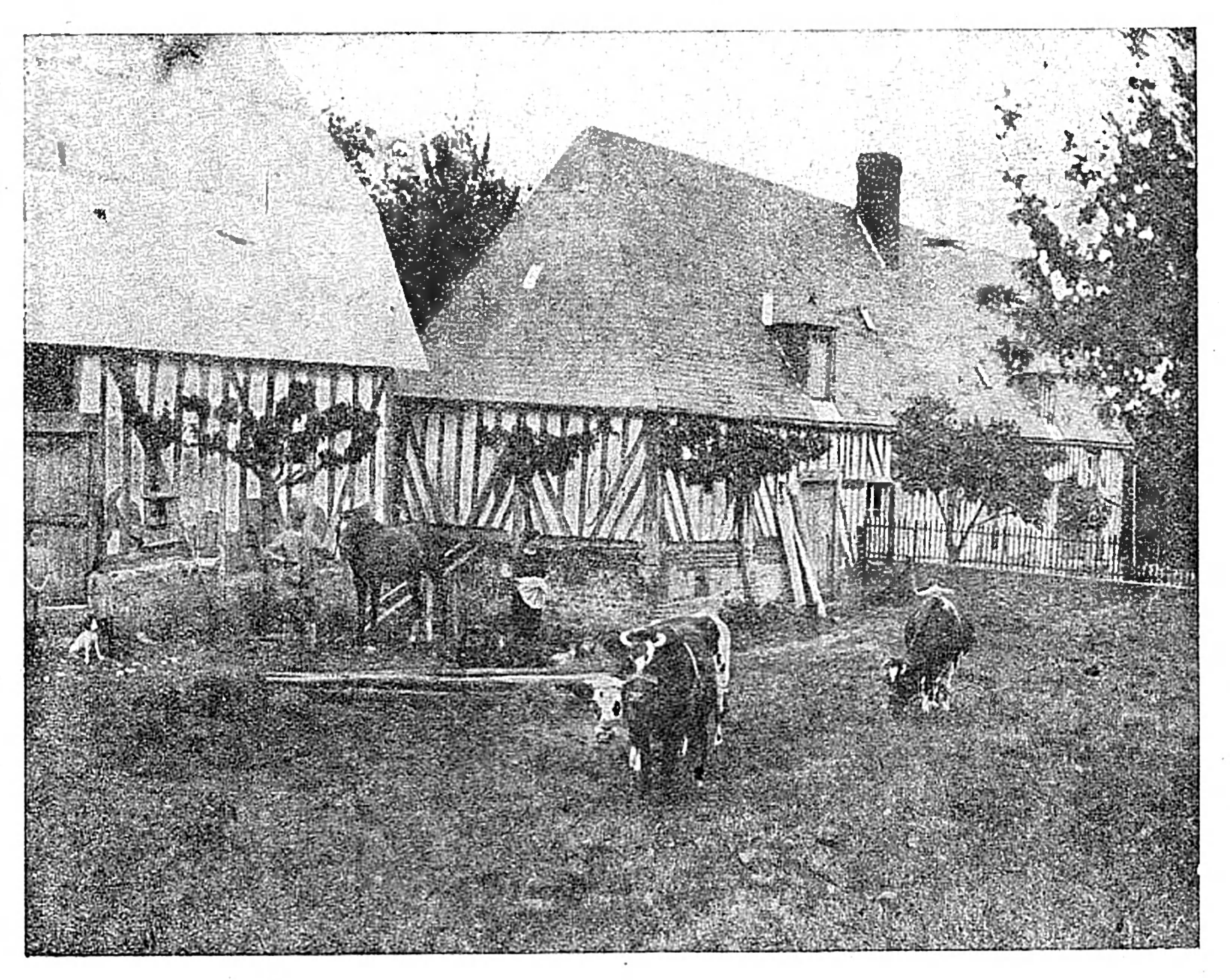
Ces réflexions nous ont conduits à imaginer un livre de lecture qui donnerait satisfaction à ces deux tendances.

Le « Doux parler de France » que nous présentons aux maîtres des classes de fin d'études, se divise en deux parties. Dans la première partie, la plus développée, il propose à la méditation des élèves des textes d'initiation à la vie pratique, dont un grand nombre sont signés de nos meilleurs écrivains. Dans la seconde partie, il présente, dans un ordre chronologique, les plus belles pages de nos grands auteurs et répond — croyons-nous — au souci primordial des rédacteurs du programme de 1947.

Par ailleurs, les leçons et exercices de vocabulaire, de grammaire, d'orthographe, d'élocution et de rédaction sont inspirés par ce même programme.

Nous avons donc conscience de fournir aux maîtres chargés des classes de fin d'études et à leurs élèves un bon instrument de travail qui pourra — et nous en serons heureux — grandement faciliter leur tâche.

En terminant, nous devons faire observer que tous les exercices ont été rédigés de telle façon que les élèves puissent, au besoin, travailler seuls, avec le seul secours du dictionnaire ; et cette innovation ne manquera pas de retenir l'attention des instituteurs de classe unique.



Ferme normande.



I. La maison de Milly.

La maison paternelle de Lamartine est située à Milly, petit village du Mâconnais, au pied d'une assez haute montagne.

1. Ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée ; elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte en bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches en pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimensions colossales, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

2. On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de blé ou de farine déposés là pour les besoins journaliers de la famille.

A gauche est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour, car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret.

A droite, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes

les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin.

Un escalier, alors en bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres, presque sans meubles, ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques.

3. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps couvés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour sa Jérusalem[1], sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité !...

J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet ; et, bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver, à mon réveil, la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps. LAMARTINE. *Les Confidences.*

---

2. Petite ménagère.

Nous sommes en 1848, *en Alsace. Fritz Kobus, un vieux garçon de* 36 *ans, est venu passer quelques jours à la campagne chez son fermier Christel. Christel a une jeune fille de* 17 *ans, Sûzel, qui s'occupe des travaux de la maison.*

1. Un jour, Sûzel ayant eu l'idée de chercher en ville une poitrine de veau bien grasse, de la farcir de petits oignons hachés et de jaunes d'œufs, et d'ajouter à ce dîner des beignets d'une sorte particulière, saupoudrés de cannelle et de sucre, Fritz trouva cela de si bon goût, qu'ayant appris que Sûzel avait seule préparé ces friandises, il ne put s'empêcher de dire au fermier, après le repas :

« Ecoutez, Christel, vous avez une enfant extraordinaire pour le bon sens et l'esprit. Où diable Sûzel peut-elle avoir appris tant de choses? Cela doit être naturel.

— Oui, Monsieur Kobus, dit le vieux fermier, c'est naturel ; les uns naissent avec des qualités, et les autres n'en ont pas, malheureusement pour eux. Tenez, mon chien Mopsel, par exemple, est très bon pour aboyer contre les gens ; mais si quelqu'un voulait en faire un chien de chasse, il ne serait plus bon à rien. Notre enfant, monsieur Kobus, est née pour conduire un ménage : elle sait rouir le chanvre, filer, laver, battre le beurre, presser le fromage et faire la cuisine aussi bien que ma femme. On n'a jamais eu besoin de lui dire : « Sûzel, il faut s'y prendre de telle manière. » C'est venu tout seul ; et voilà ce que j'appelle une vraie femme de ménage; dans deux ou trois ans, bien entendu, car, maintenant, elle n'est pas

1. Son lieu saint, où ma mère retrouvait l'amour, le calme et la paix.

encore assez forte pour les grands travaux ; mais ce sera une vraie femme de ménage ; elle a reçu le don du Seigneur ; elle fait ces choses avec plaisir ! « Quand on est forcé de porter son chien à la chasse, disait le vieux garde Frœlig, cela va mal ; les vrais chiens de chasse y vont tout seuls ; on n'a pas besoin de leur dire : Ça, c'est un moineau, ça une caille ou une perdrix ; ils ne tombent jamais en arrêt devant une motte de terre, comme devant un lièvre. » Mopsel, lui, ne ferait pas la différence. Mais quant à Sûzel, j'ose dire qu'elle est née pour tout ce qui regarde la maison.

2. — C'est positif, répondit Fritz. Mais le don de la cuisine, voyez-vous, est une véritable bénédiction. On peut rouir le chanvre, filer, laver, tout ce que vous voudrez, avec des bras, des jambes et de la bonne volonté ; mais distinguer une sauce d'une autre, et savoir les appliquer à propos, voilà quelque chose de rare. Aussi j'estime plus ces beignets que tout le reste, et pour les faire aussi bons, je soutiens qu'il faut mille fois plus de talent, que pour filer et blanchir cinquante aunes[1] de toile !

— C'est possible, monsieur Kobus ; vous êtes plus fort sur ces articles que moi.

— Oui, Christel, et je suis si content de ces beignets, que je voudrais savoir comment elle s'y est prise pour les faire.

— Eh ! nous n'avons qu'à l'appeler, dit le vieux fermier ; elle nous expliquera cela. Sûzel ! Sûzel !

3. — Sûzel était justement en train de battre le beurre dans la cuisine, le tablier blanc à bavette serré sur la taille, agrafé sur la nuque, et remontant du bas de sa petite jupe de laine bleue à son joli menton rose. Des centaines de petites taches blanches mouchetaient ses bras dodus et ses joues ; il y en avait jusque dans ses cheveux, tant elle mettait d'ardeur à son ouvrage. C'est ainsi qu'elle entra tout animée, demandant : « Quoi donc, mon père ? »

Et Fritz, la voyant fraîche et souriante, ses grands yeux bleus écarquillés d'un air naïf et sa petite bouche entr'ouverte laissant apercevoir de jolies dents blanches, Fritz ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'elle était appétissante comme une assiette de fraises à la crème.

4. « Qu'est-ce qu'il y a, mon père ? fit-elle de sa petite voix gaie ; vous m'avez appelée ? »

Oui, voici M. Kobus qui trouve tes beignets si bons, qu'il voudrait bien en connaître la recette. »

Sûzel devint rouge de plaisir. « Oh ! monsieur Kobus veut rire de moi !

— Non, Sûzel, ces beignets sont délicieux ; comment les as-tu faits, voyons ?

— Oh ! monsieur Kobus, ça n'est pas difficile ; j'ai mis ... Mais, si vous voulez, j'écrirai cela ... vous pourriez oublier.

— Comment ! elle sait écrire, père Christel ?

— Elle tient tous les comptes de la ferme depuis deux ans.

— Diable ... diable ... voyez-vous cela !... mais c'est une vraie ménagère. Je n'oserai plus la tutoyer tout à l'heure ... Eh bien, Sûzel, c'est convenu, tu écriras la recette. »

Alors Sûzel, heureuse comme une petite reine, rentra dans la cuisine, et Kobus alluma sa pipe en attendant le café.

Extrait de ERCKMANN-CHATRIAN. *L'ami Fritz.* (Librairie Hachette, édit.).

---

1. L'aune est une ancienne mesure pour les tissus ; à Paris, elle valait 1 m, 18.

3. Les fruits défendus ou la passion du travail.

L'auteur, une femme qui est un grand écrivain, parle avec amour de sa mère qui, jusqu'à un âge avancé, conserva une prodigieuse activité et goûta la joie de se rendre utile.

1. Mon frère le médecin voyait ma mère chaque jour, puisqu'elle l'avait suivi et habitait le même village. Il la soignait avec une passion dissimulée. Elle luttait contre tous ses maux avec une élasticité surprenante, les oubliait, les déjouait, remportait sur eux des victoires passagères et éclatantes, rappelait à elle, pour des jours entiers, ses forces évanouies, et le bruit de ses combats, quand je passais quelques jours chez elle, s'entendait dans toute la petite maison...

2. A cinq heures du matin, en face de ma chambre, le son de cloche du seau plein, posé sur l'évier de la cuisine, m'éveillait...

— Que fais-tu avec le seau, maman? Tu ne peux pas attendre que Joséphine arrive?

Et j'accourais. Mais le feu flambait déjà, nourri de fagot sec. Le lait bouillait, sur le fourneau à braise, pavé de faïence bleue. D'autre part fondait, dans un doigt d'eau, une tablette de chocolat pour mon déjeuner. Carrée dans son fauteuil de paille, ma mère moulait le café embaumé, qu'elle torréfiait elle-même.

Les heures du matin lui furent toujours clémentes [1]; elle portait sur ses joues leurs couleurs vermeilles [2]. Fardée d'un bref regain de santé, face au soleil levant, elle se réjouissait, tandis que tintait à l'église la première messe, d'avoir déjà goûté, pendant que nous dormions, à tant de fruits défendus.

3. Les fruits défendus, c'étaient le seau trop lourd tiré du puits, le fagot débité à la serpette sur une bille de chêne, la bêche, la pioche, et surtout l'échelle double, accotée à la lucarne du bûcher. C'étaient la treille grimpante dont elle rattachait les sarments à la lucarne du grenier, les hampes fleuries du lilas trop haut, la chatte prise de vertige et qu'il fallait cueillir sur le faîte du toit ...

A soixante et onze ans, l'aube la vit encore triomphante, non sans dommages. Brûlée au feu, coupée à la serpette, trempée de neige fondue ou d'eau renversée, elle trouvait le moyen d'avoir vécu son meilleur temps d'indépendance avant que les plus matineux aient poussé leurs persiennes, et pouvait nous conter l'éveil des chats, le travail des nids, les nouvelles que lui laissaient, avec la mesure de lait et le rouleau de pain chaud, la laitière et la porteuse de pain...

4. C'est seulement une fois que je vis, un matin, la cuisine froide, la casserole d'émail bleu pendue au mur, que je sentis proche la fin de ma mère. Son mal connut maintes rémissions [3], pendant lesquelles la flamme à nouveau jaillit de l'âtre, et l'odeur de pain frais et de chocolat fondu passa sous la porte avec la patte impatiente de la chatte. Ces rémissions furent le temps d'alertes inattendues. On trouva ma mère et la grosse armoire de noyer chues toutes deux en bas de l'escalier, celle-là ayant pré-

1. Douces, favorables. — 2. Les couleurs vermeilles de l'aurore. — 3. Rapprocher *rémission* de *remettre*. La phrase signifie que la menace mortelle fut maintes fois suspendue.

tendu transférer celle-ci, en secret, de l'unique étage au rez-de-chaussée. Sur quoi mon frère aîné exigea que ma mère se tînt en repos et qu'une vieille domestique couchât dans la petite maison.

5. Mais que pouvait une vieille servante contre une force de vie jeune et malicieuse, telle, qu'elle parvenait à séduire et entraîner un corps déjà à demi enchaîné par la mort? Mon frère, revenant avant le soleil d'assister un malade dans la campagne, surprit un jour ma mère en flagrant délit de perversité [1]. Vêtue pour la nuit, mais chaussée de gros sabots de jardinier, sa petite natte grise de septuagénaire retroussée en queue de scorpion sur sa nuque, un pied sur l'X de hêtre, le dos bombé dans l'attitude du tâcheron exercé, rajeunie par un air de délectation [2] et de culpabilité indicibles, ma mère, au mépris de tous ses serments et de l'aiguail [3] glacé, sciait des bûches dans sa cour.

Colette. *La Maison de Claudine.* (Ferenczi et fils, édit.)

---

4. Le repas préparé.

Ma fille, lève-toi ; dépose là ta laine.
Le maître va rentrer ; sur la table de chêne,
Avec la nappe neuve aux plis étincelants,
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :
Les pêches que recouvre un velours vierge encor,
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles ;
Et puis ferme la porte, et chasse les abeilles.
Dehors le soleil brûle et la muraille cuit ;
Rapprochons les volets ; faisons presque la nuit,
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.
Maintenant va chercher l'eau fraîche dans la cour
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

Albert Samain.
Aux Flancs du Vase. (Mercure de France, édit.)

---

1. L'homme *pervers* a le désir de mal faire. La phrase signifie que la vieille maman fut surprise au moment où elle semblait prendre plaisir à faire une chose strictement défendue. — 2. Plaisir vivement ressenti. — 3. La rosée.

GRAMMAIRE

Les diverses sortes de mots.

1. Il y a plusieurs sortes de mots.

Les deux plus importantes sont : **le nom,** qui sert à nommer les êtres et les choses ; **le verbe,** qui exprime les actions.

Le nom peut être déterminé et qualifié : par **l'article,** par **l'adjectif.** Il peut être remplacé par un **pronom.**

Le nom, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe sont des **mots variables.**

2. **La préposition,** qui marque le rapport entre deux mots ; **la conjonction,** qui est un mot de liaison ; **l'adverbe,** qui modifie le sens du verbe, de l'adjectif qualificatif ou d'un autre adverbe ; **l'interjection,** qui est un cri, sont des **mots invariables.**

Exercices de grammaire.

1. Copiez le texte ci-dessous en soulignant les noms d'un trait.

La « bonne femme ». — La maison — riche ou pauvre — où il y a une bonne femme, se distingue tout de suite des autres. On trouve dans ces maisons-là un ordre particulier, une façon simple et harmonieuse de disposer toute chose, une propreté scrupuleuse où l'on ne devine pas seulement le soin d'une ménagère active, mais aussi la tendresse toujours en éveil de la mère et de l'épouse. Ne s'agirait-il que d'un petit bouquet de bleuets, la chère femme a su mettre ces fleurs au bon endroit. Le verre qui les contient est brillant, l'eau est pure, et cela donne à la demeure un petit air de fête qui réjouit l'œil en entrant.

2. Copiez le texte ci-dessous en soulignant d'un trait les adjectifs qualificatifs, d'un pointillé les autres adjectifs.

La « bonne femme » (suite). — Elle ne livre rien au hasard ; jusque dans les plus petits détails, il y a une intention, et chacune de ces intentions sort de son bon cœur pour aller à celui des autres. Sa personnalité rayonne, réchauffe, et le parfum de son âme pénètre partout ; on la sent sans la voir. Car le signe distinctif d'une bonne femme est de ne pas faire tapage, de ne pas attirer les regards et de passer presque inaperçue dans la famille. Il existe, ce type excellent de la femme bonne et dévouée. Je l'ai rencontré souvent dans ma longue vie. Il est dans la nature ; il est vrai. Gustave DROZ. *Tristesses et sourires.* (Albin Michel, édit.).

3. Relevez les verbes des deux exercices ci-dessus, sauf les auxiliaires être et avoir ; écrivez-les à l'infinitif et classez-les dans le groupe auquel ils appartiennent, et dans l'ordre alphabétique.

4. Analysez les pronoms du texte n° 1, ci-dessus, depuis : On trouve...

5. Indiquez la nature de chacun des mots de la première phrase du § 2 (*lecture n° 1*), jusqu'à : noyer sculpté.
Quelle sorte de mot n'est pas représentée dans cette phrase ?

6. **Conjugaison.** — Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif :
Je ne l'ai pas — N'y suis-je pas ?

7. Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif :
Je ne le lui donne pas — N'habité-je pas ? (*ou :* est-ce que je n'habite pas ?)

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

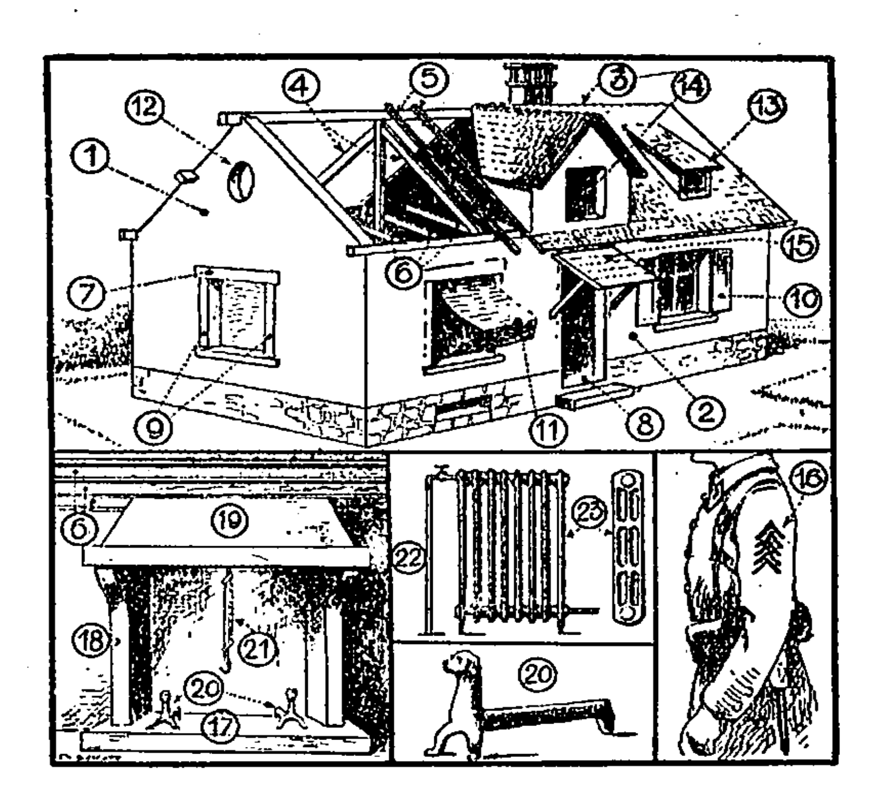
A. *La maison de Milly.* — 1. Quelle différence faites-vous entre une *maison* basse et une *maison massive* (§ 1)? — 2. Quel est le sens de *survenants* (§ 2)? — 3. Expliquez : un de ces vieux buffets que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant (§ 2)? — 4. Quelles idées éveille en vous le mot *duvet*, au dernier alinéa? De quelle phrase de l'alinéa précédent pouvez-vous rapprocher ce mot?

B. *Petite ménagère.* — 1. Expliquez : saupoudré ; tomber en arrêt ; moucheté ; une recette. — 2. Sûzel a le don du ménage, c'est-à-dire... Elle a appris toute seule à... (§ 1). — 3. De même on n'a pas besoin d'apprendre à un chien de chasse à ... Bon chien chasse de race, dit le proverbe ; cela signifie ... — 4. Fritz Kobus n'est-il pas un peu gourmand? Relevez quelques détails qui le montrent.

C. *Les fruits défendus.* — 1. Expliquez : torréfier le café, une chaleur torride ; le faîte du toit ; un tâcheron. — 2. Dissimuler, c'est ... Pourquoi le frère de Mme Colette soigne-t-il sa mère avec une passion *dissimulée?* — 3. Déjouer un projet, c'est...; et déjouer des maux... — 4. Son mal connut maintes rémissions, c'est-à-dire... — 5. Les fruits défendus auxquels goûte la vieille mère de Mme Colette, ce sont... Par exemple, elle..., elle... (rappelez les deux faits qui vous ont le plus frappé).

D. *Le repas préparé.* — 1. Quels détails prouvent que la scène se passe à la campagne? Quelle peut être la personne qui parle? A qui s'adresse-t-elle? — 2. Que signifie *velours vierge*, au 7e vers? — 3. Expliquez l'image : *la muraille cuit*, au vers 11. — 4. En quelle saison sommes-nous?

2. Vocabulaire illustré.



La maison. — Le pignon (1), la façade (2), le faîte ou faîtage, (3), la charpente, la poutre (4), le chevron (5), une solive (6). — Une ouverture, une baie, la porte, le linteau (7), le seuil (8), les jambages (9), la fenêtre, la persienne (10), la jalousie (11), l'œil-de-bœuf (12), la lucarne (13), une mansarde (14), un auvent (15), les chevrons du combattant (16).

La cheminée. — L'âtre ou foyer (17), le manteau (18), la hotte (19), le chenet (20), la crémaillère (21).

Le chauffage central. — La chaudière, la tuyauterie (22), le radiateur (23).

3. Vocabulaire étymologique.

Maison et ménage. — Maison, comme un grand nombre de mots français, vient d'un mot latin. La conduite d'une maison s'appela d'abord le maisnage (pour maisonnage), et s'écrivit ensuite mesnage, puis ménage.

Ménage et maison sont deux mots de la même famille.

Manoir, masure, mas (le mas est une ferme provençale) appartiennent aussi à cette famille.

Maison a donné maisonnée, maisonnette.

Ménage a donné ménagère, ménager, ménagerie, déménager, emménager, aménager, déménagement, emménagement, aménagement.

Chenet. — On disait autrefois un chiennet, c'est-à-dire un petit chien, car les chenets étaient souvent ornés d'une tête de chien.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Racontez brièvement l'histoire de l'habitation en utilisant les mots suivants: maison, château, palais, hutte, cabane, caverne, chaumière, immeuble, gratte-ciel.
2. Décrivez votre école ou votre maison en utilisant quelques-uns des mots du vocabulaire illustré.
3. Autrefois les maisons présentaient souvent leur pignon sur la rue. De là, l'expression : avoir pignon sur rue, qui signifie... — La poutre horizontale qui est au sommet du toit s'appelle le... ou le... — Etre au faîte d'un arbre, c'est... Etre au faîte de la gloire, de la puissance, des honneurs... — Qu'est-ce qu'un tison? un tisonnier? Attiser les braises, c'est... ; et attiser une querelle... — Expliquez : être sans feu ni lieu ; pendre la crémaillère ; un héros tout chevronné.
4. Qu'est-ce qu'un manoir? une masure? un mas?

   Expliquez le sens des mots : déménager, emménager, aménager. Employez chacun de ces mots dans une phrase. — Expliquez les expressions : ménager ses pas ; ménager une personne ; ménager la chèvre et le chou.

   Devinette. — Gardiens de la maison ; toujours dans les tisons.

ORTHOGRAPHE

1. Copiez les mots suivants extraits des textes de la semaine. Ils feront l'objet d'une dictée de contrôle : une abbaye, le corridor, sculpter, le sculpteur — saupoudrer, la cannelle, agrafer, moucheter, écarquiller les yeux — accourir, la faïence, torréfier, accoter, le faîte — étincelant, étinceler, étincelle, le cygne, le velours.
2. Préparez le texte n° 3 : Les fruits défendus, dont un paragraphe sera dicté.
3. Copiez le texte ci-dessous en mettant à l'imparfait les verbes entre parenthèses, en complétant ou en faisant accorder s'il y a lieu les mots en italique.

   La maisonnette. — Ma tante (être) garde-barrière et (habiter) une maisonnette au bord de la *voi*... J'y (passer) chaque année, en compagnie de mes cousins un mois ou deux aux *grand* vacances. (*Quel*... ou *Qu'el*...) (être) *petit* la maison de ma tante, mais *qu*... (être) *joli* avec son toit rouge, ses *volet vert*, sa barrière à *capucine* et ses *mur fleuri* de *rosier grimpant*. Au rez-de-ch..., la cuisine à gros carrelage rouge (s'ouvrir) sur la *voi*.., et ma tante (pouvoir) *surveill*.. du même coup le fricot et la barrière. A l'ordinaire, nous y (prendre) nos repas. La salle à manger, à côté, bien *ciré* et toujours *brillant*, (être) *réservé* aux jours de fête. Au premier étage, deux *petit chambre bas au mur nu* (s'abriter) sous le toit. C'est *là* que nous (coucher).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — *Pas, plus, rien, jamais,* s'emploient toujours avec *ne* pour exprimer la négation.

Relevez, dans la lecture 1, § 2 la phrase employée avec *ne ... pas.* (Vous soulignerez *ne pas.*)

Même exercice pour les phrases avec *ne ... pas, ne ... plus, ne ... jamais* (lecture 2, § 1).

2. Exprimez les idées contraires et complétez à votre guise : La maison décrite dans le texte est *élevée*... Les murs en sont *crépis* et semblent neufs. A gauche est la cuisine presque toujours *fermée et déserte*... A droite se trouve la salle à manger *bien meublée*...

3. **Imitons.** — *J'accourais pour l'aider ; mais le feu flambait déjà* ... (lect. 3, § 2). Employez cette construction avec *mais,* pour indiquer que votre bonne volonté (ou celle d'autres personnes) a été inutile. (*Dites des choses vraies !*) — J'ai voulu aider ma mère à ... J'aurais voulu venir en aide ... (*à qui ? pour quoi faire ?*). J'étais prêt à ... Mon camarade s'est précipité pour ... Voyant l'automobiliste qui le précédait s'arrêter brusquement, le conducteur de ...

4. Relisez, au § 1 de la lecture 2, la phrase qui commence par : *Oui, Monsieur Kobus* ... et faites trois phrases avec *les uns* ..., *les autres* ....

II. — Observations et notations. — De l'ordre !

5. Sur son cahier de préparation, votre maître inscrit chaque jour, dans l'*ordre chronologique,* ses occupations du lendemain. Songez à ce que vos camarades et vous avez fait depuis ce matin, et dites ce que le maître a pu écrire sur son cahier pour la journée d'aujourd'hui : A 7 h. 45 ... A 8 heures ....

6. Vous êtes un élève ordonné, et vous pensez la veille à vos occupations du lendemain. Donnez-nous votre emploi du temps pour demain.

7. Observez votre père ou votre mère dans une de ses occupations habituelles ; indiquez ses actions dans l'ordre où elles se déroulent. Ex. : *Mon père rentre du travail et se prépare à déjeuner :* Mon père rentre de ...; il enlève sa casquette et la pend à... etc., etc. — *Ma mère prépare la lessive :* Elle ouvre le panier à linge sale et le vide sur ...; elle trie ... (quoi ?) ; etc., etc.

8. *Votre mère prépare la soupe du soir :* Dans une casserole, elle met de l'eau bouillir sur le feu ; elle la sale avec...; elle prend, dans le panier aux légumes...; elle les épluche. Elle ....

9. Ouvrez un livre de cuisine : vous verrez que les *recettes* sont une succession d'actions indiquées *à l'infinitif,* ou *à l'impératif.* Ex. : Mettre dans une poêle trois ou quatre cuillerées d'huile ; y ranger les morceaux de poitrine de veau et les saupoudrer de sel et de poivre ; etc. (Ou : Mettez ... ; rangez-y ... ; saupoudrez-les ...).

Rédigez maintenant l'exercice 8, sous forme de *recette de cuisine : la soupe aux légumes.*

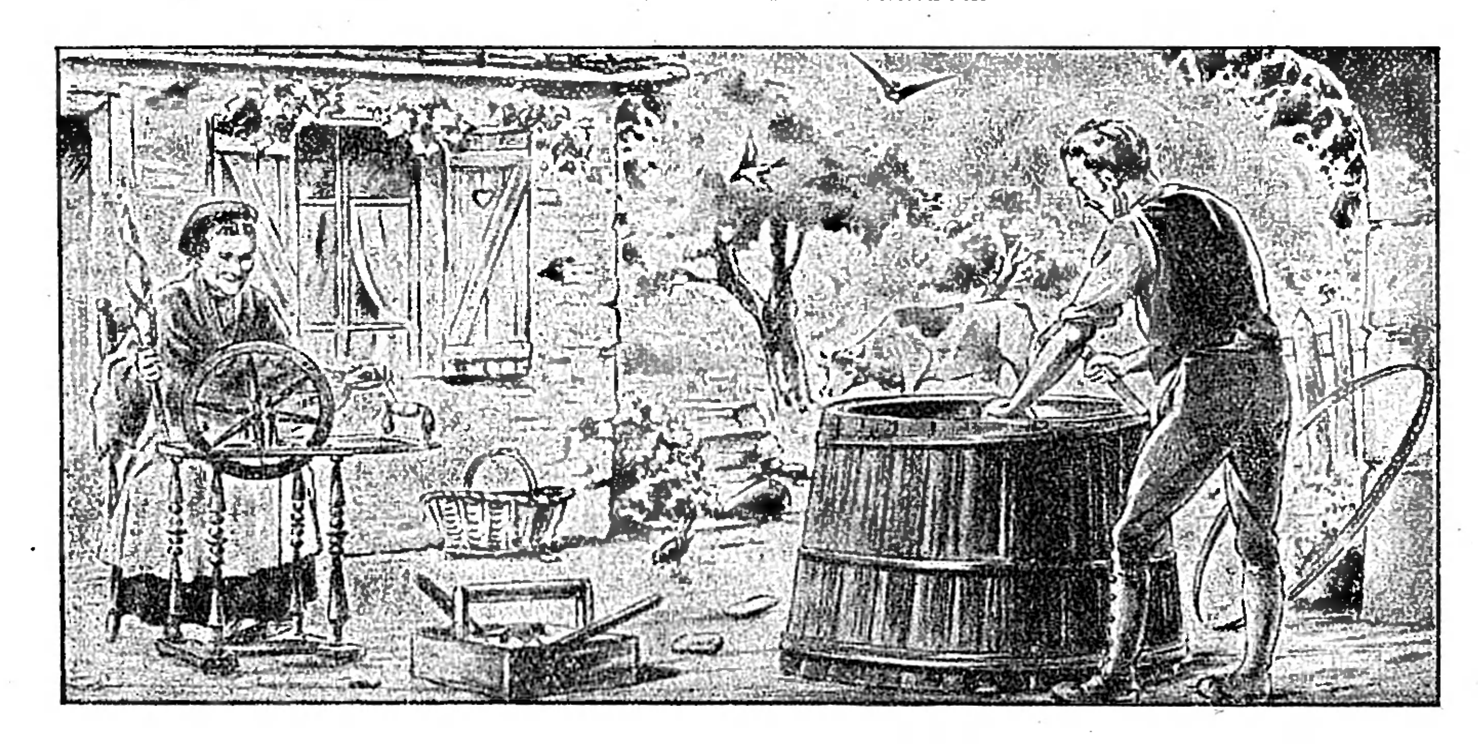
10. Rédigez la recette que Sûzel a promise à Fritz Kobus (lect. 2) ou une recette analogue.

III. — Sujets de devoirs.

11. Deux ménagères bavardent en revenant de faire leurs provisions. L'une d'elles (nommez-la) raconte que, le matin même, elle a conduit pour la première fois son plus jeune fils à l'école. Que s'est-il passé?

12. D'après la lecture 1 vous dessinerez le plan du rez-de-chaussée de la maison de Milly.

13. *Pour la semaine prochaine :* Notez, jour par jour, sur un carnet, les événements dignes de remarque qui se passeront autour de vous pendant la semaine.



5. Petit domaine d'autrefois.

L'auteur parle de ses grands-parents de Touraine qui vivaient, vers 1830, *sur un petit domaine.*

1. Il y avait une maison d'habitation, antique et délabrée, mais qui me semblait admirable, à cause du grand lierre et des moineaux nichés dans les trous ; le jardin d'à côté, tout petit, mais commode, car le persil et les légumes y étaient à quatre pas de la cuisine ; le jardin d'en bas, situé dans le voisinage du moulin et ravagé par les escargots ; le verger peuplé de vieux arbres sous lesquels mon père et mes oncles ont mené paître tour à tour l'unique vache de la famille. Ajoutez à cela un petit carré de pommes de terre, le long d'un autre champ, clos de murs, où mes pauvres chers vieux reposent aujourd'hui ; une vigne où l'on récoltait non seulement quelques barriques de vin aigrelet, mais des haricots mange-tout et des pêches en plein vent, vertes et veloutées, dont l'amertume délicieuse me fond la bouche en eau quand j'y pense ; enfin, tout en haut du pays, une chènevière où je n'ai jamais vu pousser un brin de chanvre, mais où l'on admirait le roi des cerisiers, un arbre énorme et généreux dont les fruits mûrs à point et dévorés sur place me transportaient au septième ciel. Ah ! les cerises de 1838 ! Jamais je n'en mangerai d'aussi bonnes, car je n'aurai plus jamais dix ans...

2. Du plus loin qu'il m'en souvienne, je vois mon grand-père et ma grand'mère levés avec le jour, bien lavés dans l'eau fraîche de leur puits, et cheminant, chacun de son côté, jamais ensemble, vers une besogne ou une autre. Je les vois, quoi qu'ils n'aient jamais eu d'autre montre que le clocher de leur village, réunis ponctuellement à midi autour d'un plat de légumes au lard, flanqué de quelques friandises comme le radis noir en tranches ou la salade de concombres.

C'est grand'maman qui fait le pain et la cuisine ; jamais serviteur n'a mis les pieds dans la maison ; on s'est toujours servi les uns des autres. Il y a eu de rudes moments, paraît-il, quand les petits n'étaient encore bons à

rien et qu'ils ouvraient des becs insatiables. Et c'est juste à ce moment-là que le pain s'est mis à coûter cinq ou six francs la miche, après les guerres de l'Empire. Mais personne n'a trop pâti, et la preuve, c'est qu'on est là, au grand complet.

Depuis que les enfants gagnent leur vie à part, les vieux Dumont sont quelquefois tentés de dire qu'il y a trop à la maison pour eux seuls. Leurs forces n'ont pas diminué sensiblement, et ils ont toujours aussi peu de besoins que lorsqu'ils nourrissaient un petit peuple [1]. La vache donne plus de beurre et de fromage qu'ils n'en peuvent consommer. Le marché de Courcy, où grand'maman va deux fois par semaine, à pied, son panier sur la tête, paye le farinier et l'épicier. Quant au boucher, un juif ambulant qui colporte les morceaux d'une vache trop vieille ou d'un veau trop enfant, les Dumont n'ont affaire à lui que dans les occasions solennelles. Je ne parle ni du tailleur, ni de la couturière, car les habits du père étaient indestructibles, et la mère s'habillait elle-même, de pied en cap, à la vieille mode de Touraine. Elle filait, cousait, tricotait, lavait et repassait avec la dextérité d'une fée ; et il faut croire que le bonhomme n'était pas maladroit non plus, car pour fabriquer une échelle, réparer une tonne ou un cuveau, ajuster une vitre, emmancher un outil, il ne s'adressait qu'à lui-même. Ce n'est ni le docteur, ni le pharmacien qui pouvait déranger l'équilibre de leur budget, car ils ont vécu de vieux ans, sans savoir ce que c'est que d'être malade.

3. Ils étaient donc à l'aise sans argent, chose commune dans nos campagnes ; leur superflu s'écoulait chez mes oncles et chez mon père en paniers de fruits, en rayons de miel ou en fromages salés, et jamais un mendiant ne frappait à leur porte sans recevoir des mains de ma grand'mère une tranche de son pain bis.

Edmond ABOUT. *Le roman d'un brave homme.*

---

6. La fermière de la Genivière.

La Genivière : tel est le nom d'une ferme, dans un coin de France. La fermière est Madame Fruytier, mère de quatre enfants.

1. Cette mère encore jeune avait un visage agréable à regarder, des joues pleines, des yeux qui souriaient même quand elle était fâchée, un front tranquille et sans rides, qu'encadraient des cheveux châtains bien tirés et lisses, et déjà clairsemés, qu'elle couvrait d'un mouchoir blanc, lorsqu'elle faisait son ménage, pour que la poussière ne les gâtât point. On avait la même impression, en l'apercevant, qu'on éprouve devant un paysage modéré dans ses lignes, dont on dit : « Comme il est reposant ! » La bonne humeur était en elle, et c'est une forme de la paix. Elle ne se plaignait pas de travailler, mais la moindre minute de tranquillité lui semblait un bienfait inestimable.

Les amis lui demandaient parfois :

« *La Fruytière,* vous avancez à tout ; vous êtes adroite dans le ménage et la ferme.

— Pas plus que d'autres.

— Oh ! si. Vous avez un secret?

---

1. Les grands-parents Dumont avaient six enfants, cinq garçons et une fille.

— Peut-être.

— Peut-on savoir?

— Rien ne m'ennuie de ce que je fais.

Et c'était vrai, car elle ne se hâtait point en certaines parties de son ménage, comme on le voit faire à d'autres femmes, qui aiment à cirer le bois de leurs armoires, mais se dépêchent de cuisiner, ou de laver la vaisselle, ou de balayer le carreau de leur chambre, et qui soupirent si on vient les déranger pendant qu'elles ravaudent [1] un bas.

2. Deux choses, pourtant, lui plaisaient avant tout : une petite et une grande. La petite, c'était de donner le grain à la volaille.

Deux fois le jour, elle s'avançait à cinq pas de la porte, sur le terrain caillouteux qui descendait, et toujours, du même ton, de la même voix haute qu'elle avait exercée comme les marchandes des quatre saisons, les marchandes de poisson ou d'oublies [2], elle criait :

« Eh ! la petite poulaille, accourez, accourez ! V'là le bon grain ! » Alors, quelle précipitation ! Quelle avalanche ! Que d'ailes et de pattes en mouvement ! Que de becs tendus, ouverts, criant :

« Nous voici, maîtresse Fruytier, nous tous, les coqs, les poules, les oies, les dindons, les canards, les pigeons, même les deux pigeons culbutants qui passent leur journée à faire des sauts périlleux au-dessus des cinq grands noyers ! Répandez le grain pour nous remercier d'avoir avalé tant d'insectes nuisibles : araignées, charançons [3], hannetons, fourmis et mouches de cent espèces, vos ennemis ! Nous avons le gosier tout rapé par leur sang, leurs écailles, leurs griffes et leurs poils. Vive le froment roux ! Voyez, nos yeux suivent vos mains qui plongent dans votre tablier relevé ; nous sommes droits sur nos pattes, prêts à nous élancer ; nous allons faire la course au grain qui vole et roule entre les pierres ; nous nous battrons un peu, pour rire ; nous nous pousserons du poitrail ou de l'aileron ; nous nous disputerons le froment, l'avoine, le millet, le blé noir dont vous avez fait, pour nous, un si délectable [4] mélange dans votre poche de toile...... Ah ! vous ouvrez enfin votre poing fermé ! Voici la grenaille qui pleut ! Augmentez la pluie, maîtresse Fruytier ; que cela devienne une averse ! Nous avons l'estomac complaisant et toujours affamé. Foi de dinde, de poule, de cane et de pigeonne, nous pondrons, pour vous récompenser, plus d'œufs que n'en pondront les volailles de vos voisines ! »

3. Maîtresse Fruytier ne distribuait pas la nourriture seulement à ce petit peuple emplumé ; c'était même la moindre de ses occupations. Dans la maison, elle était cuisinière aussi bien que lingère, ravaudeuse et femme de ménage. Tout son monde avait bon appétit. Elle faisait une soupe abondante, toujours servie à l'heure et toujours fumante, que suivaient, sur la table, un plat de viande ou d'œufs, un autre de légumes ou de laitage. Son triomphe était la préparation des galettes dorées, par quoi elle achevait son travail les jours où elle boulangeait [5], et si les enfants s'étaient montrés sages.

Évidemment, le fond de ce régal était la pâte de pain, que Marie Fruytier avait pétrie, tournée, battue, pliée, saupoudrée d'assez de sel et de farine pour que le goût de froment fût pleinement épanoui ; mais la galette avait

---

1. Reprisent. — 2. Une oublie est une pâtisserie mince, ordinairement roulée en cornet. — 3. Insectes qui rongent le blé. — 4. Savoureux. — 5. ...les jours où (comme un boulanger) elle travaillait la farine pour faire le pain.

la chair plus jaune et plus onctueuse que le meilleur pain ; elle sentait la crème fraîche ; elle offrait aux yeux une croûte dorée, bombée, légèrement illustrée de quelques dessins tracés en pleine pâte par l'habile fouacière [1], et qui eût appris à lire aux enfants, s'ils n'avaient déjà su. Car, aux jours de fête, la galette portait, selon les dates : « Vive Max ! Vive Vincent ! ou vive la petite Jeanne ! »

Quand c'était la fête de la mère, un des fils était admis à dessiner lui-même l'inscription, et d'ordinaire il écrivait : Vive maman mignonne !

René BAZIN. *Il était quatre petits enfants.* (Mame, édit. Tours).

---

7. La vache.

1. Devant la blanche ferme où parfois, vers midi,
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé [2] qui reluit au soleil,
Une vache était là, tout à l'heure arrêtée.

2. Superbe, énorme, rousse, et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante,
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.

3. Elle, bonne et puissante, et de son trésor pleine,
Sous leurs mains, par moments, faisant frémir à peine
Son beau flanc, plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Victor HUGO. *Les Voix intérieures.*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient consulter un choix plus abondant d'extraits de V. Hugo peuvent se reporter aux trois volumes parus dans la collection Pallas (Ed. Delagrave) ou au recueil de M. Maurice Levaillant : L'Œuvre de Victor Hugo (Ed. Delagrave).

---

1. Dérivé de *fouace,* vieux mot qui désigne une galette de froment cuite au four. — 2. Les plumes du coq brillent comme si elles étaient passées au vernis.

GRAMMAIRE

La proposition.

1. **La proposition** est un groupe de mots qui dit ce que font les êtres et les choses, ou comment ils sont.
2. **Verbe, sujet, complément.** — Dans une proposition complète on distingue ordinairement un verbe, un ou plusieurs sujets, un ou plusieurs compléments.
3. **Verbe, sujet, attribut.** — La proposition construite avec le verbe être, ou avec l'un des verbes paraître, sembler, devenir, etc., comprend le verbe, le sujet et l'attribut.

Exercices de grammaire.

1. Copiez le texte ci-dessous et soulignez d'un trait les verbes à mode personnel, d'un pointillé le sujet de ces verbes.

Une ferme normande. — On voyait dans les écuries de gros chevaux de labour qui mangeaient tranquillement dans des râteliers neufs. Le long des bâtiments s'étendait un large fumier ; de la buée s'en élevait, et, parmi les poules et les dindons, picoraient dessus cinq ou six paons. La bergerie était longue, la grange était haute, à murs lisses comme la main. Il y avait sous le hangar deux grandes charrettes et quatre charrues avec leurs fouets, leurs colliers, dont les toisons de laine bleue se salissaient à la poussière fine qui tombait des greniers. La cour allait en montant, plantée d'arbres symétriquement espacés, et le bruit gai d'un troupeau d'oies retentissait près de la mare.

Gustave FLAUBERT. *Madame Bovary.* (Fasquelle, édit.).

2. Distinguez les propositions dans les phrases suivantes, et analysez les mots soulignés.

L'étable était propre, la paille fraîche, l'eau pure (*verbe sous-entendu?*).

Dans cette petite étable vivaient pêle-mêle une vache, un âne, une brebis, une chèvre, et cinq lapins ; et douze poules, le soir, venaient s'y percher.

Avant la première lueur de l'aube, le coq se dressa sur ses pattes, cambra le poitrail, allongea le cou, et lança un rugueux appel au soleil.

3. Analysez le sujet et l'attribut dans les propositions suivantes :

Les maisons froides et humides sont malsaines. — Elles sont aussi peu confortables.

Travailler est un devoir. — Mentir est une lâcheté. — Crier n'est pas chanter.

4. Lisez phrase par phrase le texte suivant ; décomposez chaque phrase en propositions ; distinguez dans chaque proposition verbe, sujet, complément. Il y a dans ce texte un seul attribut, lequel?

Repas du soir à la ferme. — Le repas du soir réunissait tout le monde. Chacun se plaçait à sa guise, le long de la table, et la fermière remplissait nos assiettes jusqu'au bord. Les jeunes mordaient à pleines dents dans leur pain, tandis que les vieux coupaient précieusement chaque bouchée. Tous mangeaient en silence, et le pain bis paraissait plus blanc dans leurs mains noires. A la fin du repas, les plus âgés parlaient des récoltes, et les jeunes causaient et riaient avec Martine, la grande bergère. Elle répondait en riant à toutes les plaisanteries.

M. AUDOUX. *Marie-Claire.* (Fasquelle, édit.).

5. **Conjugaison.** — Verbes en cer, en ger.

Conjuguez au présent, à l'imparfait et au passé simple du mode indicatif : commencer, ensemencer, ne pas s'avancer.

6. Conjuguez au présent, à l'imparfait et au passé simple du mode indicatif : manger, aménager, ne pas emménager.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Petit domaine d'autrefois.* — 1. Pourquoi la maison d'habitation des grands-parents Dumont paraissait-elle *admirable* à l'auteur? Et pourquoi le jardin d'à côté était-il commode? — 2. Quel était le menu de midi chez les Dumont? — 3. Expliquez l'adjectif *insatiables*, et les verbes *pâtir* et *colporter* (§ 2). — 4. Les Dumont étaient à l'aise sans argent ; même ils pouvaient venir en aide ... *(à qui ?)*. — 5. Où les grands-parents sont-ils enterrés? *(Pour répondre relisez attentivement le* § 1.)

B. *La fermière de la Genivière.* — 1. L'homme qui est de bonne humeur évite de se fâcher ; il vit ... avec ses voisins ; c'est pourquoi (§ 1) l'auteur dit : ... — 2. *Début du* § 2 : La *petite* chose qui plaît à Mme Fruytier, c'est .. ; et la *grande* ... — 3. Dans la phrase du § 2 qui commence par : *Nous avons le gosier* ..., le mot *griffes* n'est pas employé au sens propre, car .. ; il signifie : ... — 4. Quand Madame Fruytier préparait-elle des galettes ? Que pouvait-on lire, à certaines dates sur la croûte dorée ?

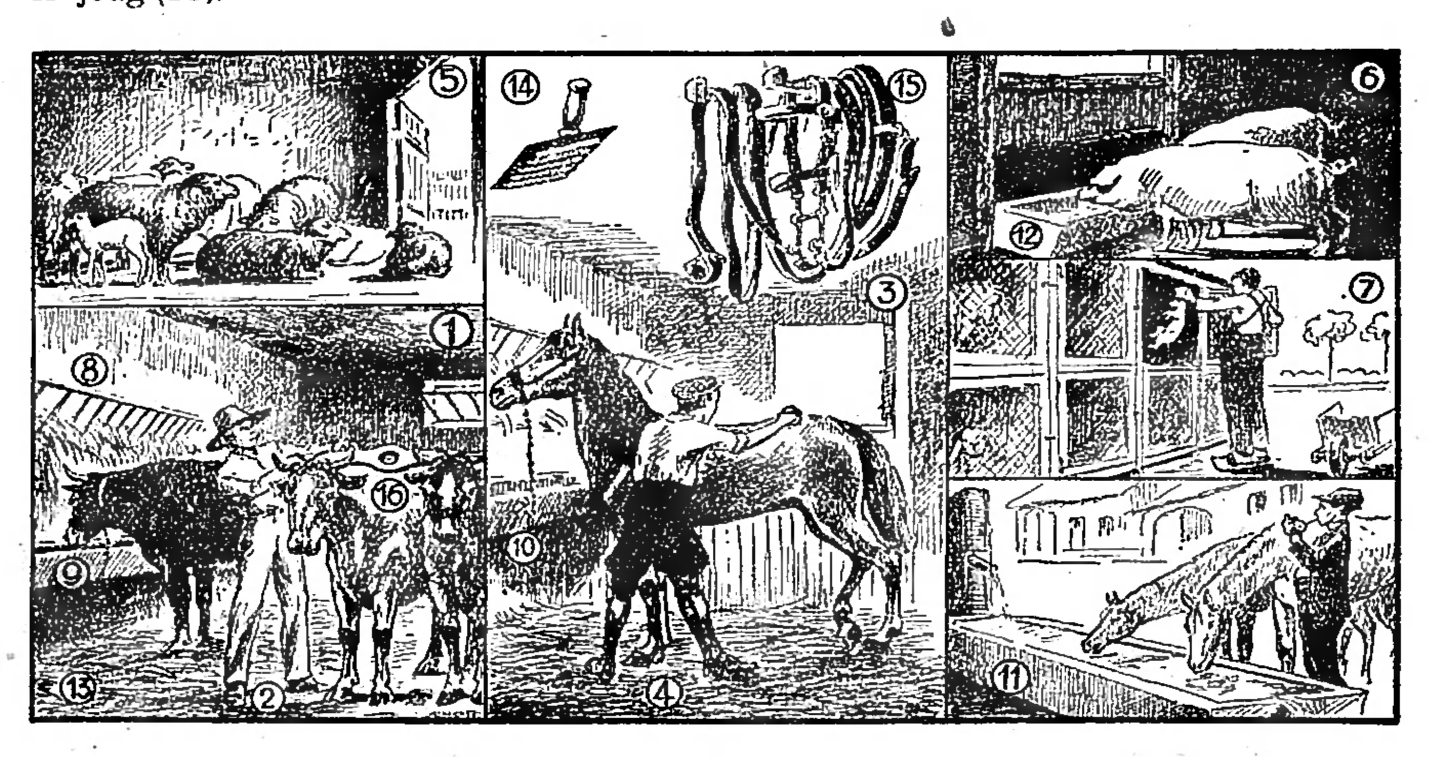
C. *La vache.* — 1. Le seuil de la maison est *attiédi* (§ 1) parce que ... (chauffé par ...). — 2. (§ 1) Relevez les deux expressions par lesquelles V. Hugo compare les dogues et le coq à des *gardiens*, et expliquez-les. — 3. (§ 2) Il semble que les dents des enfants soient ..., parce que ... — 4. Faites le portrait de la vache dont il est question en réunissant et en reliant entre eux les traits indiqués dans la poésie.

2. Vocabulaire illustré.

L'étable (1), le bouvier (2), l'écurie (3), le palefrenier (4), la grange, le fenil.

La bergerie (5), la porcherie (6), le clapier (7), le poulailler, le pigeonnier ou colombier.

Le cellier, le bûcher, le hangar. Le râtelier (8), la crèche (9), la mangeoire (10), l'abreuvoir (11), l'auge (12), la litière (13), panser, étriller, l'étrille (14), le harnais (15), le joug (16).



3. Vocabulaire étymologique.

La ferme. — L'adjectif qualificatif **ferme** vient d'un mot latin qui signifie solide. Ce mot latin a aussi donné le radical **firm** qu'on retrouve dans **infirme** (qui n'est pas ferme, qui n'est pas solide, qui a un vice de constitution), *infirmité, infirmier, infirmerie.*

Affirmer, c'est déclarer avec force qu'une chose est vraie. De ce verbe viennent *affirmation, affirmatif, affirmativement.*

L'adjectif **ferme** a donné *fermer, fermeture, fermoir, enfermer.* On a enfin appelé **ferme,** le bail par lequel un propriétaire loue une exploitation agricole. Le mot a désigné ensuite cette exploitation, et plus spécialement les bâtiments. *Ferme, fermier, fermière, fermage, affermer.*

4. Exercices de vocabulaire.

1. Le propriétaire qui loue une ferme signe un ... avec le ... On dit : un bail, des ... La redevance annuelle que paye le fermier s'appelle le ... — Quelle différence y a-t-il entre un fermier et un métayer? — Dans une grande exploitation, l'étable est réservée aux ... ; l'écurie, ... ; la bergerie, ... ; la porcherie, ... ; le clapier, ... ; le poulailler, ... ; le colombier, ... Le bouvier s'occupe alors des ...; le vacher ou la vachère, ... ; le porcher, ... ; la palefrenier, ... ; le berger, ... Mais dans les petites exploitations le fermier est tour à tour ... ; et le berger garde ... ; quant à la fermière elle s'occupe surtout ... (de quels animaux?) C'est elle aussi qui ... (indiquez quelques-unes de ses occupations).
2. Les cris des animaux : roucouler, pépier, glousser, caqueter, braire, beugler ou mugir, bêler, grogner, miauler, hennir, aboyer. — Croasser, coasser, hurler, glapir, rugir.
   Ecrivez : Les pigeons roucoulent ; les ....
   Employez ensuite les noms correspondant à ces verbes : On dit le roucoulement des ..., le pépiement des ....
3. Employez dans une phrase chacun des mots de la famille de ferme.
4. Trouvez un ou deux homonymes de chacun des mots suivants et employez-les dans une phrase : joue, fête, penser, lieu, foi, voix, mât, canne, coq, bail.
5. **Devinette.** — A l'étable, on y met le foin ; dans la bouche l'ont quelques humains

---

ORTHOGRAPHE

1. Copiez les mots suivants extraits des textes de la semaine : insatiable, superflu. — Foi de dinde, de cane ..., nous pondrons ! Ne confondez pas foi de dinde ! et foie de dinde, cane et canne ; affamé. — Le faon, la paon.
2. Remarquez : apparence, apparaître. Tous les verbes usuels commençant par ap prennent 2 p, sauf apaiser, apercevoir, apitoyer, aplanir, aplatir, apostiller, apostropher, apurer (*cherchez le sens de ces trois derniers mots*).
   affamé. — Tous les mots commençant par af prennent 2 f, sauf afin, Afrique et africain.
3. Étudiez le texte n° 5, *Petit domaine d'autrefois,* dont un § sera dicté.
4. Copiez le texte suivant à l'imparfait et faites accorder les mots en italique.

La tonte des brebis. — Une à une, les bêtes *blanc,* les bêtes *noir,* les bêtes *roux* (être, *passé simpl.*) *jeté,* les *quatre* pieds *lié* d'une tresse de paille, sur la table *dressé* pour le sacrifice, entre les bras des tondeurs *accroupi.* Les *ciseau* (luire) dans l'épaisseur des laines. Des bêlements (monter) en notes grêles, *pareil* à des sanglots d'enfant, *auquel* (répondre) la *voi* grave des béliers et la plainte des mères. Les hommes (amener) et (rapporter) les ouailles. Les femmes (ramasser) les toisons *mêlé.* Presque silencieux sous les *grand chapeau* de paille de seigle, ils (aller) dans l'ombre des chênes, de la table au parc, avec une même lenteur *solennel.*

Emmanuel DELBOUSQUET. *Le Mazareilh.* (Albin Michel, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — *Ne ... pas ne ... point.* Après avoir relu le § 1 de la lecture 6, écrivez : la fermière de la Genivière ... (se plaindre) de travailler. Lorsqu'elle faisait son ménage, elle couvrait ses cheveux de ... pour que ... Lorsqu'elle faisait la cuisine, elle ... (se mettait-elle en retard?)

2. Lisez maintenant, lect. 6, § 3, le passage qui commence par : *elle offrait aux yeux.* Quelle remarque faites-vous? Comment diriez-vous en employant *ne pas?*

3. *Ne ... que.* Dans le *langage* courant, on emploie souvent *rien que* au lieu de : *ne que;* et l'on dit par exemple : Autour de moi, je ne vois rien que des visages joyeux. Employez correctement *ne que* en écrivant : A la ferme de la Genivière *on aperçoit seulement* des animaux bien nourris, et on ... (voir) visages joyeux. A qui la complimente de sa basse-cour, la fermière répond : Je (avoir) mes poules et mes dindons à soigner ; je ... (avoir) la litière de l'étable ou du clapier à préparer ; je dois encore ... (achevez).

4. **Imitons.** — *Foi de dinde, nous pondrons* ... (dernière phrase § 2, lect. 6). Imitez, et complétez : Foi de bon camarade, je ... (que promettez-vous?). — Foi de cordonnier, ... (il s'engage à livrer ... quoi? quand?). — Foi d'honnête marchand ... (il tranquillise l'acheteur sur la qualité de la marchandise). — Foi d'animal, dit la cigale à la fourmi. ...

5. Écrivez, *en prose,* la seconde partie de *La vache* (lect. 7). Vous vous attacherez à faire des phrases courtes, mais qui s'enchaînent bien les unes aux autres.

II. — Observations et notations.

6. Regardez attentivement le dessin, p. 4, puis tournez la page et répondez de mémoire. (*Ne trichez pas!*) Combien y a-t-il de constructions? Comment sont leurs toits? Combien y a-t-il de cheminées à la construction de droite? Combien de personnages dans la cour? Combien d'animaux? Lesquels?

7. *Pour les élèves ruraux.* Établissez, pour les mois d'octobre, de novembre et de décembre, le calendrier des travaux du cultivateur dans votre région.

8. *Pour les élèves des villes.* Quels ouvriers (ou ouvrières) saisonniers connaissez-vous? Le tailleur, la ..., etc. Pour trois d'entre eux, dont vous donnerez le nom, dites quelles sont les périodes de morte-saison et celles de travail pressé.

9. **De l'ordre !** — Une fermière (ou un maraîcher, ou un forain) se prépare à partir au marché pour vendre ses produits (ou ses marchandises). Montrez-la (ou : montrez-le) dans ses occupations successives.

III. — Sujets de devoirs.

10. Vous avez noté, au cours de la dernière semaine, différents faits dont vous avez été le témoin. Supposez maintenant que vos camarades et vous *participez à la rédaction d'un journal,* et que le maître vous a demandé des *articles* sur les deux événements les plus dignes de remarque parmi ceux que vous avez notés. A la manière des journalistes, écrivez ces articles (dix lignes au maximum).

11. Montrez-nous un marchand qui dresse son étalage un jour de foire.



Battage du blé, sur le champ même de la récolte, au Canada. *(Cliché J. Boyer)*



8. Labours.

1. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste ; le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère.

2. Dans le haut du champ, un vieillard poussait gravement son *areau* de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin.

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui ; mais grâce à la continuité d'un labour sans distraction et d'une dépense de forces soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins rubustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

3. Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à la robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère, à la domination nouvellement imposée.

C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés.* L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses.

Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter ; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique.

Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses.

George SAND. *La Mare au diable.*

---

9. L'année du cultivateur.

C'est un cultivateur qui parle.

Le travail ! le travail ! Toujours le travail !

L'hiver s'atténue, les beaux jours reviennent : il faut vite en profiter pour semer les avoines, herser les blés, bêcher. Avril survient, et la douceur : les pêchers sont roses et les cerisiers blancs ; les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux chantent. Tout cela est bien beau pour ceux qui ont la faculté d'en jouir ; mais pour nous, ça signifie seulement qu'il faut se hâter de labourer, de planter les pommes de terre. Vient mai, le fameux *beau mois de mai,* souvent pluvieux et maussade, mais à qui les jeunes frondaisons vertes font toujours une parure agréable. Il faut briser les jachères [1], curer les fossés, biner. C'est juin, avec ses beaux soleils ; les haies sont piquées d'églantines, les acacias sont chargés de grappes blanches qui embaument ; il y a des fleurs et des nids partout ; mais nous, la belle saison, ça nous dit qu'il faut se lever dès trois heures du matin pour faucher, et qu'il faut travailler sans arrêt jusqu'à neuf ou dix heures chaque soir. C'est juillet, avec ses jours de langueur chaude : qu'il fait bon n'avoir rien à faire, rester nonchalamment étendu sur les canapés moelleux des salons clos, ou bien s'étendre sur le gazon des prés, dans l'ombre épaisse des arbres touffus ! Mais, pour nous, ce n'est pas le moment de faire des siestes. En grande hâte, il faut finir le foin : le seigle mûrit. Le seigle est coupé ; il faut se dépêcher de le battre, car sa paille est nécessaire pour lier le blé qui nous

---

1. Une terre en jachère est une terre qu'on a laissée se reposer pendant un an ; briser les jachères, c'est retourner les terres laissées en jachère.

appelle. Hardi, au froment ! Abattons à grands coups les tiges sèches ! Serrons les javelles [1] brûlantes ! Édifions en meules les gerbes lourdes ! Il fait tellement chaud qu'on n'en peut plus. Mais moi, le maître, je dois quand même entraîner les autres :

— Le travail dégourdit. De se remuer, ça donne de l'air. Hardi ! les gas ! Hardi !... ou bien, en guise de variante :

— Dépêchons-nous de finir le froment. Par cette chaleur, l'avoine mûrit vite ; nous allons être en retard !

Août bat son plein et l'on cuit de plus belle. La moisson est finie : bouvier, vite à tes bœufs ; il faut conduire les fumiers pendant que les chemins sont secs. Au chargement, les autres ! Taillez par rangées, dans le gros tas de la cour, de petits cubes égaux que vous alignerez sur les voitures. C'est embêtant ; les machines travaillent : il faut aller chez les voisins pour aider au battage. Mais quand on en revient tout crasseux de poussière, la tête bourdonnante, les membres lassés, vite à l'œuvre interrompue, à l'épandage des fumiers, au labour ! — Septembre : les jours raccourcissent ; allongeons-les ! Le travail presse, les pommes de terre sont bonnes à arracher : continuons de nous lever à quatre heures. Hardi, les gas !... Octobre et les semailles : l'eau peut survenir ; profitons de ce qu'il fait bon ; continuons de nous lever matin. Ouf ! Voici novembre enfin : c'est la saison d'hiver, la saison du calme. C'est la saison du calme, mais non celle du repos : il y a encore de la besogne en masse, des labours de chaumes [2], des rigoles à creuser dans les prés, des ronces à extirper, des bouchures à tailler, des arbres à ébrancher ; il y a surtout des animaux qui ont réintégré l'étable et qu'il faut soigner. Debout à cinq heures quand même : allons dans la nuit au pansage : nous serons prêts plus tôt pour le travail des champs. Et, tout le jour, allons patauger dans la boue, crottés jusqu'aux cuisses et les pieds mouillés. La veillée convient très bien pour couper la ration de racines fourragères des bœufs et des moutons gras, pour faire cuire les pommes de terre des cochons.

— Hardi, les gas ! ne restons pas inactifs au coin du feu !

Il ne chauffe guère, le feu ! Le bois est humide, la cheminée fume. Mais précisément parce qu'il ne chauffe guère, on serait disposé à trembler si on ne travaillait pas : l'action est salutaire. Quand la neige tombe, par exemple, nous avons des vacances ; oh ! de demi-vacances seulement, car les deux pansages quotidiens n'en sont pas supprimés ; et puis, il faut bien confectionner des barrières pour les champs, des râteaux pour les fenaisons, emmancher les outils qui en ont besoin : on a mieux à faire, l'été, que de s'amuser à ces petites choses.

Eh oui ! c'est cela, l'année du cultivateur.

Emile GUILLAUMIN. *La vie d'un simple.* (Stock, édit.).

---

10. Le drame de la batteuse.

Le bruit de la machine, le halètement de la batteuse, l'agitation forcenée des hommes dans la poussière, tout cela constitue une atmosphère dramatique dans laquelle se déroule l'opération quasi-magique de la naissance du grain... d'où viendront, plus tard, la farine et le pain.

1. Tant qu'elles ne marchent pas, la batteuse et sa locomobile composent un ensemble pesant, poussiéreux et graisseux, plutôt laid, en somme. Et quelle

1. Poignées de blé coupé. — 2. Ici le mot *chaumes* désigne les champs que l'on a moissonnés.

affaire que d'installer ces deux mastodontes[1] à l'endroit convenable, de les caler comme il faut, et d'ajuster les courroies aux diverses transmissions! Ce fastidieux travail s'accomplit par les soins du «machiniste» et de ses aides, avant l'entrée en scène de la troupe véritable.

Mais, attention! le drame commence. Le volant de la locomobile se met en marche, lentement d'abord, puis plus vite, puis très vite, stimulé, semble-t-il, par les halètements de la cheminée. Déjà, la grande courroie, qui relie la batteuse au moteur, a pris sa course, et toutes sortes de mécanismes, au flanc de la machine, se sont bruyamment réveillés... Au même instant, une fureur de mouvement, un délire d'activité s'est emparé de tous les hommes. L'esprit enflammé et trépidant de la machine les a saisis et, possédés, va les agiter pendant des heures et des heures, dans la poussière, dans le soleil, dans le vacarme qu'ils augmentent de leurs propres clameurs.

2. Et, précipitées à coups de fourche du haut des meules, les gerbes s'abattent sur le palier où trois hommes s'acharnent immédiatement sur elles: le premier les délie, le suivant étale la paille, le dernier, d'un mouvement rapide et précis, les enfourne dans la batteuse. Toute la journée, ces hommes feront couler entre leurs mains un fleuve de paille....

3. La batteuse ne laisse pas voir le plus important de son œuvre; c'est dans la nuit de ses flancs que des organes secrets, des fléaux d'une rapidité inouïe, dépouillent les épis de leurs grains. Mais derrière elle, on voit danser les *demoiselles*, palettes animées d'un mouvement vertical, qui apportent la paille égrenée et la laissent glisser le long d'une claie[2]. Elle n'a pas le temps d'arriver au sol, la paille, que les lieurs — ils sont une demi-douzaine — se ruent sur elle, la rassemblent, la pressent du genou et, armés du *billon*[3] qu'ils manœuvrent comme une dague, le plongent au cœur de la gerbe, comme s'ils voulaient la tuer. En fait, ce simulacre[4] de violence aboutit à nouer le lien dont ils viennent de la ceinturer.

Cependant, un peu en arrière, dans une zone déjà plus calme, se construit le *paillis*, énorme meule en dos d'âne qui ressemble de loin à une église de paille dont on aurait oublié le clocher.

4. Mais la batteuse a d'autres serviteurs encore; il y a, par exemple, ceux auxquels est échu le grave office de recueillir, de mesurer et d'ensacher le grain. Là sont les hommes sérieux et pondérés; là règnent les gestes mesurés et prudents; là le maître s'attarde volontiers à regarder couler, d'un canal doucement agité, le ruisseau doré du froment. La mesure pleine, on l'égalise et, coiffée du sac, elle se vide dedans sans qu'un seul grain puisse s'échapper.

Puis, arqués sous le poids des sacs, les porteurs s'en vont vers le grenier. Dure besogne, car le sac est lourd, et raide l'escalier; mais on la confie à des gars qui ne sont pas *barfelots*[5], et d'ailleurs, en passant par la maison, les porteurs attrapent quelques verres de vin supplémentaires, et échangent avec les femmes quelques bonnes plaisanteries. La place n'est pas si mauvaise!

5. Autour de la locomobile, un homme graisseux et mâchuré comme le derrière de la poêle, se livre à des œuvres mystérieuses. Tantôt il expose son visage luisant à la rougeur des flammes pour regarder le ventre de la

1. Gros mammifère, aujourd'hui disparu, qui ressemblait à l'éléphant. — 2. Treillage de bois à claire-voie. — 3. Terme local qui désigne le morceau de bois qui troue la paille, pour permettre le passage du lien. — 4. Ce semblant. — 5. Terme patois du Forez. «On dénomme ainsi les fruits piqués d'un ver et, au figuré, les conscrits qui n'ont pas été jugés bons pour le service». (*Note de l'auteur.*)

machine ; tantôt il donne à manger au monstre un pain obscur de houille, à moins que, grimpé à son flanc, il ne verse sur ses jointures une huile lénifiante [1]. Parfois, en touchant certains robinets, il tire de la bête des éternuements extraordinaires. Il n'oublie pas non plus de regarder à l'horloge du manomètre [2], qui confère à sa brave machine agricole son air scientifique.

Saluez ce personnage ! C'est le chauffeur, c'est-à-dire le *mécanicien*, comme on l'appelle aux champs. C'est lui qui mène tout ce mouvement et tout ce tapage ; c'est lui qui l'a déchaîné ; c'est lui qui, d'un coup de sifflet, l'apaisera tout à l'heure.

6. Dans le beau silence d'août et de septembre, comme une grosse abeille bourdonne la batteuse....

Louis Mercier. *Petites géorgiques.* (Autorisé par Calmann-Lévy, édit.)

---

11. La mort et le bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine [3] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats [4], les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère. »

Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine.

---

1. Adoucissante. — 2. C'est l'instrument, de forme circulaire, qui indique la pression de la vapeur. — 3. Chaumière. — 4. Les soldats qu'il faut loger (cela arrivait souvent au XVII[e] siècle !)

Les compléments du verbe.

1. **Compléments d'objet.** — Une action est faite par un sujet ; elle peut se porter sur un **objet** (personne, animal ou chose).

   Le mot qui désigne l'objet de l'action est le complément d'objet (direct ou indirect).

2. **Compléments de circonstance.** — Les compléments qui indiquent le temps, le lieu, la manière, le but ... etc., c'est-à-dire les circonstances de l'action sont des compléments circonstanciels (directs ou indirects).

3. **Autres compléments.** — Il y a d'autres compléments qui n'indiquent ni l'objet, ni les circonstances de l'action. Il est moins important de leur donner un nom que de bien comprendre leur sens. On dira simplement s'ils sont directs ou indirects.

Exercices de grammaire.

1. Dans les phrases suivantes soulignez d'un trait les verbes, d'un pontillé leurs sujets, d'une croix leurs compléments, de quelque nature qu'ils soient.

   Le calendrier des travaux. — Septembre appelle à la vendange ; le raisin juteux emplit les hottes et l'on cueille aux poiriers et aux pommiers les fruits mûrs. Les derniers jours de soleil saluent octobre ; les oiseaux, en longs pèlerinages traversent le ciel ; dans les tonneaux coule le vin fermenté ; la charrue retourne la terre amollie. Le sac en bandoulière, le semeur à pas lents jette le grain. Le froid menace. Arrive novembre. La fête des morts rappelle l'inexorable loi. Dans la forêt, on coupe les troncs d'arbres et on lie les fagots de branches sèches pour chauffer l'âtre. Et quand vient décembre, on tresse les paniers, on retaille le joug ou le timon, on tue le porc et on engraisse le bœuf.

2. Dans les phrases suivantes soulignez d'un trait les compléments d'objet direct, d'un pointillé les autres compléments du verbe.

   Le calendrier des travaux. — Janvier : l'an neuf commence par les fêtes et les repas ; le gâteau de froment cuit dans le four, et tandis que la neige blanchit la plaine, on fait des vœux. Le vent d'hiver souffle encore quand février paraît ; et près du feu on prépare la faucille ou le manche du hoyau ; dans le bouleau léger, on creuse les sabots. Les fleurs printanières éclosent avec le soleil de mars et invitent aux premiers travaux. En avril, bourgeonnent les arbres et pointent les jeunes pousses du blé. Mai prépare tous les fruits et toutes les graines et quand vient juin, le cycle des travaux d'été commence. Juillet : le soleil luit ; les oiseaux qui couvent chantent dans leurs nids, et le vol immense des faux se balance et siffle dans les blés. La blonde moisson embaume et dore de ses épis le clair mois d'août qui mûrit. Mais déjà on dénoue les gerbes et sur l'aire sonore retentit le martèlement rythmé des fléaux. *D'après* Jean BONNEROT.

3. Relevez dans les deux textes ci-dessus : 1° les verbes transitifs (qui ont ou qui peuvent avoir un complément d'objet direct) ; 2° les verbes intransitifs (qui ne peuvent avoir de complément d'objet direct).

4. Analysez les compléments des verbes, dans l'exercice n° 2, ci-dessus, jusqu'à : *on creuse les sabots.*

5. Avec chacun des verbes suivants faites une phrase qui comprendra un complément d'objet direct et deux compléments de circonstances : labourer, semer, faucher, cueillir, gauler, abattre, nourrir, engraisser, atteler, panser.

6. **Conjugaison.** — Conjuguez au présent et au passé simple du mode indicatif : appeler, atteler, harceler, jeter, acheter.

7. Conjuguez au présent et au futur du mode indicatif : mener, espérer, protéger, s'inquiéter.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Labours.* — 1. En quelle saison sommes-nous? Par quels traits l'automne est-il évoqué au § 1? — 2. Combien y a-t-il de charrues dans le champ? La première est attelée de ... ; la seconde ... ; la troisième ... (*Caractérisez brièvement chaque attelage.*) — 3. Quelle opposition relevez-vous dans les deux premiers alinéas du § 3? — 4. Expliquez *arène* (§ 1) ; *athlète* (§ 3) ; *acéré* (§ 3).

B. *L'année du cultivateur.* — 1. Je peux rapprocher *bouvier* de ... (*quel autre nom?*) Le bouvier est celui qui .... — 2. Quelle est l'intention de l'auteur lorsque, au dernier alinéa, il écrit : *l'action est salutaire?* — 3. Expliquez *herser, frondaisons, biner.* — 4. Ordinairement, dans votre livre, les textes sont divisés en plusieurs parties, numérotées 1, 2, 3... Pourquoi ce texte ne l'est-il pas?

C. *Le drame de la batteuse.* — 1. Relevez les deux expressions du § 5 où la machine est comparée à un animal monstrueux. — 2. Écrivez la phrase qui, dans le § 1, donne bien l'impression de labeur forcené. — 3. Les hommes (fin du § 1) semblent possédés ... (par quoi?), c'est-à-dire que ....

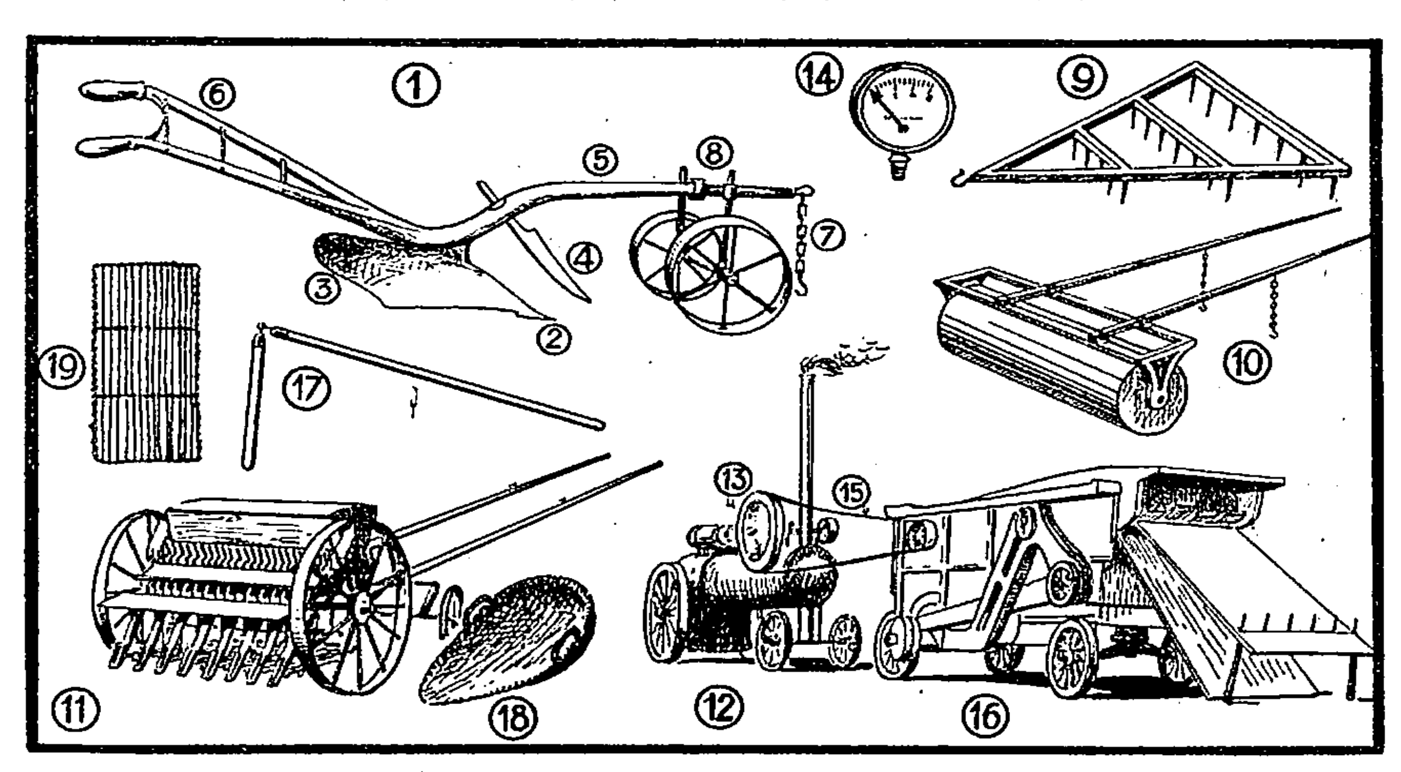
D. *La Mort et le bûcheron.* — 1. Le bûcheron que décrit La Fontaine est-il jeune, ou vieux? D'où vient-il? Que rapporte-t-il? Où va-t-il? — 2. Pourquoi appelle-t-il la Mort? — 3. Mais lorsque la Mort est là, il .... — 4. Expliquez *machine ronde, créancier ; corvée.*

---

2. Vocabulaire illustré.

Les instruments agricoles. La charrue (1), le soc (2), le versoir (3), le coutre (4), l'age (5), les mancherons (6), la chaîne d'attelage (7), le régulateur ou gouvernail (8).

La herse (9), le rouleau (10), le semoir (11), la faucheuse, la moissonneuse-lieuse. La locomobile (12), le volant (13), le manomètre (14), les courroies (15), les transmissions. La batteuse (16), le fléau (17), le van (18), une claie (19).



3. Vocabulaire étymologique.

Radical - Préfixe - Suffixe.

terre, terrain, souterrain.

Ces mots ont une partie commune, **terr...,** qu'on appelle **radical.**

La particule qu'on ajoute à ce radical pour former des mots nouveaux s'appelle **suffixe:**

terre, terr**ain,** terr**eau,** terr**eux,** terr**ien,** terrasse ...

La particule qu'on place devant le radical est un **préfixe:**
souterrain, **at**terrir, **en**terrer, **dé**terrer.

Le radical change quelquefois de forme : labour, labourage, labeur, laborieux sont des mots de la même famille où le radical est tour à tour labour, labeur, labor.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Décrivez une charrue en indiquant le rôle de ses principales parties.
2. Les travaux des champs, de l'automne à l'été.
3. Soulignez le suffixe dans les mots suivants : terreau, terrasse, labourage, laborieux, laboureur, charrue, charrette, chariot, maisonnée, fermier, fermage, vieillard.

   Soulignez le préfixe dans les mots suivants : soutenir, enterrer, enfermer, infirme, immortel, défaire, déménager, emménager, souligner, surpasser, transporter.

   Soulignez le radical dans les mots suivants : souterrain, atterrir, déménagement, infirmité, affermer, collaborer, dépayser, engraisser, entasser, rapatrier, malfaiteur, exporter, assujettir.
4. Expliquez le sens des expressions suivantes : mettre la charrue devant les bœufs. — manger son blé en herbe. — manger son fonds avec son revenu. — bâtir sur son fonds. — être attaché à la glèbe.
5. Homonymes de fonds, de van, de lait (*dictionnaire*). N'oubliez pas *un legs*.

ORTHOGRAPHE

1. Copiez les mots suivants : l'arène, exhaler (haleine), apaiser, saccadé, un athlète, exciter, le joug — un acacia, raccourcir, le pansage, emmancher — mastodonte, courroie, halètement, manœuvrer, attraper — le faix, le portefaix.

   Remarquez : la charrue ; tous les mots de la famille de char prennent 2 r, sauf char et chariot.
2. Préparer la lecture n° 8, *Labours,* dont un § sera dicté.
3. Mettez à l'imparfait ou au temps indiqué les verbes entre parenthèses et faites accorder les mots en italique.

   Un vieux berger. — On (admirer) son exactitude. On (dire) : « Il est *tel* heure, le vieux Léonard (mener, *pr.*) ses moutons aux champs. » Lui qui n' (posséder *pl. q. parf.*) jamais de montre pendant sa très *long* vie, il (apparaître) à tel endroit, à tel moment, et même si le ciel (être) nuageux, il (connaître) la place du soleil. Il (être) de *haut* taille, long de jambes ; il (porter) droit sa tête *coiffé* en *tout* saison d'une casquette à pattes *relevé,* ou *rabattu,* en hiver, sur ses joues *fourré* de barbe *gris.* Ce qui (être) surprenant dans sa *grand* figure *osseux, cuit* et *recuit, fendillé,* et même *rissolé* aux pommettes, c' (être) des yeux d'un bleu tout vif, *enfoncé* dans leurs orbites *creux,* à l'abri de *rude* sourcils. Il (dire) qu'il n' (avoir) pas la peine de s'inquiéter ; les moutons (être) aussi *fin* que lui ; ils l' (appeler), (bêler) tous ensemble quand l'heure d'aller au champ (venir, *pl. q. parf.*). Mais il (avoir) trop de modestie ; et l'on (pouvoir) justement dire à son sujet « Tel berger, tel troupeau».

   Ch. Silvestre. *Au soleil des saisons.* (Plon, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Il n'est pas interdit, dans le *langage* familier, de dire, par exemple : Où est-ce que tu vas? (au lieu de : où vas-tu?). On dit que *est-ce* est *explétif*, c'est-à-dire qu'il remplit la phrase sans être nécessaire au sens. — Supprimez le *est-ce* explétif pour *écrire* correctement :

Comment est-ce que tu fais? Qu'est-ce que vous dites? Est-ce que vous avez terminé votre travail? Pourquoi est-ce que vous me posez cette question? Est-ce que tu viens, oui ou non? Où est-ce que tu vas? Est-ce que vous me prenez pour un niais? Qui est-ce qui a pris mon cahier? Qu'est-ce que vous faites demain?

2. **Imitons.** — *Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait* ... (lect. 8, § 3). — En commençant de même par la subordonnée jouant le rôle de complément circonstanciel, achevez, en rappelant des souvenirs précis : Lorsque je suis arrivé à l'école ce matin ... (où était le maître? d'autres élèves étaient-ils déjà dans la cour?...). — En rentrant de l'école, hier soir, j'ai rencontré ... (qui? caractérisez d'un mot les personnes rencontrées). — La dernière fois que j'ai pris le train (ou l'autobus), j'ai voyagé avec ... ; que je suis allé à la foire ....

3. *Ici, le pays est aux herbages, aux blés ; là, aux betteraves ; plus loin, aux vignobles.* Sur ce modèle, écrivez trois phrases en songeant : aux cultures d'une région que vous avez parcourue et que vous indiquerez ; — à la disposition des baraques sur la place un jour de fête ou de foire (*la place est aux ...*) ; — à un stade, un jour de match, ou à un terrain d'aviation.

II. — Observations et notations.

4. *La végétation, à la saison où nous sommes.* — Quels arbres sont encore verts? Quels autres sont jaunis, en partie ou en totalité? Quels arbustes (ou arbres) sont en partie défeuillés? (En pensant aux vignes, aux buissons, etc. ... ajoutez d'autres notations.)

5. *Les produits du jardin.* — Après un tour au jardin, ou au marché, dites quels sont les légumes de la saison.

6. *Le temps qu'il fait aujourd'hui.* — Observez le ciel, pensez au vent, consultez le thermomètre (et le baromètre, si vous le pouvez).

7. Observation de la photographie, p. 22. — Rapprochez la scène reproduite d'une scène de battage dans votre région : pensez au lieu où le blé est battu ; aux machines. A quoi sert le chariot que vous voyez à droite, sur la photographie.

De l'ordre!

8. *Pour les ruraux :* Il est ... (quelle heure?). M. X. arrive à sa terre (le nom) qu'il veut labourer. Sa charrue est traînée par .... Montrez-nous, dans leur succession, les préparatifs de M. X.

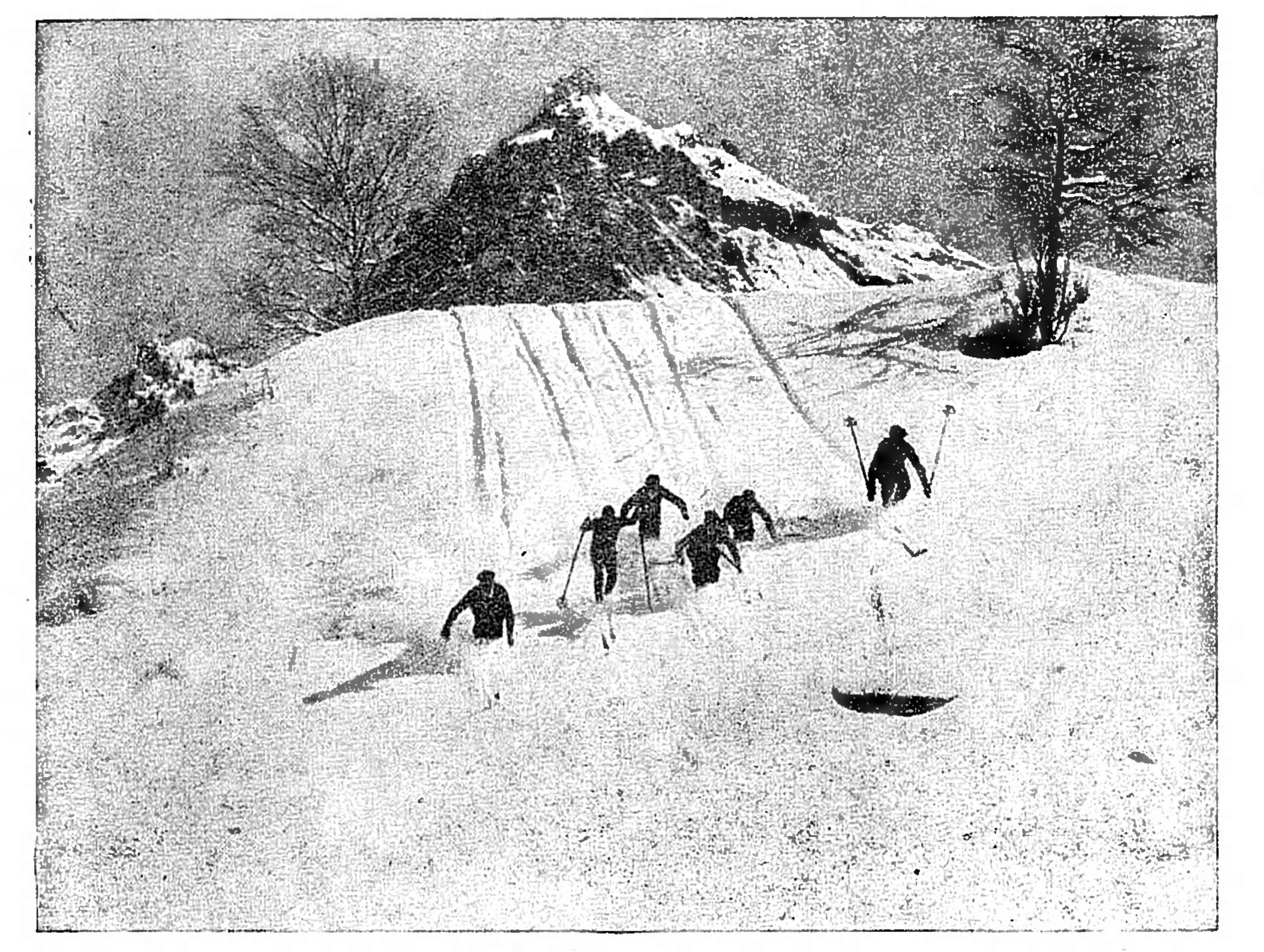
9. *Pour les élèves des villes :* Il est ... heures ; je viens de me lever, et, comme chaque matin, je prépare le feu de la cuisine. Je commence par dégarnir la cuisinière, c'est-à-dire ....

III. — Sujets de devoirs.

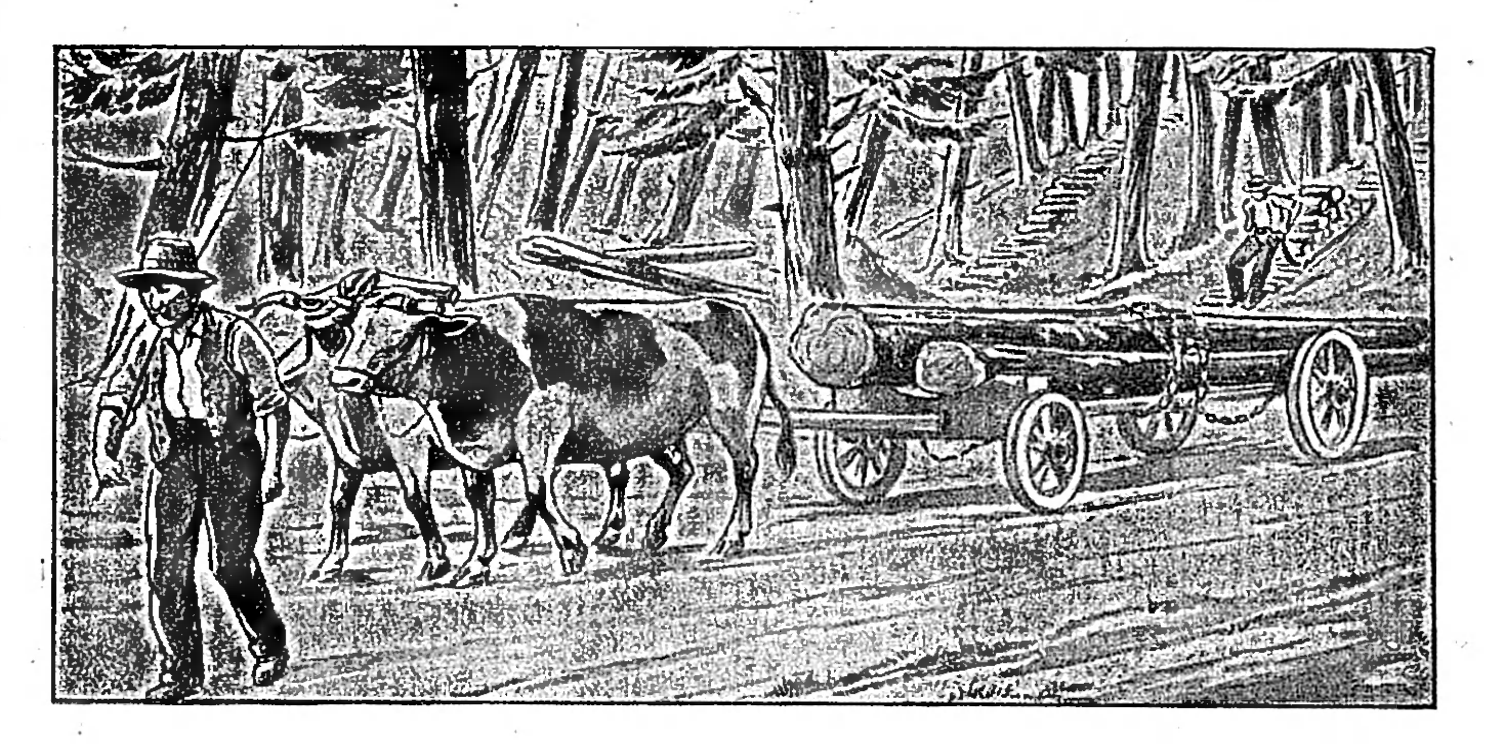
10. Racontez, à votre guise, la fable : *La Mort et le bûcheron.*

11. *Pour les garçons.* Un plomb a sauté. — *a*) Nous étions assis autour de la table (les occupations de chacun). — *b*) Subitement, c'est le noir ... « Un plomb a sauté ! » — *c*) La réparation.

12. *Pour les filles.* Votre mère vous a chargée de préparer le pot-au-feu, ou des œufs sur le plat. Que faites-vous?



Skieurs en promenade à 1200 m d'altitude, dans les Alpes. *(Cliché J. Boyer)*



12. Vallée des Vosges.

1. Je me promène, sans me blaser [1], à travers ma vallée. Je n'entends pas qu'elle soit la plus belle ; tout au contraire me plaît-il qu'elle soit semblable à cent autres. De cet immense parc aux lignes harmonieuses que sont les Vosges, cette vallée n'est qu'une des charmantes allées.

2. Une petite rivière sort — ruisseau cascadant — des flancs du Donon, montagne jadis sacrée, au sommet de laquelle on a relevé un temple de ses ruines. Cette petite rivière ne se contente pas de féconder les prés et les champs (il est plus de prés que de champs) ; elle ne coule pas depuis une demi-lieue qu'elle se fait, comme toutes ses sœurs vosgiennes, travailleuse, car elle actionne sur les pentes mêmes du Donon des scieries à qui, dans la vallée, succèdent trente autres scieries. Il faut entrer dans ces modestes hangars où les troncs sombres, amenés de la montagne, se débitent dans une seule journée, en centaines de planches claires : une senteur exquise se dégage du sapin débité ; les pieds dans la sciure blanche, fraîche, odorante, on regarde sans se lasser le travail du *ségard* [2], l'artisan qui surveille et règle l'opération. C'est l'industrie la plus saine et la plus aimable. La rivière, jadis, grâce à ses prises d'eau, l'actionnait seule. Elle actionnait aussi filatures, tissages, fabriques de fil, d'où est issue l'industrie vosgienne, cette industrie cotonnière qui, sur les deux versants, a fait au pays une incomparable richesse. La papeterie, née, elle, du voisinage des grandes forêts de sapins, en est une autre. Dans le seul petit coin que j'habite, scieries, filatures, tissages, papeteries abondent.

3. La rivière court, capricieuse parfois, à travers un tapis d'herbe fraîche où paissent les bêtes ; et il n'y a pas si longtemps que je me réveillais, comme en Suisse, au son des *toupins* [3] de cuivre pendus au cou des vaches

---

1. Sans jamais me lasser de cette promenade. — 2. Mot local, provient d'un mot allemand signifiant : scier. — 3. Grosses cloches.

lâchées dans l'herbage voisin. Irrigués par l'industrie de nos paysans, ces prés donnent, les bonnes années, une herbe drue, qui, si le ciel se montre favorable, fournit riche gain et précieux regain.

4. Si l'on descend la vallée, c'est entre deux murs de forêts. Ces forêts sont parmi les plus belles de l'Europe. Longtemps, le marché de Raon-l'Étape a fait, jusqu'à Vienne en Autriche, le cours du bois. Les bûcherons qui ont abattu l'arbre l'ébranchent aussitôt et en amènent les grosses branches par les pentes qu'ils descendent, en dirigeant des véhicules primitifs, sortes de traineaux étroits, les schlittes. Les tronces, — les troncs ainsi dépouillés, — sont amenés en bas des pentes, aux chemins souvent défoncés, et chargés sur les voitures. Ai-je assez vu de ces chars à bœufs qui, par la route, traînaient aux grandes scieries les pauvres géants abattus et mutilés les immenses tronces sentant la résine et la sève fraîche encore ! Les bœufs avançaient de leur pas lourd et mesuré et, près du char, le bûcheron ou le voiturier s'avançaient à la même allure, la tête un peu basse, la marche à la fois lente et sûre.

Louis MADELIN.
Les Vosges. (A travers la France).
Editions du Syndicat des éditeurs.

---

13. L'hiver dans le Haut-Jura.

1. Le haut Jura blanchit dès le mois de novembre et la neige y séjourne jusqu'en mai, soit pendant cinq ou six mois. Il faut voir au cœur de l'hiver l'amoncellement des neiges ! En une journée, parfois, il en tombe un demi-mètre, un mètre. Deux ou trois jours de forte chute, et voilà les maisons enfouies dans la couche blanche jusqu'au premier étage. Les routes ont disparu, les plis du terrain sont nivelés ; dans les creux, des fondrières de cinq à six mètres se sont formées. Toute circulation est interrompue jusqu'à ce que le chasse-neige, la charrue à neige, comme on dit, sous l'effort de quinze à vingt chevaux ou bœufs vigoureux, ait déblayé les routes. Les traîneaux, seuls véhicules d'hiver dans la haute montagne, peuvent alors circuler.

2. Mais déjà les skieurs ont chaussé leurs longs patins de bois et les voilà qui rayent en tous sens la couche neigeuse, glissant à toute vitesse le long des pentes, remontant, redescendant, sautant par-dessus les obstacles avec une agilité étonnante.

C'est en skis que les montagnards du haut Jura vont alors à la veillée de ferme en ferme ; c'est en skis qu'ils portent matin et soir à la *fruitière* [1] le lait de leurs vaches ; c'est en skis qu'ils vont à la messe le dimanche, c'est en skis que les enfants des fermes éloignées vont à l'école, plus régulièrement et plus rapidement qu'à la belle saison, car il n'y a plus en hiver pour les retarder ni chemin sinueux et caillouteux, ni barrières de bois, ni fils de fer barbelés, ni murs de pierres sèches, ni ruisselets, ni marécages : ils vont droit devant eux, sans détour, de leur maison à leur école, petits et grands, d'un même courage.

Grâce au ski, l'hiver dans la haute montagne est vaincu.

---

1. On nomme ainsi, dans le Jura, le lieu où le lait de la commune est rassemblé et où l'on fait les fromages.

3. Il y a cependant des journées mauvaises qui obligent les habitants à se blottir dans leurs maisons. Sur la neige, un vent rapide court et soulève des tourbillons d'une poussière fine qui flotte dans l'air. Des nuages gris s'amoncellent ; le vent croît ; la neige tombe fouettée avec rage ; et du sol aussi monte la neige, que le vent brasse et transporte au loin, mêlant celle qui tombe à celle qui est déjà tombée, si bien que le ciel est de neige, le sol de neige, l'air de neige. Les routes, en un clin d'œil, ont disparu. Le voyageur égaré ne voit plus, ne respire plus, s'affole et s'ensevelirait dans une fondrière si des secours n'arrivaient bientôt jusqu'à lui. C'est la tourmente.

A. LYONNET. (*Géographie du Jura*).

---

14. Le récit de Balmat.

Dans une auberge, à Chamonix [1], *l'auteur rencontre le vieux Jacques Balmat. Le premier, Balmat, en* 1786, *réussit à atteindre le sommet du mont Blanc, accompagné du Docteur Paccard, que la réverbération du soleil sur la glace a rendu aveugle. Balmat raconte son aventure à Alexandre Dumas. Voici le récit de la descente.*

1. A six heures passées, nous étions sur le sommet du mont Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neufchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche, s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au delà, la Suisse des prairies qui semblait un riche tapis vert ; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gênes ; en face, l'Italie.

Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout ; quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué ; à peine si je sentais cette difficulté de respirer qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

2. Il était sept heures du soir ; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour ; il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras ; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée [2], et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait ; le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface ; nous retrouvions seulement, sur la glace, les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté, que je guidais dans les bons chemins et que, dans les mauvais, je portais.

---

1. Les gens du pays disent *Chamouny*. — 2. Aux gens qui suivaient les alpinistes à la lunette, depuis Chamonix.

La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse. Au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait ; à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion — il n'entendait rien — mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mîmes le pied sur la terre ferme.

3. Il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du sol ; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparais à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants ; ses mains étaient blanches et comme mortes ; moi-même, j'étais bête d'une main [1]. Je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux. Cela paraissait lui être fort égal ; il ne demandait qu'à se coucher et à dormir : quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige ; le remède n'était pas loin.

Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

4. Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

— C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour ; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux du grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de la main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

— Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat !... Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

— Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

5. Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi ; c'est alors seulement que je me vis.

Je n'étais pas reconnaissable ; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues ; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le mont Blanc ; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension ; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

---

1. J'avais une main engourdie et qui refusait tout service.

6. — Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

— Ah ! oui, aveugle ! Il est mort, il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement il avait les yeux diablement rouges.

— Des suites de son ascension?

— Oh ! que non !

— Et de quoi, alors?

— Le bonhomme levait un peu le coude....

En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

A. DUMAS. *Impressions de voyage.*

---

15. La mort de l'aigle.

1. Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies [1],
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries.

2. Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croît reprendre la vie au flamboyant empire;
Dans un fluide [2] d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment.

Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre;
Il sent le plomb chasseur [3] fondre dans sa blessure;
Son aile se dépouille et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.

3. Dépossédé des airs, son poids le précipite;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a, d'un pesant sommeil,
Fermé cet œil puissant respecté du soleil.

ALFRED DE VIGNY.

---

1. L'aigle des montagnes des Asturies, ancienne province du nord de l'Espagne. — 2. Dans les rayons d'or, qui sont comme un *fluide*, c'est-à-dire un milieu sans consistance, comme un liquide ou un gaz. — 3. Le plomb du chasseur.

GRAMMAIRE

Les diverses sortes de propositions

1. *Proposition indépendante.* — La proposition indépendante n'est rattachée à aucune autre proposition. Elle a un sens complet par elle-même.

2. *Proposition principale.* — La poposition principale est associée dans la phrase à d'autres propositions, mais ne leur sert jamais de complément. Elle peut être réunie à une autre proposition principale et complétée par une proposition subordonnée.

3. *Proposition subordonnée.* — La proposition subordonnée sert de complément à un mot ou à une autre proposition. Elle est ordinairement réunie au mot ou à la proposition complétée par un mot de liaison, pronom relatif ou conjonction (que, comme, si, quand, lorsque...).

Exercices de grammaire.

1. Distinguez et nommez les propositions dans les phrases suivantes :

Montagne et forêt. — L'eau, le vent, le gel et le dégel dégradent peu à peu une montagne aride. La terre fertile glisse au torrent et laisse à nu le roc. La forêt préserve de cette dévastation les montagnes qu'elle recouvre. L'arbre enserre le roc de ses racines puissantes, jonche le sol de feuilles mortes qui forment à la longue un terreau protecteur. Dans cet humus, à l'ombre du feuillage, mille plantes naissent qui ajoutent à l'épaisseur de ce tapis. Que viennent maintenant les grosses averses, elles se brisent d'abord sur un toit de verdure et s'y divisent en milliards de gouttelettes. Le sol spongieux de la forêt les absorbe, et les dirige doucement, profondément, jusqu'aux réserves mystérieuses d'où naissent les sources.

2. Lisez le texte suivant et décomposez-le phrase par phrase en ses diverses propositions :

Les chèvres dans la montagne. — Souvent, pendant une demi-heure, on entend derrière la montagne un tintement de clochettes ; ce sont des troupeaux de chèvres qui changent de pâturage. Il y en a quelquefois plus de mille. Au passage des ponts, on se trouve arrêté jusqu'à ce que toute la caravane ait défilé. Elles ont de longs poils pendants qui leur font une houppelande ; avec leur manteau noir et leur grande barbe, on dirait qu'elles sont habillées pour une mascarade. Leurs yeux jaunes regardent vaguement avec une expression de curiosité et de douceur. De temps en temps, les moins disciplinées s'arrêtent, posent leurs pattes de devant contre la montagne, et broutent une ronce ou la fleur d'une lavande. Les autres arrivent et les poussent ; elles repartent la bouche pleine d'herbes et mangent en marchant.... Et toute la bande disparaît dans un nuage de poussière d'où sort un bêlement grêle. Extrait de Taine. *Voyage dans les Pyrénées.* (Lib. Hachette, édit.).

3. Analysez les propositions dans la phrase suivante. (Vous observerez que les deux verbes à l'infinitif sont comme le noyau de propositions subordonnées : s'agiter — *qui s'agite ;* luire — *qui luisent.*)

On voit la forêt de cornes s'agiter au-dessus de la masse noire et les fourrures lisses luire au soleil.

Analysez dans cette phrase : forêt, cornes, masse, fourrures, soleil.

4. Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif : travailler, payer, broyer.

5. Conjuguez aux mêmes temps : s'habiller, s'employer, s'essayer.

6. Conjuguez oralement au présent et au passé simple la phrase suivante :

Pendant les longues journées d'hiver, je (travailler) à la maison ou à la grange ; je (scier) et je (raboter) ; je (lire) ou j'(étudier) ; je (dessiner) ou j'(écrire) et je ne (s'ennuyer) jamais.

7. Conjuguez la phrase ci-dessus à l'imparfait ; puis au futur.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Vallée des Vosges.* — 1. (§ 1). L'auteur compare les Vosges à ... dont les vallées seraient .... — 2. (§ 2) Pourquoi l'auteur dit-il que la rivière féconde *plus de prés que de champs?* Comment une rivière peut-elle féconder les prés? (*relisez le* § 3). — 3. (§ 2) La rivière *l'actionnait seule* (quoi?). Le mot *seule* laisse supposer que les choses ont changé ; pourquoi?

B. *L'hiver dans le Haut-Jura.* — 1. Quel est le sens de *blanchit,* dans la 1re phrase? — 2. Résumez par une phrase chacun des paragraphes de la lecture. — 3. Relevez les phrases où le mot *fondrières* est employé, aux §§ 1 et 3, et donnez-en le sens. — 4. Dans le § 3, quel mot est répété six fois? Cette répétition n'est-elle pas une faute? Expliquez : ... *le ciel est de neige, le sol de neige, l'air de neige.*

C. *Le récit de Balmat.* — 1. *En quelle saison cette ascension eut-elle lieu?* (Relisez *le début du* § 2). — 2. Pourquoi Paccard ne voyait-il rien? (§ 1). — 3. De quelle utilité Balmat fut-il à Paccard lors de la descente? — 4. Quelle impression vous laisse le dernier § ?

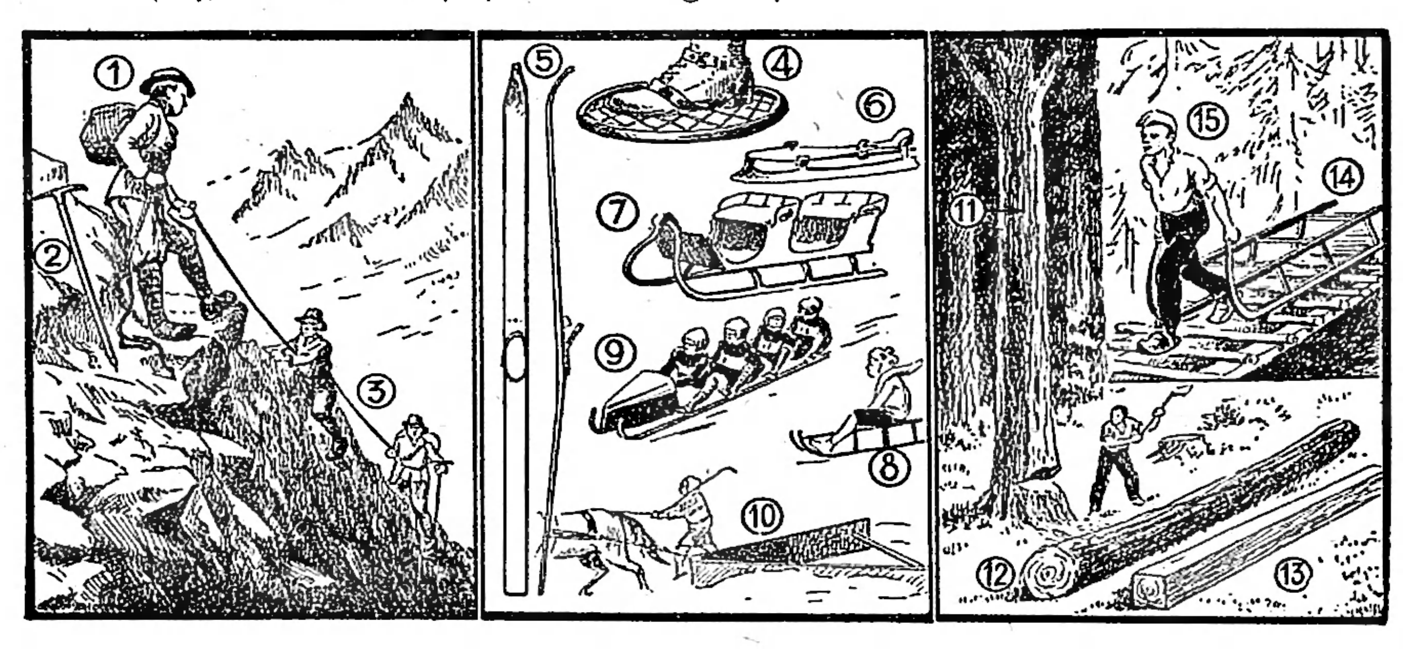
D. *La mort de l'aigle.* — L'aigle *menaçait les blanches bergeries,* c'est-à-dire ... — 2. Blessé, l'aigle ... (où vole-t-il? et pourquoi?). — 3. L'aigle était comme le roi des airs ; mais il ne peut plus voler ; aussi le poète peut dire : ... (§ 3). — 4. Traduisez à votre façon l'idée exprimée par l'auteur dans les deux derniers vers.

2. Vocabulaire illustré.

La montagne. — L'alpiniste (1), l'ascension, le piolet (2), la cordée (3).

Les sports d'hiver. — La raquette (4), le ski (5), le patin (6), le traîneau (7), la luge (8), le bobsleigh ou bob (9), le chasse-neige (10), ou charrue à neige.

La forêt. — Le fût (11), la fûtaie, un arbre en grume (12), un arbre équarri (13), le bois d'œuvre, le bois de chauffage, abattre, l'abatage. — Une coupe. La schlitte (14), le schlitteur (15), le schlittage.



3. Vocabulaire étymologique.

Les suffixes.

Suffixes servant à former des noms. Ils indiquent :

a) une réunion, une collection :
aie, age, ade (la fûtaie, le feuillage, une colonnade) ;

b) l'action ou le résultat de l'action :
ade, age, aison, ation, ment (la promenade, l'abatage, le ruissellement, la dévastation).

4. Exercices de vocabulaire.

1. A quoi sert le piolet dans une ascension? la corde? — L'ensemble des personnes attachées à la corde forme la .... — Pour ne pas enfoncer dans la neige, les montagnards se servaient autrefois de ... ; maintenant ils emploient de préférence les .... — Qu'est-ce qu'un traîneau, une luge, un bob? — Une forêt composée d'arbres à haut fût est une .... — Les arbres abattus et qui portent encore leur écorce sont des arbres en .... Le bois d'œuvre, c'est .... Dans les Vosges on descend encore du bois des hauteurs dans une ... dirigée par un ...., dans un chemin de .. (*Voir Vocabulaire illustré.*)

2. Avec les mots suivants, et en utilisant l'un des suffixes aie, age, ade, formez des noms indiquant une collection, une réunion, un produit, etc. :
fût, hêtre, rosier, pommier, saule, châtaignier, osier, palmier.
feuille, roue, corde, plume, outil, poil, herbe, lait, carreau, laine.
colonne, coton, barrique, orange, citron, limon, pain, sel.

3. Avec les mots suivants, et en utilisant l'un des suffixes ade, age, aison, ation, ment, formez des noms indiquant l'action ou le résultat de l'action :
jardin, chauffer, équarrir, scier, nettoyer, abattre (*attention à l'orthographe!*), atteler, recul, noyé, glisser, galop, croix, bain, embûche, fusil, canon, gril, conjuguer, fleurir, réclamer, réfléchir, expulser, communiquer, exploiter, déboiser, enlever, enliser, mouvoir, commencer, piétiner.

4. **Devinette.** — En forêt, je suis plein de sève ; à la cave, je suis plein de vin.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : le hangar, irriguer, la schlitte. — l'amoncellement, s'amonceler. — quant à moi, tâtonner, l'ascension.
Remarquez : accompagner. Les verbes usuels commençant par ac s'écrivent avec 2 c, sauf : acagnarder, acoquiner, actionner, activer, acquitter, acquiescer, acquérir.

2. Préparez le texte n° 13. L'hiver dans le Haut-Jura, dont un § sera dicté.

3. Mettez à l'imparfait ou au passé simple les verbes entre parenthèses et faites accorder les mots en italique.

Un orage dans les Vosges. — Je (se souvenir, *pr.*) d'un orage terrible qui nous (surprendre) à travers bois en descendant du Ballon d'Alsace. Quand nous (quitter) l'auberge d'en haut, les nuages (être) au-dessous de nous. Quelques sapins les (dépasser) du faîte ; mais, à mesure que nous (descendre), nous (entrer) positivement dans le vent, dans la pluie, dans la grêle. Bientôt nous (être) pris, *enlacé* dans un réseau *d'éclair*. Tout près de nous, un sapin (rouler) *foudroyé* et, tandis que nous (dégringoler) un petit chemin de schlittage, nous (voir) à travers un voile d'eau ruisselante un groupe de *petit fille abrité* dans un creux de rocher. *Epeuré, serré les uns* contre les autres, elles (tenir) à *plein* mains *leur* tabliers d'indienne, et de *petit panier* d'osier *rempli* de *myrtille noir*, fraîches *cueilli*. Les fruits (*luire*) avec des points de lumière, et les *petit œil noir* qui nous (regarder) du fond du rocher, (ressembler) aussi à des *myrtille mouillé*.

A. Daudet. *Contes du Lundi.* (Fasquelle, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Un élève écrit : *Sur le bureau du maître, on y voit* .... Y remplace : *sur le bureau du maître,* et c'est comme si cette expression était répétée deux fois. Il faut donc supprimer *y*, qui est inutile.

Supprimez ce qui est inutile, et complétez : Dans mon cartable, j'y mets .... — Dans sa cave, le vigneron y a rangé .... — J'en voudrais bien manger, du gibier, mais .... — C'est mon camarade X qui m'y a donné (quoi?) — J'en écouterai encore (quoi?), à la T. S. F.

2. *Attention!* Employez les pronoms convenables et supprimez y, qui est incorrect. C'est le petit X qui y a pris ... (quoi?) : je l'ai vu y cacher dans sa blouse. — Je ne peux pas y faire, c'est trop difficile. — Je l'y dirai ce que je pense .. Tu l'y as dit, et tu as bien fait.

3. **Imitons.** — Relevez la 2e phrase du § 3, lecture 15, *L'hiver dans le Haut-Jura: C'est en skis que les montagnards du Haut-Jura vont alors à la veillée de ferme en ferme ; c'est en skis* ... Imitez cette tournure en songeant

aux jeunes gens de la ville ou du village ; *c'est à bicyclette* ...

à un gros propriétaire d'une ferme isolée : *c'est en auto* ...

à une modeste paysanne : *c'est à pied* ...

à des aviateurs de l'armée moderne : *c'est en avion* ...

II. — Observations et notations.

Devant de beaux spectacles, on se contente presque toujours de s'écrier : C'est beau ! C'est joli ! Et en d'autres occasions, on dit : C'est laid ! C'est affreux ! Toutes ces expressions sont vagues et ne signifient rien.

4. Observez le paysage représenté par la gravure, p. 32. Demandez-vous par exemple s'il est tourmenté ou apaisant, vulgaire ou majestueux, sombre ou lumineux, etc. ; et dites ce que vous pensez, en employant à la place du verbe être, qui est trop catégorique, les verbes : sembler, paraître, donner l'impression de ....

— Même exercice à propos d'un paysage bien connu de vous, et que vous désignerez.

— La rue X. Vous y passez souvent ; est-elle étroite ou aérée, tranquille ou bruyante ?

— Un malheur (lequel?) est arrivé (où? à qui?). Et j'ai assisté à un spectacle (lequel?) attristant, poignant, pitoyable ...

5. En vous reportant maintenant aux textes, développez en quelques lignes les notations suivantes : *a*) *La petite rivière ne coule pas depuis une demi-lieue qu'elle se fait travailleuse* (lect. 12, § 2) ; *b*) *Grâce au ski, l'hiver dans la montagne est vaincu* (lect. 13, § 2).

6. De l'ordre ! — Suivez le texte 14 et dites les dispositions prises par Balmat, depuis le sommet du Mont-Blanc, pour ramener Paccard aveugle.

7. Résumez en une phrase chacune des trois parties de *La mort de l'aigle* (lect. 15).

III. — Sujets de devoirs.

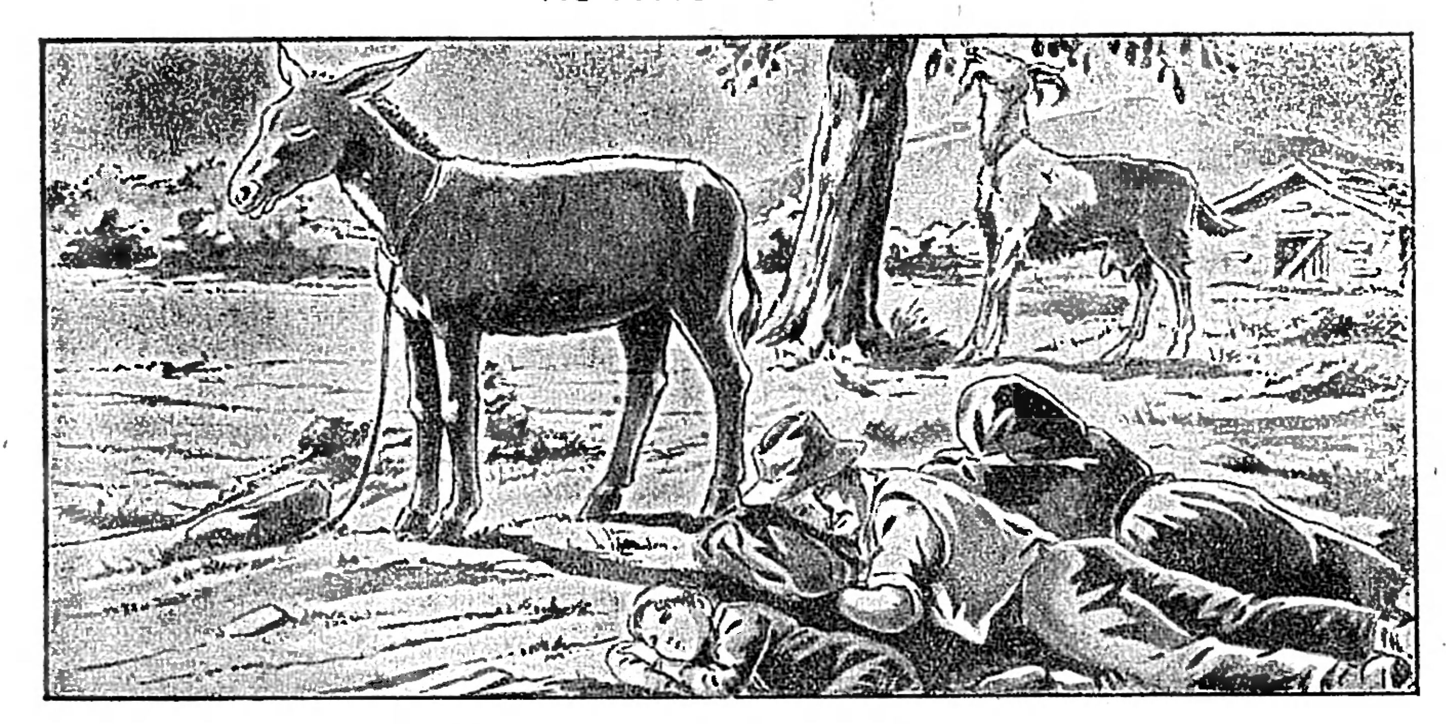
8. « Cours à la poste et fais recommander cette lettre ! » m'a dit ma mère. Dites ce que vous avez fait.

9. *A l'approche de l'hiver.* — Chez vous, on s'y prépare déjà. Les provisions de chauffage et peut-être les provisions de bouche. — Maman se préoccupe des vêtements d'hiver — On visite soigneusement le poulailler, le clapier, l'étable (pourquoi?) — A la cave ... ; au grenier ....



Cueillette de fleurs d'oranger dans les Alpes-Maritimes.

(Cliché J. Boyer)



16. L'oreille gauche de Blanquet.

Le jeune Jean-des-Figues accompagne ses parents aux champs.

1. Dans l'après-midi, au gros de la chaleur, nous cherchions un peu d'ombre pour manger un morceau et dormir une demi-heure. Par malheur, la campagne de mon pays est une campagne où l'ombre est rare : aussi nos paysans ne font-ils pas de façon avec le soleil.

Je les vois encore par bandes de trois ou quatre, couchés en rond sous l'ombre grêle d'un amandier. Le pain de froment s'est durci à la chaleur et le vin a eu le temps de tiédir dans le petit fiasque [1] garni de paille tressée ; la terre brûle la culotte ; l'amandier, de ses feuilles maigres, filtre le soleil comme un crible et fait à peine ombre sur le sol. Cela néanmoins, paraît excellent aux braves gens, et c'est sans malice, si vous passez, qu'ils vous invitent à vous reposer un instant près d'eux, « au bon frais » !

2. Mon père, qui avait des idées sur tout, imagina un meilleur système. Au beau milieu du champ tout blanc de soleil, il apportait une grosse pierre, y attachait l'âne, puis, jetant sa veste à terre, il s'asseyait dessus, tirait le dîner du bissac, et nous voilà tous les trois en train de faire notre repas à l'ombre de l'âne, mon père à côté de la grosse pierre, près de la tête de Blanquet par conséquent, ma mère plus bas, vers la queue, et moi tranquille sous l'oreille gauche, l'ombre de l'oreille droite, d'aussi loin qu'on s'en souvienne, ayant toujours été réservée au fiasque de vin.

Le repas fini, on dormait un peu, chacun à sa place. Tout petit que j'étais, il me fallait faire comme les autres. A l'ombre de l'oreille de Blanquet, dans la chaleur assoupissante, je fermais les yeux béatement, puis je les rouvrais, et, sans rien dire, je regardais le ciel luisant et tout en satin bleu, le soleil sur la campagne déserte, mon père et ma mère qui dormaient, Blanquet immobile près de sa pierre, et la chèvre mordant les bourgeons gourmands, debout contre le tronc d'un amandier. Puis le sommeil me reprenait et je fermais les yeux de nouveau.

1. La petite gourde.

3. Ah ! Blanquet, le seul vrai sage que j'aie rencontré de ma vie, quelle mouche t'avait donc piqué, le jour où, contre ton habitude, tu remuas si fort l'oreille, — cette adorable oreille gauche, gris d'argent par dehors comme la feuille d'olivier, et garnie en dedans de belles touffes de poils fauves, — l'oreille à l'ombre de laquelle je dormais?...

Donc, ce jour-là, Blanquet remua l'oreille ; il la remua même si fort, qu'au lieu de dormir à son ombre, je dormis à côté une demi-heure durant, ma tête nue au grand soleil. Que vous dirai-je? Je n'y voyais plus quand je m'éveillai ; je trébuchais sur mes jambes comme une grive ivre de raisin, et il me semblait entendre chanter dans ma tête des millions, des milliards de cigales.

« — Ah ! mon pauvre enfant ! Il est perdu... », s'écriait ma mère.

4. Je n'en mourus pas cependant.

A la ferme voisine, une vieille femme, avec des prières et un verre d'eau froide, me tira le rayon du cerveau. Vous connaissez le sortilège [1]. Mais si bonne sorcière qu'elle fût, il paraît que le rayon ne sortit pas tout entier et qu'un morceau m'en resta dans la tête. Le pauvre Jean-des-Figues ne se guérit jamais bien de cette aventure ; il en garda la raison un peu troublée, le cerveau plus chaud qu'il n'aurait fallu ; et quand par la suite, déjà grandet, je passais des heures entières à regarder l'eau couler ou à poursuivre des papillons bleus sur les roches : « Il y a du soleil là-dedans », disaient les paysans, « il restera ainsi ! » Alors, d'entendre cela, ma mère pleurait, et mon père, se détournant bien vite, feignait de hausser les épaules.

Paul ARÈNE. *Jean-des-Figues.* (Plon, édit.).

---

17. Vendanges dans le Midi.

La vendange, dans les grandes propriétés du Midi, n'est pas un amusement.

1. Naturellement, la cueillette des grappes continue à se faire à la main ; mais c'est du travail à forfait [2] qui ne permet plus aux anciennes coutumes de se donner libre cours. La vie moderne est implacable : du rendement, rien que du rendement... Finis les rires et les galéjades !

Les régisseurs des mas importants de la région arlésienne ont fait venir de la montagne cévenole et du Vivarais les « colles » de Gavots et de Rayots. Dans le Midi, on désigne sous le nom de « colles » les équipes de vendangeurs menés par des chefs qui les recrutent, et à qui on paie les frais d'aller de voyage, le retour étant accordé gratuitement par la S. N. C. F.

Gavots et Rayots — Cévenols et Ardéchois — sont bien rétribués ; leur salaire oscille entre quarante et soixante francs par jour [3], plus les trois litres de vin d'usage.

Des tombereaux de fer dernier modèle, tirés par des chevaux et des tracteurs, remplacent les charrettes aux hautes ridelles de bois des paysans provençaux. Avant d'être conduits au pressoir mécanique, les tombereaux pleins de raisin passent à la bascule, et leur poids est soigneusement noté par l'homme préposé aux pesées. Chaque tombereau numéroté est attribué à la « colle » qui l'a rempli. Le soir, on additionne les quantités fournies qui serviront de base au calcul des salaires.

---

1. Artifice de sorcier. — 2. Rétribué selon un prix global, fixé d'avance. — 3. Prix de 1937.

Le contenu de ces voitures est ensuite déversé dans ce qu'on appelle le « conquet ». C'est une fosse cimentée dans laquelle une machine élévatrice vient emporter les grappes au pressoir électrique, qui cliquette brutalement en broyant les grains entre ses mâchoires d'acier. Le moût coule à pleins tuyaux et, par des systèmes de pompes et de canalisations, est conduit dans d'immenses cuves de ciment.

Le mas présente alors l'aspect d'une véritable usine à vin. Les moteurs ronronnent : les hommes s'interpellent à mots brefs ; le bayle [1] et les cavistes surveillent et s'affairent comme des chiens de berger autour d'un troupeau de moutons.

Plus tard, un chimiste viendra peser l'alcool du vin nouveau, dès que la fermentation sera terminée. S'il est inférieur à 8°,5, il faudra concentrer le précieux liquide dans des appareils spéciaux qui le traitent soit par la chaleur, soit par le froid.

2. Vers six heures du soir, le travail s'arrête. La journée de labeur est terminée. Les vendangeurs sont las. A l'heure où les cigales interrompent leurs grattements de guitare, après un brin de toilette, les vendangeurs se retrouvent dans la salle du « ramonétage », c'est-à-dire le réfectoire du mas. Repas réparateur, qui n'a pas l'ambiance des joyeuses agapes régnant dans les modestes bastidons de la campagne provençale. Demain, dans l'air bleu, la cloche sonnera à six heures et il faudra se remettre au travail. C'est pourquoi, au lieu de se lever au dessert afin de « chanter chacun la sienne », les vendangeurs repoussent leur assiette et, sur un dernier coup de vin, montent se coucher dans les dortoirs en faisant, avec un geste de la main :

— Salut, la compagnie !

3. Le dernier jour, lorsqu'on a touché le fruit de son travail, avant de se séparer, on s'assemble au « ramonétage » afin de souper et de faire un peu la fête en buvant et en chantant.

Il arrive encore que, pour suivre une antique coutume, on se barbouille le visage de raisin écrasé et qu'on orne les chevaux et les tombereaux de fleurs des champs et de guirlandes de feuilles de vigne. Mais la tradition se perd dans les grandes exploitations viticoles. On n'a pas de temps à perdre en amusement. On se contente de choquer son verre une dernière fois contre celui des collègues et de se dire :

— *Au reveìre, à l'an que ven!* Au revoir, à l'année prochaine !

Jean Bazal. Extrait de «*Monde et voyages*». (Larousse, édit.).

---

18. Le phylloxéra.

Il y a un siècle, un insecte redoutable, le phylloxéra, fit son apparition dans le vignoble français.

1. On crut d'abord que l'insecte rongeait, dévorait les racines. La végétation s'étiolait d'année en année, durant trois ou quatre ans à l'ordinaire, et le pied succombait. On se trompait, par bonheur. Le mal eût été sans doute sans remède : le nombre et le temps venant à bout de tout. L'insecte opé-

---

1. Le chef de la colle.

rait autrement. Il piquait la racine, provoquant des nodosités[1] profondes sur le tégument[2], des chapelets de nœuds qui ralentissaient et puis interceptaient l'afflux de la sève. L'arbre mourait d'inanition. De là cette destruction lente, mais incessante, qui aurait sapé le monde, j'entends le viticole[3].

2. Deux méthodes de lutte naquirent : la médicale, la botanique. La première voulait tuer la bête par injection ou par immersion ; la seconde défendre la plante par la plante elle-même transformée, rénovée, immunisée[4] ou vivant avec son mal.

On commença par le traitement. On injecta dans le sol, au pied de chaque cep, des doses déterminées de sulfure de carbone, dans l'espoir d'empoisonner la bête. Procédé douteux, pour peu qu'il ne fût point judicieusement appliqué, mis en place, et ruineux encore, que seuls les possesseurs de grands crus purent se permettre d'essayer. La masse des viticulteurs renonça à s'engager dans ces dépenses.

On passa à l'expérience de l'immersion. On savait déjà que la bête redoutait l'humidité. On inonda les vignes durant des semaines, l'hiver, sous une nappe fixe, dormante, comme un lac artificiel ; on noya, on asphyxia l'insecte. Le moyen fut efficace. Les vignes tendues d'eau résistèrent ; elles résistent toujours ; il en est qui vivent indemnes[5], depuis l'époque héroïque[6], sous le bouclier liquide qui les couvre. Mais, quoi? leur nombre est infime. Peu possèdent des clos longés de cours d'eau susceptibles d'être détournés, canalisés et déversés ; peu, même, des vignes de niveau. Or, en agriculture, le procédé qui n'est point d'application courante est à rejeter. La méthode botanique prit le pas[7].

3. On avait remarqué, en Amérique, des plantes sauvages, de pampres ruisselants, de sève pour ainsi dire intarissable, qui semblaient se rire de la vie et de la mort. Cependant, dans l'humus millénaire[8] où ils jaillissaient, le phylloxéra, la bête dévastatrice pullulait ; leurs racines en étaient assiégées : un chevelu[9] aussi puissant, aussi luxuriant que leur feuillage. On les arracha, on les examina, on secoua la vermine, et les racines apparurent piquées aussi, enflées de nodosités, mais superficielles. Le flot nourricier circulait sous elles, battait son plein. Ces victorieux s'appelaient le *Rupestris* ou cep de roc, le *Riparia* ou fils de la rive, le *Cordifolia*, à cause de la forme de ses feuilles en cœur ou de ses nervures accentuées, et le *Berlandieri*, du nom de son vulgarisateur, et jouissaient tous d'une imperturbable santé. Ils poussaient des fleurs exquisement parfumées.

Mais, chose curieuse, ils n'étaient que peu féconds, et les rares fruits qu'il portaient n'arrivaient que difficilement à maturité, demeuraient grêles et hésitants, comme étonnés de voir le jour. De plus, sous la dent, ils accusaient une forte saveur foxée[10], désagréable à nos palais européens. Alors on réfléchit.

4. Puisque la partie souterraine de la vigne, périssable dans le cep français, résistait chez le cep américain, et que la partie aérienne, inutilisable

1. Des boursouflures épaisses qui avaient l'aspect de nœuds. — 2. Le *tégument* est le tissu organique externe, qui joue un rôle de protection de la plante. — 3. Qui aurait détruit le monde par la base ; je veux dire le monde viticole. — 4. Rendue inaccessible à la maladie : on dit que le vaccin immunise les individus. — 5. Sans dommage. — 6. Depuis l'époque célèbre où l'on cherchait le remède au mal, et où on luttait héroïquement contre le fléau. — 7. L'emporta sur les autres. — 8. La terre végétale qui s'est constituée lentement — pendant des milliers de siècles — par la décomposition des débris organiques. — 9. La masse des insectes innombrables apparaissait, sur les racines, comme des cheveux sur la tête. — 10. De *fox*, renard en anglais. Cet adjectif désigne le goût particulier des raisins américains.

dans la souche américaine, gardait sa valeur dans la souche française, il n'y avait qu'à les mêler en les greffant, sarment français sur racine américaine, qu'à marier la force de celle-ci à la saveur de celui-là. Ce qui fut fait. On eut ainsi l'individu que l'on cherchait, un raciné-greffé vivant avec l'ennemi, obtenu par un procédé simple, à portée de tous, connu depuis l'origine des choses culturales.

Joseph DE PESQUIDOUX. *Le livre de raison*, 1re *série*. (Plon, édit.).

---

19. Midi.

1. Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre ;
Et la source est tarie, où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

2. Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

3. Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

4. Homme, si, le cœur plein de joie et d'amertume,
Tu passais, vers midi, dans les champs radieux,
Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

LECONTE DE LISLE.
Poèmes antiques. (A. Lemerre, édit.).

Fonction des propositions subordonnées.

La proposition subordonnée joue le plus souvent le rôle de **complément.**

Elle peut compléter un nom ou un pronom. Elle est alors réunie à ce nom ou à ce pronom par un pronom relatif.

Introduite par une conjonction de subordination (que, comme, si, quand, lorsque, afin que ..., etc.) elle peut être complément d'objet ou complément circonstanciel.

Exercices de grammaire.

1. **Compléments de nom, d'adjectif, de pronom** (*suite des exercices de la précédente leçon*).

Comme les verbes, les noms, les adjectifs, les pronoms peuvent avoir des compléments.

Relevez dans le texte ci-dessous les compléments de noms, d'adjectifs ou de pronoms.

La culture des fleurs sur la Côte d'Azur. — Grâce à la douceur de son climat, la Côte d'Azur produit en toute saison, et même au cœur de l'hiver, des fleurs de toutes sortes, remarquables par leurs couleurs et par leur parfum. Les unes sont expédiées dans les pays du nord où elles apportent, sous un ciel brumeux, un rayon de soleil méridional ; les autres sont réservées aux distilleries. Le mimosa, originaire d'Australie, est un arbuste dont les grappes de fleurs jaunes exhalent un parfum pénétrant. Celui de la violette est plus discret. On la cultive à l'ombre tamisée des arbres. Les roses, si variées de forme et de couleur, viennent en plein champ ou dans des serres ; les œillets, sous paillassons. Et un peu partout, à ces cultures essentielles, se mêle celle des jacinthes, des narcisses, des giroflées, des glaïeuls, des lis, des iris, des gardénias et des camélias.

2. Distinguez dans les phrases suivantes la proposition principale de la proposition subordonnée, et indiquez le rôle de celle-ci.

Le mistral qui souffle dans la vallée du Rhône est un vent violent. — Le voyage que j'ai fait en Provence a été bien agréable. — Quand vous irez dans le Midi, visitez les arènes de Nîmes. — On dit que le Pont du Gard est imposant. — La côte du Languedoc est basse et rectiligne ; celle qui va de Port-Vendres à la frontière espagnole est rocheuse et découpée.

3. Indiquez la nature des compléments en italique dans les phrases suivantes et remplacez ces compléments par une proposition subordonnée qui jouera le même rôle.

Je souhaite *la réussite* de votre entreprise. — Ces troupeaux demandent *une surveillance* attentive. — *A notre arrivée*, le soleil était déjà haut. — *A l'aube* les vendangeurs entraient dans la vigne. — Laissez la route *de la vallée* (qui suit ...) et prenez celle *de la montagne* (*verbe* traverser). — Goûtez ces raisins de ma treille (cueillir), vous goûterez ensuite ceux de *mon clos* (mûrir).

4. Décomposez phrase par phrase le texte suivant en ses diverses propositions :

De Lyon à Marseille. — L'express qui nous emmenait à Marseille quitta Lyon au lever du jour. On était en février ; le ciel était gris, l'air humide et froid. Une pluie fine, que le vent d'ouest rabattait sur les vitres du wagon, noyait le paysage. A Valence l'horizon s'éclaira. Comme nous arrivions à Avignon, la campagne s'illumina soudain aux rayons d'un soleil déjà chaud. J'admirais la contrée que nous traversions. Des rangées de noirs cyprès abritaient des vergers où des arbres étaient en fleurs. Les amandiers étaient blancs ; les pêchers étaient roses ; et dans les champs, les jeunes pousses du blé, que le vent ondulait, pointaient vers le ciel. C'était le printemps.

5. **Conjugaison.** — Conjuguez fleurir, s'épanouir, au présent et à l'imparfait de l'indicatif ; atterrir, se réjouir, au passé simple et au futur.

6. Conjuguez le verbe cueillir à tous les temps du mode indicatif.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *L'oreille gauche de Blanquet.* — 1. Dans quelle région se passe la scène? Quelles expressions et quels mots vous l'indiquent? — 2. Que pensez-vous du moyen imaginé par le père pour éviter le soleil? — 3. *Le rayon ne sortit pas tout entier* (§ 4); quel rayon? — 4. Jean-des-Figues avait le caractère rêveur, puisque ... (§ 4). — 5. Retrouvez et expliquez : filtre (filtre le soleil), bissac, gourmands (bourgeons gourmands).

B. *Vendanges dans le Midi.* — 1. Aux vendanges d'autrefois, qui étaient de véritables ..., l'auteur compare .... — 2. Retrouvez dans le texte, et expliquez : galéjades, oscille, cliquette, bastidons.

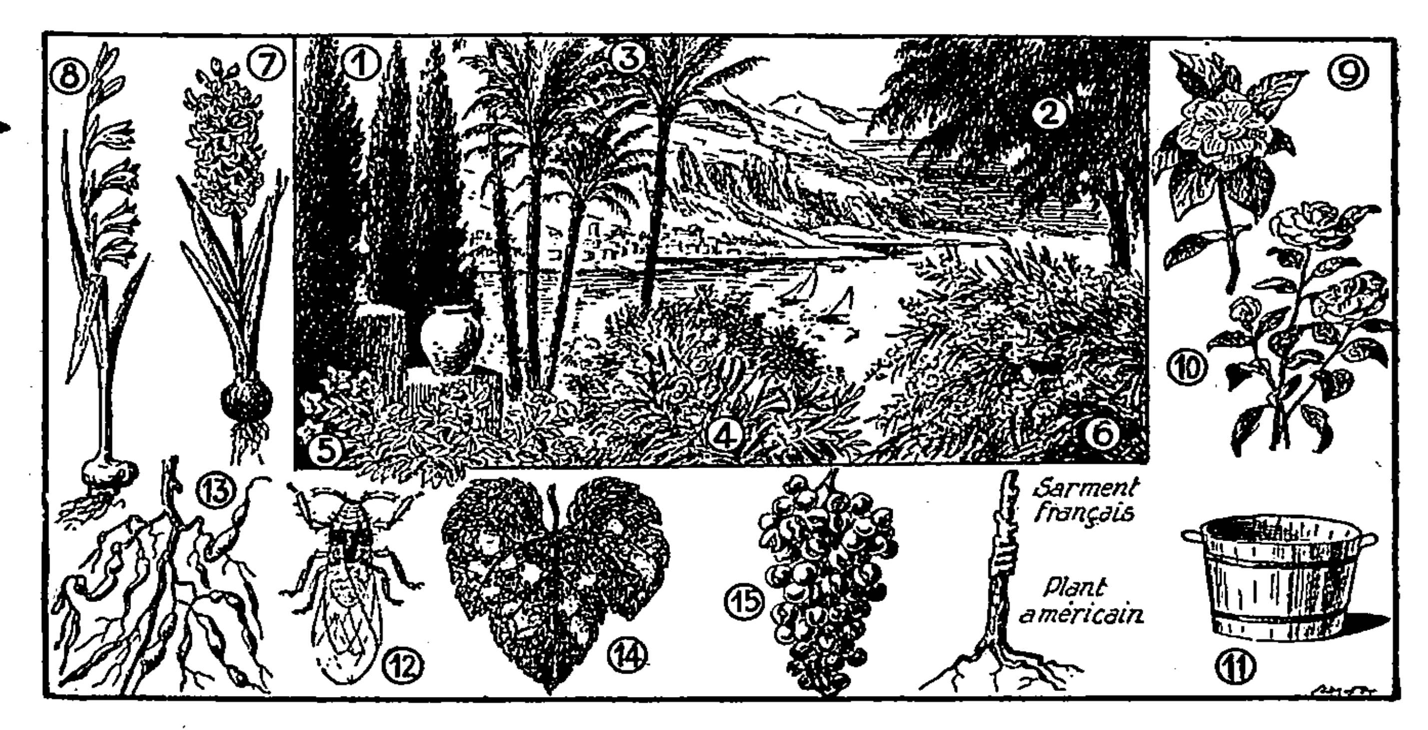
C. *Le phylloxéra.* — 1. On aurait pu empoisonner l'insecte par ... ; mais ... ; on aurait pu l'asphyxier par ... ; mais .... — 2. Le moyen de lutte qui s'est révélé le plus efficace, c'est-à-dire ..., consiste à .... — 3. Dans le § 2, la nappe d'eau dans laquelle baignent les racines est comparée à ..., parce que .... — 4. Relevez dans le § 3 une expression où le phylloxéra est comparé à un animal dangereux.

D. *Midi.* — 1. Quelle impression générale laisse le texte? — 2. *Rien n'est vivant* (dernier vers). Cependant une chose vit, laquelle? Comment se manifeste sa vie? — 3. Quelle différence faites-vous entre *flamboyer* et *brûler* (§ 1)? — 4. Expliquez *fanons* (§ 3).

2. Vocabulaire illustré.

La flore méridionale: le cyprès (1), l'eucalyptus (2), le palmier (3), le laurier (4), le myrte (5), le mimosa (6), la jacinthe (7), le glaïeul (8), le gardénia (9), le camélia (10).

La vigne: une comporte (11), le phylloxéra (12), les nodosités (13), le mildiou (14), l'oïdium (15).



3. Vocabulaire étymologique.

Suffixes servant à former des noms.

Ils indiquent :

c) la profession, l'occupation : er, ier, eur, ateur, ien, iste ...
la fleur, le fleuriste — la vendange, le vendangeur.

d) l'origine : ais, ain, ien, on, ois, al ...
la Provence, le Provençal — Nice, un Niçois.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Dans notre région on trouve les arbres et les fleurs du Midi : (*énumérez*) ... ; *ou :* on ne trouve ni ..., ni ..., car notre climat .... J'ai vu cependant dans nos jardins, ou dans des serres, ou chez le fleuriste .... — La Tunisie exporte beaucoup d'huile d'olive ; c'est donc que ... y sont abondants. — L'Algérie produit du vin, des oranges, des mandarines ; son climat chaud convient en effet à la culture de ..., des ..., des .... — La vigne n'aime pas les climats humides. Aussi ne la cultive-t-on pas en France ... (*où?*). Elle ne redoute pas les hivers froids ; aussi la trouve-t-on dans des régions où l'hiver est rigoureux, en ..., en .... Mais il lui faut des étés ... (comment?). C'est pourquoi elle se plaît surtout .... Je connais quelques ennemis de la vigne : le ... qui s'attaque aux racines ; le ... et l' ... qui s'attaquent aux feuilles et à la grappe.

2. A l'aide des mots suivants, formez des noms indiquant la profession ou l'occupation : fleur, fable, liqueur, Alpes, vendanger, cultiver, naviguer, posséder, voyage, ski, agir, lire, percevoir, bateau, char, van, tonneau, plomb, teindre, pharmacie, électrique, musique, mécanique, physique.

   Comment appelle-t-on le médecin qui soigne spécialement les yeux? le fabricant d'instruments d'optique? un chanteur dans un chœur? un marchand d'herbes médicinales? Celui qui cultive un jardin (*deux noms :* jard..., hort...) ?

3. Trouvez dix noms dérivés à l'aide d'un suffixe et désignant les habitants d'une ville ou d'une province française ; dix noms d'habitants de pays d'Europe ; dix noms d'habitants d'autres contrées. Faites le relevé des suffixes rencontrés.

4. **Devinette.** — Ce cuveau que l'on emporte plein de raisin : c'est la ...

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : s'assoupir, un bissac, un sortilège — la cueillette, une galéjade, cliqueter, elle cliquette, le moût, osciller, le grappilleur — immuniser, pulluler, imperturbable — épandu.

   Remarquez : la cueillette ; le son euil, après le c ou le g s'écrit ueil : accueil, orgueil.

2. Préparez le texte n° 18, *Le phylloxéra*, dont un paragraphe sera dicté.

3. Écrivez le texte ci-dessous à l'imparfait et complétez ou faites accorder les mots en italique.

   Soir de vendange. — La *grand* rue *droit* qui (traverser, *pr.*) le village (être) *désert.* On (entendre) à peine, en passant devant les portes, des gens qui (souper) en famille derrière leurs volets déjà *clo*.... De distance en distance, partout *ou* les habitants (ne pas dormir), un étroit rayon de lumière (s'échapper) par les serrures ou par les chattières et (jaillir) comme un trait rouge à travers la blancheur *froid* de la nuit. Les pressoirs *seul* (rester) *ouvert*, et d'un bout à l'autre du village, une moiteur de raisins *pressé*, la *chaud ex...alaison* des vins qui (fermenter, *pr.*) (se mêler) à l'odeur des poulaillers et des étables. Dans la campagne, il (ne plus y avoir de bruit), *hormi*... la *voi*... des coqs qui (se réveiller) de leur premier sommeil et (chanter) pour annoncer que la nuit (être, condit. prés.) humide. Des grives, que le vent d'est (amener), des *oiseau* de passage qui (émigrer) du nord au sud, (traverser) l'air au-dessus du village et (s'appeler) constamment comme des voyageurs de nuit. Entre huit et neuf heures, une sorte de rumeur *joyeux* (éclater, passé simp.) dans le *fon*... de la plaine et (faire, p. simp.) aboyer subitement *tou*... les chiens de ferme des environs : c'(être) la musique aigre et *cadencé* des cornemuses (jouer, part. prés.) un air de contredanse. FROMENTIN. *Dominique*. (Plon, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. Employez correctement ci-contre, ci-joint, ci-inclus, ci-dessous.

— *C'est l'auteur du manuel qui parle :* Dans l'exercice ..., mettez à l'imparfait les verbes au présent. — Regardez et décrivez la grande gravure... (*vous lisez l'exercice sur la page de droite, et la gravure est sur la page de gauche*).

— *Dans une lettre à un ami :* Tu trouveras ... la photo de mes parents. — Je t'envoie ... un mandat-poste de dix francs, montant de ma cotisation à ... (*achevez*).

— *Dans une lettre commerciale écrite sur feuille simple.* — Vous trouverez ... notre prix courant. — Vous pourrez lire ..., en post-scriptum, les conditions spéciales que nous vous consentons.

2. **Imitons.** — Jeudi soir, la veillée chez vous était bien agréable, et vous auriez voulu la prolonger. Mais vous avez pensé à votre travail du lendemain et vous vous êtes dit : Demain matin ... (*Vous suivez la fin du* § 2 *de la lecture* 17, *depuis : Demain, dans l'air bleu* ...)

3. La 1re phrase du § 4, lect. 18, résume un fait constaté et indique les conséquences pratiques de ce fait. Sur le modèle de cette phrase, et après avoir relu la lecture 17, achevez : Puisque les vendangeurs sont des ouvriers étrangers au pays et qu'ils sont payés à forfait, ... (*pensez au caractère nouveau des vendanges!*).

II. — Témoignages et rapports.

Il vous arrivera, plus tard, d'être appelé à témoigner ou à déposer, à faire des rapports ou des comptes rendus. Il faut, pour cela, *être capable de se rappeler exactement ce que l'on a vu ou observé.*

4. Etes-vous certain d'avoir la mémoire *de ce que vous avez vu?* — Comment ce matin, votre père et votre mère étaient-ils vêtus lorsque vous avez quitté la maison? — De quelle marque est l'automobile de votre boucher? La direction est-elle à droite ou à gauche? A-t-elle une roue de secours? — De mémoire, essayez de faire le plan du logement de votre camarade chez qui vous allez le plus souvent. (*Vous corrigerez vous-même après avoir vérifié.*)

5. *Avez-vous bien observé?* (*Ne trichez pas!* Vous corrigerez seulement après avoir écrit !) On vous a demandé de bien observer et de décrire le dessin de votre livre qui se trouve en tête de la lecture 16. Vous faites ce travail livre fermé et vous vérifiez ensuite, livre ouvert, l'exactitude de votre description.

6. **De l'ordre !** — Renseignez-vous sur la façon d'expédier de l'argent par mandat-carte ou par mandat-poste (*vous choisirez*), et indiquez, dans l'ordre, les opérations successives que vous faites pour envoyer ... (*quelle somme? à qui?*).

7. Vous avez vu un accident (*lequel?*). L'agent de police (ou les gendarmes) sont arrivés sur place. Qu'ont-ils fait ? (*Il ne s'agit ici que de rapporter leurs actes successifs*).

III. — Sujets de devoirs.

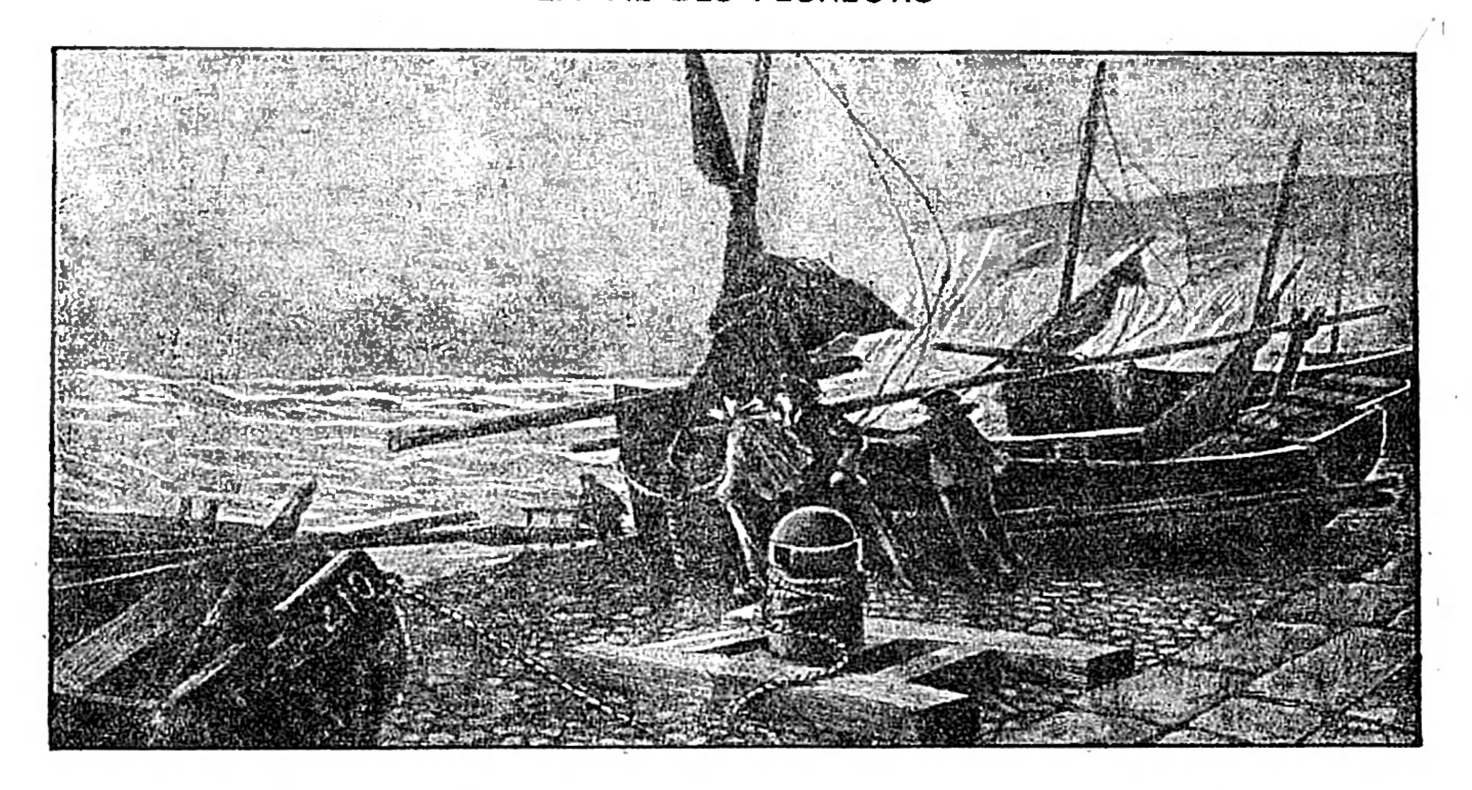
8. *Une cueillette* ou *une récolte.* (Laquelle? Noix? Pommes?...) Vous suivrez le plan suivant : A) Le lieu ; les arbres ou les arbustes ; B) L'arrivée des travailleurs ; C) Le travai ; D) Le retour au village.

9. Racontez en quelques lignes la lecture 16.

10. *Préparation pour la semaine prochaine :* Notez un fait dont vous serez le témoin, et qui vous paraîtra important ; vous aurez à déposer sur ce fait.



La vie des pêcheurs. — Un port de pêche : Douarnenez (Finistère).



20. Soir de tempête.

1. Le vent du nord soufflait en tempête, emportant par le ciel d'énormes nuages d'hiver, lourds et noirs, qui jetaient en passant sur la terre des averses furieuses.

La mer démontée mugissait et secouait la côte, précipitant sur le rivage des vagues énormes, lentes et baveuses, qui s'écroulaient avec des détonations d'artillerie. Elles s'en venaient tout doucement, l'une après l'autre, hautes comme des montagnes, éparpillant dans l'air, sous les rafales, l'écume blanche de leurs têtes, ainsi qu'une sueur de monstres.

2. L'ouragan s'engouffrait dans le petit vallon d'Yport, sifflait et gémissait, arrachant les ardoises des toits, brisant les auvents, abattant les cheminées, lançant dans les rues de telles poussées de vent qu'on ne pouvait marcher qu'en se tenant aux murs, et que les enfants eussent été enlevés comme des feuilles et jetés dans les champs, par-dessus les maisons.

On avait halé les barques de pêche jusqu'au pays, par crainte de la mer qui allait balayer la plage à marée pleine ; et quelques matelots, cachés derrière le ventre rond des embarcations couchées sur le flanc, regardaient cette colère du ciel et de l'eau.

Puis ils s'en allaient peu à peu, car la nuit tombait sur la tempête, enveloppant d'ombre l'Océan affolé, et tout le fracas des éléments en furie.

3. Deux hommes restaient encore, les mains dans les poches, le dos rond sous les bourrasques, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux yeux, deux grands pêcheurs normands au collier de barbe rude, à la peau brûlée par les rafales salées du large, aux yeux bleus piqués d'un grain noir au milieu, ces yeux perçants des marins qui voient au bout de l'horizon, comme un oiseau de proie.

Un d'eux disait :

— *Allons, viens-t'en, Jérémie. J'allons passer le temps aux dominos. C'est mé qui paye.*

4. La salle basse de l'auberge était pleine de matelots, de fumée et de cris. Tous ces hommes, vêtus de laine, les coudes sur les tables, vociféraient pour se faire entendre. Plus il entrait de buveurs, plus il fallait hurler dans le vacarme des voix et des dominos tapés sur le marbre, histoire de faire plus de bruit encore...

Et chaque fois que l'un d'eux ouvrait la porte, un coup de vent entrait dans le café, remuait en tempête la lourde fumée des pipes, balançait les lampes au bout de leurs chaînettes et faisait vaciller leurs flammes ; et on entendait, tout à coup, le choc profond d'une vague s'écroulant, et le mugissement de la bourrasque.

Guy de Maupassant. *Contes du jour et de la nuit.* (Albin Michel, édit.).

---

21. Sur une plage blanche.

(*Baie de la Somme*)

1. Ce doux pays, plat et blond, serait-il moins simple que je l'ai cru d'abord? J'y découvre des mœurs bizarres : on y pêche en voiture, on y chasse en bateau...

« Allons, au revoir, la barque est prête ; j'espère vous rapporter ce soir un joli rôti de bécassines [1] ... »

Et le chasseur s'en va, encaqué [2] dans son ciré jaune, le fusil en bandoulière.

« Mes enfants, venez vite ! Voilà les charrettes qui reviennent ! Je vois les filets tout pleins de limandes [3], pendus aux brancards ! »

Étrange, pour qui ignore que le gibier s'aventure au-dessus de la baie et la traverse ; étrange pour qui n'a pas grimpé dans une de ces carrioles à larges roues, qui mènent les pêcheurs, tout le long des vingt-cinq kilomètres de la plage, à la rencontre de la mer.

2. Dimanche. Train de plaisir. Il pleut, mais ça n'empêche rien. Une famille parisienne s'aventure, sous la brume fine que vaporise le ciel, jusqu'auprès de ma villa solitaire. La mer est haute, paresseuse, couleur de fer-blanc.

Monsieur mouille ses guêtres lacées ; Madame ses souliers de daim gris à talons Louis XV ; Mademoiselle arbore le panama de la saison dont le voile pendant se trempe. Monsieur porte, en outre, un norfolk-suit [4] genre anglais et un fusil.

Les mouettes imprudentes miaulent et tournoient.

« Lucie, crie-t-il tu vois celle-là? »

---

1. Oiseaux de passage, de même famille que la bécasse, mais plus petits. — 2. Serré dans son ciré — son imperméable — comme un hareng dans la *caque*, c'est-à-dire dans le baril où l'on range les harengs salés. — 3. Poissons de mer, plats comme des soles. On dit *une* limande ; donc *pendus* se rapporte à filets. — 4. *Norfolk* est le nom d'un comté anglais au nord-est de Londres ; *suit*, en anglais (*pron. : sioute*) veut dire vêtement ; il s'agit d'un imperméable à martingale.

Nez en l'air, la main sur la nuque pour maintenir le chapeau, Madame et Mademoiselle « voient celle-là ». Pan :... Elles attendent, les yeux clignés, que la mouette tombe. Mais aucune des mouettes — suspendues sans doute à des fils solides — ne se décroche.

« Attends, Lucie ! tu vois celle-là ? »

Jusqu'à l'heure du départ — train de 5 h. 45 — Monsieur menacera les mouettes, d'un fusil qui ne connaît pas le découragement.

3. Dans un petit café du port, les pêcheurs attendent, pour repartir, le flot qui monte et déjà chatouille sournoisement la quille des bateaux, échoués de biais sur le sable, au bas du quai. Ce sont des pêcheurs comme partout, en toile goudronnée, en tricot bleu, en sabots camus... C'est le modèle courant, vulgarisé par la chromolithographie [1] et l'instantané.

Ils boivent du café et rient facilement, avec ces clairs yeux vides de pensée qui nous charment, nous autres, terriens [2], L'un d'eux est théâtralement [3] beau, ni jeune ni vieux, crépu d'une toison et d'une barbe plus pâle que sa peau tannée, avec des yeux jaunes, des prunelles de chèvre rêveuse qui ne clignent presque jamais.

La mer est montée, les bateaux dansent dans la baie au bout de leurs amarres et trinquent du ventre [4]. Un à un, les pêcheurs s'en vont et serrent la patte du beau gars aux yeux d'or : « A revoir, Canada. » A la fin, Canada reste seul dans le petit café, debout, le front aux vitres, son verre d'eau-de-vie à la main.

Qu'attend-il? Je m'impatiente et me décide à lui parler :

— Ils vont loin comme ça?

Son geste lent, son vague regard désignent la haute mer :

— Par là-bas. Y a bien de la crevette ces jours-ci. Y a bien de la limande, et du maquereau, et de la sole... Y a bien un peu de tout....

— Vous ne pêchez pas aujourd'hui, vous?

Les prunelles d'or se tournent vers moi, un peu méprisantes :

— Je ne suis pas pêcheur, ma petite dame. Je *travaille* avec le photographe des cartes postales. Je suis « type local [5] ».

COLETTE. *Les vrilles de la vigne*. (Ferenczi et fils, édit.).

---

22. La pêche de la morue.

1. Les morues sont de grands poissons — il en est de 25 kilos — gris, au ventre blanc, qui sont recherchés pour leur chair et surtout pour leur foie dont on extrait l'huile nourrissante qui redonne la santé aux anémiés. De tout temps, les pêcheurs de morues sont allés, pendant les mois d'été, sur les côtes de Terre-Neuve et d'Islande, où les poissons, réunis en *bancs*, vivent dans l'eau presque glacée — de 3° à 5° — qui leur est favorable.

2. Autrefois, on pêchait la morue à la ligne. Lorsqu'ils avaient découvert le *banc*, les marins pêchaient sans arrêt et, après les avoir vidées, ils empi-

---

1. L'impression en couleurs. — 2. Nous autres, qui vivons sur la terre. — 3. Il est d'une beauté de théâtre — c'est-à-dire semblable aux artistes que l'on voit sur la scène, et qui paraissent exceptionnellement beaux. — 4. Et heurtent leurs panses élargies. — 5. Je pose pour les photographes désireux de reproduire un type de pêcheur de la localité.

laient les morues dans la saumure, au fond de leur bateau. Voici comment Pierre Loti décrit cette pêche aujourd'hui disparue. Le bateau, monté par six matelots pêchant à tour de rôle, trois par trois, « se balançait lentement sur place, en rendant toujours sa même plainte, monotone comme une chanson de Bretagne. Deux des matelots avaient préparé très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis qu'un troisième ouvrait un baril de sel et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.

Ce ne fut pas long. A peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide qu'ils les relevaient avec des poissons lourds d'un gris luisant d'acier. Et toujours, et toujours les morues vives se laissaient prendre ; c'était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L'autre éventrait avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait. Il ne fallait pas perdre de temps en causeries : on était au milieu d'une immense peuplade de poissons d'un banc voyageur qui, depuis deux jours, ne finissait pas de passer. Ils avaient tous veillé la nuit d'avant, et attrapé, en trente heures, plus de mille morues très grosses. Aussi leurs bras étaient las et ils s'endormaient. Leur corps veillait seul et continuait de lui-même sa manœuvre de pêche, tandis que, par instants, leur esprit flottait en plein sommeil. »

3. La pêche effectuée à bord des *doris* implique une division du travail plus marquée. Les doris sont des canots à fond plat, montés par deux hommes formant équipe, et que le grand voilier met à la mer pour qu'ils aillent prendre le poisson. En somme, les doris sont les fournisseurs ; le voilier est l'atelier où la morue est préparée pour être conservée durant quelques mois.

Ordinairement, c'est dans l'après-midi que les *dorissiers* appâtent leurs lignes : quinze cents mètres de corde et huit cents hameçons par barque. Au soir, les palans [1] balancent les doris par-dessus bord : ils s'éloignent du navire en étoile. Le tirage au sort a fixé les directions et ceux qui vont contre le vent ne crient pas à l'injustice.

Un tonnelet surmonté d'un pavillon sert de repère à chaque doris qui déroule sa ligne et la coule dans l'eau noire. Et, vite, les dorissiers regagnent le voilier où ils prennent un peu de repos. Avant l'aube, ils repartent. Chacun retrouve son tonnelet dans l'obscurité angoissante de l'Océan. L'homme d'avant se hale sur la ligne et l'autre pêcheur gaffe [2] les poissons accrochés aux hameçons ; il les jette dans le fond du doris qui revient au voilier (lorsqu'il ne s'égare pas dans le brouillard) où les trente-cinq hommes d'équipage se mettent au travail de préparation et de salaison des morues pêchées.

4. Mais le *chalutier* a amené une véritable révolution dans la pêche de la morue. Le chalutier est un grand navire marchant au mazout, une véritable usine où chacun des quarante hommes d'équipage a un rôle particulier à jouer. Voyons comment un reporter de *l'Illustration* nous décrit le travail à bord d'un chalutier.

« Le *Joseph Duhamel* pêchait au chalut, qui est un filet monstre, avec une gueule et un ventre. On peut mesurer 38 m. environ d'un coin de cette gueule à l'autre. Sa lèvre supérieure est allégée par un coquet et miroitant chapelet de boules creuses de verre ; sa lèvre inférieure est lestée par de lourds rouleaux de bois cerclés de fer, les *diabolos* [3]. Ainsi cette gueule est continuellement tenue béante.

1. Systèmes de poulies utilisées pour *balancer*, c'est-à-dire pour mettre à l'eau, les doris. — 2. Saisit les poissons à l'aide d'une gaffe, c'est-à-dire d'une perche à pointe métallique munie de crocs. — 3. Ainsi nommés, parce que ces rouleaux ressemblent aux jouets d'enfants appelés diabolos.

Elle est affamée ; elle bâille inexorablement [1] sur 12 mètres de haut ! Il faut bien remplir le ventre, long de 76 mètres. Cette panse d'ogre insatiable et aveugle avale tout sur son passage : morues, autres poissons dits *faux-poissons*, petits ou gros rochers, épaves errantes, algues échevelées, moules énormes et ces myriades d'astéries [2] de toutes formes, qui sont [3] d'admirables plaques d'orfèvrerie, et que les matelots nomment « la crasse ».

Le chalut, ce gigantesque et pesant haveneau [4], qui vaut plus de 10.000 francs, le *Joseph Duhamel* le traînait, de toute la force de ses 1000 CV. [5], à 500 mètres et plus derrière soi, par des fonds de 40 mètres, 60 mètres et davantage, au moyen de deux câbles d'acier, les *funes*, qu'enroulent et déroulent les deux treuils de pêche jumeaux, également puissants, robustes ... et tapageurs !

Il le traînait deux heures : c'est le *trait.* Alors, au commandement, les matelots effectuaient la délicate, précise et épuisante manœuvre de sa remontée à bord. Le chalutier, à ce moment, vibrait des profondeurs de la cale à la pomme [6] des mâts, dans le halètement forcené de ses treuils de pêche.

Si la mer était généreuse, la morue abondante, le *trait* bon, elle payait la peine des hommes. Vingt tonnes de morues, en vingt fois, s'épandaient alors sur le pont, en cataracte frémissante, nuancée d'opale et d'émeraude. Si la mer était avare, le poisson parti pour de capricieuses migrations, cette peine était la même, dix-huit heures par jour.

La morue pêchée, il faut la préparer : il faut l'« ébréguer », la vider de ses entrailles (réserve faite de ses foies précieux) ; il faut la « décoller », lui couper la tête ; il faut la « trancher », lui enlever la colonne vertébrale ; il faut l'« énocter », lui vider ses deux poches de sang ; il faut la laver et il faut la saler...

Sur le pont avant, au pied du mât de misaine, devant de frustes [7] étaux ruisselants de sang, à la clarté livide d'un jour brumeux ou sous la douche blafarde et crue [8] des projecteurs électriques la nuit, les pêcheurs devenaient... des bouchers.

Et dans les ténèbres de la cale, dans cette mine de sel, coupée d'étroites et basses galeries, où brillaient çà et là les lueurs sifflantes de leur lampe à gaz acétylène, les « saleurs », spécialistes, recouvraient chaque morue d'une couche exacte de sel. Car l'excès de sel ferait jaunir le poisson, et son insuffisance pourrait causer la corruption et la perte de toute la pêche. »

5. Lorsque la pêche a « donné » et que les morues emplissent les cales, le capitaine fait annoncer à ses armateurs par son sans-filiste qu'il regagne son port d'attache — Boulogne ou Fécamp — avant la fin de la campagne. Tous les matelots sont joyeux et s'enorgueillissent du résultat obtenu. Dans le cas contraire, l'équipage fait le compte de ses misères, des nuits sans sommeil passées à s'exténuer pour des *traits* sans rapport, sous le *crachin* [9] ou la pluie, dans le brouillard et la tempête, et il bougonne : « Quel satané métier ! On ne m'y reprendra plus ! » Mais l'année suivante, de nouveau les matelots prennent la mer.

---

1. Ici, le mot veut dire : sans se lasser, sans cesser. — 2. Etoiles de mers. — 3. Qui ressemblent à ... — 4. On appelle ordinairement haveneau le filet à pêcher les crevettes. — 5. C. V. : chevaux-vapeur. — 6. Au sommet. — 7. De grossiers étaux. — 8. Livide : de couleur plombée ; blafarde : blanchâtre : crue : vive, violente. — 9. Mot d'argot qui désigne le brouillard et les fines gouttelettes d'eau que le vent jette au visage.

23. Les pauvres gens.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.[1]
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme, et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui songe à Jeannie, au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Victor Hugo.
La Légende des Siècles.

---

1. Le mot désigne l'extrémité de la jetée.

GRAMMAIRE

Le genre des noms

Les noms d'hommes et de quelques animaux mâles sont du **masculin.**

Les noms de femmes et de quelques animaux femelles sont du **féminin.**

C'est l'usage qui a fixé le genre des autres noms.

La plupart des noms ne changent pas de genre.

Cependant, quelques noms de personnes ou d'animaux peuvent être employés au masculin ou au féminin.

On forme le féminin de ces noms en ajoutant un e au nom masculin, ou en modifiant sa terminaison (esse, euse, eresse, trice).

Exercices de grammaire.

1. Classez dans l'ordre alphabétique 1° les noms masculins, 2° les noms féminins du texte suivant. Quels sont ceux qui peuvent être employés au masculin et au féminin : *a*) sans aucun changement, *b*) après modification de la terminaison?

   Le paquebot Normandie. — C'était, avant la guerre, la plus belle unité de notre flotte et le plus grand et le plus beau navire qui ait jamais été lancé sur les flots. Sa longueur était de 319 mètres, sa largeur de 36, sa hauteur (39 m), celle d'une maison de plus de 10 étages. Il était servi par un équipage de 300 officiers et marins. Il pouvait emporter plus de 2000 passagers. Près d'un millier de personnes s'affairaient au service de ces voyageurs : cuisiniers et leurs aides, boulangers, bouchers, postiers, téléphonistes, valets ou femmes de chambre, domestiques de toutes sortes. Au complet, sa population s'élevait à 3.500 habitants. C'est la population d'une petite ville française.

2. Écrivez ou lisez les noms suivants, au masculin et au féminin, en employant l'article indéfini un ou une :

   élève, domestique, enfant, ami, habitant, apprenti, aïeul, filleul, Français, chien, gardien, fripon, paysan, pharmacien, collégien, lycéen, Alsacien, chrétien, berger, cuisinier, postier, passager — pêcheur, visiteur, voyageur, dompteur, instituteur, spectateur, conducteur, ambassadeur, moniteur, aviateur, protecteur, empereur, maître, pauvre, duc, prince, comte, poète, docteur, hôte, traître, héros.

3. Employez les noms suivants avec l'article indéfini un ou une, dans une phrase qui en fera apparaître le genre :

   abbaye, ancre, aéroplane, arrosoir, armistice, amnistie, éclair, hémisphère, horloge, indice, incendie, épithète, oasis, oriflamme, vis, ongle, doris.

4. Donnez les deux sens des noms suivants au masculin et au féminin :

   voile, vase, mousse, livre, guide, tour, aide, foudre, garde, somme, trompette, aune, critique, manœuvre.

5. Analyse. — Distinguez et nommez les propositions de la dernière phrase du texte n° 20, Soir de tempête : *Et chaque fois que l'un d'eux ouvrait la porte ....*

6. **Conjugaison..** — Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif les verbes sentir, rendre, recevoir, voir.

7. Écrivez les phrases suivantes tour à tour au présent, à l'imparfait, au passé simple, au futur simple.

   Les vagues (déferler) sur le rivage, (battre) le pied de la falaise, (rugir) de colère, (retomber) en écume, (se retirer), (revenir) à l'assaut, (recommencer) inlassablement ce mouvement de bélier, (ronger) le mur grain par grain et (finir) par l'emporter.

8. Relisez ou écrivez l'exercice ci-dessus en parlant d'une seule vague.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Soir de tempête.* — 1. *La colère du ciel et de l'eau* (§ 2). La colère du ciel se manifeste par ..., et la colère de l'eau .... — 2. On prévoit que, à marée haute (§ 2) ... ; aussi .... — 3. Pendant la tempête, les pêcheurs ... (où vont-ils? que font-ils?). — 4. Relevez, dans le texte, une expression qui justifie le mot *soir* dans le titre du passage.

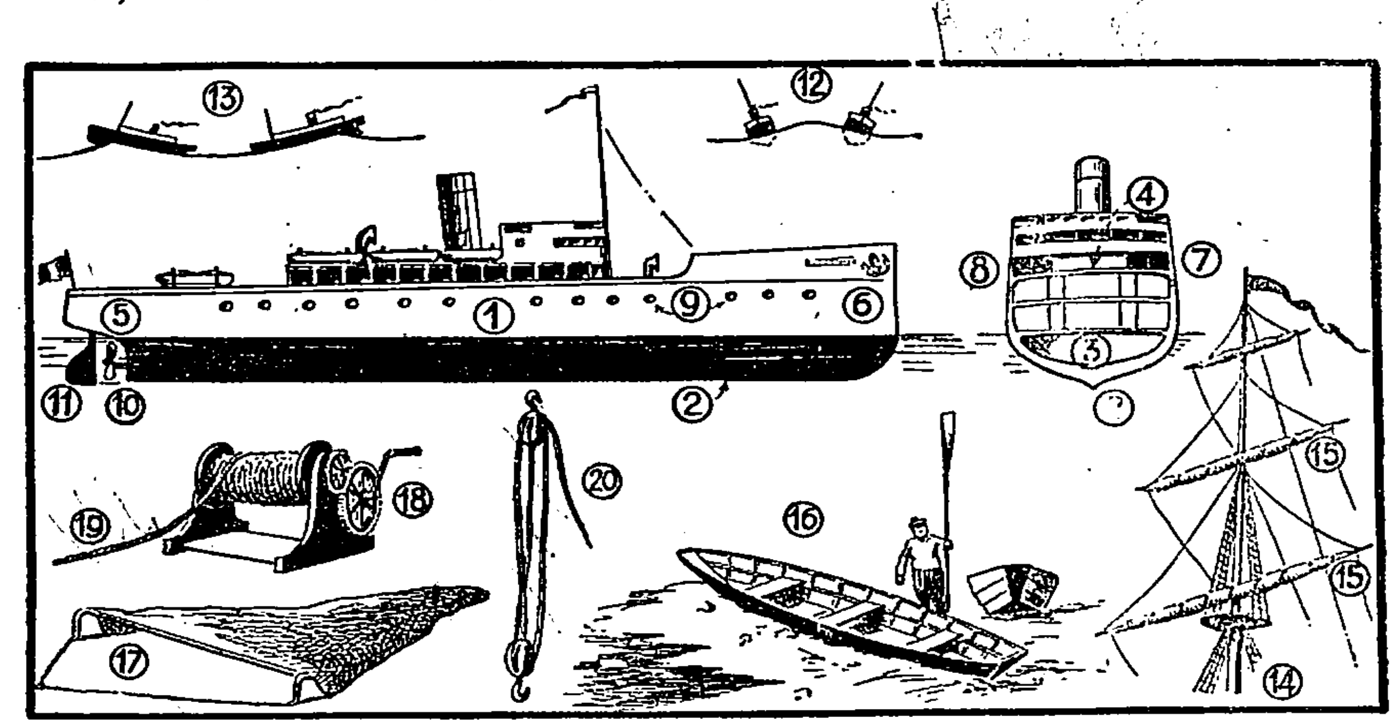
B. *Sur une plage blanche.* — 1. Devinez-vous pourquoi cette plage est blanche? — 2. Dans le § 2, quelle phrase vous paraît particulièrement drôle? Pourquoi? — 3. En résumant la lecture, énumérez les choses *bizarres* que Colette a vues à la mer.

C. *La pêche de la morue.* — 1. On parle des *bancs* de Terre-Neuve ; que sont ces bancs? — 2. (§ 3). De quoi les hommes de certains doris pourraient-ils se plaindre? — 3. Combien de fois sortent les pêcheurs par vingt-quatre heures? A quels moments? Pour quoi faire, chaque fois? — 4. Dans la pêche actuellement pratiquée, par quoi sont remplacées les lignes? Que faut-il pour tirer le lourd chalut?

D. *Les pauvres gens.* — 1. Combien y a-t-il de personnes sur la barque? — 2. En suivant le texte, dites ce qui est hostile au pêcheur. — 3. Dans les six derniers vers, relevez deux comparaisons (on compare quoi? à quoi?) et une métaphore. — 4. Expliquez : *lames en démence ; agrès effarés.*

2. Vocabulaire illustré.

Le navire. — La coque (1), la quille (2), la cale (3), le pont (4), la poupe (5) la proue (6), le tribord (7), le bâbord (8), le hublot (9), l'hélice (10), le gouvernail (11), le roulis (12), le tangage (13), le voilier, le mât (14), la vergue (15), le doris (16), le chalut (17), le chalutier, le treuil (18), le filin (19), le palan (20), radouber (réparer) un navire, le bassin de radoub.



3. Vocabulaire étymologique.

Suffixes servant à former des noms (suite).

Ils indiquent :

c) la diminution : eau, et, ille, ine, ule, ..., etc. ;
le chevreau, le garçonnet, la flottille, la bécassine, le globule ;

d) la dépréciation : aille, âtre, ard ...
la ferraille, la marâtre, le traînard.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Décrivez sommairement un navire en utilisant les mots du vocabulaire et quelques autres : *a*) les parties essentielles ; *b*) la force motrice (voiliers et vapeurs).

2. **Famille de mots :** pêche, pêcher, repêcher, pêcheur, pêcherie — poisson, poissonneux, poissonnerie, poissonnière, empoissonner — piscine, pisciculture, pisciculteur.
Employez dans une phrase les six derniers mots de la liste ci-dessus.

3. Formez le diminutif des noms suivants :
fleur, chaîne, poche, paille, voile, lune, hache, croc, coq, roi ; bois (*bosq*...), œil, renard, lion, lapin, lièvre (attention à l'orthographe !), agneau, bateau, tonneau, oiseau, mouche, ours, flotte, escadre, coque, brin, île, main, globe, veine, œuf (*ov*...), grain.

4. Définissez les noms suivants :
un braillard, un traînard, un mouchard, un vantard, les vieux grognards, la marmaille, la ferraille, la valetaille, la canaille, la filasse, des paperasses, une poissarde.

5. **Devinette.** — Avec 2 s tu t'en nourris ; avec un seul, tu en péris.

ORTHOGRAPHE

1. Observez l'orthographe des mots suivants extraits des textes de la semaine :
détonation (*est pourtant de la famille de* tonnerre), rafale, haler (*ne confondez pas avec* hâler), bourrasque, vociférer — bizarre, amarre, chromolithographie — le foie, aplatir, appâter, un point de repère, accrocher, acétylène.
Remarquez : détonation. Les mots de la famille de tonnerre prennent tantôt 2 n (étonner, étonnant), tantôt un seul (détonant, détonation).

2. Préparez le texte n° 20, *Soir de tempête.*

3. Écrivez la première partie du texte ci-dessous à l'imparfait, la seconde au présent.
Le Jour des Morts à Marseille. — Marseille (être) toute *gris* le jour de mon départ. Les trottoirs (être) si *luisant* de pluie et les nuages si *sombre* qu'on eût dit vraiment que c' (être) la rue *mouillé* qui (éclairer) le ciel. Sur la Cannebière (passer) des porteurs de couronnes qui (descendre) vers le Vieux-Port. Des marchandes *basané*, (rire et parler, *part. présent*) *fort*, les (suivre), *chargé* de *bouquet*, et des pétales (jalonner) leur route. Ainsi que chaque année, le Jour des Morts, elles (aller) fleurir le petit embarcadère du quai des Belges.
Les touristes *étonné* (s'attrouper), et l'on (admirer) les couronnes, on (lire) les inscriptions en lettres d'or sur les rubans : « Trépassés ... Morts à la mer ... ». L'après-midi, on (entasser) tout cela sur un vapeur, et, quand on (être) au large, on (laisser) glisser dans l'eau ces perles et ces fleurs que la vague (disperser). C' (être) la suprême offrande aux marins qui (ne pas revenir, *p. composé*).

Roland Dorgelès. *Partir.* (Albin Michel, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — On *parle* à quelqu'un ; on *cause* avec quelqu'un, ou entre amis, entre soi, etc. *Employez parler ou causer, et complétez :*

Je ... avec le pêcheur des choses qui l'intéressent : ... (lesquelles?) — Est-ce à moi que vous ...? — Il m'a ... de cette affaire ; il m'en a .... — Colette s'intéresse au beau pêcheur et se décide à ... (lect. 21). — A l'auberge, les pêcheurs ... entre eux (de quoi?). — ... — lui en — Lorsque je ... avec la grand'mère de son petit-fils disparu ... (où ?), elle a ....

2. **Imitons.** — L'ouragan lançait *de telles* poussées de vent *qu'on* ne pouvait marcher dans les rues (lect. 21, § 2). — Imitez cette tournure en songeant :

— à une bourrasque aveuglante sur le chemin de l'école ; — aux clameurs assourdissantes des élèves en récréation ; — au sifflet strident des locomotives ; — au vacarme des marteaux sur les enclumes dans une grande forge.

II. — Témoignages et rapports.

Un témoignage, un rapport *ne doivent dire que l'essentiel* — étant donné l'objet qui nous occupe. Habituez-vous donc, en toutes choses, à saisir ce qui est important, caractéristique.

3. *Ce sont,* dit Colette (lect. 21, § 3) *des pêcheurs comme partout.* Et elle note trois détails qui nous les font voir ; lesquels? — Caractérisez de même, par quelques traits bien choisis : — un facteur ... comme tous les facteurs ; — un mineur (ou un ouvrier d'usine) se rendant au travail ; — un jeune éclaireur qui revient d'un « camp ».

4. La lect. 18 peut être considérée comme un modèle de *rapport* qui s'intitulerait : .... On pourrait toutefois supprimer une réflexion inutile au § 1er ; (laquelle?) et, au § 3, une comparaison qui n'ajoute rien à la clarté de l'exposé (laquelle?).

5. Vous avez été témoin d'un petit incident dans la cour de l'école (discussion, bataille, accident ...), et le maître vous demande de dire ce que vous avez vu. Qu'est-ce qui peut intéresser le maître? (Est-ce la couleur des cheveux ou des vêtements des élèves?) — De même, à quoi s'intéressent : l'inspecteur d'assurances appelé pour constater les dégâts résultant d'un incendie ou d'une collision d'automobiles? — les agents cyclistes qui font une ronde nocturne? — l'ingénieur qui vient visiter les travaux de réfection d'une route?

6. Demandez à un camarade de vous raconter un événement dont il a été témoin, et notez exactement tout ce qu'il dit. Dans son compte rendu, quels détails jugez-vous inutiles? Et quels détails essentiels, selon vous, a-t-il oubliés?

7. **De l'ordre!** — Remettez de l'ordre dans le développement suivant :

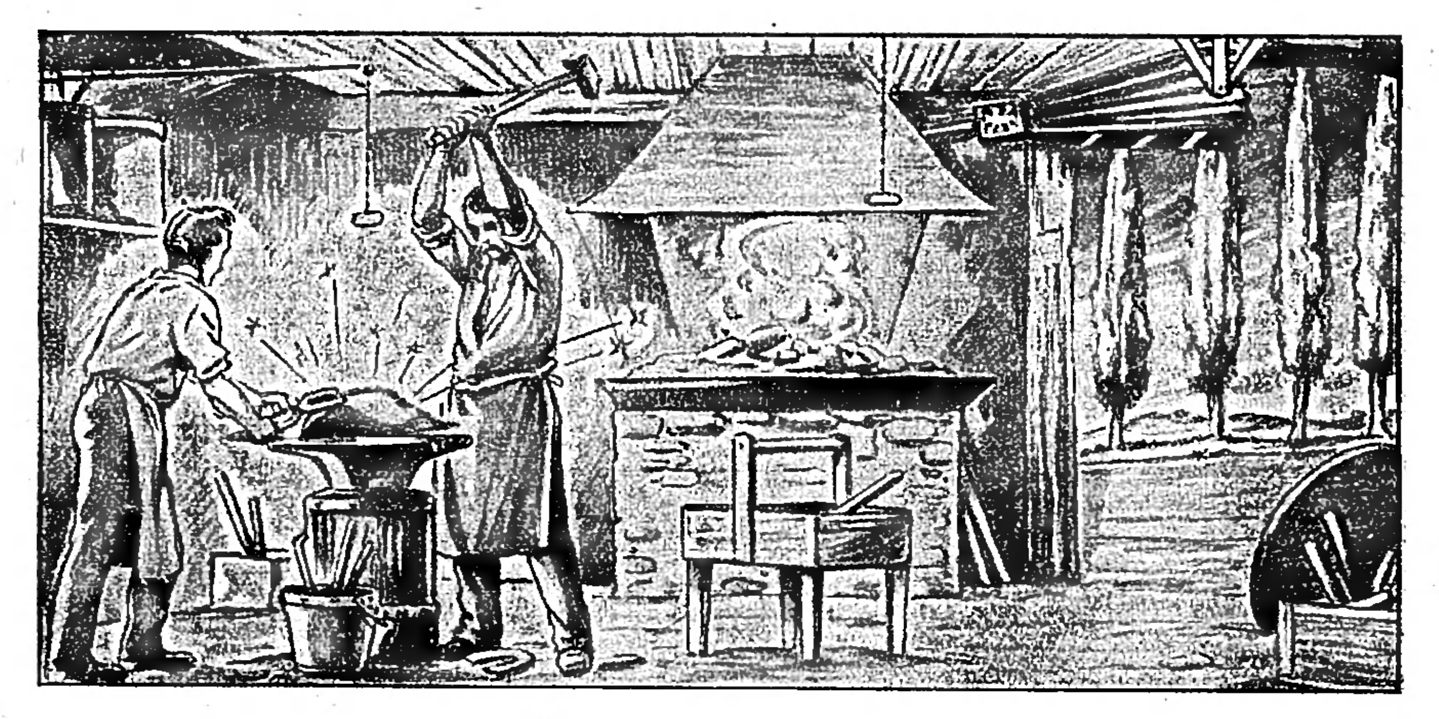
Les pêcheurs du pays rentraient. Un d'eux, qui avait dû se blesser en dénouant une amarre, brandissait son poignet ensanglanté. Chaque fois que l'un d'eux émergeait de l'ombre, il se dressait dans la clarté du réverbère surmontant le parapet. Les cirés ruisselaient. Jetant autour d'eux un regard de bêtes, ils se hâtaient vers leurs logis, suivis de leurs femmes. Ils remontaient à la file.

8. Faites le plan de la lecture 22.

III. — Sujets de devoirs.

9. Faites, *pour vos camarades,* le compte rendu aussi amusant que possible de votre voyage à une ville voisine. (Vous écrirez seulement le début et le 1er §, c'est-à-dire une dizaine de lignes.)

10. Faites le même compte rendu *pour votre maître* (qui désire savoir si votre sortie vous a été utile, et si vous avez bien vu ce qu'il fallait voir.)



24. Le forgeron.

1. J'ai vécu une année chez le forgeron, toute une année de convalescence. J'avais perdu mon cœur, perdu mon cerveau ; j'étais parti, allant devant moi, me cherchant, cherchant un coin de paix et de travail. C'est ainsi qu'un soir, sur la route, après avoir dépassé le village, j'ai aperçu la forge, isolée, toute flambante, placée de travers à la croix des Quatre-Chemins. La lueur était telle que la porte charretière, grande ouverte, incendiait le carrefour, et que les peupliers, rangés en face, le long du ruisseau, fumaient comme des torches. Au loin, au milieu de la douceur du crépuscule, la cadence des marteaux sonnait à une demi-lieue, semblable au galop de plus en plus rapproché de quelque régiment de fer. Puis, là, sous la porte béante, dans la clarté, dans le vacarme, dans l'ébranlement de ce tonnerre, je me suis arrêté, heureux, consolé déjà, à voir ce travail, à regarder ces mains d'hommes tordre et aplatir les barres rouges.

2. J'ai vu, par ce soir d'automne, le forgeron pour la première fois. Il forgeait le soc d'une charrue. La chemise ouverte, montrant sa rude poitrine, où les côtes, à chaque souffle, marquaient leur carcasse de métal éprouvé [1], il se renversait, prenait un élan, abattait le marteau. Et cela sans un arrêt, avec un balancement souple et continu du corps, avec une poussée implacable des muscles. Le marteau tournait dans un cercle régulier, emportant des étincelles, laissant derrière lui un éclair. C'était « la demoiselle » à laquelle le forgeron donnait ainsi le branle à deux mains, tandis que son fils, un gaillard de vingt ans, tenait le fer enflammé au bout de la pince, et tapait de son côté, tapait des coups sourds qu'étouffait la danse éclatante de la terrible fillette du vieux. Toc, toc-toc, toc : on eût dit la voix grave d'une mère encourageant les premiers bégaiements d'un enfant. La « demoiselle » valsait toujours, en secouant les paillettes de sa robe, en laissant ses talons marqués dans le soc qu'elle façonnait, chaque fois qu'elle rebondissait sur l'enclume. Une flamme saignante [2] coulait jusqu'à terre,

1. Il semble que les côtes du forgeron soient d'un métal qui a fait ses preuves, d'un métal particulièrement résistant. — 2. Rouge comme du sang.

éclairait les arêtes saillantes des deux ouvriers, dont les grandes ombres s'allongeaient dans les coins sombres et confus de la forge. Peu à peu, l'incendît pâlit, le forgeron s'arrêta. Il resta noir, debout, appuyé sur le manche du marteau, avec une sueur au front qu'il n'essuyait même pas. J'entendais le souffle de ses côtes encore ébranlées, dans le grondement du soufflet que son fils tirait, d'une main lente....

3. Souvent je passais mes journées à la forge. L'hiver surtout, par les temps de pluie, j'ai vécu toutes mes heures là. Je m'intéressais à l'ouvrage. Cette lutte continue du forgeron contre ce fer brut qu'il pétrissait à sa guise, me passionnait comme un drame puissant. Je suivais le métal du fourneau sur l'enclume [1] ; j'avais de continuelles surprises à le voir se ployer, s'étendre, se couler, pareil à une cire molle, sous l'effort victorieux de l'ouvrier. Quand la charrue était terminée, je m'agenouillais devant elle, je ne reconnaissais plus l'ébauche de la veille, j'examinais les pièces, rêvant que des doigts souverainement forts les avaient prises et façonnées ainsi, sans le secours du feu....

4. Et le forgeron plaisantait souvent. Il disait que toutes les terres lui appartenaient, que la forge, depuis plus de deux cents ans, fournissait des charrues à tout le pays. C'était son orgueil. Pas une moisson ne poussait sans lui. Si la plaine était verte en mai et jaune en juillet, elle lui devait cette soie [2] changeante. Il aimait les récoltes comme ses filles, ravi des grands soleils, levant le poing contre les nuages de grêle qui crevaient. Souvent, il me montrait au loin quelque pièce de terre qui paraissait moins large que le dos de sa veste, et il me racontait en quelle année il avait forgé une charrue pour ce carré d'avoine ou de seigle. A l'époque du labour, il lâchait parfois ses marteaux ; il venait au bord de la route ; la main sur les yeux, il regardait la famille nombreuse de ses charrues mordre le sol, tracer leurs sillons, en face, à gauche, à droite. La vallée en était toute pleine. On eût dit, à voir les attelages filer lentement, des régiments en marche. Les socs des charrues luisaient au soleil, avec des reflets d'argent. Et lui levait les bras, m'appelait, me criait de venir voir quelle « sacrée besogne » elles faisaient....

Emile ZOLA.
Nouveaux contes à Ninon. (Fasquelle, édit.).

---

25. L'épicier.

1. La boutique de Jean Cissac est ouverte sur la place du village. Les vaches allant au pacage [3] saluent les bocaux de berlingots rouges, honneur de la devanture. L'enseigne est peinte d'un ripolin écarlate et, dessus, resplendissent deux pipes croisées, jaunes comme le jaune d'un œuf. Devant l'épicerie vont et viennent des troupeaux de toutes sortes : dindons coléreux, moutons en grappes, qui roulent, pressés l'un sur l'autre, au beau milieu de la route ; chèvres dansantes, qui cheminent volontiers au bord du fossé.

2. A trente ans, Jean Cissac est un garçon jovial [4]. Il a figure pourprée, bouche en demi-lune ; il rit souvent. Il a l'air d'un énorme enfant avec son

1. Depuis le fourneau jusqu'à l'enclume. — 2. Cette parure soyeuse. — 3. Au pâturage. — 4. Aimant la gaieté.

tablier à bavette. Il dit parfois à sa femme, grande blonde, tout occupée à morigéner [1] les marmots : « M'est avis que si tous les animaux qui trottent devant ma porte étaient des clients, je serais fameusement riche !... » Il est dans sa boutique comme dans un nid. Il hoche du bec et, méditant [2] de vendre une boîte de sardines à la tomate, il sait écouter avec patience des histoires que lui content par le menu de vieilles clientes radoteuses.

3. Une d'elles, la belle-mère de Farine, a la joie maligne [3] de lui faire démolir l'édifice de conserves qu'il élève sur des étagères. Elle s'assied dans un coin et soupire. Mi-percluse, brèche-dents [4], tête sèche, pommettes pointues, nez pointu aussi, elle jette de-ci, de-là, des regards luisants. Elle clignote comme si elle venait tout à coup de la nuit au plein soleil.

— Non, dit-elle, c'est point celles-là que tu m'avais baillées... La boîte était moins longue, un peu plate... Allons, ne fais pas ton malin... Oh ! non ! pas celles-là. Tiens, c'est de celles qui sont tout à fait dessous...

Elle prend la boîte toute neuve et brillante entre ses vieux doigts. Elle gémit sur le malheur des temps :

— Autrefois, je payais cette babiole huit sous... Tu veux ma perte...

Jean Cissac reconstruit l'édifice de ses conserves. Elle paye et s'en va, levant une main desséchée, couleur de bois mort, à l'écorce ratatinée :

— Grigou [5], tu rognes [6] pour faire la dot de tes filles !

4. Cissac aime son métier : le riz ruisselle dans ses mains, où il semble qu'il prenne de la qualité. Il a une façon de casser un bâton de macaroni, qui décide l'acheteur incertain. Il connaît l'esprit paysan. L'hiver, quand on vient acheter de l'huile, il porte la bonbonne devant le feu. Tandis qu'elle se défige, il vante des paquets de lessive dont l'institutrice a fait provision : « Son linge est blanc comme de la vraie neige. »

Charles Silvestre. *Le voyage rustique.* (Plon, édit.).

---

26. Le sabotier.

L'auteur décrit, sous le nom de Dumont, son père qui était sabotier à Cérilly, commune de l'Allier.

1. Les sabots étaient là. Les uns étaient accrochés le long des murs et les cachaient si bien au regard que l'on se demandait s'il existait des murs. Les autres pendaient à des cordes tendues en travers du plafond un peu plus haut que votre tête ; au-dessus de ces cordes, il y en avait d'autres encore auxquelles était suspendue une seconde couche de sabots ; puis il y en avait une troisième couche sans doute, et comme on n'apercevait pas le plafond, il semblait que le plafond n'existât pas non plus et que les sabots occupaient la maison jusqu'au toit. Il y en avait d'autres encore qui, n'ayant pas pu trouver leur place, répandus un peu partout sur le carreau, pavaient la boutique et donnaient définitivement l'impression que la maison tout entière, mur, plafond, parquet, était construite avec des sabots.

---

1. Réprimander. — 2. Projetant. — 3. Méchante, mauvaise. — 4. Il lui manque des dents de devant : c'est comme si la barrière des dents avait une brèche. — 5. Avare, ladre. — 6. *Rogner*, c'est couper, raccourcir. Ici, il faut comprendre : Tu gagnes quelques grammes sur le poids et — peut-être — tu trompes tes clients sur la qualité de la marchandise.

— Ce n'est pas vous qui les avez tous faits, disait-on à Baptiste. Il montrait avec orgueil les étiquettes qui, collées sur la semelle, dans l'intérieur de chacun d'eux, portaient en caractères imprimés ces mots :

Baptiste Dumont,

sabotier

à Champvallon.

Et, au milieu de la boutique, dans un espace qu'il s'était réservé, entouré de son matériel, de ses instruments et de ses morceaux de bois, avec un courage que jamais il ne laissait décroître, il était en train d'en faire d'autres.

2. Tantôt, à grands coups, avec le maillet et les coins de fer, il cognait sur le bois comme une masse et arrivait à le fendre. Tantôt, utilisant les outils compliqués [1], l'ayant pris au bon endroit, avec un tour de bras habile, il le creusait avec fermeté. Plus tard, d'un geste difficile, d'un geste assuré, avec d'autres outils encore, il en était à la partie délicate de sa besogne et ne donnait pas à faux un seul coup. Tantôt il avait la force, tantôt l'adresse, tantôt la précision... Il allait d'un outil à l'outil voisin ; comme l'on va d'un ami à un autre. Ils s'appelaient un *hachon*, un *paroir*, un *asciot*, une *cuiller*, un *butoir*, une *râpe*, un *vé* [2]. Il les connaissait bien. Pour chacun d'eux, il avait l'attitude qu'il faut avoir ; il les prenait comme on doit les prendre. Les uns exigeaient qu'il se penchât : il se penchait ; d'autres, qu'il se courbât : il se courbait. Lorsqu'il s'asseyait, ce n'était pas pour se reposer de son travail : c'est que, pour se servir de tel outil, il était nécessaire qu'il fût assis.

Il finissait, du reste, par recevoir sa récompense : le résultat d'un effort bien dirigé, le couronnement de mille soins délicats, la récompense accordée à une conscience scrupuleuse était que deux sabots parfaits, faisant la paire, entre ses mains venaient d'être achevés. Il les examinait sur leurs deux faces, il les cognait l'un contre l'autre ; ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent. Puis il les rangeait parmi les autres...

Telle était la boutique de Baptiste Dumont.

3. Les sabots ont une première odeur qui est celle de leur bois. La boutique avait cette odeur amère et vivace encore du bois fraîchement coupé que lui donnaient les sabots nouvellement fabriqués, mais elle avait aussi cette odeur plus sage et comme résignée des sabots bien secs ...

Mais cela est bien peu de chose. On peut dire que les sabots ont une autre odeur. Les sabots rappellent le sabotier. Ce qu'on respirait par-dessus tout dans la boutique, c'était l'odeur de ses vertus. Elles étaient faites de courage, d'esprit de suite, d'un grand sentiment d'assurance ; et parmi ces journées de province qui ne sont traversées par aucun événement bruyant, on eût dit qu'elles se dépliaient tout le long des heures jusqu'au soir ; puis lorsque celui-ci tombait après un long temps, elles semblaient emplir la maison.

Charles-Louis Philippe. *Charles Blanchard.*

1. Plus compliqués qu'un maillet ou un coin. — 2. Voir vocabulaire illustré. Le *hachon* est une petite hache avec laquelle on fend les tronçons de noyer, de bouleau, de peuplier, etc. Le *butoir* est un instrument coudé terminé par deux larges dents pour creuser la place du talon, pour « buter » le talon. La *râpe* enlève les aspérités laissées par le paroir : elle sert à polir le sabot.

27. Facteur rural.

1. Il y a cent ans que l'on vit apparaître le premier. Le facteur rural a changé la vie de la campagne, si j'en juge par ce coin d'Armagnac où j'habite, plus reculé qu'aucun autre parmi ses bois et ses landes, célèbres dans la région pour leur étendue...

2. Une seule grand'route traversait il y a cent ans le pays, allant tout droit de Toulouse à Bordeaux, par Auch et Mont-de-Marsan. Les bourgs, les villages, les hameaux étaient reliés par des chemins de terre, et les métairies par des sentes [1] : les uns et les autres, à fond d'argile effondré à la saison des pluies, dont les pies seules, qui volent encore en marchant, peuvent se tirer. La nature accroissait l'isolement. On ne connaissait là que les grands événements, tardivement, et les correspondances, que les diligences déversaient aux points de relais, s'acheminaient ensuite au petit bonheur vers les communes — celles qui formaient centre. Et chacun, averti par un voisin, retour de l'église ou du marché, ou d'une visite, allait chercher son pli, « en mettant la route sous ses pieds ». Mon grand-oncle, homme d'habitude [2], en se promenant, gagnait trois fois par semaine notre petite cité pour « y lever ses lettres ». En rentrant, il ne manquait pas de crier aux gens les nouvelles.

3. Un beau jour, le bruit d'un nouveau service postal créé se répandit dans le pays : on serait desservi à domicile. Personne n'y crut d'abord. Et puis les facteurs nommés étaient tous du cru, fils d'artisans, sachant lire, écrire, compter. Tous, bons lurons, joueurs de cartes ou de quilles intrépides ou chasseurs de palombes [3]. On disait : « Bah ! quand il pleuvra trop, quand il fera trop chaud, ou par temps de passage, nous pourrons bien attendre ». On n'attendit pas.

4. Souliers ferrés aux pieds, courtes guêtres aux jambes, vêtus d'une blouse sanglée d'un ceinturon à plaque de cuivre, coiffés d'un képi plat à bouton tricolore, sac au dos, ils commencèrent leur tournée... Ils arrivaient ponctuellement, chaque jour, comme le soleil ; et de plus en plus vite à mesure que leur sac s'alourdissait, qu'il fallait desservir plus de toits dans le même temps. Le nombre de ceux qui voulaient recevoir ou envoyer des correspondances croissait sans cesse, en effet ; de ceux qui voulaient se mêler au mouvement du monde par la parole écrite, prendre part à la vie des millions d'êtres répandus sous les cieux, comme à celle du fils parti chercher fortune.

Personnellement, j'ai vu venir les facteurs à pied et à cheval autrefois, à bicyclette aujourd'hui. Pas un seuil où ils ne portent une lettre, un journal, un prospectus, un catalogue. On ne doute plus d'eux. Et comme les routes abondent maintenant dans le pays, dès qu'on les aperçoit, on sort sur la porte, les enfants courent à leur rencontre, la maison leur fait fête. Ils prennent un air de feu, l'hiver ; ils trinquent d'un doigt de vin, l'été ; et, de nouveau, en route...

DE PESQUIDOUX. *La Harde.* (Plon, édit.).

---

1. Vieux mot, pour dire sentiers. — 2. Qui avait des habitudes. — 3. Pigeons ramiers.

28. Le village [1].

1. Petit village sous les branches, quel est ton nom?
Tout paré de ta paisible ignorance,
Tu resonges les vieux rêves de l'enfance [2],
Au doux chant des angélus du vallon.

2. Tu n'as point de hauts frontons de cheminées,
De rails bruyants ;
Tu n'as que tes courtils [3] pleins d'oiseaux au printemps,
Et de fleurs satinées ;
Tu n'as que ta vieille église,
Avec son clocher branlant
Et son toit de tuiles grises ;
Mais tu gardes, solitaire et têtue
Contre l'assaut du vent,
Tout au bout de ta grand'rue,
La maison que j'aime
Et qui domine les champs !

3. Ton nom obscur, tu l'as donné, petit village,
Au sol que je laboure, aux glèbes où je sème,
Au cimetière un peu sauvage,
Où mon père
Est endormi pour toujours sous sa pierre ;
Et, vers plus d'un fourré,
Tu conserves des recoins d'ombre où j'ai pleuré.

Philéas LEBESGUE. *Les Servitudes.* (Mercure de France, édit.).



1. Il s'agit du petit village de la Neuville-Vault, à 15 km de Beauvais, où le poète est né. — 2. Vivant loin du monde et de ses nouveautés, tes habitants remuent toujours les mêmes rêves, les mêmes souvenirs d'autrefois. — 3. Jardins.

GRAMMAIRE

Le pluriel des noms

1. Pour mettre un nom au pluriel, on ajoute un s au nom singulier, à moins qu'il ne soit déjà terminé par **s, x** ou **z**, qui sont ou qui étaient des signes du pluriel.

2. L'x est le signe du pluriel des noms terminés par **eu**, par **au** ou par **eau** (on écrit cependant : des sarraus, des landaus, des bleus) ;

de la plupart des noms terminés par **al** (bal, carnaval, chacal, festival et régal prennent un s) ; — de sept noms terminés par **ou:** bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou ; — de sept noms terminés par **ail:** bail, corail, émail, soupirail, travail, vitrail, vantail.

Exercices de grammaire.

1. Relevez au singulier tous les noms du texte ci-dessous, et classez-les par ordre alphabétique dans un des trois groupes suivants : 1° ceux dont le pluriel est en s ; 2° ceux dont le pluriel est en x ; 3° ceux qui ne changent pas au pluriel.

Le menuisier. — Il s'installe devant son établi, fixe une planche sous le valet, et la partage à la scie à refendre en deux morceaux qu'il veut assembler. A la varlope, il dégrossit chaque pièce, puis la polit avec le rabot. De temps en temps, il élève la planche à la hauteur de ses yeux et passe sa main sur le bois poli, comme s'il le caressait. Il est content de son travail. Alors, s'aidant du ciseau, du maillet et de la scie à lame fine, il creuse une mortaise dans une des pièces, découpe à l'extrémité de l'autre un tenon de mêmes dimensions et ajuste les deux parties. Ce sera le bas d'un vantail de portail. Il n'y a pas de jeu dans cet assemblage. Il tiendra sans un clou.

2. Écrivez au singulier et au pluriel les noms suivants :
L'artisan, l'outil, la devanture, le bois, le cyprès, l'eucalyptus, la jacinthe.
Le troupeau, le carreau, le hameau, le landau, l'étau, le sarrau.
Le clou, le cou, le verrou, le hibou, le caillou, le bambou.
Le feu, le jeu, le neveu, un bleu, un moyeu, un vœu, un pieu, un cheveu.
Un vitrail, un soupirail, un épouvantail, un bail, un éventail, le bétail.
Un bal, un chacal, un régal, un bocal, un signal, un amiral, un vassal.

3. Classez en deux listes et par ordre alphabétique les noms suivants : 1° ceux qui ne s'emploient qu'au pluriel ; 2° ceux qui s'emploient au pluriel et au singulier (vous indiquerez les deux formes) : décombres, débris, matériaux, vermisseaux, vantaux, soupiraux, vêpres, fiançailles, bestiaux, ténèbres, nippes, prospectus, glaïeuls, ciseaux, ancêtres, funérailles, représailles, accordailles, chenets, arrhes, embarras, semailles, correspondances, nouvelles, vivres.

4. **Conjugaison.** — Conjuguez aux quatre temps composés du mode indicatif : quand j'ai terminé mes devoirs et appris mes leçons . . .

5. Lisez le texte suivant au présent, à l'imparfait, au passé simple, au futur, au passé composé. Écrivez-le au présent et au passé simple.

Le maréchal ferrant. — Un gamin (manœuvrer) le soufflet avec tant de fougue que les charbons embrasés (crier, chatoyer, siffler et éclater) en lueurs sanglantes. Le maréchal (se mettre) à l'enclume. Il (marteler) le fer rouge, le (ployer), le (morceler), le (rectifier), le (percer), le (replier), à si grands coups qu'une pluie d'étincelles (jaillir) de dessous le marteau qui (bondir) de joie, (tonner, s'arrêter et repartir) sans trêve.

L. Reymont. *Les Paysans.*

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Le forgeron.* — 1. Relisez le § 2 ; que nous apprend-il du forgeron? — 2. Que peut être la *demoiselle* dont il est question dans ce § ? — 3. Quels traits de caractère sont indiqués au § 4 ? — 4. De quoi le forgeron est-il fier?

B. *L'épicier.* — 1. En suivant le texte, énumérez quelques-unes des marchandises vendues par Jean Cissac. — 2. Les vaches *saluent les bocaux de berlingots* (§ 1), c'est-à-dire ... — 3. Quelle expression prouve que l'épicier se sent heureux dans sa boutique? — 4. (§ 4) Pourquoi l'épicier parle-t-il de l'institutrice?

C. *Le sabotier.* — 1. Où travaille le sabotier? — 2. Que savons-nous de sa boutique? — 3. Comment le sabotier travaille-t-il? (Relisez la dernière ligne du § 1 et le début de dernier alinéa.) — 4. Que signifie cette expression du § 2 : *le couronnement de mille soins délicats?*

D. *Facteur rural.* — 1. Dites comment, autrefois, les lettres parvenaient à destination. — 2. La nouvelle de la création d'un service postal fut accueillie ... (comment?). — 3. Quelle conséquence a eue cette création?

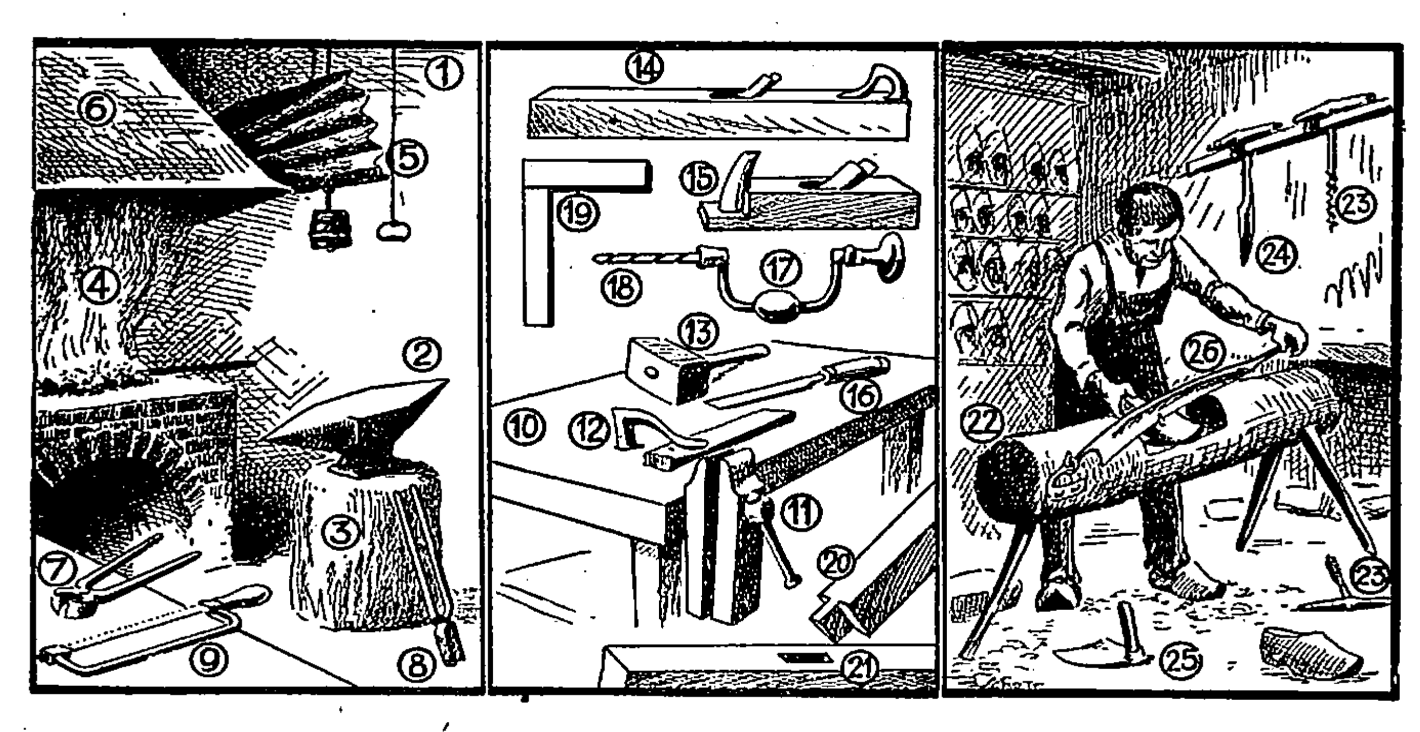
E. *Le village.* — 1. C'est un vieux et pauvre village (montrez-le.) Et cependant l'auteur l'aime ; pourquoi ? — 2. Expliquez : *les hauts frontons de cheminée ; les rails bruyants.* — 3. A quel nom se rapportent les adjectifs *solitaire et têtue ?*

2. Vocabulaire illustré.

La forge (1), l'enclume (2), le billot (3), le foyer (4), le soufflet (5), la hotte (6) la tenaille (7), la pince (8), la scie à métaux (9).

L'établi (10), l'étau (11), le valet (12), le maillet (13), la varlope (14), le rabot (15), le ciseau (16), le vilebrequin (17), la mèche (18), l'équerre (19), le tenon (20), la mortaise (21).

Le sabotier, la chèvre (22), la tarière (23), la cuiller (24), l'asciot (25), le paroir (26).



3. Vocabulaire étymologique.

Suffixes servant à former des adjectifs.

Ils indiquent :

la manière d'être : able, ain, al ou el, é, eur, eux, ible, if, ique, u ...

l'origine : ais, ain, ien, ois, on ...

la diminution ou la dépréciation : et, ot, âtre, ard, aud ...

4. Exercices de vocabulaire.

1. Le menuisier fait un tiroir pour une table de cuisine. Montrez-le au travail depuis le moment où il choisit la planche qu'il veut employer, jusqu'au moment où il termine son ouvrage. Vous indiquerez avec précision les outils dont il se sert. (Si vous n'avez pas vu travailler un menuisier, montrez un autre artisan au travail : forgeron, charron, sabotier, vannier, étameur ..., etc.)

2. Dessinez et décrivez une scie ordinaire (ou un rabot, ou un autre outil à votre choix).

3. Formez à l'aide de suffixes des adjectifs qualificatifs correspondant aux mots suivants : aimer, charité, main (man...), travail, joie, colère, pierre, os, jus, eau (aqu...), poste, machine, cœur, mort, esprit (spirit...), roi, proche, loin, village, rive, mer, crainte, acte, drame, tragédie, comédie, mélancolie, vrai (véri...), paix, lire, voir, horreur, perfection, nuire, tête, bosse, grain (gren...).
   Diminutifs et péjoratifs : propre, pâle, blanc, lourd, pleur, cri, traîner, geindre.

4. Expliquez et employez dans une phrase les adjectifs en italique :
   un outil *maniable*, un fruit *aqueux*, un accueil *cordial*, un récit *véridique*, un homme *opiniâtre*, un métal *malléable*, un cuir *grenu*, un ton *nasillard*.

5. **Devinette.** — Au cœur de la bougie ; parfois sur l'établi.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier. — La convalescence, le charretier, un bégaiement, une arête (*distinguez :* un arrêt, une arête) — accrocher, l'attitude (ne confondez pas : attitude et altitude) — accroître, se répandre, alourdir.

   Remarquez : se répandre. Tous les verbes en endre se terminent par endre (avec un *e*) sauf répandre et épandre.

2. Préparez le texte nº 26, *Le sabotier*, dont un paragraphe sera dicté.

3. Copiez le texte suivant en mettant les verbes à l'imparfait ou au temps indiqué.

   Chiffonniers. — Les deux hommes, le jeune et le vieux (sortir *p. simple*) de l'auberge et (commencer) leur promenade à travers les rues du village. Le vieux (crier, *imp.*) d'une *voi...* grêle, dont le chantonnement (traîner) sur un ton de *lent* mélopée : « (Avoir) - vous des chiffons, de la ferraille, des *peau* de lapin à vendre? » La journée (s'annoncer) *bon* et la recette *fructueux*, car bien *rare* (être) les maisons d'*ou* la ménagère ne (sortir) pas pour les *héler* au passage. C'(être) des marchandages à n'en plus finir, des doléances *geignard* et de *long* pleurnichements que le vieux (savoir) *pousser* avec une habileté *consommé*, des récriminations sur le prix des peaux qui (baisser, *pl. q. parf.*), et qu'on ne (vendre) plus pour faire les *chapeau riche*, tandis que les *vieux* paysannes *sérieux* et *fermé à tout* attendrissement (défendre) leur marchandise avec une âpreté *ardent* et *concentré*.

   Moselly. *Jean des Brebis.* (Plon, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Complétez et employez *meilleur*, ou *moindre*, ou *pire :* Il n'a pas voulu répondre : il n'a pas dit ... mot. — En vieillissant, le vin ... — La peur d'un mal nous conduit souvent dans .... — Il y a bien des degrés entre ... et ... — Le ... vermisseau ferait mieux mon affaire, pense la cigale en entendant ...

2. *Pire* est un adjectif, et *pis* un adverbe. — Cet enfant est ... que son frère. — Le remède est ... que le mal. — Le malade va de mal ... — En mettant les choses au ..., cette opération vous coûtera 300 fr. — Il avait menti ; il a fait ... ; il a volé. — Il n'est ... eau que l'eau qui dort. — Tant ... pour lui ! — Il est méchant, et qui ... est, insolent.

3. **Imitons.** — *Le métier de forgeron est assez dur : il y faut de bons bras.* Sur ce modèle, et en remplaçant au besoin *est* par *n'est pas*, ou par *demande*, *exige*, *réclame* ... dites : Le métier d'horloger ... ; de stoppeuse ; de débardeur ; de modiste ...

4. En employant *tantôt* ... *tantôt* (relisez les deux premières phrases du § 2, lect. 26) montrez-nous quelques gestes d'un maçon ; d'une laveuse de linge ; d'un vendeur (ou d'une vendeuse) de magasin ; de Jean Cissac, épicier (lect. 25).

II. — Rapports et comptes rendus. — De l'ordre !

Le gendarme qui interroge un témoin écrit, dans son procès-verbal, tout ce que le témoin dit, comme il le dit. Mais lorsque vous écrivez un rapport ou un compte rendu, il faut les faire *clairs* et, par conséquent, *y mettre de l'ordre.*

5. Faites raconter par un de vos jeunes camarades un fait dont il a été le témoin, et écrivez exactement tout ce qu'il dit.

Reprenez maintenant sa déclaration en y mettant ordre et clarté.

6. Nous avons dit que la lect. 18 pouvait être considérée comme un modèle de rapport sur la lutte contre le phylloxéra. Relisez ce texte, et faites le plan détaillé du § 2.

7. Voici, extraites de la relation d'un accident d'automobile, quelques lignes dans l'ordre même où elles se trouvent dans le texte. Ajoutez-y ce que vous jugerez nécessaire, et modifiez ce que vous voudrez, pour que la relation soit claire et parfaitement ordonnée.

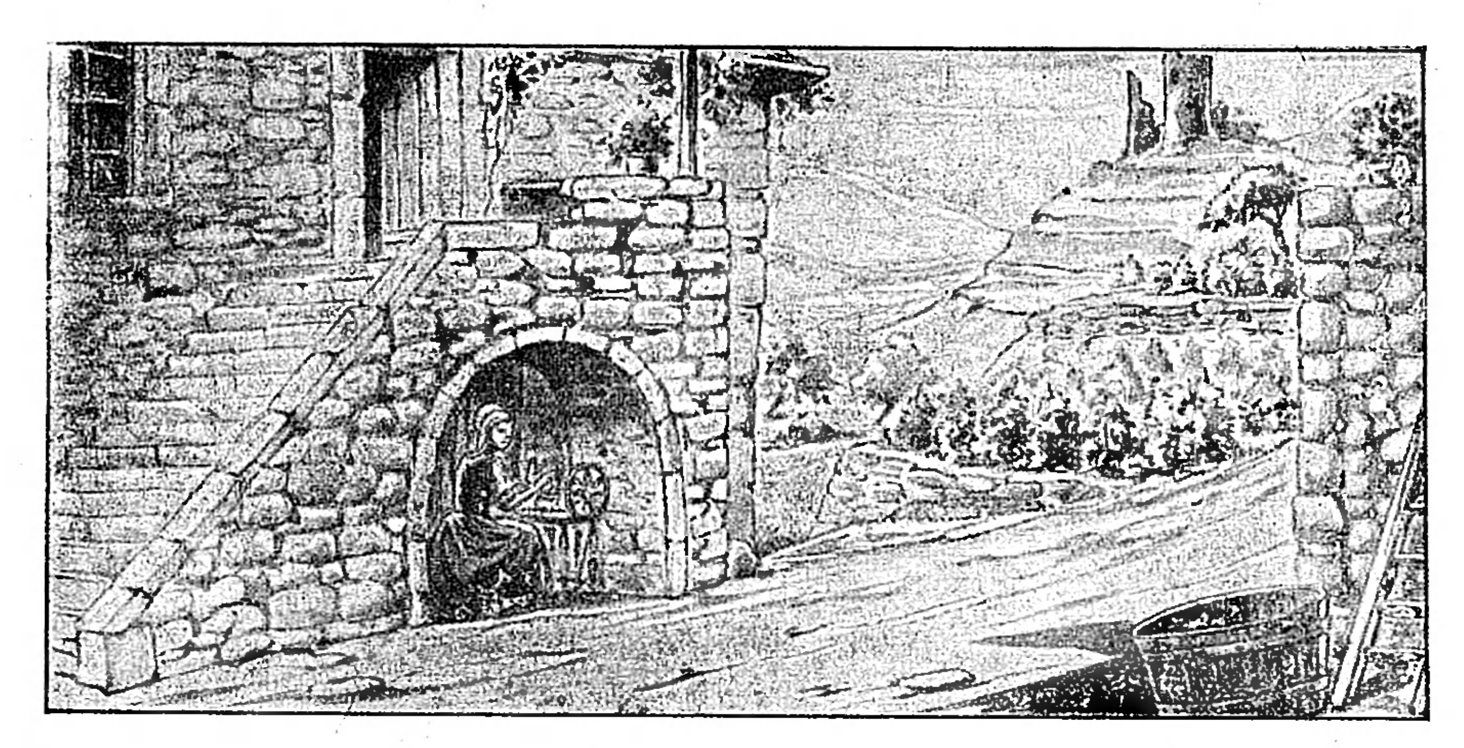
Tout à coup arrive en courant, essoufflé et agité, un jeune homme qui lève les bras en criant : « Mademoiselle ! Un accident ! Y a-t-il un garage près d'ici? Nous avons dérapé et notre auto est dans le fossé ; heureusement, nous n'avons pas de mal, mon père et moi ! » A ce moment paraît le père. Fort calme, il porte une valise à chaque bras. « Inutile de nous tourmenter, mon enfant. — Et pourquoi donc, père? — Parce que la voiture a brûlé ! J'ai tout de même pu sauver les valises. »

III. — Sujets de devoirs.

8. Dans la lect. 24, au § 2, l'auteur nous décrit un forgeron par quelques traits caractéristiques. Montrez-nous de même, dans son atelier, un artisan que vous connaissez bien.

9. Dans la lect. 25, au § 3, l'auteur, par les mêmes moyens, nous fait voir une cliente exigeante, « la belle-mère de Farine ». A votre tour, montrez-nous une cliente caractéristique de l'épicerie du village (ou du quartier). *Vous lui ferez dire quelques mots,* qui achèveront de la peindre.

J. LHERMITTE. — La moisson. *(Cliché Neurdein.) S.P.A.*



29. L'amour de la terre.

1. Il est plus d'un pays en France où le cultivateur a sur la terre un droit qui certes est le premier de tous, celui de l'avoir faite. Je parle sans figure[1]. Voyez ces rocs brûlés, ces arides sommets du Midi ; là, je vous prie, où serait la terre sans l'homme? La propriété y est toute dans le propriétaire. Elle est dans le bras infatigable qui brise le caillou tout le jour, et mêle cette poussière d'un peu d'humus. Elle est dans la forte échine du vigneron qui, du bas de la côte, remonte toujours son champ qui s'écoule toujours. Elle est dans la docilité, dans l'ardeur patiente de la femme et de l'enfant qui tirent à la charrue avec un âne... Chose pénible à voir... ; et la nature y compatit elle-même[2]. Entre le roc et le roc, s'accroche la petite vigne. Le châtaignier, sans terre, se tient en serrant le pur caillou de ses racines — sobre et courageux végétal ; il semble vivre de l'air et, comme son maître, produire tout en jeûnant.

2. Je sentis tout cela, lorsqu'au mois de mai 1844, allant de Nîmes au Puy, je traversai l'Ardèche, cette contrée si âpre[3] où l'homme a créé tout. La nature l'avait faite affreuse ; grâce à lui, la voilà charmante ; charmante en mai, et même alors toujours un peu sévère, mais d'un charme moral d'autant plus touchant. Là, on ne dira pas que le seigneur a donné la terre au vilain ; il n'y avait pas de terre. Aussi combien mon cœur était blessé de voir encore, sur les hauteurs, ces affreux donjons noirs qui ont levé tribut[4] si longtemps sur un peuple si pauvre, si méritant, qui ne doit rien qu'à lui[5]. Mes monuments, à moi[6], ceux qui me reposaient les yeux, c'étaient, dans la vallée, les humbles maisons de pierre sèche, de cailloux entassés où vit le paysan. Ces maisons sont fort sérieuses, tristes même avec le petit jardin mal arrosé, indigent[7] et maigrelet ; mais les arcades qui les

1. Sans figures de style, sans exagération, sans métaphore ; j'emploie le verbe faire au sens propre. — 2. Compatir, c'est prendre part à la souffrance d'autrui. Avec son imagination si vive, Michelet suppose que la nature s'associe aux peines de la femme et de l'enfant tirant avec l'âne. — 3. Au sol dur et rude. — 4. Qui ont levé des impôts. — 5. Qui a fait lui-même sa terre, et sa modeste aisance. — 6. Les monuments que j'aime. — 7. Qui semble souffrir.

portent, l'escalier à grands marches, le perron spacieux sous les arcades, leur donnent beaucoup de style.

Justement c'était la grande récolte ; à ce beau moment de l'année, on travaillait la soie : le pauvre pays semblait riche ; chaque maison, sous la sombre arcade, montrait une jeune dévideuse [1], qui, tout en piétinant sur la pédale du dévidoir, souriait de ses jolies dents blanches et filait de l'or [2].

3. Oui, l'homme fait la terre ; on peut le dire, même des pays moins pauvres. Ne l'oublions jamais, si nous voulons comprendre combien il l'aime, et de quelle passion. Songeons que, des siècles durant, les générations ont mis là la sueur des vivants, les os des morts, leur épargne, leur nourriture... Cette terre, où l'homme a si longtemps déposé le meilleur de l'homme, son suc et sa substance, son effort, sa vertu, il sent bien que c'est une terre humaine, et il l'aime comme une personne.

MICHELET. *Le Peuple.*

---

30. Un gentilhomme campagnard.

A la chute de l'Empire, Jean, ancien officier de voltigeurs, déjà dans son âge mûr, vient s'installer chez son frère aîné qui vit dans la vieille maison paternelle, et qui fait cultiver le patrimoine.

1. Dans la France d'autrefois, les fils puînés [3] restés célibataires, qui n'avaient point fait fortune, revenaient au foyer familial chercher asile. Le voltigeur apparut donc un soir sans s'annoncer, après avoir passé dix ans pour mort. Il embrassa son frère, s'inclina devant sa belle-sœur, visita la chambre qu'il allait occuper, ouvrit sa serviette, soupa, et puis tira sa chaise au coin du feu et, poussant ses pieds vers les chenets, commença tout de suite, pour ses neveux, l'histoire de ses campagnes. Il devait la reprendre bien souvent depuis, assis devant l'âtre, comme fasciné par l'ombre du Héros [4].

2. C'était un homme de stature moyenne, dru de muscles [5], énergique, infatigable, avec des traits mats, aquilins [6], animés d'yeux ardents, gris-bleus, qui regardaient en face, attentivement, comme sur le champ de bataille. Il disait volontiers de lui : « Je suis le type du fantassin français ». Au moral, instruit, lettré et se piquant d'art, de musique surtout. Il jouait du violon avec méthode et sentiment ; il possédait un son émouvant. Il avait enfin souci d'élégance, sans affectation, en particulier les dimanches et fêtes, où il restait fidèle à l'habit gros bleu à boutons de cuivre. De sa vie agitée, risquée aux quatre bouts de l'Europe, il ne gardait qu'une maigre pension, sa croix, et un harnois [7] de combat composé de toute sorte de buffleteries [8] et d'armes. Il faisait deux parts de sa pension. Il donnait l'une, la plus importante, à son aîné, en compensation du lit, du couvert, du feu et de la chandelle, et il gardait l'autre pour se vêtir et pour bourrer sa pipe.

---

1. Ouvrière qui met en écheveau le fil du fuseau. — 2. La soie brute a la couleur de l'or. — 3. De : *puis nés ;* le puîné est celui qui est né après un frère (ou une sœur). — 4. De Napoléon. — 5. Aux muscles épais, solides. — 6. *Aquilin* est de la même famille que *aigle :* les traits coupants de son visage rappelaient la tête de l'aigle. — 7. Equipement. — 8. La buffleterie est l'ensemble des bandes de buffle (ceinturon, baudrier, etc.) qui entrent dans l'équipement du soldat.

3. Comme il avait partagé sa pension, il partagea son existence. Il s'adonna à la chasse et à l'agriculture. Peu à peu, avec le besoin de commander dont il ne pouvait se départir, pris [1] à manier la troupe, il se substitua à son frère dans la conduite des équipes. l'agencement et la surveillance des travaux, l'emploi des gens et des bêtes, s'effaçant toutefois devant le chef de la maison, lorsque celui-ci agissait en maître : dans la direction générale du bien, les débats d'affaires au cours des foires, les ventes à domicile, le règlement des salaires. Même, les jours de presse, il se plaisait à mettre la main à l'outil. Et, d'avoir traversé tant de pays, abordé tant de peuples jaloux ou hostiles, erré de nation en nation sans jamais se fixer ni s'attacher, il portait au coin de terre où il était né, où il mourrait, où tous les siens se succédaient, un amour passionné, comme pour une créature. A l'époque des grands travaux, quand les heures sont trop courtes pour vaquer aux soins du domaine, il ne s'accordait ni retard, ni repos.

4. Et cependant, l'autre goût, celui de la chasse, le tenait aussi fortement. Les grains semés, la vigne taillée, la fenaison ou la moisson faite, la vendange coulée, il empoignait son fusil, sifflait ses chiens et battait le pays. Il possédait des chiens bleus de Gascogne, renommés pour leur gorge sonore, qui réjouissaient son oreille de leur musique ardente. Il forçait le sanglier, le renard et le lièvre ; il traquait les blaireaux en maraude au clair de lune ; et lorsque des froids inusités faisaient remonter chez nous les loups de la Bigorre, il les attaquait à grand aboi. Il dédaignait un peu la plume. La bécasse seule l'intéressait : elle exige un coup d'œil sûr et prompt. En mars, toutefois, à l'époque où les palombes reviennent d'Afrique annonçant l'afflux des sèves, il les capturait au filet. Bon ou mauvais temps n'existait point pour lui : la neige, la pluie, le vent étaient ses vieilles connaissances. Il partait — de gros souliers ferrés aux pieds — le béret sur le chef. On conte que certains jours criblés d'averses, l'hiver, il revenait ruisselant, trempé comme une éponge. On le repoussait dès le seuil.

5. Alors il contournait la maison, il gagnait la cuisine et là, pour se sécher et pour se réchauffer, il s'asseyait sur la boîte à sel, sous le manteau de la cheminée, dans la flamme presque. Il s'y endormait. Et bientôt, sous la force du feu, un brouillard, une buée s'élevait de ses jambes, de ses flancs, de ses bras et l'entourait d'une vapeur continue, derrière laquelle il paraissait trembler. « Il fumait comme une charbonnière. » Les gens souriaient sans souffler mot ; et les chiens, que l'on écartait, les trouvant trop crottés, allongés dans la pièce, le regardaient avec envie tenir « lou cournè », le coin de l'âtre. Et les petits poulets, premiers-nés de l'année, que l'on élevait près du foyer à cause du froid, dans des fonds de paniers garnis de duvet, qui sont curieux, hardis et entreprenants au possible, étonnés de cette brume où les éclats du feu jouaient, sortaient un à un de leur gîte et, sautant de la chaise proche sur la boîte, de la boîte sur le dormeur, assiégeaient ses genoux et s'y installaient.

Joseph de Pesquidoux. *Livre de raison.* (Plon, édit.).

---

1. Acquis, contracté ; se rapporte à : besoin de commander.

31. Le petit chemin.

Ce n'est rien qu'un petit chemin
Où penchent des clochettes bleues,
Un chemin où le char de foin
Laisse aux branches de longues queues.

Ce chemin où le char de foin
Laisse aux rameaux des touffes blondes,
Il faut s'en être allé bien loin
Tenter des routes inféconde [1],

Sur l'immense désert humain [2],
Il faut avoir couvert des lieues,
Pour savoir ce qu'est ce chemin
Où penchent des clochettes bleues.

Guy Chastel. *Vigiles.* (Editions du Pigeonnier.).

---

32. Regrets.

Né en 1522 à Liré (Anjou), du Bellay avait 29 ans lorsqu'il suivit, à Rome, son cousin, qui était embassadeur. Les charmes et les splendeurs de la grande ville étrangère ne lui font pas oublier son village natal.

1. Heureux qui, comme Ulysse [3], a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison [4],
Et puis est retourné, plein d'usage [5] et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

2. Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province, et beaucoup davantage [6] ?

3. Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux;
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine [7] ;
Plus mon Loire [8] gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin [9],
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

Joachim du Bellay.

---

1. Il faut être allé bien loin et avoir essayé de vivre plus heureusement que près du petit chemin. — 2. Le *désert* désigne ici les lieux où l'on est inconnu et où l'on vit pour ainsi dire seul et sans amis. — 3. Roi légendaire d'Ithaque qui, après la prise de Troie, erra pendant dix ans sur les mers avant de rentrer dans sa patrie. — 4. Jason, héros fabuleux qui, à la tête des Argonautes s'empara, en Colchide (pays d'Asie, au sud du Caucase) de la Toison d'or (toison d'un bélier qui avait enlevé la fille d'un roi de Thèbes). — 5. D'expérience. — 6. Qui pour moi est comme une province, et beaucoup plus. — 7. L'Anjou possède des ardoisières réputées. — 8. Ma Loire. — 9. Une des sept collines de Rome.

GRAMMAIRE

Pluriel des noms composés.

1. **Les noms composés** qui s'écrivent en un seul mot forment leur pluriel comme les noms simples.
2. Dans les noms composés formés de plusieurs mots il faut examiner

   a) **la nature des mots** qui le composent : le nom et l'adjectif seuls peuvent varier ;

   b) **le sens.** Dans un nom composé le nom reste parfois invariable au pluriel. C'est le sens qui indique s'il doit être variable ou invariable.

Exercices de grammaire.

1. Mettez au pluriel les noms composés suivants :

   Un portemanteau, un auvent, un contrevent, un entresol, un pourboire, un portefaix. — *Attention !* un bonhomme, un gentilhomme, monsieur, madame, mademoiselle.

   Les deux mots varient. — Le grand-père, la petite-fille, le beau-frère, la belle-sœur, un chef-lieu, un rouge-gorge, un chien-loup, un cerf-volant, une garde-malade, un oiseau-mouche, un chou-fleur.

   Un seul mot varie. — Un ver à soie, un bateau à vapeur, un château d'eau, un arc-en-ciel, un arc de triomphe, un timbre-poste, un contre-amiral, un arrière-neveu, un contre-ordre.

   Invariables. — Un abat-jour, un porte-monnaie, un coupe-gorge, un après-midi, un laissez-passer, un coq-à-l'âne, un pied-à-terre, un tête-à-tête (cherchez le sens de ces cinq derniers mots).

2. Pluriel de aïeul, ciel, œil.

   aïeul. — On dit : Mon grand-père ou mon ... ; ma grand'mère ou mon ... ; mon grand-père paternel et mon grand-père maternel ou mes deux ... ; mes deux grand'mères ou mes deux ... — On dit : Nos ancêtres ou nos ... Chez nos ..., les Gaulois ... (*achevez*).

   ciel. — Des émigrants s'en vont sous d'autres ... Le spectacle des ... étoilés me ravit. — Les ... de ces peintures sont d'un bleu lumineux comme les ... du midi.
   œil. — Au pignon de la maison, nous ouvrirons deux ... de-bœuf. — Je marche difficilement, ayant au pied gauche deux ...-de-perdrix.

3. Distinguez et nommez les propositions dans le texte suivant :

   Retour au foyer. — Personne n'apparaissait au-devant de moi. Les feuilles mortes du jardin, que le vent balayait seul, jonchaient les pelouses autrefois si vertes. Un seul vieux chien invalide se traîna péniblement à ma rencontre et poussa quelques tendres gémissements. Une petite fille de douze ans, qui garde les vaches dans l'enclos, entr'ouvrit la porte au bruit des pas de mon cheval. Elle courut dire à la vieille servante, qui filait sa quenouille dans une chambre haute, que j'étais arrivé. La bonne fille descendit l'escalier en spirale et m'accueillit avec une triste et tendre familiarité dans la cuisine basse, où la cendre froide recouvrait le foyer.

   D'après LAMARTINE.

4. Analysez les noms des trois premières phrases du texte ci-dessus.
5. **Conjugaison.** — Conjuguez aux quatre temps simples du mode indicatif : faire, dire, voir, aller.
6. Conjuguez oralement les deux phrases suivantes au passé simple, puis au passé composé. Conjuguez ensuite par écrit, à ces deux temps, les verbes entre ( ).

   Je (naître) dans un petit village de Bretagne et j'y (passer) ma première enfance. Je (vivre) ensuite dans la fumée des grandes villes, mais je (revenir) bientôt au pays natal.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *L'amour de la terre.* — 1. Retrouvez dans le texte et expliquez : s'écoule ; blessé ; sous la sombre arcade ; suc. — 2. *Le pauvre pays semblait riche* (§ 2), parce que ... et parce que ... — 3. Le charme de ce pauvre pays est surtout *moral* (§ 2) c'est-à-dire ...

B. *Un gentilhomme campagnard.* — 1. Quel détail vous permet de situer approximativement la résidence des deux frères ? — 2. Que signifie *à grand aboi* (§ 4) ? — 3. *On le repoussait dès le seuil* (fin du § 4), c'est-à-dire...

C. *Le petit chemin.* — 1. Qu'est-ce que ce petit chemin qui attendrit le poète ? — 2. Quelle leçon se dégage de ce court poème ?

D. *Regrets.* — 1. Qu'est-ce que ce petit Liré ? — 2. Du Bellay met en parallèle (§ 3t deux séries de choses... (énumérez-les). Auxquelles est-il attaché ? — 3. Ce peti) poème a été écrit... (en quel siècle ?)

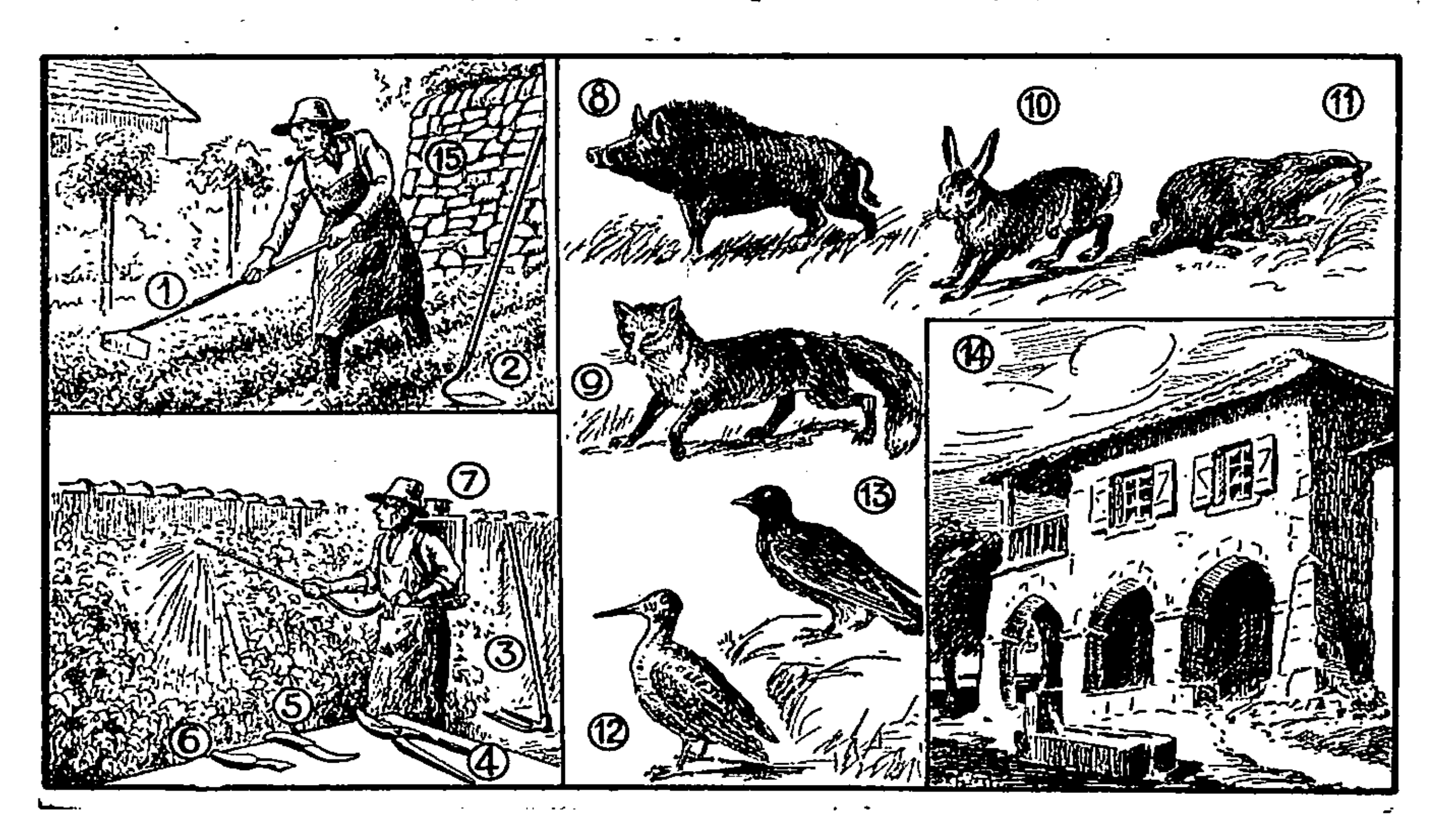
---

2. Vocabulaire illustré.

La vie rurale. Travaux et outils : sarcler, le sarcloir (1), biner, la binette (2), façonner la vigne, le bigot (3), le sécateur (4), la serpette (5), le greffoir (6), le pulvérisateur (7).

La chasse: le sanglier (8), le renard (9), le lièvre (10), le blaireau (11), la bécasse (12), la palombe (13).

Une maison à arcades (14), un mur de pierres sèches (15).



3. Vocabulaire étymologique.

Suffixes servant à former des verbes.

Les deux premières conjugaisons sont seules vivantes :
suffixe **ir,** pour la seconde ; finir, blanchir, atterrir ...
suffixes **er,** iser, oyer, asser, fier ... pour la première : crier, moderniser, rudoyer, rêvasser, électrifier ...

Suffixes servant à former des adverbes.

Le suffixe **ment,** d'un mot latin qui signifie esprit ou manière, est seul employé : rapidement, complètement.

4. Exercices de vocabulaire.

1. En dehors des gros travaux du labour, des semailles, de la fenaison et de la moisson, les occupations du paysan sont nombreuses et variées. Montrez-le.
2. Dressez le tableau des avantages et des inconvénients de la vie à la campagne.
3. A l'aide d'un suffixe verbal, formez des verbes du 1er ou du 2e groupe correspondant aux mots suivants :
   conseil, travail, merci, façon, bras, libre, rouge, blanc, terre (un verbe de chaque groupe), tendre, mince.
   Quelle différence de sens y a-t-il entre : chantonner et chanter ; toussoter et tousser ; criailler et crier ; flamboyer et flamber.
4. Citez dix verbes de formation récente et s'appliquant à des inventions récentes ou aux sports modernes. *Exemple :* télégraphier, matcher.
   Employez le verbe convenable à la place des verbes en italique, qui paraissent modernes mais qui ne sont pas français :
   Le maître nous a proposé un problème si difficile, que seuls trois élèves l'ont *solutionné.* Quant à moi, je n'ai pu le *solutionner.* — Le petit Georges a la rougeole ; on craint qu'il n'ait *contagionné* ses voisins. — Le champion a été *ovationné* par la foule. — Le mourant *résurrectionne.*
5. Expliquez et employez dans une phrase les mots suivants de la famille de père : le patrimoine, rapatrier, expatrier ;
   et les mots suivants de la famille de naître : aîné, puîné, naïf, Noël.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : infatigable (fatigue), l'humus, jeûner (et déjeuner), indigent — puîné, familial (famille), fasciner, la stature, aquilin, un aboi, l'afflux.
   Observez : fasciner. — sc se prononce ss devant les voyelles e ou i : science, faisceau ; sc se prononce sk devant une consonne ou devant les autres voyelles : escorte, esclave.
2. Préparez le texte n° 30, *Un gentilhomme campagnard,* dont un § sera dicté.
3. Ecrivez au présent le texte ci-dessous :

   La cuisine et le petit chien. — La cuisine (être) le lieu le plus agréable de la maison, mais on (y, n'y?) (pouvoir) séjourner à cause de la cuisinière. C'(être) *la* que (se trouver) la table, les chaises, les assiettes qui ne (contenir) plus rien lorsqu'on vous les (confier), la lampe qui (chasser) les ténèbres et l'âtre qui (mettre) en fuite les jours *froid.* Le fourneau (chantonner) doucement en (bercer, *p. présent*) trois marmites qui (danser) avec béatitude. L'horloge qui (s'ennuyer) dans son armoire de chêne (faire) aller et venir son gros nombril doré, et les mouches *sournois* (agacer) les oreilles. Sur la table éclatante (reposer) un poulet, un lièvre, trois *perdreau* à côté d'autres choses qui ne (valoir) rien et qu'on (appeler) fruits et légumes : petits pois, haricots, pêches, melon, raisin. La cuisinière (vider) un grand poisson d'argent et (jeter) les entrailles dans la boîte aux ordures. Trésor inépuisable, joyau de la maison ! MAETERLINCK. *Le Double Jardin.* (Fasquelle, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — *On* et *nous*.

On est un pronom indéfini de la 3e personne, et *nous* un pronom personnel de la 1re personne ; *on* et *nous* ne peuvent donc être employés dans une même phrase pour désigner les mêmes personnes.

Ecrivez correctement, en complétant ou en corrigeant : Quand nous étions bien fatigués, ... (se reposer). — Quand on a passé sa vie à courir le monde ... (être heureux de revenir au village natal). — Nous nous amusions bien : on se lançait sur la glace, debout ou à croupetons ; on faisait des boules de neige et on se les envoyait. — Nous savons tous qu'on a besoin des autres pour vivre. — Lorsqu'on a bien travaillé durant la semaine ... (le dimanche).

2. **Imitons.** — Relisez la seconde phrase, au § 4 de la lecture 30 : *Les grains semés ... ;* et, sur ce modèle, complétez :

— *(il s'agit d'un paysan, à la fin de la journée) :* Les bœufs mis à l'écurie, les outils bien rangés, la barrière fermée, il ... — *(Votre mère) :* ..., elle prend un ouvrage commencé, s'assoit à la table de famille, près de la lampe, et se repose ... en continuant à travailler. — *(Retour de promenade) :* Mon sac de touriste vidé et pendu à son crochet, mes gros souliers enlevés, mes pantoufles ..., je ...

II. — Rapports et comptes rendus.

Un rapport, nous le savons, est un compte rendu ordonné d'observations ou d'événements, que l'on adresse *à un personnage officiel ou à un supérieur.* Il énumère, sans les apprécier ou les juger, les faits constatés.

Voici le début d'un rapport de mer : *Je soussigné, André Renaud, capitaine au long cours, commandant le remorqueur Cyclone, déclare que, le* 11 *avril* 1933, *j'ai intercepté, à* 22 *h.* 18, *un radio du vapeur grec Alexandros qui demandait du secours. J'offris mes services à ce vapeur, qui les accepta aux conditions habituelles. J'appareillai à* 22 *h.* 40.

3. Supposant que vous êtes médecin, ou assistante d'hygiène, commencez de la même façon un rapport déclarant que vous avez été appelé (ou appelée) dans une maison, où vous avez constaté des choses suspectes que vous signalez au commissaire de police.

4. Si vous êtes connu du supérieur à qui vous vous adressez, commencez votre rapport par : *J'ai l'honneur de vous rendre compte du fait suivant* (ou : de ce qui suit). Vous êtes contremaître d'usine (ou contremaîtresse d'atelier) et vous faites part, à votre patron absent, de la possibilité d'une grève du personnel. (*Ecrivez 4 ou 5 lignes seulement*).

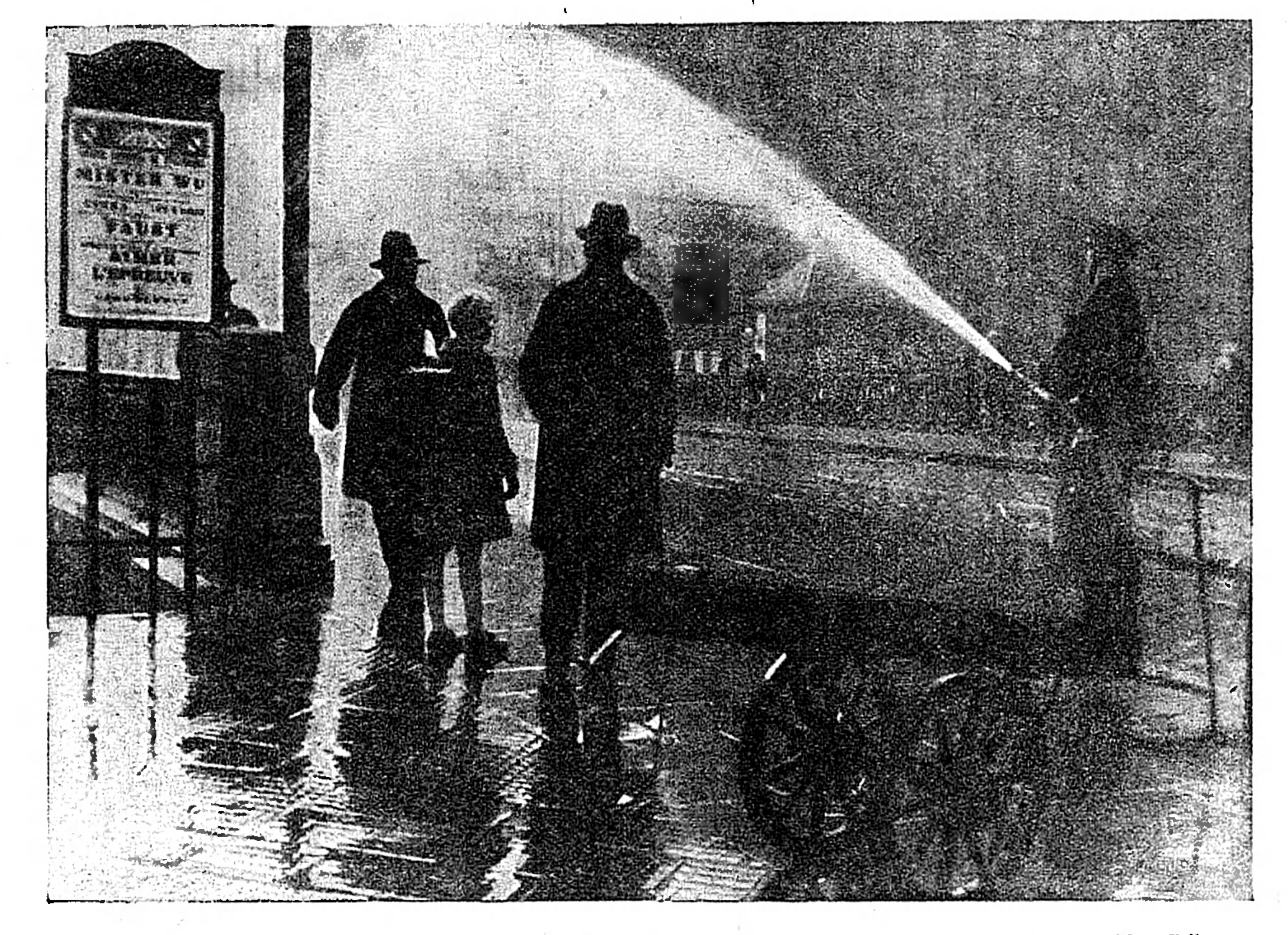
5. Imitez la relation ci-dessous d'un accident d'automobile en supprimant les expressions qui traduisent les impressions et les sentiments personnels de l'auteur, et en apportant les précisions nécessaires :

La limousine exécuta un bond formidable, fit d'abord un tour complet sur elle-même, puis, brisant les branches, déracinant les arbustes, broyant des rochers, renversa tout, et alla s'écraser à trente mètres au delà de la rivière. Il y eut un bruit effrayant de moteur éclatant, de machine hoquetant comme pour hurler à la mort du puissant animal de fer, et tout se tut peu à peu. Aucun cri, aucune plainte humaine, pas une parole de douleur ou de désespoir ne sortit du gouffre. Seul, le cours d'eau continua de sangloter, très loin, de son même sanglot, monotone, indifférent.

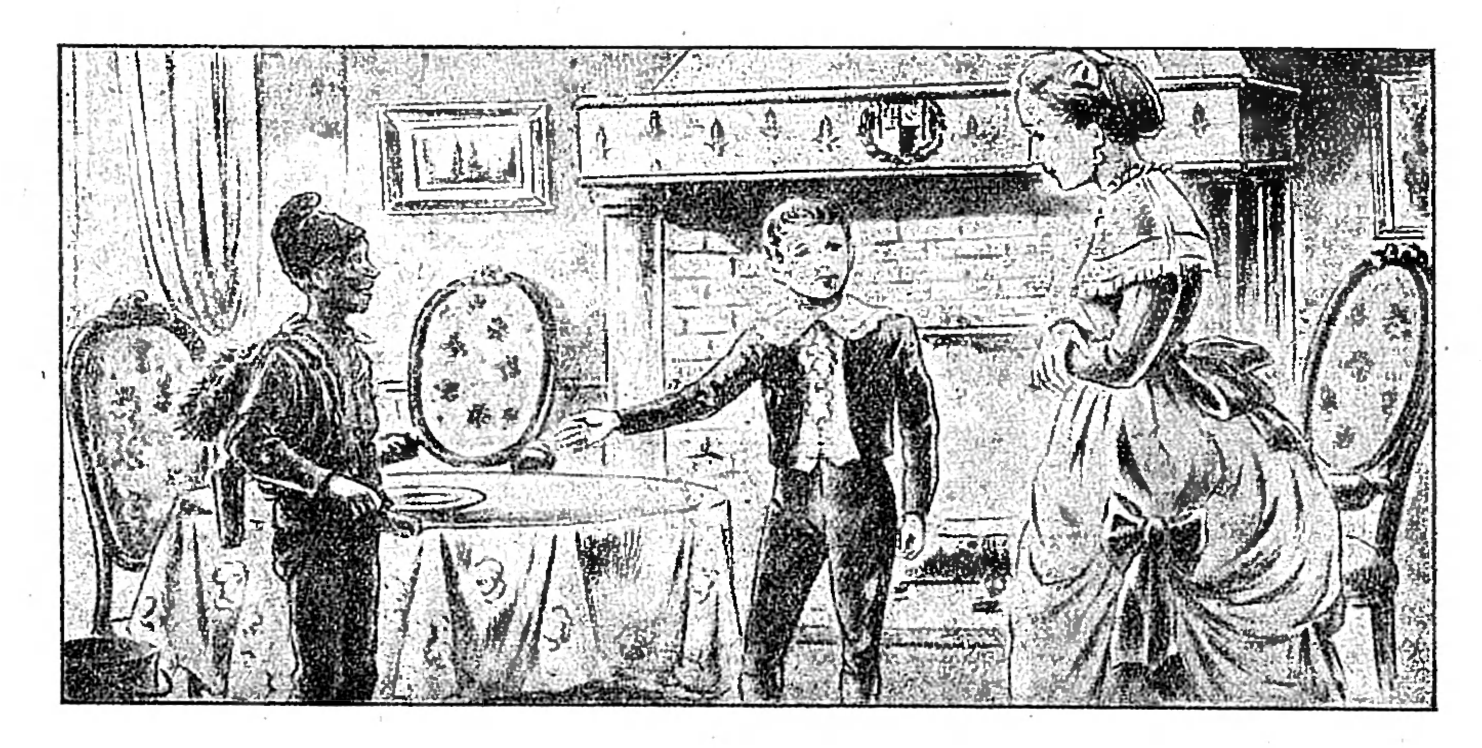
III. — Sujet de devoirs.

6. *Compte rendu de visite.* — En commençant simplement par : *Le* ... *(la date), nous avons visité (seul? en groupe? conduits par qui?)* écrivez le compte rendu d'une visite de chantier (ou d'atelier, ou de ferme, ou d'un magasin de ...).

7. *Un récit de l'officier de voltigeurs à ses neveux* (lect. 30).



A la ville. L'Arroseur. (Photo Kollowrath)



33. Le petit ramoneur.

1. Un jour d'automne, me trouvant seul dans le salon, je vis sortir de la cheminée un petit Savoyard noir comme un diable ; cette apparition me divertit sans trop m'effrayer.

Les petits Savoyards qui, comme celui-là, ramonaient les cheminées, n'étaient pas rares à Paris. Dans les vieilles maisons, telles que la nôtre, les tuyaux de cheminées pratiquées en l'épaisseur des murs, étaient assez gros pour qu'un enfant pût s'y introduire. De petits Savoyards, le plus souvent, faisaient ce travail. On disait qu'ils avaient appris de leurs marmottes à grimper ; mais ils s'aidaient d'une corde à nœuds.

2. Celui-ci, tout barbouillé de suie, coiffé jusqu'aux oreilles d'un petit bonnet à la phrygienne [1] noir comme lui, montrait en souriant, des dents d'une blancheur éclatante et des lèvres rouges, qu'il léchait pour les nettoyer. Il portait sur son épaule des cordes et une truelle, et était tout menu dans sa veste et ses culottes courtes.

Je le trouvai gentil et lui demandai son nom. Il me répondit d'une voix nasillarde et très douce qu'il se nommait Adéodat, natif de Gervex, près de Bonneville.

3. Je m'approchai de lui et, dans un mouvement de sympathie, je lui dis : « Voulez-vous être mon frère ? »

Il roula à travers son masque d'arlequin [2] des prunelles étonnées, ouvrit la bouche jusqu'aux oreilles et me fit signe de la tête que oui.

Alors, saisi d'une sorte de délire fraternel, je l'avertis de m'attendre un moment, et courus dans la cuisine. Ayant fouillé le garde-manger, l'armoire et le buffet, je trouvai un fromage dont je m'emparai. C'était un de ces fromages de Neufchâtel, qui, en forme de ce bouchon de bois qu'on met à la bonde des tonneaux, en ont pris le nom de *bondon*. Il se trouvait à point : de petites taches rouges parsemaient sa peau bleuâtre et veloutée.

---

1. Un bonnet phrygien, semblable à ceux que portaient les révolutionnaires, en 1789. — 2. Sa figure bigarrée de diverses couleurs, comme l'habit d'Arlequin.

Je l'apportai à mon frère qui n'avait pas plus bougé de place qu'une horloge et roulait des prunelles étonnées. Il ne refusa point, tira son couteau de sa poche et se mit à creuser le bondon et à porter à la pointe de la lame de gros morceaux dans sa bouche. Il mâchait avec une lenteur qui lui devait être habituelle, gravement, d'une âme recueillie et sans perdre une seconde pour souffler ou respirer.

4. Ma mère survint. Il ne restait guère alors du bondon que la peau. Je crus devoir m'expliquer :

« Maman, c'est mon frère : je l'ai adopté.

— C'est très bien, fit ma mère en souriant. Mais il va s'étouffer. Donne-lui à boire. »

Anatole FRANCE. *Le Petit Pierre.* (Autorisé par Calmann-Lévy, édit.).

---

34. Le zingueur sur le toit.

Les ouvriers zingueurs travaillent dans des conditions parfois difficiles. Admirons l'aisance et la souplesse de Coupeau.

1. Coupeau terminait la toiture d'une maison neuve, à trois étages. Ce jour-là, il devait justement poser les dernières feuilles de zinc. Comme le toit était presque plat, il y avait installé son établi, un large volet sur deux tréteaux. Un beau soleil de mai se couchait, dorant les cheminées. Et, tout là-haut, dans le ciel clair, l'ouvrier taillait tranquillement son zinc à coups de cisaille, penché sur l'établi, pareil à un tailleur coupant chez lui une paire de culottes. Contre le mur de la maison voisine, son aide, un gamin de dix-sept ans, fluet et blond, entretenait le feu du réchaud en manœuvrant un énorme soufflet, dont chaque haleine faisait envoler un pétillement d'étincelles.

— Hé ! Zidore, mets les fers [1] ! cria Coupeau.

L'aide enfonça les fers à souder au milieu de la braise, d'un rose pâle dans le plein jour. Puis il se remit à souffler.

2. Coupeau tenait la dernière feuille de zinc. Elle restait à poser au bord du toit, près de la gouttière ; là, il y avait une brusque pente, et le trou béant de la rue se creusait. Le zingueur, comme chez lui, en chaussons de lisière [2], s'avança, traînant les pieds, sifflotant l'air d'*Ohé! les petits agneaux!* Arrivé devant le trou, il se laissa couler, s'arc-bouta d'un genou contre la maçonnerie d'une cheminée... Une de ses jambes pendait. Quand il se renversait pour appeler cette couleuvre de Zidore [3], il se rattrapait à un coin de la maçonnerie, à cause du trottoir, là-bas, sous lui.

— Lambin, va !... Donne donc les fers. Quand tu regarderas en l'air, efflanqué ! Les alouettes ne te tomberont pas toutes rôties !...

Mais Zidore ne se pressait pas. Il s'intéressait aux toits voisins, à une grosse fumée qui montait au fond de Paris, du côté de Grenelle : ça pouvait bien être un incendie. Pourtant, il vint se mettre à plat ventre, la tête au-dessus du trou ; et il passa les fers à Coupeau.

3. Alors, celui-ci commença à souder la feuille. Il s'accroupissait, s'allongeait, trouvant toujours son équilibre, assis d'une fesse, perché sur la pointe d'un pied, retenu par un doigt. Il avait un fameux aplomb, un toupet du

---

1. Fais chauffer les fers à souder. — 2. Chaussons dont la semelle est faite de lisières de drap, et qui empêchent l'ouvrier de glisser. — 3. Ce paresseux de Zidore ; on dit : *paresseux comme une couleuvre.*

tonnerre, familier, bravant le danger. Ça le connaissait. C'était la rue qui avait peur de lui. Comme il ne lâchait pas sa pipe, il se tournait de temps à autre ; et il crachait paisiblement dans la rue...

4. Il lui restait à poser un chapiteau de cheminée [1]... Penché sur son établi, il coupait son zinc en artiste. D'un coup de compas, il avait tracé une ligne, et il détachait un large éventail, à l'aide d'une paire de cisailles cintrées ; puis, légèrement, au marteau, il ployait cet éventail en forme de champignon pointu. Zidore s'était remis à souffler la braise du réchaud.

Le soleil se couchait derrière la maison, dans une grande clarté rose, lentement pâlie, tournant au lilas tendre. En plein ciel, à cette heure recueillie du jour, les silhouettes des deux ouvriers, grandies démesurément, se découpaient sur le fond limpide de l'air, avec la barre sombre de l'établi et l'étrange profil du soufflet.

Emile ZOLA. *L'assommoir.* (Fasquelle, édit.).

---

35. Tonneliers.

Il s'agit, ici, non de l'ouvrier qui fabrique des futailles neuves dans son atelier, mais de celui qui répare sur place, dans les cuvages, les tonneaux détériorés. Dans la localité des bords de la Loire (aux environs de Roanne) dont il est question ci-dessous, la coutume était de retenir à déjeuner le tonnelier.

1. Je n'ai connu, chez nous, qu'un seul tonnelier, et pendant longtemps j'ai eu quelque peine à imaginer qu'il pouvait y en avoir plusieurs au monde. Claude Chorenne, c'était *le* tonnelier...

On ne le voyait à la maison qu'une fois l'an, et cela conférait à sa venue l'importance d'un événement. On en parlait à l'avance ; l'on réunissait les tonneaux qui réclamaient ses soins, et l'on faisait revenir [2] dans l'eau les osiers fendus qu'il aurait à utiliser.

2. Un beau matin, il arrivait, portant sur son dos, enveloppés dans un tablier bleu, ses outils. Pas très nombreux, ceux-ci, mais très intéressants à voir, à cause de leurs formes singulières. Il y avait une hache qui ressemblait à une pioche, un tailloir qui coupait de côté, le davier (qu'il dénommait *david*) avec son pied à la poulaine [3] et son crochet mobile ; il y avait la mailloche et les coins pour enfoncer les cercles, et la vrille pour placer les fonds, et la jabloire pour jabler [4] les douelles ; que sais-je?

On regardait tout ça de près, mais on ne touchait à rien, car le tonnelier était plutôt *de craindre*, comme on dit au pays, et il ne nous venait guère à l'idée de lui faire des gamineries.

3. Ce n'est pas qu'il fût brutal ni emporté ; au contraire. Tout petit, discret et silencieux, il imposait [5] par sa réserve et la politesse de ses manières. Bien qu'il fût du pays, il ne parlait pas patois, et son *franciment* contribuait à lui donner une personnalité un peu intimidante. D'ailleurs, d'une prudence extrême, et rare en paroles, il n'exprimait d'opinion ni sur le gouvernement, ni sur le conseil municipal, ni sur la fortune des gens, ni sur les mariages en cours ; à peine se permettait-il quelques appréciations sur l'état des récoltes et le temps qu'il faisait.

---

1. Sorte de capuchon de zinc, qui est ordinairement mobile et qui se déplace, sous l'action du vent, de telle sorte que le tirage de la cheminée est facilité. — 2. Rafraîchir. — 3. Avec son pied allongé — comme celui des chaussures *à la poulaine* (venant de Pologne) que l'on portait au XIVe siècle, et qui avaient l'extrémité allongée et relevée. — 4. Pour faire le jable, c'est-à-dire la rainure pratiquée au bas des douelles pour recevoir et arrêter le fond du tonneau. — 5. On dit plutôt : *il en imposait*, c'est-à-dire qu'il appelait le respect.

A table, il se tenait fort civilement et ne mangeait guère plus qu'un poussin. Si les tonneaux l'intéressaient, le vin le laissait extraordinairement indifférent. Il y goûtait à peine, par politesse, et pour n'avoir pas à recouvrir toujours son verre avec la main, alors qu'on voulait lui verser à boire.

4. Ouvrier diligent, il y avait plaisir à le voir besogner parmi les tonneaux qu'il dépassait à peine de la tête, et que ses mains sèches et menues vous remuaient avec dextérité. Il avait les dents blanches et fines, et se servait avec habileté de ses incisives pour évider le bout des osiers dont il liait les cercles. La sûreté de son coup de tailloir pour amincir et encocher ceux-ci était, pour les profanes, une cause d'étonnement.

Louis Mercier. *Petites Géorgiques.* (Autorisé par Calmann-Lévy, édit.)

II.

Et voici un autre type de tonnelier, le tonnelier facétieux, c'est-à-dire qui aime la plaisanterie.

5. Le tonnelier du vieux bourg est un petit homme maigre et desséché ; il travaille sous un hangar recouvert d'une paille de topinambours. En ce mois, il ne manque pas de besogne. Comme je m'approche pour le saluer, il est tout entouré de futailles. Il se redresse ; il vient de placer dans une barrique une mèche soufrée, qu'il a fixée à la bonde au moyen d'un fil de fer. — Voulez-vous y mettre votre nez? je vais ôter la bonde, dit-il en riant. Cette diable de fumée, ça purifie le bois, mais ça fait éternuer les chrétiens [1].

6. L'autre jour, la belle Justine passe. Je lui dis : « Veux-tu flairer comme ça sent bon, toi qui aimes l'eau de Cologne? » Elle s'avance tout tranquillement. Dedans, la mèche brûlait doux, et même un peu fort, dans le fût. Il y avait de quoi faire périr le roi des microbes. La Justine se penche. « Approche-toi, que je lui dis... Ça sent le fruit et la fleur... » Je ne dis pas que c'est une fleur de soufre. J'ouvre la bonde tout d'un coup. Ah ! si vous aviez vu ça comme moi ! Elle a fait un saut comme une maîtresse carpe. Il y avait de quoi faire tousser un bœuf. Elle s'essuie les yeux avec son tablier, et ce n'était pas de chagrin qu'elle pleurait, la pauvre enfant... Elle m'a visé avec ses deux yeux, puis elle m'a dit que je mériterais mieux un coup de fusil qu'un lièvre. Elle est partie en tenant son bout de nez à deux mains...

Je ne fais que des coups comme ça... Il faut bien rire !

Ch. Silvestre. *Au soleil des saisons.* (Plon, édit.).

---

36. Le savetier et le financier.

1. Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveille [2] de le voir,
Merveille de l'ouïr ! Il faisait des passages [3],
Plus content qu'aucun des sept Sages [4].
Son voisin, au contraire, étant tout cousu [5] d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :

1. Les gens. — 2. Pour : une merveille que de le voir. — 3. Des variations, des roulades. — 4. Les sept sages de la Grèce, dont les plus connus sont Thalès et Solon. — 5. Au sens propre : galonné d'or sur toutes les coutures : ici ; très riche.

C'était un homme de finance [1].
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas, au marché, fait vendre le dormir [2]
Comme le manger et le boire.

2. En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? ma foi, Monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre ; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes) [3]
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer [4] ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône [5]. »
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus [6] ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »

3. Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines ;
Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent.

4. A la fin le pauvre homme
S'en courut [7] chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

La Fontaine.

1. Un financier. — 2. Le sommeil. — 3. Assez convenables, raisonnables. — 4. Qu'il faut passer à ne rien faire, à ne pas travailler. — 5. Son sermon. — 6. Environ trois cents francs, c'est-à-dire plusieurs milliers de francs de notre monnaie. — 7. Courut. Beaucoup de verbes intransitifs s'employaient autrefois avec le pronom réfléchi, on disait : se vivre, se courir... De même le pronom *en* accompagnait fréquemment le verbe, comme dans : *s'en aller, s'en venir.*

GRAMMAIRE

L'article

Il y a trois sortes d'articles :

1. **Les articles définis:** le, la, les, qui peuvent être réunis à l'une des prépositions à ou de pour former les articles définis contractés (au = à le ; aux = à les ; du = de le ; des = de les).

2. **Les articles indéfinis:** un, une, des.

3. **Les articles partitifs:** qui sont employés pour désigner une partie d'un tout : du, de la, des.

Exercices de grammaire.

1. Soulignez d'un trait les articles définis, de deux traits les articles définis contractés, d'une croix les articles indéfinis. Attention ! ne confondez pas de, article indéfini, mis pour des, et de, préposition.

La rentrée des ouvriers. — Il y avait là un piétinement de troupeau, une foule que de brusques arrêts étalaient en mares sur la chaussée, un défilé sans fin d'ouvriers allant au travail, leurs outils sur le dos, leur pain sous le bras ; et la cohue s'engouffrait à Paris où elle se noyait continuellement.

On reconnaissait les serruriers à leurs bourgerons bleus, les maçons à leurs cottes blanches, les peintres à leurs larges paletots sous lesquels de longues blouses passaient. Par moments, un ouvrier s'arrêtait court, rallumait sa pipe, tandis qu'autour de lui les autres marchaient toujours, sans un rire, sans une parole dite à un camarade, les joues terreuses, la face tendue vers Paris qui un à un les dévorait par la rue béante du faubourg Poissonnière.

Emile ZOLA. *L'Assommoir.* (Fasquelle, édit.)

2. Analysez les articles dans les phrases suivantes :

La fin des travaux. — Les murs de la maison sont terminés. Des charpentiers ont mis en place les grosses poutres et les chevrons du toit. Et déjà de hardis compagnons s'apprêtent à le couvrir. Un monte-charge électrique leur apporte au faîte de l'édifice des piles de tuiles rouges.

Exemple : la, article défini, féminin singulier, se rapporte à fin.

des, article défini contracté (mis pour de les), masc. pl., réunit le nom complément, travaux, au nom complété, fin.

3. Écrivez et lisez au singulier et au pluriel, en employant l'article défini, et en faisant distinctement les liaisons, les noms et adjectifs qualificatifs suivants :

hameau désert, haute futaie, haie impénétrable, hache tranchante, habile ouvrier, honnête artisan, haine tenace, harmonieuse note, harpe sonore, hommage solennel, hôpital moderne, habit ancien, hotte vide, hanneton vorace, haricot vert, hautaine réponse, hypocrite manœuvre, honorable famille, hâtive démarche, héros chevronné, héroïque action, héroïne célèbre.

4. Distinguez les propositions dans le § 1 du texte N° 35, *Tonneliers*, et indiquez le rôle des propositions subordonnées.

5. **Conjugaison.** — Mode impératif.

Conjuguez au mode impératif : Avoir du courage, être attentif (ve), ne pas être imprudent (e), travailler, s'approcher, se placer, se protéger, s'atteler à la besogne.

6. Conjuguez au mode impératif :

finir, faire, voir, prendre, ne pas courir, aller, s'en aller, ne pas s'en aller, ne pas le lui dire, ne pas s'en servir.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Le petit ramoneur.* — 1. Qui peut être celui qui parle, dans ce récit? — 2. Quel est le sentiment qui domine chez le petit Savoyard, au § 3? — 3. Que signifient *natif* (fin du § 2) et *délire* (début du § 3)? — 4. Expliquez l'expression : le fromage se trouvait *à point*.

B. *Le zingueur sur le toit.* — 1. Retrouvez dans le texte et expliquez : volet, aplomb, recueillie. — 2. Coupeau travaille : énumérez ses actions successives. — 3. Ni l'ouvrier, ni l'apprenti ne pensent au danger : ... — 4. On dit à quelqu'un : Les alouettes ne te tomberont pas toutes rôties ... (§ 2), pour exprimer cette idée que ...

C. *Tonneliers.* — 1. M. Chorenne est ..., tandis que le second tonnelier ... — 2. Que signifie *franciment,* au § 3? — 3. La fleur de soufre (§ 6), c'est ... — 4. Expliquez la dernière phrase du § 4.

D. *Le savetier et le financier.* — 1. Résumez par une phrase chacune des parties de la fable. — 2. De quoi le savetier se plaint-il au § 2 ? — 3. Par quel mot pourriez-vous remplacer *gaillard,* au § 2? — *Dans sa cave il enserre l'argent et sa joie à la fois,* c'est-à-dire ....

2. Vocabulaire illustré.

Le zingueur, le zinc, la gouttière ou le chéneau (1), la cisaille (2), le fer à souder (3).

Le tonnelier, un fût, une futaille, une barrique (4), la douve ou douelle (5), le cercle (6), le lien d'osier (7), la pioche à bois (8), le tailloir ou la rognoire (9), la jabloire (10), le davier (11), le maillet (12) et les coins (13), la mèche soufrée.

Habits d'ouvriers : la cotte (14), le bourgeron (15), la combinaison (16).



3. Vocabulaire étymologique.

Les Préfixes.

1. On a formé et on forme encore des mots nouveaux en plaçant devant un mot déjà existant une particule appelée **préfixe** qui en modifie le sens.
2. Quelques préfixes sont des adverbes ou des prépositions : **bien**fait, **sur**monter. D'autres n'ont plus d'existence indépendante. Mais ils ont un sens que l'on retrouve dans tous les mots qu'ils ont formés : **re**dire, **re**faire ....

Préfixe **in.** Il a deux sens : il signifie *non* (**in**connu) ; il signifie *dans* (**in**humer). Mais dans ce sens on le trouve le plus souvent sous la forme de **en** (**en**terrer). Le préfixe **in** peut devenir **im,** devant m, p, ou b ; il, devant l ; **ir,** devant r (imprudent, illisible, irrégulier).

4. Exercices de vocabulaire.

1. Le plombier fait une soudure (laquelle?). Comment procède-t-il? N'oubliez pas qu'avant de faire une soudure il faut *décaper*, c'est-à-dire nettoyer à l'acide la partie à souder.
2. Un tonneau à vin. — Examinez-en un et décrivez-le. — Les douves ou douelles (dessinez-en une). Si les douelles avaient la même largeur aux extrémités qu'au milieu, quelle forme auraient-elles? et quelle forme aurait le tonneau? — Les cercles (en bois ou en fer?). Comment sont-ils liés (osier ou rivets?). — Les deux fonds. — La bonde. — Le trou du robinet.
3. Employez le préfixe in (im, il, ir) avec les mots suivants pour former des mots nouveaux : connu, certain, patient, mobile, régulier, lisible, porter, mortel, mangeable, résolu, légal, reprochable, respectueux, nombrable.
   Donnez le sens de : une impasse, imperturbable, irrévocable, inimitié, illicite.
4. Employez le préfixe en (*ou* em) pour former, avec les mots suivants, des verbes que vous définirez : courage, balle, bras, tête, fond, manche, maillot, lacet, beau (bel), sang, dur, ivre, joli.
5. **Devinette.** — Au bois je suis plein de sève ; à la cave, je suis plein de vin.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : le bonnet phrygien, la sympathie — un tréteau, s'arc-bouter, s'accroupir, la silhouette — la dextérité, le soufre (*attention :* soufrer, souffrir).
   Remarquez : un tréteau. Les noms terminés par le son au s'écrivent avec un e : tréteau, tableau. Exceptions : l'étau, le sarrau, le landau, et les noms en yau ou iau : noyau, joyau, fabliau.
2. Texte à préparer : N° 34, Le zingueur sur le toit.
3. Copiez le texte ci-dessous en mettant au temps indiqué les verbes entre ( ).

Tour de France. — Mon père ne (savoir, *imp.*) pas tout, la chose (être, *pr.*) *sûr*, mais il (savoir, *imp.*) un peu de tout, et ce peu, il le (savoir) bien, l'(avoir, *p. prés.*) (apprendre *p. passé*) et presque (deviner, *p. passé*) par lui-même. Son tour de France (durer, *pl. q. parf.*) trois ans, et il (mettre, *pl. q. parf.*) le temps à profit ; il (se promener, *pl. q. parf.*) du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest ; et tout en (travailler, *p. présent*) de ses bras pour gagner le pain quotidien, il (se servir, *pl. q. parf.*) de ses yeux et de ses oreilles. « Mon secret (être, *pr.*) bien simple, (dire, *imp.*) - il ; je (ne jamais traverser, *p. composé*) un champ sans regarder les plantes qui y (pousser, *imp.*), les bêtes qui (s'y nourrir, *imp.*), sans échanger quelques mots d'amitié avec l'homme qui y (travailler) ; jamais non plus je ne (sortir, *p. comp.*) d'une ville, *petite* ou *grande*, sans avoir observé de mon mieux ce qu'on y (fabriquer, *imp.*). Ouvrier, j'(trouver, *p. comp.*) partout des ouvriers qui (savoir, *imp.*) peu ou prou leur affaire et leurs leçons ne me (coûter, *p. comp.*) jamais qu'une poignée de main ». Edmond About. *Le roman d'un brave homme.* (Libr. Hachette, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Consultez le dictonnaire, et choisissez l'expression correcte :

Il a dit qu'il partait (*pour* ou *à?*) Paris ; mais il n'est pas allé (*si* ou *tant?*) loin : Son chapeau est (*suspendu* ou *pendu?*) à la patère du vestibule, et la clef est (*après* ou *à*) la porte. — Je voulais apprendre à aller (*à* ou *en?*) bicyclette ; mais (*je suis* ou *je me suis?*) tombé et j'ai très mal (*à mon* ou *au?*) bras. — Mon oncle (*rester* ou *habiter?*) Paris ; son logement est juste (*face à* ou *en face* ...) Galeries Lafayette ; il loge (*vis-à-vis* ou *vis-à-vis de*) Galeries Lafayette. — Ce malade est en bonne voie de guérison : il aura vite (*recouvrir* ou *recouvrer?)* la santé.

2. **Imitons.** — Relisez les deux premières phrases du § 3 de la lecture 35 et employez la tournure : *Ce n'est pas que* ..., et l'expression : *en imposer*, pour parler :

— d'un voisin que vous n'invitez pas souvent à partager vos jeux, parce qu'il est plus grand, plus âgé, plus sérieux que vous, et qui est cependant bon camarade ; — d'une personne (*son nom!*) qui est toujours prête à se dévouer pour les autres, bien qu'elle ait l'abord froid et le visage sévère.

II. — Comptes rendus et rapports.

A la fin d'un rapport, celui qui l'a rédigé peut faire connaître à son chef son opinion sur les faits relatés ou son *avis* sur les mesures qui s'imposent. C'est ainsi que l'auteur du rapport de mer dont nous avons donné le début p. 81, relate comment, après avoir passé à l'*Alexandros* deux remorques qui se sont cassées, il en a lancé une troisième qui s'est rompue à son tour dans des conditions inexplicables. Et le capitaine Renaud termine ainsi : *Je l'avisai que j'allais lui passer une quatrième remorque ; mais il me répondit qu'il avait réparé son gouvernail.*

*Je fais toutes mes réserves sur la rupture de la troisième remorque, survenue juste au moment où l'*Alexandros *commençait à gouverner. Sans pouvoir l'affirmer, j'ai de fortes raisons de croire que cette rupture a été volontairement provoquée par le capitaine du vapeur* (pour ne pas avoir à payer les frais de remorquage).

3. Reprenez l'exercice 4 de la semaine précédente, page 81. En terminant, vous *estimez* que le patron devrait rentrer et ...

4. Reprenez l'exercice 3 de la même semaine : en conclusion, vous faites connaître votre avis : une enquête devrait être ouverte.

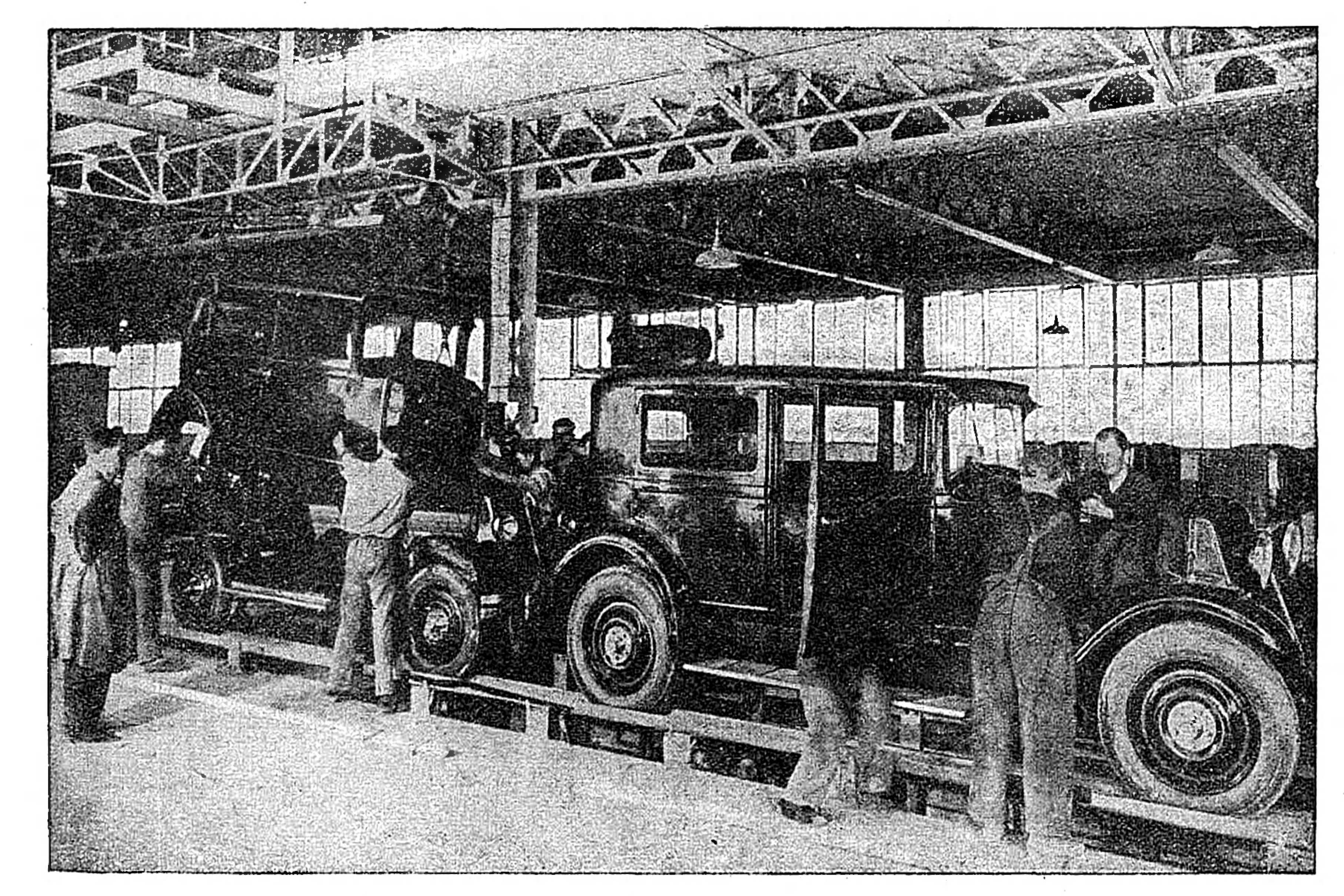
5. Vous écrivez la conclusion d'un bref rapport qui vous a été demandé par votre maître sur un incident qui s'est produit en récréation. Vous estimez que la responsabilité de cet incident incombe à l'élève X — et, en résumant votre rapport, vous dites pourquoi.

6. **De l'ordre.** — La devanture de M. X.... a été repeinte ; vient un peintre d'enseignes qui doit inscrire, en haut : .... Observez-le et dites ce qu'il fait.

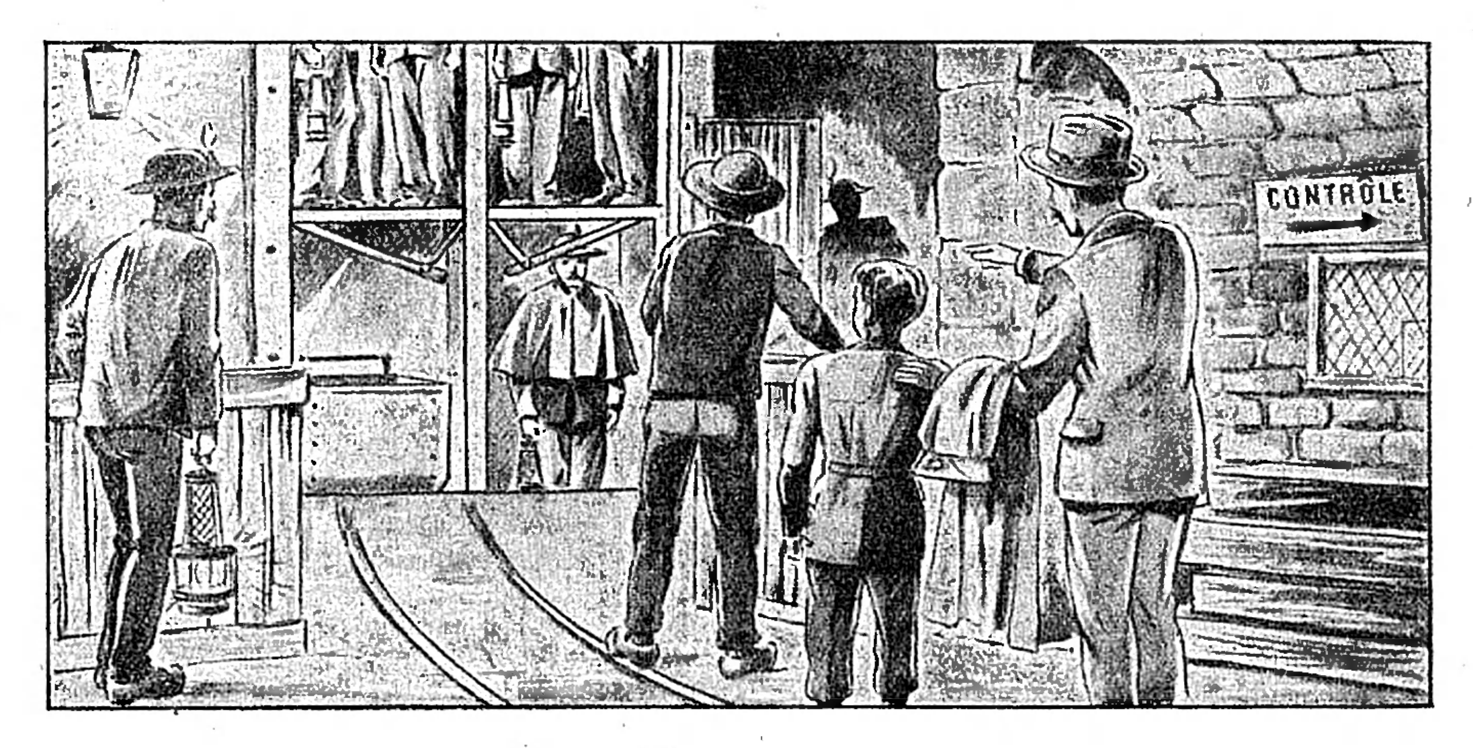
III. — Sujets de devoirs.

7. Contrôleur du service des transports automobiles X, vous adressez à votre patron votre rapport sur un contrôle nocturne effectué entre deux villes que vous désignerez. Quelles irrégularités avez-vous constatées?

8. Mme Colette, nous rapportant un souvenir de son enfance — une soirée de juin au jardin — nous dit : « *Assise près de terre, j'appuie ma tête contre les genoux de ma mère ... Une main fine, dont je chéris les trois petits durillons qu'elle doit au râteau, au sécateur et au plantoir, lisse mes cheveux, pince mon oreille* ». En vous inspirant de ces notations, décrivez-nous *la main de votre père* (ou d'un artisan ami ; ou d'un camarade qui, à la maison, fait de gros travaux).



Mise en place des carrosseries d'automobiles, dans une grande usine. *(Cliché J. Boyer)*



37. Le puits.

M. Meunier, ingénieur d'une maison de constructions en ciment armé, dirige à Montceau-les-Mines un important chantier : il édifie, pour le compte de la Compagnie des mines, le gros œuvre d'une centrale électrique. Ce jour-là, il a emmené avec lui son jeune fils, Jacques, qui jusqu'alors n'a pas encore pénétré dans le domaine de la mine, sévèrement interdit.

1. M. Meunier contourne les chantiers dont il a la direction, grimpe un haut remblai, traverse deux ou trois fossés, s'engage dans un étroit sentier qui monte au flanc d'une montagne de charbon, et Jacques, qui le suit avec peine, découvre tout à coup un monde nouveau.

A ses yeux s'étend une sorte de plateau, ondulé, bosselé, où s'enchevêtrent des voies ferrées... Ici, des terrassiers, nus jusqu'à la ceinture, creusent une tranchée profonde. « On placera là, explique Papa, une canalisation d'eau pour la nouvelle cité des Claudets. » Là, une équipe d'ouvriers change les traverses d'une voie. Un tracteur électrique arrive, silencieux... Il traîne un convoi chargé de madriers... : « C'est pour le boisage des galeries », dit M. Meunier.

2. Mais Jacques n'écoute pas ces explications : ses yeux se portent sur un puits voisin dont le chevalement à jour laisse voir deux grosses roues qui tournent vite, vite... Jacques sait que ces roues sont en réalité des *mollettes* [1] pour les câbles qui supportent les cages.

« Papa, implore Jacques, allons voir ». M. Meunier tire sa montre :

— Il est 1 h. 30, dit-il ; nous avons le temps de pousser jusque-là ; nous arriverons avant que la descente des mineurs ne soit terminée.

3. Et tous deux s'approchent. Ils passent devant la lampisterie. Des mineurs — ce sont en général des hommes petits et maigres — tous coiffés du chapeau de cuir bouilli, tous chaussés de gros sabots, se pressent devant

1. Poulies de grand diamètre, dans la « gorge » desquelles passe le câble de suspension.

de vastes guichets où l'on distribue les lampes de sûreté. Aucun ouvrier ne pouvant se présenter à la cage sans sa lampe, les lampes ainsi distribuées servent à contrôler le nombre des mineurs descendus. Ce travail de distribution et de contrôle s'effectue sous la direction d'un employé qu'on appelle « marqueur », parce qu'il marque les présences et les absences.

En suivant la file des mineurs silencieux, M. Meunier et Jacques arrivent à l'orifice du puits. C'est une double fosse quadrangulaire, beaucoup plus vaste que Jacques ne l'aurait imaginé. Par-dessus les barrières qui l'entourent, Jacques a beau tendre le cou : il ne voit que du noir... du noir d'où surgissent les câbles qui filent à toute vitesse. Mais une cloche sonne, et la course des câbles se ralentit.

— Regarde bien, petit ! annonce Papa.

Et soudain, de la fosse obscure émerge doucement une cage toute dégouttante d'eau, haute de deux mètres au moins, qui obstrue tout l'orifice du puits et s'arrête exactement au niveau du sol. Des barrières glissent, des portes s'ouvrent en grinçant ; et une douzaine de mineurs s'entassent, debout, leurs lampes à la main.

A côté de Jacques, un homme qui a l'air de surveiller la manœuvre, crie très fort quelque chose d'incompréhensible dans une sorte de tube... Et — Jacques en est tout surpris — la cage monte doucement et, par-dessous, apparaissent successivement — derrière d'autres barreaux — une tête coiffée du chapeau de cuir, une courte pèlerine de caoutchouc, ruisselante d'eau, un pantalon bleu et deux jambes guêtrées... C'est que la cage est à deux étages...

Du plan inférieur sort un homme dont la tenue est beaucoup plus soignée que celle des mineurs. Il paraît fatigué. Tiens ! Papa semble le connaître... Il s'avance vers lui, la main tendue. — Bonjour, Louvet. — Bonjour, Meunier. — Ça va? — Pas aussi bien que je le voudrais. Nous sommes tombés sur une poche d'eau, et les pompes n'arrivent pas à débiter suffisamment. Tu te rends compte de l'agrément... : il faut travailler dans la « flotte [1] ». De ce pas, je vais trouver l'Ingénieur en chef... Et toi? Ça va? Ta construction marche? — Très bien... — A bientôt, n'est-ce pas? — Adieu !

Et le Monsieur s'éloigne d'un pas rapide...

— C'est l'Ingénieur du puits, dit Papa ; un de mes anciens camarades de Lycée.

Pendant ce temps, la partie inférieure de la cage s'est emplie de douze autres mineurs. Un cri bref est jeté dans le tube... et les vingt-quatre hommes s'enfoncent rapidement dans le trou noir, béant.

Papa entraîne Jacques...

— Pourquoi l'homme crie-t-il dans le tube? demande le petit.

— Pour indiquer au machiniste la manœuvre qu'il doit faire. Nous allons passer à côté de la salle des machines. Je t'avertis qu'on n'entre pas ; le travail du machiniste exige une attention soutenue : les visiteurs ne doivent pas venir le distraire...

4. On s'arrête devant une grande porte vitrée. Papa soulève Jacques qui voit une immense salle aux pavés rouges, parfaitement nets, de grandes roues et des poulies qui tournent en ronflant, des bielles qui sont comme de

---

1. Terme d'argot qui veut dire l'eau.

grands bras rigides, mais vivants, des courroies qui courent et, au fond, un gros homme assis sur un siège élevé, et qui manœuvre des leviers.

— Regarde devant le machiniste, dit papa ; vois-tu cette grande bande de métal, avec des chiffres en noir et en rouge, qui monte presque jusqu'au plafond ?

— Oui, papa, et quelque chose se déplace sur cette bande...

— C'est une sorte de petite cage en métal qui, grâce à un mécanisme ingénieux, se trouve toujours à une place qui correspond à la place de la vraie cage, dans le puits. Si le machiniste doit arrêter la cage au niveau 325, je suppose, lorsque la petite cage arrive près du chiffre marqué 325, sur la bande, il ralentit sa machine et se prépare à l'arrêter au signal que donnera le chef de manœuvre. Les ordres, comme ceux que tu as entendu crier, lui arrivent par les tuyaux de métal, que tu vois à la hauteur de ses oreilles.

— On fait bien de choisir des machinistes qui ne sont pas sourds, remarque Jacques.

Jean VADROIT. *Coquaval.* (Istra, édit.).

---

38. La belle machine.

L'usine d'Indret, située dans une île de la Loire, près de Nantes, vient de terminer une machine destinée à une canonnière.

1. Une fois Jack [1] fut témoin à l'usine d'une cérémonie émouvante que lui fit comprendre, mieux que toutes les explications du père Roudic, qu'il y avait une beauté et une grandeur dans ces choses.

On venait de terminer, pour une canonnière de l'État, une superbe machine à vapeur de la force de mille chevaux. Elle était depuis longtemps dans la halle de montage, dont elle occupait tout le fond, entourée d'une nuée d'ouvriers, debout, complète, mais non achevée. Souvent Jack, en passant, la regardait de loin, seulement à travers les vitres, car personne, hormis les ajusteurs, n'avait le droit d'entrer. Sitôt finie, la machine devait partir pour Saint-Nazaire, et ce qui faisait la beauté, la rareté de ce départ, c'est que, malgré son poids énorme et la complication de l'outillage, les ingénieurs d'Indret avaient décidé de l'embarquer toute montée et d'une seule pièce, les formidables engins de transbordement dont dispose l'usine leur permettant ce coup d'audace. Tous les jours, on disait : « C'est pour demain... », mais il y avait chaque fois, au dernier moment, un détail à surveiller, des choses à réparer, à perfectionner. Enfin elle était prête. On donna l'ordre d'embarquer.

2. Ce fut un jour de fête pour Indret. A une heure, tous les ateliers étaient fermés, les maisons et les rues désertes. Hommes, femmes, enfants, tout ce qui vivait dans l'île avait voulu voir la machine sortir de la halle de montage, descendre jusqu'à la Loire et passer sur le transport qui devait l'emporter. Bien avant que le grand portail fût ouvert, la foule s'était amassée aux abords de la halle avec un tumulte d'attente, un brouhaha d'endimanchement. Enfin les deux battants de l'atelier s'écartèrent, et, de l'ombre du fond, on vit s'avancer l'énorme masse, lentement, lourdement,

1. Il s'agit d'un jeune homme qui travaille depuis peu à l'usine.

portée sur la plate-forme roulante qui, tout à l'heure, allait servir de point d'appui pour l'enlever, et que des palans [1] mus par la vapeur entraînaient sur les rails.

Quand elle apparut à la lumière, luisante, grandiose et solide, une immense acclamation l'accueillit.

3. Elle s'arrêta un moment comme pour prendre haleine et se laisser admirer sous le grand soleil qui la faisait resplendir. Parmi les deux mille ouvriers de l'usine, il ne s'en trouvait pas un peut-être qui n'eût coopéré à ce beau travail dans la mesure de son talent ou de ses forces. Mais ils avaient travaillé isolément, chacun de son côté, presque à tâtons, comme le soldat combat pendant la bataille, perdu dans la foule et le bruit, tirant droit devant lui sans juger de l'effet ou de l'utilité de ses coups, enveloppé d'une aveuglante fumée rouge qui l'empêche de rien apercevoir au delà du coin où il se trouve.

Maintenant ils la voyaient, leur machine, debout dans son ensemble, ajustée pièce à pièce. Et ils étaient fiers ! En un instant elle fut entourée, saluée de joyeux rires et des cris de triomphe. Ils l'admiraient en connaisseurs, la flattaient de leurs grosses mains rugueuses, la caressaient, lui parlaient dans leur rude langage : « Comment ça va, ma vieille ? » Les fondeurs montraient avec orgueil les énormes hélices en bronze plein : « C'est nous qui les avons fondues », disaient-ils. Les forgerons répondaient : « Nous avons travaillé le fer, nous autres, et il y en a de notre sueur, là dedans ! » Et les chaudronniers, les riveurs célébraient non sans raison l'énorme réservoir fardé de rouge, passé au minium comme un éléphant de combat. Si ceux-là vantaient le métal, les ingénieurs, les dessinateurs, les ajusteurs se glorifiaient de la forme. Jusqu'à notre ami Jack qui disait en regardant ses mains : « Ah ! coquine, tu m'as valu de fières ampoules. »

Alphonse DAUDET. *Jack.* (E. Fasquelle, édit.)

---

39. La coulée.

C'est la nuit. Nous sommes devant un haut-fourneau construit au pied d'un escarpement d'où l'on tire le minerai. La première coulée de fonte va avoir lieu.

1. En haut, on distinguait, dans le flanc même du roc, la passerelle qui amenait les wagons de minerais et de combustibles au niveau du gueulard [2]. La cuve [3], en-dessous, dressait son cône noir, et c'était ensuite, dès le ventre [4] jusqu'au bas des étalages [5], une puissante armature de métal soutenant le corps de briques, servant de support aux conduites d'eau et aux quatre tuyères [6]. Puis, tout en bas, il n'y avait plus que le creuset [7], où le trou de coulée était bouché d'un tampon de terre réfractaire. Mais quel animal géant, à la forme inquiétante, effrayante, et dont la digestion dévorait des cailloux et rendait du métal en fusion !

2. Petit-Da [8] venait d'enfoncer un ringard, d'un seul coup de ses bras de jeune colosse, dans le tampon de terre réfractaire qui bouchait le trou de

---

1. Assemblage de poulies et de cordages qui supportent de lourds fardeaux. — 2. Partie supérieure d'un haut-fourneau, par laquelle on introduit le charbon et le minerai. — 3. La partie supérieure en forme de tronc de cône. — 4. Le ventre est la partie la plus large du haut-fourneau. — 5. Les étalages sont constitués par la partie du tronc de cône inférieur la plus voisine du ventre. — 6. Tuyaux d'arrivée d'air. — 7. C'est la base du tronc de cône inférieur où se rassemble la fonte liquide. — 8. Un jeune ouvrier. —

coulée ; et, maintenant, les quatre hommes de l'équipe de nuit, à l'aide d'un mouton [1], tapaient en cadence sur le ringard pour l'enfoncer. On distinguait à peine leurs profils noirs, on entendait les chocs sourds du mouton. Puis, brusquement, ce fut l'apparition d'une étoile aveuglante, comme une percée étroite sur l'incendie intérieur. Mais rien ne venait encore, qu'un mince filet d'astre liquide. Il fallut que Petit-Da prît un autre ringard, le plongeât, le retournât d'un effort herculéen, pour agrandir le trou.

3. Alors, ce fut la débâcle ; le flot sortit d'un jet tumultueux, roula dans la rigole de sable fin son ruisseau de métal en fusion, alla s'étaler et remplir les moules [2], élargissant des mares embrasées, dont l'éclat et la chaleur brûlait les yeux. Et de ce sillon, de ces champs de feu, se levait une moisson incessante d'étincelles, des étincelles bleues d'une légèreté délicate, des fusées d'or d'une délicieuse finesse, toute une floraison de bleuets parmi des épis d'or. Lorsqu'un obstacle de sable humide se rencontrait, il y avait un tel redoublement de fusées et d'étincelles, qu'elles montaient très haut, en un bouquet de splendeur.

4. Soudainement, comme au lever d'un soleil miraculeux, une aurore intense avait grandi, éclairant le haut fourneau d'un coup de lumière crue, ensoleillant les dessous de la halle, les fermes de fer et les solives dont les moindres arêtes apparurent. Tout jaillit de l'ombre avec une extraordinaire puissance évocatrice, les constructions voisines, les divers organes du monstre, les ouvriers de l'équipe de nuit, si fantomatiques jusque-là, brusquement réels, dessinés d'un trait énergique, inoubliable, tels que d'obscurs héros du travail entrés d'un coup dans une gloire.

E. ZOLA. *Travail.* (Fasquelle, édit.)

---

39 bis. Travailleurs.

Je vous aime . . . .

. . . . Vous batteurs de fer, forgeurs d'airain,
Visages d'encre et d'or trouant l'ombre et la brume,
Dos musculeux tendus ou ramassés soudain,
Autour de grands brasiers et d'énormes enclumes,
Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel [3]
Qui s'étend de siècle en siècle, toujours plus vaste
Sur des villes d'effroi, de misère et de faste [4].
Je vous sens, en mon cœur, puissants et fraternels.

Emile VERHAEREN. *La Multiple splendeur.* (Mercure de France, édit).

---

1. Masse de fer qui sert à enfoncer quelque chose. — 2. Les moules de sable, disposés sur le sol de la halle et qui ont la forme des pièces de fonte que l'on veut obtenir. — 3. Une œuvre éternelle. Ne s'emploie plus guère au masculin. — 4. Faste s'oppose à misère. Dans les villes, le luxe s'étale à côté de la pauvreté.

GRAMMAIRE

L'adjectif qualificatif.

1. **Le féminin des adjectifs qualificatifs** se forme comme celui des noms : lettre e, et parfois modification de la dernière ou de l'avant-dernière syllabe. On remarquera les féminins suivants :

Masc.	*Fém.*	*Masc.*	*Fém.*	*Masc.*	*Fém.*
complet	complète	aigu	aiguë	malin	maligne
concret	concrète	exigu	exiguë	bénin	bénigne
discret	discrète	public	publique	majeur	majeure
inquiet	inquiète	turc	turque	enchanteur	enchanteresse
secret	secrète	grec	grecque	accusateur	accusatrice

2. **Le pluriel des adjectifs qualificatifs** se forme comme celui des noms.

Une seule difficulté : Quelques adjectifs terminés par al prennent un s au pluriel : austral, banal, frugal, glacial, natal, naval. Quelques autres ne sont jamais employés au pluriel.

Exercices de grammaire.

1. Soulignez les adjectifs qualificatifs du texte suivant :

La Lison. — C'était une de ces machines d'express d'une élégance fine et géante, avec ses grandes roues légères réunies par des bras d'acier, son poitrail large, ses reins allongés et puissants. Elle était douce, obéissante, facile au démarrage, d'une marche régulière et continue grâce à sa bonne vaporisation. Il l'aimait donc, La Lison, qui partait et s'arrêtait vite, ainsi qu'une cavale vigoureuse et docile. Il l'aimait, parce qu'en dehors des appointements elle lui gagnait des sous, grâce aux primes de chauffage. Elle vaporisait si bien qu'elle faisait en effet de grosses économies de charbon. Et il n'avait qu'un reproche à lui adresser : un trop grand besoin de graissage : les cylindres surtout dévoraient des quantités de graisse déraisonnables. Emile Zola. (Fasquelle, édit.)

2. Ecrivez au masculin et au féminin les adjectifs qualificatifs suivants :

long, net, cadet, aîné, gras, frais, vermeil, gentil, pâlot, vieillot, cher, fier, altier, hâtif, bref, enfantin, câlin, malin, cruel, bénin, propret, net, discret, complet, secret, inquiet, aigu, exigu, contigu, trompeur, querelleur, majeur, mineur, extérieur, accusateur, vengeur, caduc, turc, grec, public, laïc.

3. Ecrivez au singulier et au pluriel :

un ruban bleu, des ... ; une robe bl..., des ... ; un beau travail, de ... ; un bel hôpital ; le nouveau journal ; un nouv... outil ; une nouv... locomotive ; un vieux cheval ; un v... habit ; une v... habitude ; un chapeau mou ; un procès-verbal ; une promesse ver... ; un exercice oral ; un souhait cordial ; une parole cord... ; un serviteur loyal ; un combat naval ; une bataille nav ... ; ce charretier est brutal ; ce convive devient jovial.

4. Analysez les propositions de la première phrase, § 1, lect. 37, *Le puits.*

5. Mettez les phrases suivantes aux diverses personnes de l'impératif :

(Visiter) la mine ; n'(avoir) pas peur, mais (être) prudent ; (s'habiller) en mineur, (prendre) ce chapeau de cuir, (se munir) de cette lampe de sûreté, (entrer) dans la cage et (descendre) avec elle au fond du puits. (Parcourir) alors les galeries, (prendre) garde aux wagonnets ; ne (se heurter) pas aux boiseries, (avancer) jusqu'au chantier d'extraction, (essuyer) la sueur de ton front, (revenir) vite à la cage, (remonter) au jour et (faire) ta toilette.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Le puits.* — 1. Où est situé Montceau-les-Mines ? — 2. Dites ce que M. Meunier et Jacques observent successivement. — 3. Qu'est-ce qu'un chevalement à jour (§ 2); *une poche d'eau* (§ 3), *une bielle* (§ 4) ?

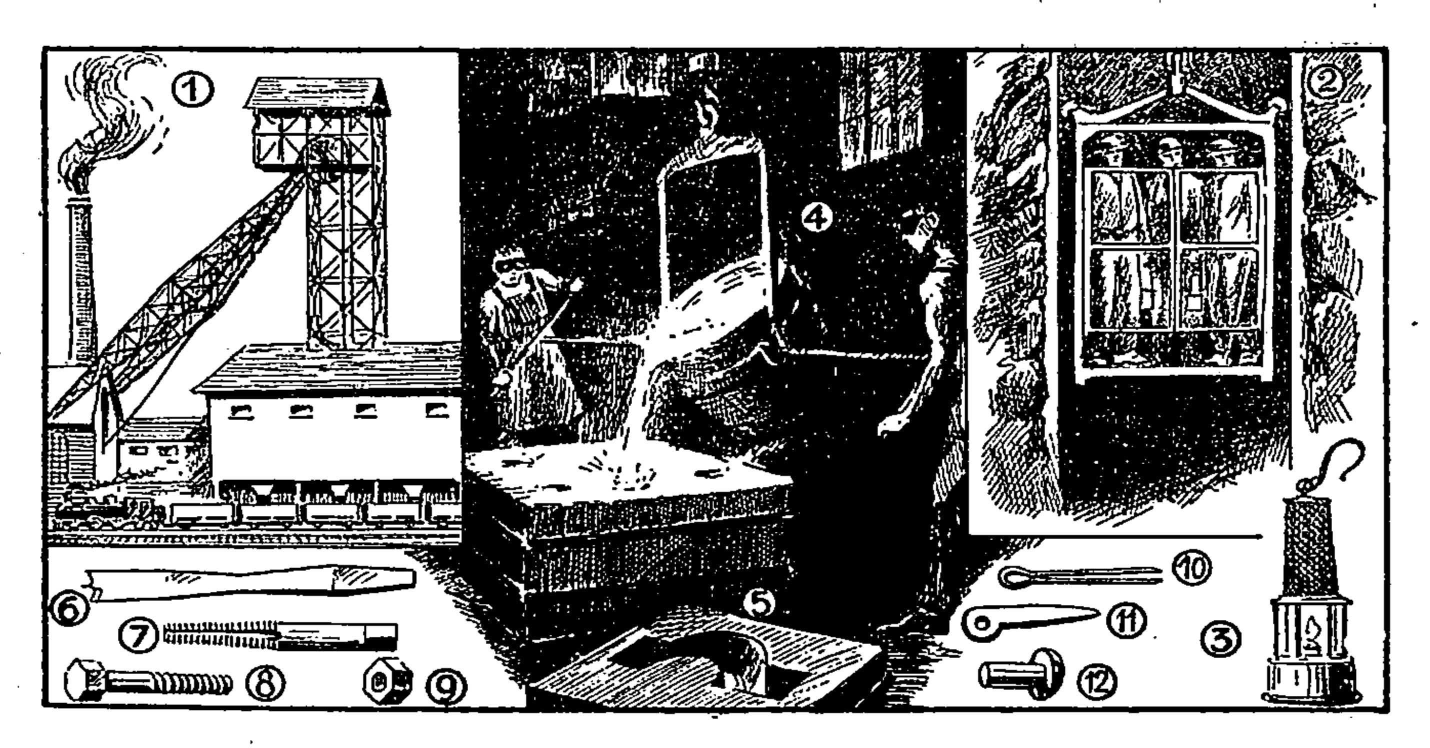
B. *La belle machine.* — 1. Au lieu d'expédier à Nantes les pièces détachées que des ouvriers auraient montées, les ingénieurs ... (*qu'ont-ils décidé ?*) — 2. Pourquoi le jour du départ de la machine est-il un *jour de fête ?* — 3. Quel sentiment éprouvent les ouvriers lorsque la machine est terminée ?

C. *La coulée.* — 1. Donnez un titre à chacun des paragraphes. — 2. Le premier nous renseigne sur les différentes parties du haut-fourneau ; quelles sont-elles ? — 3. Le dernier mot du texte a deux sens ; lesquels ?

D. *Travailleurs.* — 1. Pourquoi l'auteur dit-il : *visages d'encre et d'or ?* — 2. Que signifie : *dos tendus ou ramassés ?* — 3. A quoi se rapporte *vous* dans le dernier vers ?

2. Vocabulaire illustré.

Le chevalement du puits (1), la cage (2), la lampe de sûreté (3), le cubilot (4), un moule (5), aléser (rectifier et polir la paroi intérieure d'un cylindre), perforer, un foret (6), tarauder, un taraud (7), un boulon (8), un écrou (9), un goujon (10), une clavette (11), un rivet (12), river.



3. Vocabulaire étymologique.

Préfixes.

Les préfixes **re** ou **ré** marquent la répétition, le retour, l'augmentation : refaire, réorganiser, remplir.

Les préfixes **a, ad** marquent le rapprochement, la tendance : aborder, agrandir.

Le préfixe **a,** dans un petit nombre de mots, marque l'absence, la privation : anonyme (*sans nom*), amorphe (*sans forme*).

4. Exercices de vocabulaire.

1. Qu'est-ce que le chevalement d'un puits ? Pourquoi les mineurs portent-ils un chapeau de cuir bouilli ? Comment est leur lampe et à quoi sert-elle ?

2. Qu'est-ce qu'un rivet ? un écrou ? un taraud ? un foret ? un cubilot ?

   Comment se sert-on d'un rivet ? d'un boulon ?

3. Formez des verbes à l'aide d'un des préfixes ci-dessous :

   re, ré — chaud, faire, entrer, mener, organiser, occuper, ajuster, lier, installer, expédier, éveil, serrer, luire, allumer, mou, nouveau, habit, sentir, nier, embarquer.

   a, ad. — bord, long, faible, grand, chemin, rive, table, paix, front, coude, tirer, crocher, mener, trappe (*attention à l'orthographe !*), genou, terre.

4. Famille de mots : charbon, charbonnage, charbonner, charbonnier — carbone, carbonique, carbonate, carbure, carbonifère, escarbille, escarboucle.

   Employez dans une phrase chacun des mots de la famille de charbon renfermant le radical *carb*... (employez le dictionnaire).

5. **Devinette,** — *Jeu de mot.* Vous l'êtes et vous ne l'êtes pas ; ils le sont et ils ne le sont pas (*un mot au début du* § 3, *lecture* 37).

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : le remblai, dégouttante, la bielle — la canonnière, le brouhaha, un palan, coopérer, le minium — le ringard, herculéen.

2. Préparez le texte n° 38, *La belle machine.*

3. Ecrivez au présent le texte ci-dessous :

   La construction d'un moteur. — Le maître du feu (surgir). Il (conduire) devant lui le cubilot plein de métal blanc et rose qui (ruisseler) et dont l'éclat ne (pouvoir) se soutenir. On (voir) ce métal, long feu liquide, se jeter en crachant dans les petites boîtes où (trouver, *futur*) place, plus tard, les pignons. Quand il (verser, *p. comp.*) leur ration de feu aux caisses avides qui l'(aspirer) comme un vin rosé, il (s'éloigner), (retourner) paisiblement aux fours *éclatant,* tandis que les boîtes *refroidi* (aller) à l'usinage, avec les groupes de cylindres qu'une seule manœuvre de vingt machines *géant* (aller) percer de tous les trous nécessaires pour recevoir goujons, soupapes, boulons *tenu* par des *écrou.* Le moteur ainsi (prendre) forme.

   D'après Hervé LAUWICK.

4. Lisez le texte ci-dessus à l'imparfait.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. Ecrivons avec précision. — 1. *Remplacez par d'autres, plus précis, les mots entre ( )* — Le matin, en me levant, je (fais) mes souliers. — Mon devoir est (fait), je peux jouer. — Recule-toi et fais-moi place à la (fin) du banc. — Ramasse ce (bout) de papier. — La cliente (touche) les étoffes avant de fixer son choix. — Dans l'atelier de l'ajusteur-mécanicien (il y a) des courroies en mouvement et des roues qui tournent.

2. **Imitons.** — *A ses yeux s'étend une sorte de plateau ondulé, bosselé où s'enchevêtrent des voies ferrées* (lect. 37, § 1). Vous emploierez cette forme pour décrire brièvement un horizon familier.

3. *Ce qui faisait la beauté, la rareté de ce départ, c'est que* ... etc. (lect. 38 § 1). — Vous imiterez cette tournure pour nous montrer : un bel arbre au port majestueux ; une nouvelle automobile aux formes agréables ; un petit atelier où chaque ouvrier est à sa besogne.

II. — Style abrégé et style télégraphique.

4. Vous voudriez vous placer comme demoiselle de magasin, ou comme saute-ruisseau chez un notaire, et vous pensez à insérer une *annonce* dans un journal régional. Mais vous ne voulez pas dépenser plus de 300 fr. et les annonces coûtent 50 fr. la ligne de 45 signes ou intervalles. Calculez la place dont vous disposez et rédigez l'annonce.

Attention ! Ne dites rien d'inutile et soyez intelligible !

5. Le Nouvel an approche, et vos parents vous ont demandé de rédiger quelques *cartes de visite* qu'ils veulent envoyer à des personnes envers lesquelles ils ont des obligations et de la reconnaissance. Rédigez-les. (*On assure ces personnes de sa gratitude, ou de sa reconnaissance, ou de ses sentiments reconnaissants ; et on les prie d'agréer ses vœux les meilleurs ou ses vœux les plus sincères pour l'année nouvelle*).

6. Un *télégramme* doit être rédigé en termes clairs et sans mots inutiles.

C'est vendredi. Votre père, qui vient de s'aliter brusquement, est obligé de décommander des rendez-vous par télégramme. Il vous charge donc d'envoyer à sa place deux dépêches : la première au président d'une société dont il fait partie pour s'excuser de ne pouvoir assister dimanche au banquet de cette société ; la seconde à un entrepreneur qui devait venir à la maison samedi soir pour établir un devis de réparations. « Mais attention ! a dit votre père ; les télégrammes coûtent cher ! Tu t'arrangeras pour tout dire en dix mots, adresse comprise ! » — Vous rédigez ces télégrammes.

7. **De l'ordre !** Vous arrivez au bureau de poste. Indiquez, dans l'ordre, ce que vous faites pour expédier ces télégrammes.

III. — Sujets de devoirs.

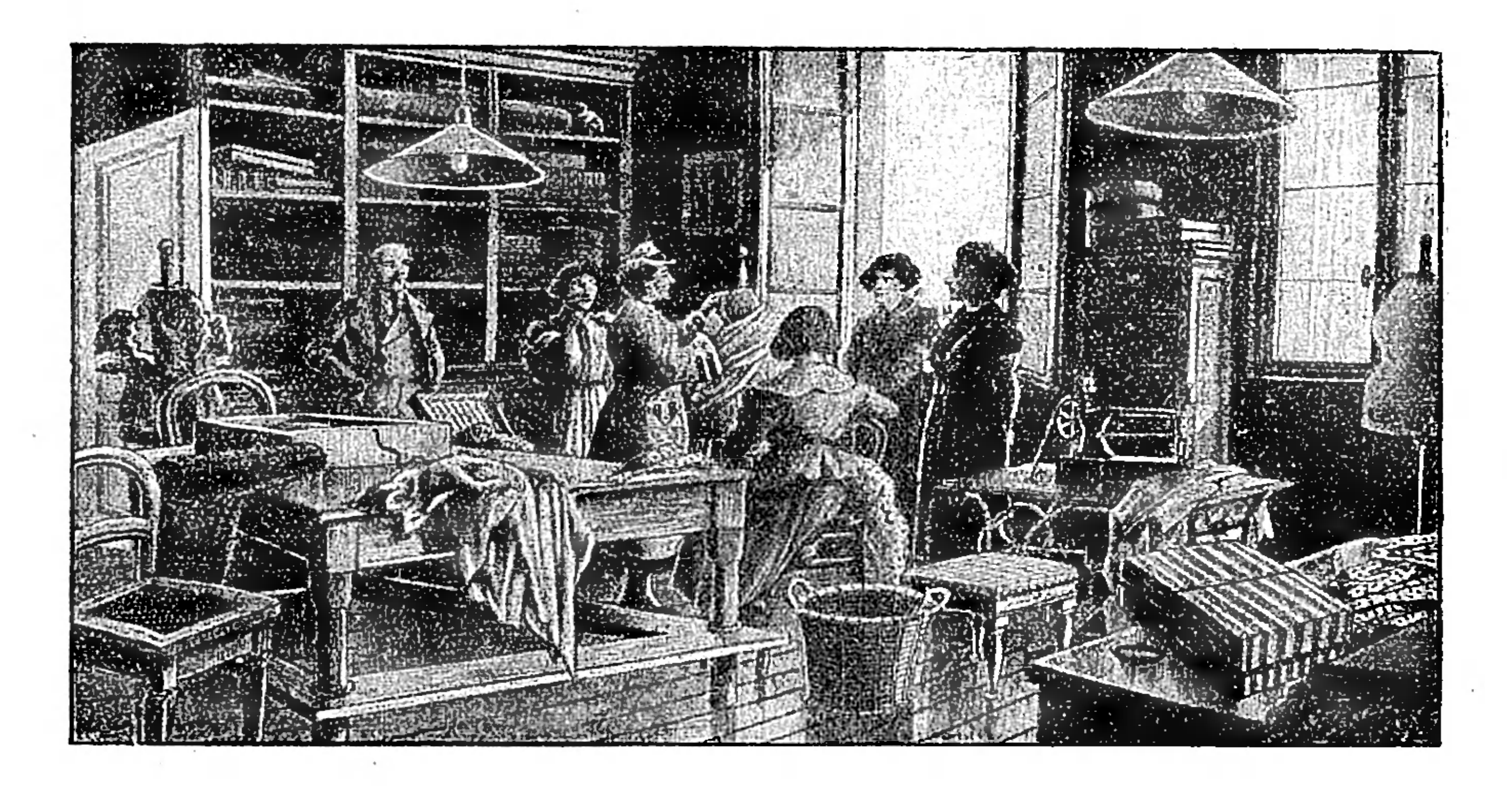
8. Décrivez de façon vivante la gravure de la p. 92.

9. Vous êtes allé visiter un atelier de ... (dites lequel). En rentrant, vous essayez de noter, en la justifiant, l'impression générale que vous avez eue.

(Ordre ou désordre ; activité ou laisser-aller, etc...).



Métiers de femmes. — Chez la modiste. *(Cliché France-Presse)*



40. Un atelier de couturières.

Après la morte-saison d'été, l'atelier de couture de Madame et de Monsieur Delignac vient de rouvrir ses portes. Les ouvrières, Bergeounette, la petite Duretour, Sandrine, « Bouledogue » sont jeunes et gaies.

1. L'espoir du travail apportait de la joie dans l'atelier. Il n'était question que d'une nouvelle cliente dont les paiements seraient sûrs parce qu'elle tenait un commerce important, et qui nous donnerait beaucoup d'ouvrage, parce qu'elle avait cinq filles.

Le patron pressait sa femme d'aller chercher les étoffes annoncées :

— Vite, vite, disait-il.

Et il s'agitait si fort qu'il heurtait les mannequins [1] et les tabourets. Mme Delignac riait, et tout le monde en faisait autant. Le soleil paraissait rire avec nous aussi. Il rayonnait à travers la vitre et cherchait à se poser sur la corbeille à fil et sur la machine à coudre. Sa chaleur était encore très douce, et Bergeounette ouvrit grande la fenêtre pour qu'il pût entrer à son aise...

2. Aussitôt que sa femme fût partie, le patron se fit aider par la petite Duretour pour débarrasser les planches des bouts de chiffons et mettre de l'ordre un peu partout. La petite Duretour n'était pas très bonne ouvrière, malgré ses 18 ans ; mais Mme Delignac la gardait à cause de sa grande gaîté ...

Maintenant elle vidait les casiers et brossait les planches. De temps en temps, elle lançait un paquet en l'air et le rattrapait comme une balle ; ou

1. Figures que les couturières et les tailleurs utilisent pour draper les étoffes et pour essayer les modèles.

bien elle s'amusait à déformer les noms des clients en faisant des révérences aux mannequins. C'étaient surtout MMes Belauzaud et Pellofy qui recevaient ses compliments. Elle s'inclinait très bas en prenant un air ravi :

— Bonjour, Madame Bel-Oiseau. Bonjour, Madame Pelle-à-feu !

Les rires s'échappaient tous ensemble par la fenêtre ...

3. Mme Delignac revint plus tôt qu'on ne s'y attendait. Elle rapportait un énorme carton dont le couvercle se soulevait malgré les ficelles qui le retenaient. Le patron s'empressa de l'ouvrir. Il toucha les tissus avec une petite grimace de contentement :

— De la soie, rien que de la soie, disait-il.

Sa femme l'éloigna :

— Laisse, tu vas tout embrouiller ...

Puis, en s'adressant à nous :

— C'est pour un mariage.

Elle s'assura que le carton reposait tout entier sur la table, et sortit une à une les pièces d'étoffe, en désignant leur emploi : une robe noire pour la mère de la mariée ... Deux robes bleues pour les grandes sœurs ... Des robes roses pour les petites sœurs ... Et des dentelles noires, et des dentelles blanches, et des pièces de ruban, et des taffetas pour doublures, et des satins pour jupons.

Elle sortit avec précaution le dernier tissu soigneusement plié dans du papier :

— Et voilà du crêpe de Chine pour la robe de la mariée.

Et sans prendre le temps d'enlever son manteau, elle attira un mannequin et prit les étoffes à pleines mains pour les draper autour du buste. Elle dépliait les dentelles et les disposait ; elle tournait les rubans en coques [1] sur ses doigts et les piquait d'une épingle. Puis elle rejeta le tout sur la table et ce ne fut bientôt plus qu'un fouillis de toutes couleurs. Mes quatre compagnes avaient cessé de coudre et regardaient avec intérêt. Leurs yeux allaient d'une couleur à l'autre et leurs mains s'avançaient pour toucher les dentelles et les tissus soyeux.

Tout à coup la pendule se mit à sonner. Bouledogue se leva en disant d'un ton bourru : — Il est midi.

C'était vrai, mais la matinée avait passé si vite que personne ne se doutait qu'il était l'heure d'aller déjeuner. Les autres déposèrent leur ouvrage et se levèrent lentement, comme à regret.

4. L'après-midi fut pleine d'entrain. Duretour, montée sur un tabouret, garnissait les planches d'un papier gris que le patron lui passait, après avoir coupé les bandes de la grandeur nécessaire. Quand le patron ne donnait pas les papiers assez vite, Duretour en profitait pour tourner et danser sur son tabouret ; puis elle ouvrait et refermait les bras en criant comme une marchande à la foire : Robes et manteaux, robes et manteaux ! Cela nous faisait rire et le patron disait d'un air indulgent :

— S'il n'y avait que vous pour les faire, ma pauvre Duretour...

M. Audoux. *L'Atelier de Marie-Claire.* (Fasquelle, édit.).

---

1. Ornements de rubans en forme de coque d'œuf.

41. La dactylographe.

1. Le patron est entré en coup de vent :

— Mademoiselle Aline, il faut me taper tout de suite cette lettre urgente.

Aline avait eu juste le temps de remettre sa petite glace dans son sac. Toujours cette boucle blonde qui se dérange, quand elle penche la tête sur sa machine !

2. La lettre est longue. Elle est écrite hâtivement. Ce n'est pas très lisible. Mais Aline a l'habitude de ces grimoires [1]. Elle connaît bien son métier, et son orthographe est sûre. Elle se met à l'œuvre.

Tac, tac, tac !... Les doigts agiles partent en danse, des deux mains à la fois, comme au piano. Aline a de la méthode. Chaque doigt est spécialisé, a son domaine exclusif entre toutes les touches du clavier universel [2]. Aussi tape-t-il à son tour, avec assurance, la note juste, tac ! suivie immédiatement du tac ! d'un autre doigt, là-bas, à l'autre extrémité du tableau. Aline ne regarde jamais sa machine. Ses mains expertes savent bien mieux qu'elle-même où est la touche qui convient, en cette si courte fraction de seconde où la lettre va s'incrire.

Aline a les yeux fixés sur le papier du patron. Là est toute sa pensée. Le reste, c'est de la mécanique. Tac, tac, tac !... Au rythme précipité que commandent les doigts infatigables, les tiges légères montent docilement, comme au caprice d'un génie [3] plein de contradictions et de fantaisie. Mais, sur la grande feuille blanche que déroule peu à peu la machine, une lettre, à chaque coup, tac ! s'aligne à sa place, nette, d'un noir mat qu'un livre envierait. Tout cela s'ordonne en mots corrects, en phrases claires : la pensée du patron, interprétée par Aline et livrée aux mains obéissantes, maîtresses elles-mêmes de la machine sans âme.

De temps en temps, un léger coup de timbre, tin ! avertit la jeune fille que la ligne est finie. La danse des doigts s'arrête, la main droite tout entière vivement monte, pousse le rouleau et ramène en bonne place le papier prêt à saisir la ligne suivante. Et tac, tac, tac ! de nouveau les deux mains voltigent dans leur tâche concertée [4].

La boucle blonde est bien vite revenue à son poste favori des heures d'activité intense, à son poste de travail. Mais Aline ne la sent pas ; elle n'en a cure. Aline n'est coquette que quand elle n'a rien à faire, ce qui n'est certes pas le cas pour le quart d'heure.

3. « ... Veuillez agréer... » — Ah ! non ; c'est une dame. Le patron a mis sûrement « Daignez... » Heureusement, j'ai lu d'avance. « Daignez agréer, Madame, ... » — Ouf ! c'est fini !... La boucle de cheveux? Non, non, pas encore. Il faut relire. — Là, pas de faute. Portons, d'abord, à la signature du patron.

Extrait de MARTIN, SCHÖNE, MORTREUX. *Leçons de français.* (Belin, édit.)

---

1. On appelle *grimoire* un texte écrit en caractères difficilement déchiffrables. — 2. Le clavier (de la machine à écrire) avec lequel on peut tout écrire, parce qu'il permet de frapper toutes les lettres, tous les signes. — 3. Un génie est un être surnaturel que l'on rencontre dans les contes de fées, et qui est doué d'un pouvoir magique. La phrase signifie que les tiges correspondant aux différentes lettres, semblent obéir au caprice d'un génie invisible. — 4. Dans leur tâche combinée, tâche dans laquelle chaque main semble s'être entendue avec l'autre pour faire une partie du travail.

42. Vendeuse de grand magasin.

1. Mademoiselle Jeanne est une agréable brune de 24 ans. Lorsque, il y a quatre ans, elle se présenta pour entrer aux Galeries Universelles, le chef du personnel l'interrogea longuement et se rendit compte qu'elle avait une bonne instruction et des lectures. « Bon, lui dit-il ; nous vous essaierons à la librairie ! » ; et, depuis quatre ans, sous la direction bienveillante de Madame Valentine, la « libraire », et sous la haute surveillance de M. Duvau, le chef des rayons du rez-de-chaussée, Mlle Jeanne vend des livres aux Galeries Universelles.

2. M. Duvau et Madame Valentine exigent, de leur personnel, une stricte exactitude. A 9 heures moins dix, Mlle Jeanne arrive donc, essoufflée, car elle a couru depuis le logement qu'elle habite avec sa mère jusqu'au grand magasin. Vite, elle dépose son chapeau, son manteau et ses gants au vestiaire ; elle passe un sarrau de toile bise par-dessus sa robe ; et, comme elle est un peu coquette, elle regarde si ses ongles sont bien faits, jette un coup d'œil à son miroir, rectifie une ondulation. Enfin, la voilà debout devant « ses » rayons, attendant les clients. Elle restera ainsi, sur ses jambes toute la journée, n'ayant la permission de s'asseoir que lorsque le comptoir des livres est désert, ce qui n'arrive pas souvent. Durant les premières heures de la matinée, toutefois, l'affluence n'est pas grande, et Mlle Jeanne et sa collègue, Mlle Gertrude, une vieille fille de trente ans qui s'occupe des livres pour enfants, en profitent pour ranger les casiers et pour mettre en rayons les nouveautés reçues par Mme Valentine.

3. Lorsque tout est prêt, Mlle Jeanne promène un instant son regard autour d'elle et contemple le spectacle familier qui s'offre à ses yeux. Elle le connaît bien, ce rez-de-chaussée des Galeries où, de la grande entrée ouverte sur la place Carnot, à la petite porte qui donne, par derrière, sur la rue des Clercs, s'ordonnent le rayon d'alimentation, avec ses volailles grasses, ses chefs-d'œuvre de charcuterie et ses bouteilles multicolores ; le rayon de bijouterie, tout étincelant aux feux des lumières électriques ; le rayon de parfumerie où se mêlent de délicieuses senteurs, et enfin, voisinant avec la librairie, le rayon de papeterie, qui offre ses entassements de cahiers et de carnets, ses plumiers de toutes couleurs, ses blocs de crayons ou de porte-plumes et ses innombrables flacons d'encre noire, rouge, violette ou verte. Mlle Jeanne connaît toutes les vendeuses des comptoirs du rez-de-chaussée ; elle sait que celle-ci est fort aimable avec la clientèle, celle-là revêche, cette autre rieuse et moqueuse et qu'elle se hasarde même à faire des singeries derrière le dos de M. Duvau ! Par contre Mlle Jeanne est moins bien renseignée sur le personnel des étages ; de ces régions presqu'inconnues, elle ne sait guère que ce qu'il faut savoir pour renseigner au besoin un acheteur, pour lui dire, par exemple, que la confiserie et le salon de thé sont au 1er étage, avec le rayon des vêtements pour dames et l'ameublement au 5e. Car les Galeries sont un monde, et M. Duvau a raison de dire qu'un homme qui y entrerait pourrait s'y faire habiller des pieds à la tête et pourrait en sortir, après avoir bien déjeuné, avec, à la main, une valise remplie de choses précieuses. Ce n'est pas pour rien que les Galeries se disent universelles !

4. Voici une femme du peuple, qui s'approche en hésitant. Elle revient de faire son marché, car elle a à la main un sac plein de provisions. Timidement elle s'adresse à Jeanne :

— Mon petit garçon est obligé de garder le lit pendant quelques jours et, comme il aime beaucoup la lecture, il m'a demandé de lui acheter un récit d'aventures.

Mademoiselle Jeanne prend un air attristé, comme si elle était peinée de la maladie du petit garçon ; puis elle demande : — Quel âge a-t-il? — 13 ans. — Oh ! il est déjà grand ! Un livre d'aventures vécues l'intéresserait-il? Nous avons une belle collection d'exploits accomplis par les troupes coloniales : des ouvrages magnifiquement illustrés ! Et nous avons aussi la collection des « Héros » : Jeanne d'Arc, Bayard, La Tour d'Auvergne, Guynemer, Lyautey...

— Cela ; c'est de l'histoire. Il a le temps d'en apprendre au Collège moderne où il vient d'entrer en première année. Vous savez, mon fils est encore un enfant...

Madame Valentine, qui a entendu, intervient : « Voyez donc les Peyré, Mademoiselle Jeanne, et aussi la collection brune d'Albin Michel [1]... »

La vendeuse sort des rayons *l'Escadron blanc*, de Joseph Peyré, et un volume de la collection brune, qui se trouve être *l'Ile au Trésor*, de Stevenson. La dame les prend, les ouvre et les referme. Visiblement, ce qui l'intéresse, c'est la reliure en simili-cuir de *l'Ile au Trésor*.

— C'est bien, cette *Ile au Trésor?*

— Oh ! très captivant, Madame ; c'est une traduction d'un grand auteur anglais...

— Eh bien, fait la dame après un semblant d'hésitation, je le prends... C'est combien?

— 77 francs.... Je vais l'envelopper.... Vous verrez qu'il plaira à votre petit garçon.

Et Mlle Jeanne inscrit sur son petit carnet à souche : 1 Stevenson *Ile au Trésor*, 77 fr. Et, déchirant la feuille qui doit être remise à la caissière : — Venez avec moi, Madame...

Pendant que la dame paie, elle fait le petit paquet sur la table, près de la caisse.

— Voici, Madame, merci, et meilleure santé à votre petit garçon...

5. Toute la journée, les clients se succèdent, plus nombreux l'après-midi, trop nombreux même. Madame Valentine doit se lever de sa chaise, au centre de la librairie, et aider à la vente. On demande des classiques, des Vies illustrées, des romans policiers, des ouvrages des grands romanciers contemporains, des dictionnaires, etc.

A un moment, la foule assiège les rayons et les vendeuses sont débordées. M. Duvau apparaît alors, redingote noire et cravate blanche ; il frappe dans ses mains et s'écrie, en ayant l'air de s'adresser aux vendeuses : « Ne nous énervons pas, Mesdemoiselles, de l'ordre ! Chaque client à son tour ! » Et étendant les bras, il éloigne doucement les acheteurs des rayonnages.

5. Vers six heures, Mlle Jeanne est tout étourdie par l'agitation et par le bruit ; sa gorge est sèche ; elle a trop parlé et a avalé trop de poussière... Une sonnerie retentit : c'est l'heure de la fermeture. Vite elle remet de l'ordre dans son étalage et donne à Madame Valentine son carnet de vente. Quelqu'un lui frappe sur l'épaule : c'est son amie Louisette, vendeuse à l'ameublement, qui est descendue des hauteurs du 5e étage, par l'ascenseur.

— Jeanne, on donne ce soir, au Royal, *Les Lumières de la Ville* ; y viendras-tu?

— Oh ! je suis bien trop fatiguée ; j'ai besoin de repos ; j'irai dormir.

Jean Vadroit.

1. Nom d'un éditeur.

GRAMMAIRE

Emploi de l'adjectif qualificatif

1. L'adjectif qualificatif peut être **épithète** ou **attribut.**
2. **L'adjectif attribut** est ordinairement placé après le verbe.

   L'adjectif épithète se place quelquefois indifféremment avant ou après le nom. Plus souvent sa place est déterminée par l'usage, par l'harmonie ou par le sens.
3. Enfin, quelques adjectifs changent de sens en changeant de place : un brave homme, un homme brave ; un vin nouveau, un nouveau vin.

Exercices de grammaire.

1. Analysez les adjectifs qualificatifs du texte suivant :

   La sténographie. — C'est une écriture rapide, une écriture faite de menus traits, de cercles, de boucles et de points. Quand vous écrivez en lettres ordinaires un mot usuel : travailler, par exemple, vous employez dix signes dont la forme est assez compliquée. La sténographie le réduit à ce dessin Y. S'il est habile, un sténographe peut reproduire plus de 150 mots à la minute. Une bonne sténodactylo enregistre en quelques instants tout le courrier que lui dicte son patron et le tape ensuite à la machine à écrire, guidée par les mystérieux petits signes. Son travail en devient plus facile et plus sûr.
2. En expliquant les expressions suivantes, montrez que des adjectifs changent de sens en changeant de place :

   un homme brave, un brave homme ; un homme grand, un grand homme ; un vin nouveau, un nouveau vin ; un méchant habit, un chien méchant ; un pauvre homme, un homme pauvre ; un triste personnage, une personne triste.
3. Faites accorder les adjectifs qualificatifs avec les noms auxquels ils se rapportent : Une robe et un chapeau *noir* ; une étoffe et une soie *bleu* ; un regard et un geste *rapide* et *sûr* ; une boutique et une arrière-boutique *exigu, encombré* et *poussiéreux* ; une dactylographe et une sténographe *expert, discret sérieux,* mais *coquet* ; une remontrance et un conseil *paternel* ; une tendresse et une sollicitude *maternel* ; une démarche et une réponse *tardif* ; une fleur et un fruit *artificiel* ; une réunion et une conférence *public* ; une occupation et une distraction *favori* ; une bronchite et une fièvre *bénin,* mais bien *importun* ; la flotte et l'armée *turc* ; l'histoire et l'art *grec* ; le religion et la civilisation *grec.*
4. Employez le comparatif et le superlatif de bon, de petit, de mauvais : bon, meilleur, le meilleur ; petit, plus petit, le plus petit, ou, quand il s'agit de choses qui ne se mesurent pas, moindre et le moindre ; mauvais, plus mauvais, le plus mauvais, ou, au sens moral, pire et le pire.

   Distinguez pire, adjectif (plus mauvais) et pis, adverbe (plus mal).

   On dit : tant p... ; tout va de mal en p...

Conjugaison. — Mode conditionnel.

5. Conjuguez au présent du mode conditionnel :
   être, avoir, appeler, jeter, peler, crier.
6. *Si j'étais plus habile,* je (sténographier) ..., je (se réjouir) ..., j'(essayer) ..., je (recevoir) ..., j'(évaluer) ..., je (ployer) ..., je (croire) ..., je (ne pas envier)...

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Un atelier de couturières.* — 1. De quelles ouvrières parle-t-on dans le texte ? — 2. Pourquoi sont-elles gaies ? Comment Duretour manifeste-t-elle sa gaieté ? — — 3. Cherchez dans le § 2 l'expression qui explique la dernière phrase du texte. — 4. Retrouvez et expliquez : casiers, bourru, indulgent.

B. *La dactylographe.* — 1. Retrouvez dans le texte et expliquez : sûre, expertes, cure. — 2. Mlle Aline est coquette, puisque ... ; mais, lorsqu'elle travaille ... — 3. Le travail essentiel de Mlle Aline consiste à ... — 4. Quelle différence entre *Veuillez ...* et *Daignez agréer ?*

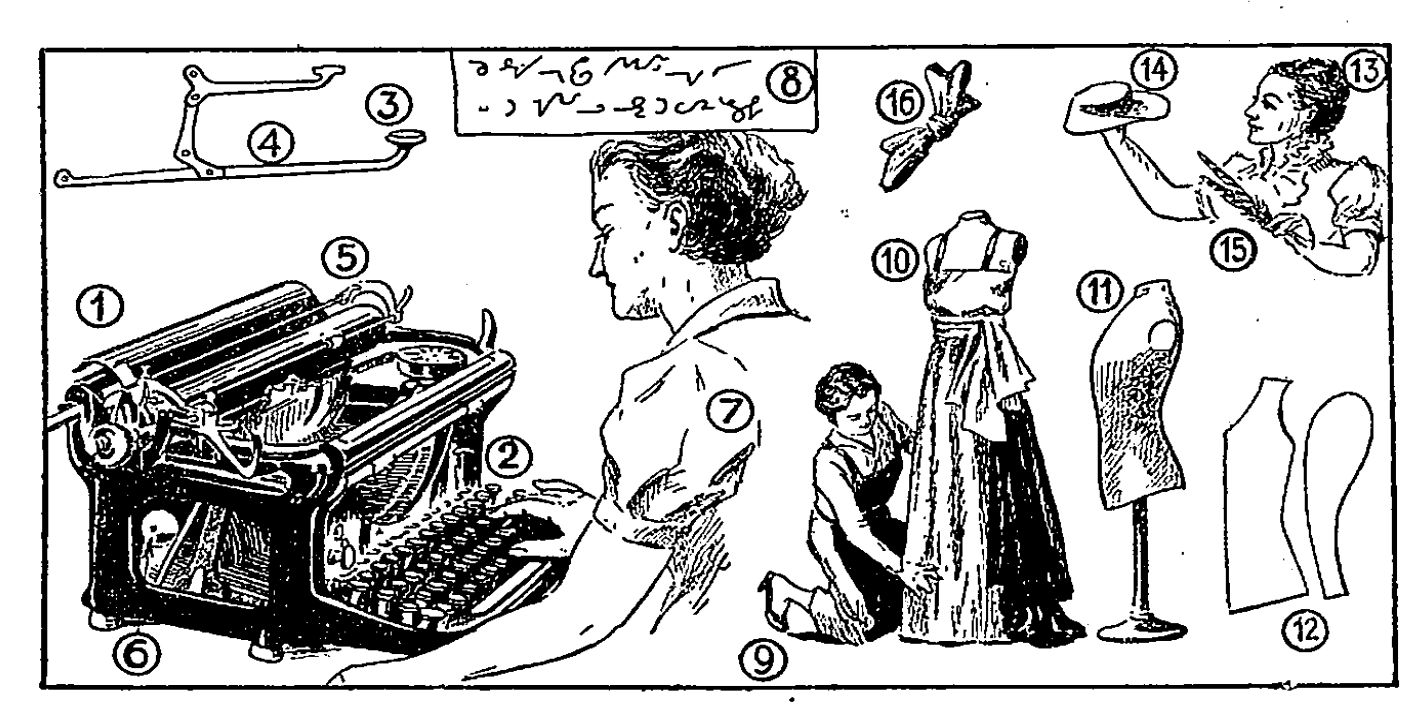
C. *Vendeuse de grand magasin.* — 1. Pourquoi le grand magasin s'appelle-t-il *Galeries universelles ?* — 2. Qu'est-ce qui vous fait dire que Mlle Jeanne est une bonne commerçante ? (*Relisez le* § 4). — 3. Jugez-vous que Mlle Jeanne puisse être fatiguée à la fin de la journée ? Pourquoi ? — 4. Expliquez : *revêche* (§ 3), *reliure en simili-cuir, carnet à souche* (§ 4).

2. Vocabulaire illustré.

La machine à écrire (1) : le clavier (2), une touche (3), une tige ou un levier (4), le rouleau (5), le timbre (6), taper une lettre, la dactylographe (7), la sténographe, la sténographie (8), sténographier.

La couturière (9), le mannequin (10), le buste (11), le patron (12).

La modiste (13), la forme (14), la plume (15), une coque de ruban (16).



3. Vocabulaire étymologique.

Préfixes.

mal, mé, mes, mau, signifient mal, mauvais.

malfaiteur, mécontent, mésalliance, maudire.

dé, des, dis, marquent la séparation, l'éloignement, ou servent à former des contraires : débarquer, désespérer, disgrâce.

dactylographe est un mot de formation récente, composé de deux mots grecs qui signifient, le premier, doigt, le second, écrire.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Enumérez quelques métiers ou professions de femmes (utilisez le féminin de : docteur, infirmier, pharmacien, postier, instituteur, professeur, couturier...).

2. Qu'est-ce qu'une dactylographe ? une sténographe ? une sténodactylographe ?

   Expliquez, d'après leur composition, les mots suivants :

   géographie (*géo...*, la terre) ; orthographe (*ortho...*, droit) ; typographe (*typo...*, lettre, caractère d'imprimerie) ; lithographe (*litho...*, pierre) ; télégraphe (*télé...*, loin) ; photographe (*photo...*, lumière) ; phonographe (*phono...*, voix) ; biographie (*bio...*, vie) ; hydrographie (*hydro...*, eau).

3. Formez avec l'un des préfixes mal, mé, mes, des mots nouveaux que vous définirez : aisé, content, estimer, dire, user, se fier, priser, connaître, compte, aventure, avisé, alliance.

4. Trouver le mot formé avec l'un des préfixes dé, des, dis, et qui signifie :

   Oter tout courage ; cesser le jeûne ; enlever la couleur (color) ; ôter les habits ; enlever les os ; rendre sec ; cultiver une terre en friches ; enlever une infection.

   Quel est le contraire de : honneur, espoir, crédit, continu, approbation.

5. **Devinettes.** — La plus simple des machines à coudre ? — Au majeur de sa main droite, elle met un petit chapeau ? — Le piano de la dactylo ?

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : une révérence, le taffetas, un fouillis — exclusif, expert, aligner, le rythme, agréer — strict, essouffler, s'asseoir, l'affluence, puéril.

   Remarquez : puéril. Tous les adjectifs terminés par *il* s'écrivent au masculin avec un e : fertile, utile. *Exceptions :* civil, gentil, volatil, vil, puéril, subtil.

2. Préparer le texte n° 41, *La dactylographe.*

3. Écrivez le texte ci-dessous à l'imparfait :

   Atelier de modiste. — Les douze femmes (travailler), *appliqué ;* mais on (deviner) à leur physionomie l'effort trop prolongé qui (tuer, *pr.*) l'idée et (rendre, *pr.*) la main inhabile. Leurs yeux (être cerné) et souvent l'une d'elles (passer) la main sur ses paupières pour écarter le sommeil. Dans l'atmosphère *lourd,* tout un jour *respiré,* qu'(échauffer) encore les lampes que (venir) d'allumer l'apprentie, les poitrines *jeune* (se soulever) plus vite, (chercher, *p. présent*) la vie *la ou* elle se (raréfier) de plus en plus. Mlle Irma (tousser) d'une *petit* toux *sec.* Au bout des tables, Mlle Augustine et Henriette Madiot (garnir) chacune un chapeau. La première (placer) et (déplacer) un piquet de *pavot rouge* sur une forme à bords *relevé* ... Henriette Madiot, les doigts un peu *arrondi,* les bras *rapproché,* (assembler) en éventail les coques d'un large ruban crème et (sourire) au fond de ses yeux *pâle* en (voir, *p. présent*), que, du premier coup, ce soir, elle (réussir) à donner à son œuvre ce tour, qui est le souci de toutes ces filles de la mode.

   René Bazin. *De toute son âme.* (Autorisé par Calmann-Lévy, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — *Le patron est entré en coup de vent* (lect. 41) c'est-à-dire ... Qui s'avance à pas de loup? en sautillant comme un oiseau? Qui avance (où?) en hésitant? Qui se précipite en trombe? qui pénètre (où?) furtivement?

2. **Imitons.** — Mlle Jeanne connaît toutes les vendeuses du rez-de-chaussée ; elle sait que *celle-ci* est aimable ... ; que *celle-là* ... ; *cette autre* ... — Imitez cette construction pour nous parler du caractère de vos camarades ; pour nous présenter différents types de commerçants que vous connaissez.

II. — Certificats. — Déclarations. — Réclames.

3. *Modèle de certificat :* Je soussigné (nom, prénoms, adresse) certifie que M. X a travaillé chez moi en qualité de ..., du ... au ..., et qu'il m'a donné entière satisfaction.

— Patron d'usine, vous certifiez avoir employé comme dactylographe Mlle Aline (lect. 41). (*Ses qualités !*)

4. Une administration vous a demandé une déclaration (que devra viser le Maire de votre commune) indiquant depuis combien de temps vous résidez dans cette commune et quel est votre métier. Rédigez-la.

5. *La réclame commerciale, toujours concise, doit attirer l'attention par quelques mots mis en valeur et, si possible, par un dessin.*

Exemple :

ÉCLAIREURS ! Une tente.
solide : Montants coulissants, en duralumin.
légère : Poids total : 5 kg. 100.
confortable : 2 m. × 1 m. 20 × 1 m. 20.
à bon marché : 735 Fr.

Au Jeune Éclaireur, 514, rue de Richelieu, Paris.

— M. Delignac (lect. 40) a loué, dans un journal, une place de 6 cm × 5 cm. ; et il rédige une réclame illustrée pour sa maison : *Robes et manteaux.*

— Composez la réclame (6 cm. × 5 cm.) d'un commerçant que vous connaissez.

6. **De l'ordre !**

En suivant la lect. 41, énumérez les difficultés auxquelles Mlle Aline se heurte en tapant sa lettre.

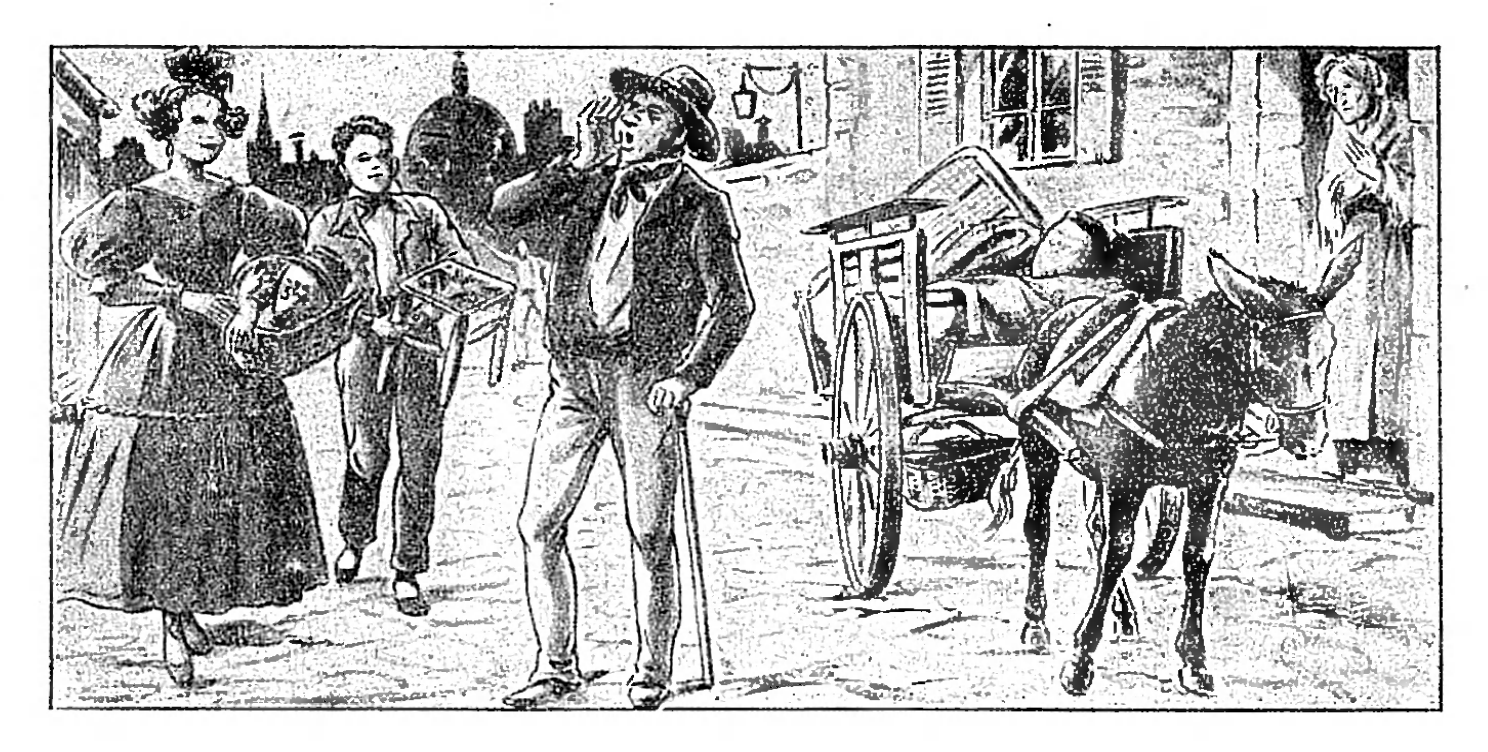
III. — Sujets de devoirs.

7. Mlle Jeanne, la vendeuse des *Galeries universelles*, reçoit une cliente qui est de mauvaise humeur. Ce qu'elles disent et ce qui se passe.

8. On vous demande, pour un guide de tourisme, quelques lignes sur votre village (ou votre ville, ou votre quartier). Rédigez-les.

Un grand magasin parisien.

Photo « Printemps »



43. Les débuts de Pierrotte.

1. Rien de plus touchant que l'histoire de sa fortune.

En arrivant à Paris, la femme de Pierrotte s'était mise bravement à faire des ménages. La première maison [1] fut la maison Lalouette. Ces Lalouette étaient de riches commerçants avares et maniaques, qui n'avaient jamais voulu prendre ni un commis, ni une bonne, parce qu'il faut [2] tout faire par soi-même, et qui, sur leurs vieux jours seulement, se donnaient le luxe flamboyant [3] d'une femme de ménage à douze francs par mois.

Dieu sait que ces douze francs-là, l'ouvrage les valait bien ! La boutique, l'arrière-boutique, un appartement au quatrième, deux seilles [4] d'eau à remplir tous les matins pour la cuisine ! Il fallait venir des Cévennes pour accepter de pareilles conditions ; mais bah ! la Cévenole était jeune, alerte et rude au travail ; en un tour de main, elle expédiait ce gros ouvrage et, par-dessus le marché, montrait tout le temps aux deux vieillards son joli rire, qui valait plus de douze francs à lui tout seul... A force de belle humeur et de vaillance, cette courageuse montagnarde finit par séduire ses patrons. On s'intéressa à elle ; on la fit causer; puis, un beau jour, spontanément — les cœurs les plus secs ont parfois de ces soudaines floraisons de bonté — le vieux Lalouette offrit de prêter un peu d'argent à Pierrotte pour qu'il pût entreprendre un commerce à son idée.

2. Voici quelle fut l'idée de Pierrotte : il se procura un vieux bidet, une carriole, et s'en alla d'un bout à l'autre de Paris en criant de toutes ses forces : « Débarrassez-vous de tout ce qui vous gêne ! » Notre finaud [5] de Cévenol ne vendait pas, il achetait... Quoi? ... tout. Les pots cassés, les vieux fers, les papiers, les bris de bouteilles, les meubles hors de service qui ne valent pas la peine d'être vendus, les vieux galons dont les marchands

1. Dans laquelle elle travailla. — 2. Ils pensaient qu'il faut. — 3. Etincelant, éblouissant; l'auteur ironise, car une femme de ménage n'est pas un grand luxe ! — 4. Grands seaux de bois. — 5. Finaud vient de fin, et signifie malin, rusé.

ne veulent pas, tout ce qui ne vaut rien et qu'on garde chez soi par habitude, par négligence, parce qu'on ne sait qu'en faire, tout ce qui gêne ! !... Pierrotte ne faisait fi [1] de rien ; il achetait tout ou, du moins, il acceptait tout ; car le plus souvent on ne lui vendait pas, on lui donnait, on se débarrassait.

Dans le quartier Montmartre, le Cévenol était très populaire. Comme tous les petits commerçants ambulants qui veulent faire trou dans le brouhaha de la rue, il avait adopté une mélopée [2] personnelle et bizarre, que les ménagères connaissaient bien...

« Débarrassez-vous de tout ce qui vous gêêêne ! »

Puis, sur un ton lent et pleurard, de longs discours tenus à sa bourrique, à son Anastagille, comme il l'appelait. Il croyait dire Anastasie. « Allons ! viens, Anastagille : allons, viens ! mon enfant... » Et la bonne Anastagille suivait, la tête basse, longeant les trottoirs d'un air mélancolique ; et de toutes les maisons on criait : « Pst ! Pst ! Anastagille ! ... » La carriole se remplissait ; il fallait voir ! Quand elle était bien pleine, Anastagille et Pierrotte s'en allaient à Montmartre déposer la cargaison chez un chiffonnier en gros, qui payait bel et bien tous ces « débarrassez-vous de tout ce qui vous gêne », qu'on avait eus pour rien, ou pour presque rien.

A ce métier singulier, Pierrotte ne fit pas fortune, mais il gagna sa vie, et largement. Dès la première année, on rendit l'argent des Lalouette. La troisième année, par exemple, ne fut pas heureuse. C'était en plein 1830 ; Pierrotte avait beau crier : « Débarrassez-vous de tout ce qui vous gêne ! » les Parisiens en train de se débarrasser d'un vieux roi qui les gênait étaient sourds aux cris de Pierrotte, et laissaient le Cévenol s'égosiller dans la rue, et le soir la petite carriole rentrait vide. Pour comble de malheur, Anastagille mourut.

3. C'est alors que les vieux Lalouette, qui commençaient à ne plus pouvoir tout faire par eux-mêmes, proposèrent à Pierrotte d'entrer chez eux comme garçon de magasin. Pierrotte accepta, mais il ne garda pas longtemps ces modestes fonctions. Depuis leur arrivée à Paris, sa femme lui donnait tous les soirs des leçons d'écriture et de lecture ; il savait déjà se tirer d'une lettre et s'exprimer en français d'une façon compréhensible. En entrant chez Lalouette, il redoubla d'efforts, s'en alla dans une classe d'adultes apprendre le calcul, et fit si bien qu'au bout de quelques mois il pouvait suppléer au comptoir M. Lalouette devenu presque aveugle et, à la vente, Mme Lalouette dont les vieilles jambes trahissaient le grand cœur.

Dès lors, la fortune du Cévenol alla toujours croissant. D'abord intéressé dans le commerce des Lalouette, il devint plus tard leur associé ; puis, un beau jour, le père Lalouette, ayant complètement perdu la vue, se retira du commerce et céda son fonds à Pierrotte, qui le paya par annuités. Une fois seul, le Cévenol donna une telle extension aux affaires qu'en trois ans il eut payé les Lalouette, et se trouva, franc de toute redevance, à la tête d'une belle boutique admirablement achalandée [3].

A. Daudet. *Le Petit Chose.* (Fasquelle, édit.)

---

1. Ne dédaignait rien. — 2. Un cri, un appel monotone qui perçait parmi le brouhaha de la rue. — 3. Ayant de nombreux chalands, c'est-à-dire de nombreux clients.

44. Le bateau de M. Brun.

Panisse, César et M. Brun sont trois amis qui se retrouvent ordinairement au bar tenu par César, sur le vieux port, à Marseille, tout près de la boutique de Panisse, le marchand de toile à voiles. M. Brun est Lyonnais d'origine et s'entend moins à la « galéjade » que César et Panisse. Il a acheté un petit bateau pour la pêche et la promenade, et vient d'entrer chez Panisse pour commander les voiles qui serviront à le gréer.

1. Panisse. — Alors, monsieur Brun, vous l'avez bien vu, ce bateau?

Monsieur Brun. — Eh! oui! Je viens de l'examiner à fond.

Panisse. — Et alors?

M. Brun. — Pour le prix, il me paraît très bien.

Panisse. — Je comprends, dites, qu'il est bien!... c'est un véritable lévrier [1] des mers!

M. Brun, *perplexe.* — Le moteur me paraît bien petit.

Panisse. — Mais c'est bien ce qu'on vous a dit : ce n'est pas un canot à moteur, c'est un bateau à voile avec un moteur auxiliaire. Alors, vous l'avez acheté?

M. Brun. — Eh oui. J'ai donné 300 francs d'arrhes [2].

Panisse. — Alors, je vous fais le jeu de voiles [3] complet, comme convenu.

M. Brun. — Naturellement.

2. Panisse. — Voilà la maquette [4]. (*Il va prendre un petit canot et le met sur le comptoir.*) Tout simple, un joli foc [5] et une voile latine [6]. (*Il regarde le numéro de la maquette.*) N° 24, — et ici j'ai les mesures du bateau. (*Il prend un coupon derrière lui, et en déplie un mètre.*) Et voilà la toile que je vous ai choisie. Touchez-moi ça, monsieur Brun, ça a du corps [7], c'est léger, c'est solide et ça ne mouille pas dans l'eau. Et regardez-moi le grain [8].

(*Il pose sur la toile un petit appareil de cuivre à deux loupes. M. Brun applique son œil sur la première loupe.*)

M. Brun. — Oui, ça me paraît bien, mais c'est un peu raide, vous ne trouvez pas?

Panisse. — Écoutez, monsieur Brun : c'est une voile que vous voulez ou bien un pantalon pour madame? Si c'est pour un pantalon, ne prenez pas ça. Mais, pour une voilure, je vous le conseille : une voile, ça supporte de l'épaisseur. Et puis, cette toile, ça va vous faire des voiles qui vont claquer dans le vent : chaque fois que vous changerez de bord [9], vous allez entendre s'envoler toute une compagnie de perdreaux. (*Il imite le bruit d'une compagnie de perdreaux : « Frrr... Frrr... »*) C'est poétique.

M. Brun. — C'est poétique, mais c'est cher.

---

1. Le lévrier est un chien à grandes pattes, propre à poursuivre le lièvre ; le bateau de M. Brun courra les mers avec autant d'aisance que le lévrier court le lièvre. — 2. Les arrhes, c'est l'argent que l'on donne au moment de la conclusion d'un marché, en avance sur la somme convenue, pour confirmer la décision de l'acheteur. — 3. Je vous vends le jeu de voiles complet, c'est-à-dire l'ensemble des voiles nécessaires au gréement. — 4. La reproduction, en miniature du bateau acheté. — 5. Petite voile triangulaire, placée à l'avant du bateau. — 6. Grande voile, également triangulaire. — 7. C'est résistant. — 8. La manière dont la voile est tissée (la voile est probablement tissée avec régularité, et serrée). — 9. Chaque fois que vous changerez de direction.

Panisse. — Un tout petit, mais un tout petit billet de 1.000 francs. Le plus petit billet de 1.000 francs possible.

M. Brun. — Qu'est-ce que c'est, le plus petit billet de 1.000 francs possible? Un billet de 100 sous?

Panisse. — Ooou ! Non, non ! Je veux dire que, comparé à une voilure, c'est si petit un billet de 1.000 francs, monsieur Brun ! Plié en quatre, c'est rien du tout ! Pensez que pour ce petit bout de papier je vous fais tout ça ! Réellement, c'est un cadeau entre amis.

M. Brun. — Un cadeau, pas précisément. Mais enfin, tout de même...

Il palpe la voile, il réfléchit. Entre César *dans son costume de ville.*

3. Panisse, *un peu ennuyé* [1]. — Té, bonjour, César !

César. — Bonjour, Messieurs !

M. Brun. — Bonjour, César.

César. — Vous achetez des voiles, monsieur Brun?

M. Brun. — Je fais choix d'une voilure pour mon bateau.

César. — Vous avez acheté un bateau?

M. Brun. — Je viens d'acheter le *Pitalugue*, sur les conseils de Maître Panisse.

César, *stupéfait.* — Le *Pitalugue?* Le grand canot blanc?

M. Brun. — Oui, vous le connaissez?

César. — Vous pensez si je le connais ! Mais tout le monde le connaît ici. C'est l'ancien bateau du Dr Bourde. Depuis, il a eu au moins quinze propriétaires !

Panisse, *faisant signe à César de se taire.* — Allons, César, allons !

M. Brun. — Ah ! C'est curieux.

César, *goguenard* [2]. — Oui, c'est curieux. Mais le bateau lui-même est encore bien plus curieux.

M. Brun. — Et pourquoi?

César, *à Panisse.* — Comment, tu ne l'as pas averti?

M. Brun. — Mais de quoi?

César rit.

Panisse, *gêné.* — Écoutez, monsieur Brun. J'ai peut-être oublié de vous dire qu'il est un peu jaloux [3].

M. Brun. — César est jaloux?

Panisse. — Non, le bateau est jaloux. Ça veut dire qu'il penche facilement sur le côté, vous comprenez?

M. Brun, *inquiet.* — Et il penche... fortement?

Panisse, *confiant.* — Non, monsieur Brun, non.

César. — C'est-à-dire que quand on monte dessus, il chavire, mais il ne fait pas le tour complet, non ! Dès qu'il a la quille [4] en l'air, il ne bouge plus. Il faut même une grue pour le retourner du bon côté !

---

1. Parce qu'il redoute que César ne dise la vérité sur le bateau, et n'empêche M. Brun d'acheter la voilure. — 2. Railleur. — 3. Ici, le mot a un sens spécial, et signifie : mal équilibré. — 4. Pièce de bois qui va de la proue à la poupe, et qui est comme l'épine dorsale de la charpente.

M. Brun. — Oh ! mais dites donc? Et ça lui arrive souvent?

Panisse. — Mais non, monsieur Brun. Mais non !

César. — C'est-à-dire que le bateau est célèbre pour ça depuis ici jusqu'à la Madrague [1] et qu'on l'appelle « le sous-marin ».

M. Brun. — Allons, César, vous plaisantez !

Panisse. — Mais certainement qu'il plaisante ! Il est certain que ce bateau a chaviré quelquefois parce qu'il n'était pas lesté [2] comme il faut — et puis, il faut savoir s'en servir, parce que c'est un fait qu'il est jaloux.

M. Brun, *perplexe*. — C'est curieux, parce qu'il n'en a pas l'air.

César. — Oh ! non, il n'en a pas l'air, mais c'est un petit cachottier.

4. M. Brun, *à César*. — Alors vous prétendez que, dès que je mettrai le pied dessus, ce bateau va chavirer?

César. — C'est probable, mais ce n'est pas sûr. Après tout, il a tellement chaviré que peut-être maintenant il en est dégoûté. Il ne voudra plus, té.

M. Brun. — Quelle blague ! Et pourquoi chavirerait-il systématiquement?

César, *sérieux*. — Parce qu'il a une hélice trop grosse pour lui ; elle prend trop d'eau. Alors, si vous forcez la vitesse, au lieu que ça soit l'hélice qui tourne, c'est le bateau, et alors, il se dévire [3].

Panisse, *furieux*. — Mon cher César, tes plaisanteries sont ridicules. Ce bateau-là, M. Brun ne l'a pas fait faire sur commande ; et il ne l'a pas payé au prix d'un canot inchavirable. Il l'a payé 1.500 francs ; c'est une occasion !

M. Brun, *à César*. — Vous ne trouvez pas qu'à ce prix-là, même avec ses défauts, c'est une belle occasion?

César. — Oh ! oui ! C'est une belle occasion de se noyer.

Monsieur Brun, *direct*. — Voyons, Panisse, vous connaissez fort bien ce bateau et c'est vous qui me l'avez fait acheter. Franchement, est-ce que ce bateau chavire?

Panisse, *philosophique*. — Mais, mon cher monsieur Brun, les royaumes chavirent... et nous finirons tous par chavirer au cimetière ! Tout chavire dans la nature et, naturellement, surtout les bateaux.

César. — Et surtout celui-là.

Panisse. — Vous garantir que *le Pitalugue* ne chavirera jamais, je ne peux pas.

César. — Oh ! que non !

Panisse. — Ce sont les risques de la navigation. Si vous voulez aller sur la mer sans aucun risque de chavirer, alors n'achetez pas un bateau : achetez une île !

César. — C'est ça, achetez le château d'If [4] et Panisse vous fera les voiles !... M. Brun, capitaine du Sous-Marin ! Ah ! on vous a bien embarqué, monsieur Brun !

5. M. Brun, *piqué*. — Mon cher César, depuis un quart d'heure, vous essayez de me mettre en boîte [5]. Eh bien, permettez-moi de vous dire que ça ne prend pas.

---

1. Faubourg usinier au bord de la mer, à 5 ou 6 km de Marseille. — 2. Mal chargé. — 3. Terme marseillais : il se retourne. — 4. Le château d'If est construit sur une petite île, à l'entrée du port de Marseille. — 5. De vous moquer de moi.

Panisse. — Bravo !

M. Brun, *qui se monte.* — D'ailleurs, pour couper court à toutes ces galéjades [1], je vais l'essayer immédiatement, je m'en vais le sortir du port ... J'ai vu ce bateau-là, je l'ai examiné, je l'ai jugé. D'après sa ligne, sa coupe, son gabarit [2], ce bateau-là ne peut pas chavirer, il ne chavirera pas. Et pourtant je vais faire tout mon possible pour le faire chavirer.

César. — Allez, monsieur Brun, ne forcez pas votre possible : Ça se fera tout seul. Vous savez nager?

M. Brun. — Mon cher César, je suis heureux de vous donner la preuve de la confiance que j'ai dans ce bateau : je ne sais pas nager du tout.

César. — Alors, adieu, M. Brun !

M. Brun. — Comment, adieu?

César. — Nous nous reverrons au ciel...

M. Brun hausse les épaules.

Marcel Pagnol. *Fanny II,* 2 et 3. (Fasquelle, édit.).

---

44 bis. Naïveté.

Le petit Pierre a accompagné sa mère à l'épicerie et, rentré à la maison, il imite les demoiselles de magasin, et empaquette des tablettes de chocolat imaginaires.

Donc, j'enveloppai, je cachetai, je servis la clientèle innombrable, femmes, enfants et vieillards. Mais quand il s'agit de faire la dame âgée et respectable, préposée à la caisse [3], je me trouvai soudain embarrassé. En cette conjoncture [4], je sortis du magasin et allai demander à ma chère maman un éclaircissement sur le point qui restait obscur pour moi. J'avais bien vu la dame âgée ouvrir son tiroir et remuer des pièces d'or et d'argent; mais je ne me faisais pas une idée suffisamment exacte des opérations qu'elle effectuait. Agenouillé aux pieds de ma chère maman qui, dans sa bergère, brodait un mouchoir, je lui demandai :

— Maman, dans les magasins, est-ce celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent ?

Maman me regarda avec une surprise qui lui arrondit les yeux et lui fit remonter les sourcils, et sourit sans me répondre. Puis elle demeura pensive. Mon père entra, en ce moment, dans la chambre :

— Mon ami, lui dit-elle, sais-tu ce que Pierrot vient de me demander?... Tu ne le devinerais jamais... Il m'a demandé si c'est celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent.

— Oh! le petit nigaud! fit mon père.

Anatole France. *Le petit Pierre.* (autorisé par Calmann-Lévy, édit.)

---

1. A toutes ces plaisanteries marseillaises. — 2. Sa structure, ses proportions. — 3. La dame chargée de tenir la caisse — 4. En cette circonstance.

GRAMMAIRE

Adjectifs démonstratifs — adjectifs possessifs.

1. **Les adjectifs démonstratifs** sont : ce, cet, cette, ces, qui peuvent se combiner avec les particules *ci*, pour désigner ce qui est rapproché, et *là*, pour désigner ce qui est éloigné : ces jours-ci ; en ce temps-là.

2. **Les adjectifs possessifs** sont :

	Un seul possesseur			*Plusieurs possesseurs*		
Masc. sing.	mon	ton	son	notre	votre	leur
Fém. sing.	ma	ta	sa	notre	votre	leur
Pluriel	mes	tes	ses	nos	vos	leurs

Exercices de grammaire.

1. Copiez le texte suivant et soulignez d'un trait les adjectifs démonstratifs, de deux traits les adjectifs indéfinis.

Entrepôts. — Cette maison d'alimentation avait ses entrepôts près de la gare. Un guide nous les fit visiter : « Ces caisses empilées, nous dit-il, ces montagnes de sacs, cet entassement de fûts, ce sont les approvisionnements de nos deux cents magasins pour quatre ou cinq mois. — D'où viennent toutes ces marchandises? — De France, pour une bonne part ; par exemple, le vin, la farine, les pâtes, le sel, le sucre .... Mais le Brésil nous envoie son café, les pays méditerranéens leurs fruits, la Chine son thé, les colonies leur cacao, leur poivre ou leur vanille. Tous les pays du globe contribuent ainsi à notre entretien : le coton de vos tabliers vient des États-Unis, comme l'essence de cette auto ; la laine de votre habit a sans doute été tondue sur le dos de moutons d'Australie et le cuir de vos souliers vient peut-être des pampas de l'Argentine. »

2. Analysez les cinq premiers adjectifs possessifs et les cinq premiers adjectifs démonstratifs du texte ci-dessus.

3. Employez l'adjectif démonstratif, au singulier et au pluriel, devant les noms et adjectifs suivants que vous ferez accorder : (Attention au genre de certains noms !)

honnête commerçant ; habile et discret employé, (employée) ; hardi mais imprudent négociant ; importateur avisé ; ascenseur rapide ; produit colonial (denrée) ; étalage banal ; moyen légal ; entrepôt général ; accord international (exposition) ; horloge ancien ; artère très animé ; oasis lointain ; nouveau épisode ; incendie dévastateur ; orifice béant ; acide concentré.

4. Corrigez les phrases suivantes, en supprimant l'adjectif possessif qui a été employé à tort :

J'ai mal à *ma* tête. — Je rentre à *ma* maison. — J'ai pincé *son* oreille. — Il a fait couper *ses* cheveux. — En tombant il a cassé *sa* jambe et a failli rompre *son* cou. — Le chien bondit sur le malfaiteur et sauta à *sa* gorge. — Je suis arrivé dans cette ville et j'ai fait *son* tour. — Cette montagne est haute ; *son* ascension est difficile. — Ce village est petit, mais *son* séjour est agréable.

5. Analysez les propositions du § 1 de la lecture nº 43, *Les débuts de Pierrotte*, depuis : En arrivant à Paris ..., jusqu'à : douze francs par mois.

6. **Conjugaison.** — Mode conditionnel, temps présent.

Conjuguez au présent du conditionnel : finir, voir, recevoir, cueillir (je cueillerais) ; courir et mourir (attention ! je courrais, je mourrais).

7. Conjuguez au présent, au passé simple, au futur du mode indicatif et au présent du mode conditionnel :

acheter, préférer (Attention ! au futur et au conditionnel, l'accent aigu de l'avant-dernière syllabe *fé* est conservé : je préférerai, je préférerais).

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

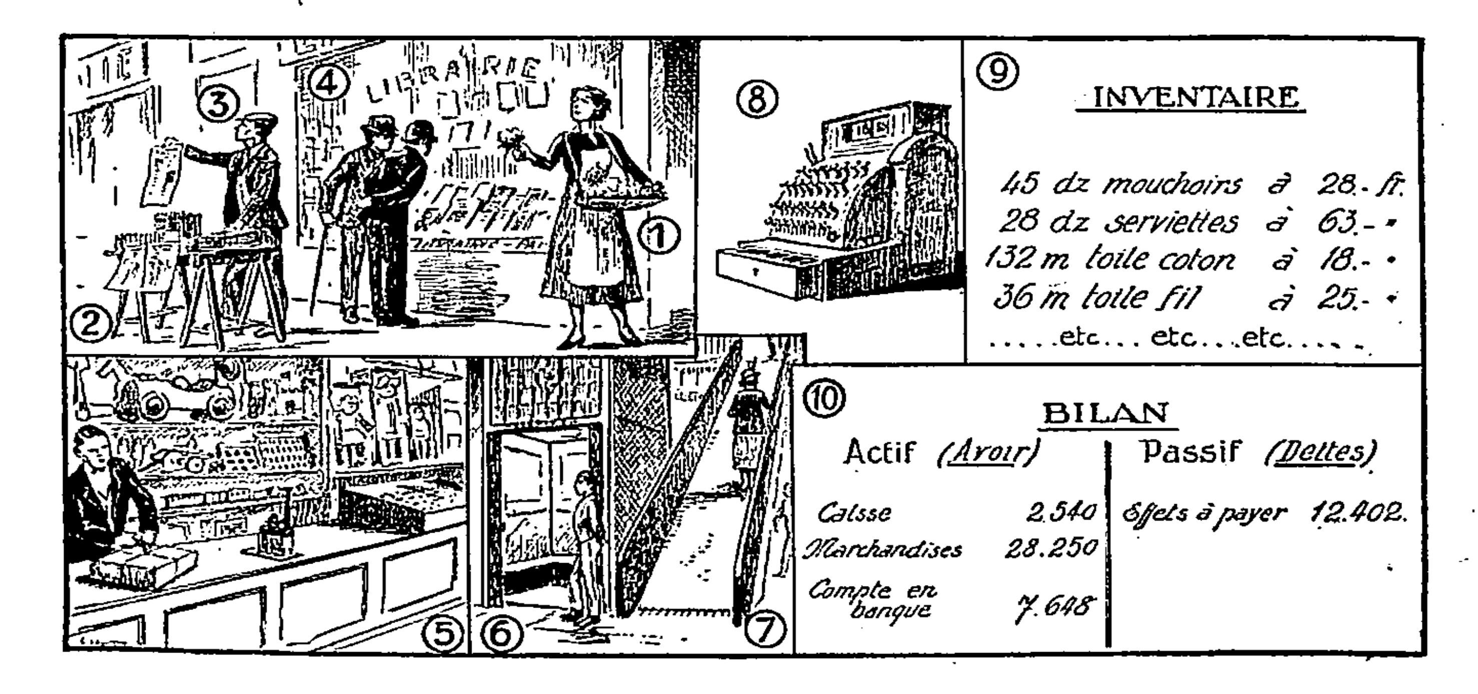
A. *Les débuts de Pierrotte.*— 1. Qui sont les Pierrotte? D'où viennent-ils? — 2. Quels détails prouvent que l'arrivée de Pierrotte à Paris remonte à une époque déjà éloignée? — 3. Comment Pierrotte se rend-il populaire? — 4. Quelles sont les étapes successives de la fortune de Pierrotte? — 5. Retrouvez et expliquez : s'égosiller, suppléer, fonds.

B. *Le bateau de M. Brun.* — 1. Qui a conseillé à M. Brun d'acheter le *Pitalugue?* Dans quelle intention? — 2. De quoi doit se composer la voilure du *Pitalugue?* — 3. L'expression : C'est un petit cachottier (§ 3), est amusante, parce qu'... — 4. M. Brun, vexé, ne veut pas *se laisser mettre en boîte,* expression vulgaire qui signifie ... ; aussi il montrera qu'il est capable de ... — 5. César termine par une réplique comique ; laquelle? Cette réplique pourrait être un avertissement tragique si ... ; mais ...

C. *Naïveté.* — 1. Relevez les phrases où sont employés les mots *éclaircissements, bergère.* Donnez un synonyme à chacun d'eux. — 2. Pourquoi le père qualifie-t-il son fils de *nigaud?*

2. Vocabulaire illustré.

Le commerce ou le négoce, le commerçant, le négociant, le fonds de commerce, l'éventaire (1), le tréteau (2) du camelot (3), la boutique, le magasin, la vitrine (4), le rayon ou comptoir (5), l'ascenseur (6), le tapis roulant (7), la caisse-enregistreuse (8), l'inventaire (9), Le bilan (10), dresser son bilan, déposer son bilan, la faillite.



3. Vocabulaire étymologique.

Préfixes.

ex, qui devient **es, ef, é,** marque l'éloignement ou la privation :
exporter, effeuiller, essouffler.

con, com, col, cor, co signifient avec :
concitoyen, collaborer, coopérer.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Échanger des marchandises contre de l'argent, c'est faire du ... Le commerce ou ... est le travail du ... ou du ... Il y a une grande variété de commerçants : ... (énumérez-en quelques-uns). On vend des couteaux chez le ... ; des chapeaux ... ; des produits chimiques ou drogues ... ; des lunettes ... ; des objets en fer, en fonte .... Mais dans un grand bazar ou grand magasin ... (montrez qu'il y a cent magasins en un seul). — Un fon... de commerce est plus ou moins bien achalandé, c'est-à-dire ... — Chaland est synonyme de ... Ne confondez pas éventaire et inventaire (expliquez ces deux mots). — Chaque année, le commerçant dresse son bilan (expliquez ...). Le commerçant qui ne peut plus payer ses fournisseurs doit déposer son ... au tribunal de commerce.
2. Employez le préfixe ex (é, es, ef).
Enlever les *feuilles* d'une branche, c'est ... — Rendre *borgne* ... — Répandre de la clarté, rendre *clair,* c'est ... — Ôter les *chenilles* ... — Causer une *frayeur* ... — Rendre une pointe *mousse* ... — Sortir les pois de leur *cosse* ... — Défaire un tissu fil par *fil* ... — Enlever les *pierres* d'un jardin ... — Réduire en *miettes* ... — Chasser quelqu'un de sa *patrie* ... — *Tirer* le charbon de la terre ... — Enlever la *crème* ... — Dépouiller quelqu'un de sa *propriété* par voie légale ...
3. Expliquez les mots suivants en faisant ressortir le sens du préfixe :
un coaccusé, un cohéritier, coopérer, collaborer, un commensal (*mensa,* la table), un compatriote, un concitoyen, un condisciple, un compagnon (*ou* un copain).
4. **Homonymes.** — Employez les homonymes suivants dans une phrase qui en fera apparaître le sens : fond, fonds, font, fonts (*les fonts baptismaux*) — air, aire, hère, ère, erre — are, arrhes, art.
5. **Charade.** — Mon premier enveloppe la noix ; mon second, première voyelle ; même lettre est mon troisième ; et mon tout, mélange de voix : en bon français, le ... (*Lect.* 43, § 2).

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : la carriole, un finaud, la négligence, le brouhaha, une mélopée, compréhensible — les arrhes, goguenard, un cachottier, une galéjade.
2. Préparez le texte n° 43, *Les débuts de Pierrotte.*
3. Mettez au temps indiqué les verbes du texte suivant :
Le bazar ambulant. — La voiture d'un camelot, une voiture à bras (s'arrêter, *p. comp.*) dans la rue du village. Le camelot (tirer, *p. comp,*) la toile *ciré* qui la (recouvrir, *imp.*), et aussitôt des *couteau,* des *ciseau,* de *petit fusil,* des pantins, des soldats de bois et de plomb, des flacons d'odeurs, des *pain de savon,* des *image peint,* mille *chose éclatant* (réjouir, *p. comp.*) les regards des hommes, des femmes et des enfants. Pierre et Jacques en (rougir, *p. comp.*) de joie. Tout ce qui (être, *pr.*) dans cette voiture leur (sembler, *imp.*) précieux et beau. Mais les objets qui *leur* (sembler, *imp.*) les plus *désirable,* c'(être, *imp.*), les objets *inconnu* dont ils ne (pouvoir, *imp.*) comprendre ni le sens, ni l'usage. C'(être, *imp.*) par exemple, les boules *poli* comme des miroirs qui (refléter, *imp.*) leurs visages avec des déformations risibles ; c'(être) les images d'Épinal *couvert* de figures plus *vif* que les figures *naturel;* c'(être) les étuis et les boîtes (contenir, *p. présent*), des choses inimaginables.

A. France. (Librairie Hachette, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — Employez le mot qui convient, et justifiez son emploi : Le *Pitalugue* marche (excessivement, extrêmement) bien ; — sa voilure n'est pas (conséquente, importante). — César est (spiritueux, spirituel), c'est-à-dire qu'il a beaucoup (d'humour, d'esprit). — Avez-vous remarqué la (largesse, largeur) de cette chaloupe? — Panisse n'a pas besoin de (gérant, régisseur) : il dirige lui-même son commerce. — Vous ne devriez pas (lécher, licher) les timbres. — On paie ses impôts chez le (précepteur, percepteur). — On (rémunère, énumère) par un pourboire les services supplémentaires d'un domestique d'hôtel.

2. **Imitons.** — *A force de belle humeur et de vaillance, cette courageuse montagnarde finit par séduire ses patrons* (Lect. 43, § 1). Complétez, sur ce modèle : A force ..., Pierrotte parvint à rendre l'argent emprunté — ..., César finit par faire naître, chez M. Brun, le désir d'essayer le *Pitalugue.* — A force d'application, l'élève le moins intelligent ... — A force de jouer des coudes, nous ...

II. — Les lettres.

La lettre familière. — Vous en avez déjà écrit : il y faut du *naturel* et de la *sincérité.*

3. Voici le début d'une lettre d'E. Quinet, le grand historien, alors enfant, à sa mère :

Je ne savais pas pourquoi tu tardais tant à m'écrire, ma chère maman, et je craignais que tu ne m'oublies. J'ai été très triste lorsque j'ai vu que tu avais souffert. J'espère que tes douleurs sont finies : apprends-moi si mes espérances sont fondées.

Tu es bien bonne de t'occuper de me faire des bas ; je t'en remercie beaucoup. Je prends régulièrement mes leçons de violon. J'ai déjà dîné une fois chez ma bonne maman (ma grand'mère) et elle m'a encore invité ...

Quels sentiments simples exprime l'enfant dans cette lettre?

Cependant, un sentiment ne paraît pas très naturel ; lequel? — Une expression paraît recherchée ; laquelle? et par quoi la remplaceriez-vous?

4. Supposez que César, absent de Marseille, ait appris que M. Brun veut acheter le *Pitalugue* et qu'il lui écrit pour l'en dissuader. En vous inspirant des §§ 3 et 4 de la lect. 44, rédigez le passage dans lequel il exposera ses arguments. Concluez et terminez par une formule amicale.

5. Écrivez très soigneusement l'adresse de cette dernière lettre.

6. **De l'ordre!** — La lettre de César est achevée, et l'adresse écrite ; que reste-t-il à faire?

7. Vous arrivez devant un magasin ; lequel? Avant d'entrer, vous examinez la vitrine ; qu'y voyez-vous? A l'intérieur, et en attendant votre tour d'être servi, dites ce que vous observez. « Vous désirez? ... »

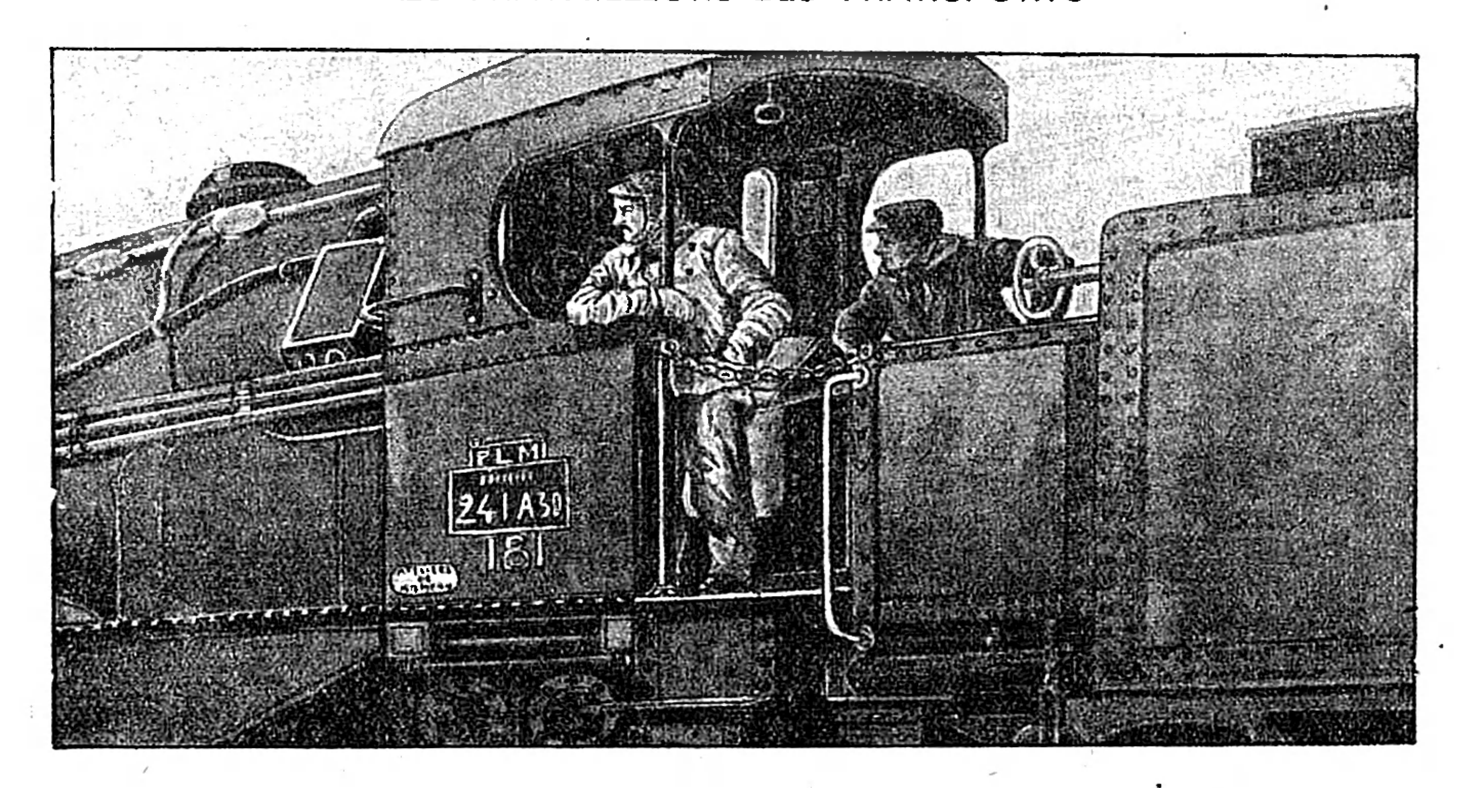
III. — Sujets de devoirs.

8. Vous envoyez vos vœux de Nouvel an à un de vos anciens camarades qui a quitté votre ville ou votre village (1° les souhaits ; 2° des nouvelles de l'école et du village).

9. Vous écrivez à une sœur (ou à un frère, ou à un proche parent) qui vit dans une localité éloignée pour lui donner des nouvelles de la maison.

10. Rédigez (10 cm × 8 cm) la réclame illustrée de la maison Panisse, voiles et cordages.

Une voiture automotrice.



45. Mécanicien et chauffeur.

I. Quand sur le coup de 21 h. 27, Gangnard, mécanicien de la 241 A 30, eut soudé sa lourde Mountain [1] au convoi remorqué de Paris à Laroche [2] par une Pacific [3] à l'allure endiablée, il s'essuya machinalement les mains à un morceau de toile à sac, tira son oignon [4] et regarda l'heure.

Sur le quai, un employé s'avança :

— Hé, Gangnard, onze voitures, 536 tonnes.

Cinq cent trente-six tonnes : le poids du train. Ce n'était pas excessif. Gangnard l'écrivit soigneusement à la craie sur un petit recoin de tôle et attendit. Pas longtemps. Un coup de sifflet long lui dit que l'heure était venue. Il la vérifia à son oignon, tira légèrement sur le régulateur [5] et démarra.

Alors Maubian, chauffeur, manifesta sa présence. Un coup d'œil au manomètre [6] pour voir si la pression était bonne, une pesée sur le contrepoids d'entrée de foyer, et au travail. Bien assis sur les jambes, son grand torse courbé, il prit la courte pelle et chargea le feu d'un mouvement précis et calculé, répartissant le combustible, le dispersant selon les lois d'une technique qui n'a jamais été écrite, mais qu'un bon chauffeur ne doit pas ignorer. Puis ses sept ou huit pelletées enfournées — 100 kilos de charbon — le contrepoids redressé, Maubian prit sa lance d'arrosage et doucha la houille du tender.

---

1. D'un mot anglais qui signifie *montagne*. Type de locomotive puissante, utilisée dans les parcours accidentés. — 2. Gare importante, à mi-chemin entre Paris et Dijon. — 3. Autre type de locomotive, pour les parcours rapides sur terrain plat. — 4. Sa grosse montre. — 5. Pièce qui commande le passage de la vapeur, de la chaudière aux cylindres. — 6. Appareil à cadran, qui indique la pression de la vapeur.

2. Et la course commença dans le silence des hommes et dans le bruit des choses. Le long corps d'acier de la machine mangeait méthodiquement sa part de rails à chaque tour de ses huit grandes roues motrices. Gangnard ne disait mot, partageant ses regards entre les feux clignotants des signaux, qui sont les phares du mécanicien, et son indicateur de vitesse. Maubian, lui, revenait au manomètre, pesait sur le contrepoids, puis reprenait sa pelle et sa lance.

Ainsi s'accomplissait la mission réglementaire : Maubian faisait de la vapeur, Gangnard l'utilisait, et la machine tirait, tirait.

Et durant les 160 kilomètres du parcours qui joint Laroche à Dijon, tout au long de la rampe si longue et si dure, dont le tunnel de Blaisy marque le sommet, puis dans le serpentin que la voie dessine entre les derniers contreforts du plateau de Langres et la vallée de l'Ouche [1], le convoi connut toutes les marches, prenant les côtes en force et les descentes en vitesse, pour finir, en gare de Dijon, à cette allure majestueusement lente des trains sûrs d'eux-mêmes, et qui s'arrêtent parce qu'ils veulent bien s'arrêter.

3. Alors, en attendant qu'on le décroche, Gangnard regarda le quai et peut-être les voyageurs. A grands coups de ringard, Maubian fourragea scrupuleusement dans le foyer, préparant l'évacuation des mâchefers. Depuis longtemps, depuis Blaisy, terminus de la montée, il avait laissé tomber la pression. La course était finie. On allait remiser la machine et casser la croûte.

Cédant la place, la 241 A 30, suivie de son seul tender, prit le chemin du dépôt. Sur sa droite un train passa, la gagnant de vitesse : le sien, qui maintenant filait sur Lyon, Marseille, Vintimille. Gangnard ni Maubian ne le regardèrent. A quoi bon?

Enfin, la machine stoppa ; il était minuit sonné. Son labeur était terminé, mais point celui de ses maîtres. Avec délicatesse et précision, Maubian arrangea « son » feu. Grimpé sur la longue bête de tôle, Gangnard, éclairé par un méchant quinquet [2], graissa le brutal et sûr mécanisme.

4. Après quoi, quand tout fut en ordre, les mains noires et huileuses essuyées une fois encore au morceau de toile à sac, les deux hommes prirent dans un coffre du tender leurs grands paniers de provisions au ventre rebondi et aux anses doubles et, pour la première fois depuis le départ, commencèrent à parler. Le repos de la coupure [3] débutait : une grande heure durant laquelle on pourrait manger dans le réfectoire peuplé d'autres « gueules noires » et s'allonger sur un lit de camp.

Après quoi, la course reprendrait dans l'autre sens. De Dijon à Laroche Gangnard et Maubian sur la 241 A 30 ramèneraient un autre rapide. Venant d'où? Peu importe.

— Quel poids? dirait simplement Gangnard.

R. Chenevier. *Ceux du rail.* (Illustration du 6 octobre 1934.)

---

1. Petite rivière (affluent de la Saône) qui passe à Dijon. — 2. Par une lampe qui éclaire mal. — 3. Intervalle de temps entre le voyage d'aller et celui de retour.

46. Saint Claudius.

1. C'était un parfait serviteur, toujours calme, toujours souriant, toujours dévoué, prêt à faire chaque jour une heure supplémentaire sans rechigner [1].

2. Le soir, quand tout le monde était parti, il restait un bon moment à se promener dans l'atelier, à ramasser un écrou qui luisait dans une flaque d'huile, à pousser du pied un outil oublié. Il était là dans son élément. Sorti du grand hall, il se sentait dépaysé et il ne tardait pas à manger sa soupe et à aller se coucher pour ne penser à rien, tandis que sa femme allait et venait et endormait les gosses. Du samedi soir au lundi matin, il errait chez lui comme une âme en peine, se précipitant à la fenêtre dès qu'il entendait le bruit d'un camion sur le pavé et annonçant à haute voix :

— C'est un Robert... c'est un Lital ... c'est un de ces sales Safety [2].

3. Quand un client tombait en panne la nuit et venait sonner au Central Garage, Prosper le concierge s'habillait en grognant et allait chercher Claudius. Il ne lui serait jamais venu à l'idée d'aller chercher Henri ou l'un des ouvriers dont il avait pourtant les adresses. L'autre ouvrait les cadenas du magasin, choisissait ses pièces dans les casiers, en marquant tout sur un bout de papier d'emballage, de sa grosse écriture maladroite. Puis il se mettait à l'ouvrage à la lueur d'une baladeuse [3] aidé par le chauffeur du camion. A l'aube, après la nuit entière passée à travailler, il avalait deux tasses de café au bistrot [4], faisait sa toilette au poste de lavage et s'asseyait devant le portail, sur une borne, pour attendre la rentrée des ouvriers.

4. Quand sa fille avait eu le croup, un soir à onze heures, on était venu le chercher au moment où le docteur préparait ses ampoules de sérum antidiphtérique [5], et il était allé prendre en remorque, sous la pluie, le camion de Gérard et lui avait ainsi sauvé son chargement de sucre. Le jour de la première communion de sa nièce, Brun, le gros transporteur de primeurs, était venu le chercher lui-même avec sa Talbot et l'avait emmené, en faux-col empesé et en souliers vernis, serré dans son complet de noce aux manches trop courtes, pour choisir en magasin des disques d'embrayage [6].

5. De tels hommes, vestiges d'une époque disparue où l'on travaillait avec dévouement pour sa « boîte [7] » et pour l'amour du métier, sont rares aujourd'hui. Claudius y avait gagné une certaine popularité auprès de tous les camionneurs de la région. Certains ne voulaient s'adresser qu'à lui et tournaient ostensiblement [8] le dos à Henri dès qu'il s'approchait d'eux. La plupart abusaient de lui et rigolaient dans son dos quand il refusait les pourboires avec une dignité comique. Soledad, la fille du concierge, l'avait baptisé un jour : « Saint Claudius ».

Jean ALLU. *La Créole du Central Garage.* (Presses Universitaires de France.)

---

1. Sans protester avec mauvaise humeur. — 2. Marques supposées de camions. — 3. Lampe électrique fixée au bout d'un long fil, et qu'on peut aisément déplacer. — 4. Nom vulgaire, pour désigner un cafetier. — 5. Liquide préparé avec le sang d'un animal vacciné contre la diphtérie, et que l'on injecte au malade pour le guérir. — 6. Pièces qui mettent en communication le moteur et les organes de propulsion, qui servent à *embrayer* ou à *débrayer*. — 7. Sa maison. — 8. D'une manière ostensible, bien marquée, et qui traduit de façon évidente les sentiments.

47. Où donc est l'aéroport ?

1. J'étais allé hier soir vers 17 heures au Bourget à la rencontre d'un avion qui arrivait du Nord. C'était le dernier avion attendu. Le brouillard sur Paris couchait un matelas d'ombre qu'aucun souffle ne déplaçait et qui accentuait le crépuscule. Ténèbres plus indécises que la nuit.

— Plafond [1] de soixante mètres, l'atterrissage ne sera pas commode — chuchotaient près de moi des silhouettes.

2. A 17 h. 30, la T. S. F. signalait l'avion ; à 17 h. 40, on l'entendit. La campagne obscure s'éclaira pour le recevoir ; au ras du sol, les projecteurs sur roues balayèrent l'herbe et l'aire [2] de ciment. Au-dessus, le phare à éclipses [3] tournait, lançait sa brasse lumineuse, dont la brume anéantissait aussitôt l'effet. Les têtes des douaniers, des porteurs à casquette américaine, des mécanos, des gamins du Bourget, massés devant l'aérogare, se renversèrent. L'avion passait au-dessus du dôme nocturne [4]. Chaque explosion était discernable [5]. Allait-il couper les gaz ? Non. La musique se soutint, se prolongea, diminua, disparut.

3. — ... N'a rien vu, dirent, près de moi, les pilotes.

Leur journée finie, un petit sac à la main, ils causaient avec les hommes de la radio. Tous avaient passé cette journée quelque part en Europe, à Londres, à Anvers, à Vienne, à Marseille, à Hambourg, et ils attendaient l'heure du cinéma, boulevard Rochechouart.

Vers 18 h. 15 (l'avion était repassé trois fois sans nous repérer), je distinguai leur inquiétude...

— Il doit leur rester de l'essence pour une demi-heure, fit un pilote habitué à la ligne.

Au-dessus, l'avion aveugle tâtonnait, fouillant la nuée, perdu dans l'ombre grasse et glacée...

4. On avança une machine lance-fusées. Un artificier amorça les pétards. Emmanchées au bout d'un bâton, les chenilles d'or frémissaient sous la torche, tremblaient, voulaient se libérer..., crevaient soudain en un abcès d'étincelles rouges, défonçaient le noir, touchaient le ciel de brume, s'y perdaient comme au contact de l'eau, pour réapparaître très haut en illuminant l'aérogare d'un éclat verdâtre, désespéré, celui des attaques de nuit [6].

— Dans une demi-heure, dit près de moi une ombre casquée, il leur restera à se poser en douce sur le Sacré-Cœur ou sur l'Opéra [7]...

5. Enfin, les nuées se défirent. Une lune bleue, très pâle, un fantôme de lune plutôt ; aussi vite disparue qu'aperçue... — Un trou ! pensai-je. S'ils avaient la veine de passer au-dessus en ce moment...

Silence. Nous dressons l'oreille. Le ronron de fer approche. A nouveau la lune. Et puis, soudain, une lumière, une toute petite étoile qui court, mais qu'on devine humaine, n'appartenant pas au ciel. L'artillerie des fusées s'élance au-devant d'elle.

---

1. Le plafond de brouillard est à 60 m au-dessus du sol ; au-dessus de cette limite, on ne voit rien. — 2. La surface de ciment bien plane (comme une aire à battre le blé) destinée à l'atterrissage des avions. — 3. Phare qui lance sa lumière par intermittences. — 4. Du couvercle de brouillards. — 5. Pouvait être entendue, discernée. — 6. Les fusées de l'aéroport rappellent à l'auteur d'autres fusées : celles que, pendant la guerre, on lançait pour prévenir les attaques de nuit. — 7. Réflexion familière qui signifie : ils se poseront n'importe où, sur l'église du Sacré-Cœur ou sur l'Opéra.

— Inutile ! Du moment que nous les voyons, ils nous ont vus !

— Attendez ! ils ne sont pas encore sortis du bal [1]...

6. Tout rentre dans l'invisible, mais seulement pour quelques secondes. Par le trou, l'avion a pu apercevoir le Bourget, le phare à éclipses. Il a viré, réduit, puis coupé les gaz. A l'autre bout du champ, maintenant, il crève le plafond et descend par une trappe de nuages [2] ; ses fenêtres de mica captent une lueur et nous la renvoient.

7. L'avion s'avance vers nous, roulant aussi doucement qu'une auto au ralenti, et s'arrête ; la porte s'ouvre. Couloir mal éclairé de la carlingue. Une valise, puis une main, puis un bras ; l'ami que j'attendais apparaît, descend, souriant. J'ai raison de retenir mes effusions, car il ne se doute de rien, il n'a rien compris.

— Vous avez perçu nos fusées? lui demande-t-on.

— Quelles fusées?... Non, je ne regardais pas par la fenêtre. Je lisais.

8. Le pilote descend à son tour, sans un mot ; il est très calme. Il voit, l'entourant, les représentants de la Compagnie ; il voit ses camarades vêtus de cuir, tous les mécanos en blanc, et se taisant, parce qu'ils savaient que dans les réservoirs il y avait pour une demi-heure d'essence (mais ça, c'est du service, ce n'est l'affaire ni des badauds, ni des voyageurs et autres colis). Il regarde alors un copain et lui dit simplement :

— T'as pas une pipe?

Paul Morand. *Flèche d'Orient.* (Copyrigth by Gallimard)

---

48. La Tortue et les deux Canards.

1. Une tortue était [3], à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

2. Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
« Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple ; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse [4] en fit autant. » On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.

---

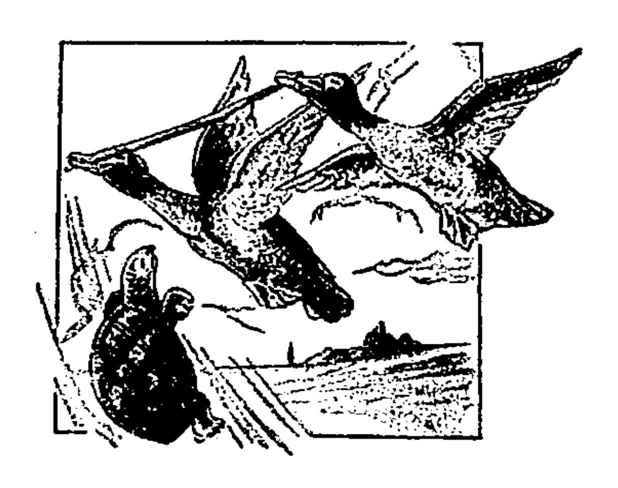
1. Ils ne sont pas encore tirés d'affaire. — 2. C'est comme s'il empruntait une porte de nuages, ouverte dans le plafond. — 3. Il était une tortue, à la tête légère, c'est-à-dire peu raisonnable. — 4. Le héros de l'*Odyssée* qui, après la guerre de Troie, mit dix ans à regagner Ithaque, son pays natal, et connut toutes sortes d'aventures.

Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
« Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise. »
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.

3. La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement [1] au milieu de l'un et l'autre oison.
« Miracle ! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
— La reine ! vraiment oui : je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion [2] de sa perte fut cause.

4. Imprudence, babil et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage ;
Ce sont enfants tous d'un lignage [3].

La Fontaine.



1. Juste à égale distance des deux oisons. — 2. Manque de discrétion, c'est-à-dire, au sens ancien du mot, manque de réserve. — 3. La Fontaine veut dire que tous ces défauts : imprudence, babil ou bavardage, etc., sont comme des enfants d'une même *lignée*, qu'ils sont parents.

GRAMMAIRE

Adjectifs indéfinis — Adjectifs numéraux.

1. **Les adjectifs indéfinis** sont : aucun, autre, certain, chaque, divers, maint, même, nul, plusieurs, quel, quelconque, quelque, tel, tout. Ils s'accordent avec le nom auquel ils se rapportent.
2. **Les adjectifs numéraux cardinaux** indiquent le nombre : un, deux, mille... Ils sont invariables. On écrit cependant : quatre-vingts, deux cents.
3. **Les adjectifs numéraux ordinaux** indiquent le rang : premier, millième... Ils s'accordent avec le nom auquel ils se rapportent.

Exercices de grammaire.

1. Faites accorder les adjectifs indéfinis en italique et écrivez les nombres en lettres :

On pourrait dire : *tel* mécanicien, *tel* machine, comme on dit : *tel* père, *tel* fils : *tel* mère, *tel* fille ; *tel* parents, *tel* enfants. — Nous avons traversé *plusieurs* fleuves, *divers* rivières et *maint* ruisseau. *Certain* avions commerciaux font maintenant plus de 400 kilomètres à l'heure, soit plus de 6000 mètres à la minute. *Quel* randonnée projetez-vous? dans *quel* contrées? vers *quel* hémisphère? Dans *quelque* années, on pourra le *même* jour déjeuner au pôle et dîner à l'équateur. *Maint* gens se grisent de vitesse : je me contente de faire une moyenne de 60 kilomètres à l'heure, sur bonne route. *Nul* part, je ne dépasse 80 kilomètres. — Dessinez trois triangles *quelconque*.

2. Analysez les adjectifs indéfinis et les adjectifs numéraux des cinq dernières phrases ci-dessus.

3. Quelque, même, tout, adjectifs indéfinis et variables, ou adverbes et invariables.

Nous partirons dans *quelque* jours ; nous visiterons *tout* l'Algérie ; nous verrons *même quelque* oasis. — *Quelque* hardis qu'ils soient, *tout* les aviateurs ne peuvent traverser les Océans. — Les *même* appareils ne peuvent servir à *tout* les usages. — Ils furent *tout* étonnés de se retrouver encore ensemble. — Ils sont *tout* yeux et *tout* oreilles. — Il a *quelque* soixante ans. — Nous connaissons *tout* les communes de ce canton et *même* les hameaux. Et cependant nous sommes *tout* heureux de les revoir. — Nous visiterons ces fermes, *quelque* éloignées qu'elles soient.

4. Quel que soit, quelle que soit, quels que soient, quelles que soient.

... le temps ; ... l'heure ; ... les moyens ; ... circonstances. — ... la distance, nous la franchirons ; ... nos occupations, nous vous écrirons. — ... la longueur et le poids du train, le mécanicien doit arriver à l'heure. — Ils chantent ... leur chagrin, ... leur misère ; ... leurs ennuis. Ils s'arrêtent ... l'heure et le lieu ; ils repartent ... la longueur de la route et l'état des chemins. — A la frontière on arrêta toutes les voitures, ... fussent leur marque et leur nationalité.

5. **Conjugaison.** — Conjuguez au passé du mode conditionnel : avoir, être, regarder, finir, partir, s'envoler.

6. Lisez les phrases suivantes aux diverses personnes du passé du conditionnel. Écrivez-les ensuite à la 1re personne du singulier et à la 1re personne du pluriel :

Si j'avais voulu devenir mécanicien, il m' (falloir) un long stage. Je (entrer) dans un atelier de réparations comme ajusteur ; j'(être) ensuite apprenti-chauffeur, puis chauffeur. Pendant plusieurs années j' (charger) les foyers. Je (conduire) ensuite des machines dans les gares et sur les petites lignes. Je (devenir) élève-mécanicien et, après un long stage, j' (obtenir) enfin le titre de mécanicien.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Mécanicien et chauffeur.* — 1. Retrouvez dans le texte et expliquez : tender, ringard, mâchefer. — 2. En quoi consiste le rôle du chauffeur? Et celui du mécanicien? — 3. En vous aidant d'une carte sur laquelle vous repérerez les altitudes, tracez approximativement le profil du parcours Laroche-Dijon ; vous n'oublierez pas de placer Blaisy et l'Ouche ! — 4. Que signifie la 1re phrase du § 3?

B. *Saint Claudius.* — 1. Que vous apprend le § 1 sur Claudius? Et le § 2? — 2. Comment comprenez-vous qu'il ait *sauvé* le chargement de sucre de Gérard? — 3. Comment Claudius est-il considéré par les clients? — 4. Expliquez *hall* (§ 2), *vestiges* (§ 5).

C. *Où donc est l'aéroport ?* — 1. Où se passe la scène? A quelle heure? Par quel temps? — 2. Que signifient les mots ou expressions : silhouette (§ 1), porteurs (§ 2), artificier (§ 4), couper les gaz (§ 6), carlingue (§ 7)? — 3. Expliquez la 3e phrase du § 3 : *Tous avaient passé* ... etc. — 4. Les fusées (§ 4) servent à ....

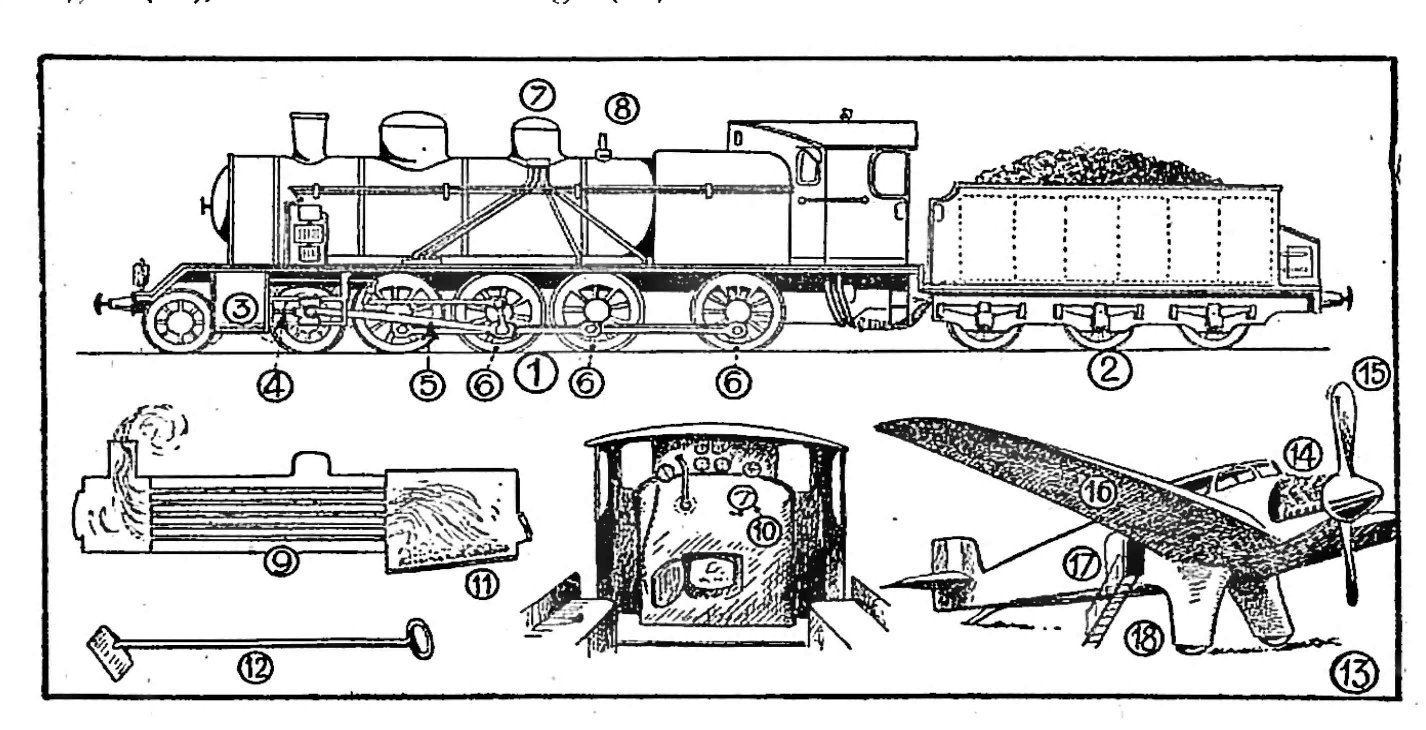
D. *La tortue et les deux canards.* — La tortue a vraiment la tête légère, car .... Elle est imprudente, car ... ; elle est certainement vaniteuse, puisque .... — 2. On appelle *babillards* ceux qui .... Le *babil* (§ 4), c'est-à-dire la tendance à ..., est un autre défaut de la tortue ; elle aurait mieux fait de .... — C. Dessinez la tortue et les deux canards.

---

2. Vocabulaire illustré.

La locomotive (1), le tender (2), le cylindre (3), le piston (4), la bielle (5), la roue motrice (6), le dôme de prise de vapeur (7), la soupape de sûreté (8), la chaudière tubulaire (9), le manomètre (10), le foyer (11), le ringard (12).

L'avion, l'aéroplane (13), le moteur (14), l'hélice (15), les ailes (16), la carlingue (17), le train d'atterrissage (18).



3. Vocabulaire étymologique.

Préfixes.

mono,	un seul :	monoplan, monotone, monologue,
bis, bi,	deux :	biplan, bipède, binocle,
tri,	trois :	trimoteur, tricycle, trident,
quadri,	quatre :	quadrimoteur, quadricycle,
poly,	plusieurs :	polygone, polytechnique.

4. Exercices de vocabulaire.

1. La vie d'une locomotive, depuis le moment où le chauffeur ranime le foyer pour le départ, jusqu'au moment où la machine rentre au dépôt. Le rôle essentiel du mécanicien. (Employez les mots du vocabulaire illustré et quelques autres.)

2. Quelles sont les diverses parties d'un avion? — Pourquoi faut-il des emplacements spéciaux pour l'envol ou pour l'atterrissage des avions? — Que signifie cette phrase de la lecture (nº 47) : Plafond de 60 mètres, l'atterrissage ne sera pas commode.

3. Expliquez les mots suivants : un monoplan, un monolithe, un monocle, un biplan, un bipède, un bimane, un trimoteur, un tricycle, un trimestre, un quadrimoteur, un quadrupède, un pentagone (*gone* ... côté), un hexagone, un octogone, un décagone, un polygone.

4. bi, bis. — Un pain deux fois cuit est un .... — Un sac à deux poches .... — Un verre pour un seul œil ... ; et un pince-nez à deux verres est un .... — Un objet à deux couleurs .... — Une plante qui vit deux années .... — Un journal bi-hebdomadaire est un journal qui paraît ... ; une revue bi-mensuelle .... — Un verre biconcave, c'est ... ; et un verre biconvexe .... — Une bifurcation ....

5. **Famille de mots.** — Oiseau et avion sont des mots de la même famille. Employez dans une phrase chacun des mots suivants de la famille d'oiseau : oiseleur, oisillon, aviateur, aviation, aviculteur, aviculture.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : démarrer, le ringard, stopper — le croup ou la diphtérie, l'embrayage, le camionneur, ostensiblement — l'atterrissage, la silhouette.

   Remarquez : le camionneur. Les noms terminés par onneur prennent 2 n (camionneur, sonneur, honneur ...) excepté ramoneur et prôneur.

2. Préparez le texte nº 45, *Mécanicien et chauffeur*, dont un § sera dicté.

3. Mettez au présent les verbes du texte ci-dessous :

   Le cheval-vapeur. — Certes on ne (pouvoir) dire de lui ce que M. de Buffon (dire, *imp.*) du cheval-mammifère, « qu'il (sembler) vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en (élever, *p. présent*) sa tête ..., qu'il (regarder) l'homme face à face, que ses yeux (être) *vif* et bien *ouvert* ... et que sa queue *traînant* et *touffu*, (couvrir) et (terminer) avantageusement l'extrémité de son corps. » Mais, moins décoratif, il (être) plus sobre et plus doux, et (le dire, *impératif* 1re *pers. du pluriel*) hautement, plus modeste. On ne (s'apercevoir) de sa présence que lorsqu'il (commencer) à travailler. Les *cheval-vapeur*, au signal du mécanicien (accourir) joyeusement dans les cylindres, par *petite troupe* toujours *grossissant*. Car ils (vivre) plutôt en groupe qu'*isolé* et (former) parfois de *véritable armée*. Le cheval-vapeur (remplacer) avantageusement le cheval ordinaire dans la traction de ces voitures que l'on (appeler) automobiles parce qu'elles (avoir) l'air de marcher *tout seul*.

   Tristan Bernard.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — *Remorquer, traîner, entraîner, tirer.* Choisissez le mot qui convient, et complétez :

La locomotive — le lourd convoi de ... (combien pèse-t-il? Lect. 45). — Claudius est toujours prêt, soit qu'il s'agisse de — jusqu'au garage ..., soit qu'on lui demande, après la fermeture de l'atelier, de ... — Gangnard, le mécanicien, est très sobre ; il ne se laisse jamais — à boire un apéritif. — Si je n'étais malade, et si j'avais la force de me —, je partirais sur le champ vous rejoindre. — Ce vieillard — après lui toutes sortes de misères : ... (lesquelles?)

2. **Imitons.** — Sur le modèle de la première phrase du § 4, lect. 45 : *Après quoi, quand tout fut en ordre* ... montrez-nous : — des dépanneurs qui se reposent, après avoir eu beaucoup de mal à tirer la voiture du fossé ; — un pilote d'avion, qui vient d'arriver de Londres, et qui, après avoir tout mis en ordre à son bord, se prépare à ... (lect. 47, § 3).

II. — Les lettres.

Lettres courantes : de *félicitations*, de *condoléances*, de *remerciements*.

3. Voltaire écrit à un ami qui vient d'être frappé par un deuil : ... *Vous passez bien rapidement par de tristes épreuves .... Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur .... La mort vous a tout enlevé : frères, femme, amis. Je vous vois presque seul ; je ne suis pas fait, assurément, pour remplir ce vide effroyable .... Occupez-vous beaucoup ; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes .... Je mets toutes vos douleurs avec les miennes, dans mon cœur ...*

Si vous relisez avec attention, vous pourrez facilement expliquer la première phrase ; elle signifie : ....

Votre lettre, que la douleur a écrite ... Vous diriez : Votre lettre, que vous avez écrite sous le coup ... ; ou, en employant l'un des verbes *dicter, inspirer :* ...

4. Faites votre *carte de visite* et envoyez-la à M. X., qui vient d'être atteint par un deuil, avec l'expression de vos vifs sentiments de condoléances ; vous y ajouterez l'assurance de votre profond respect. *Pierre L. adresse à M. X. l'expression...*

5. Le passager dont il est question au § 7 de la lect. 47 a été mis au courant du danger qu'il a couru. Il envoie quelques lignes au pilote de l'avion pour le féliciter de son sang-froid.

6. **De l'ordre.**

M. Létourdi part pour un long voyage. (Lequel?) Il arrive à la gare, prend son billet, et passe sur le quai. Et il songe tout à coup qu'il a oublié de faire enregistrer ses bagages ! Que fait-il?

III. — Sujets de devoirs.

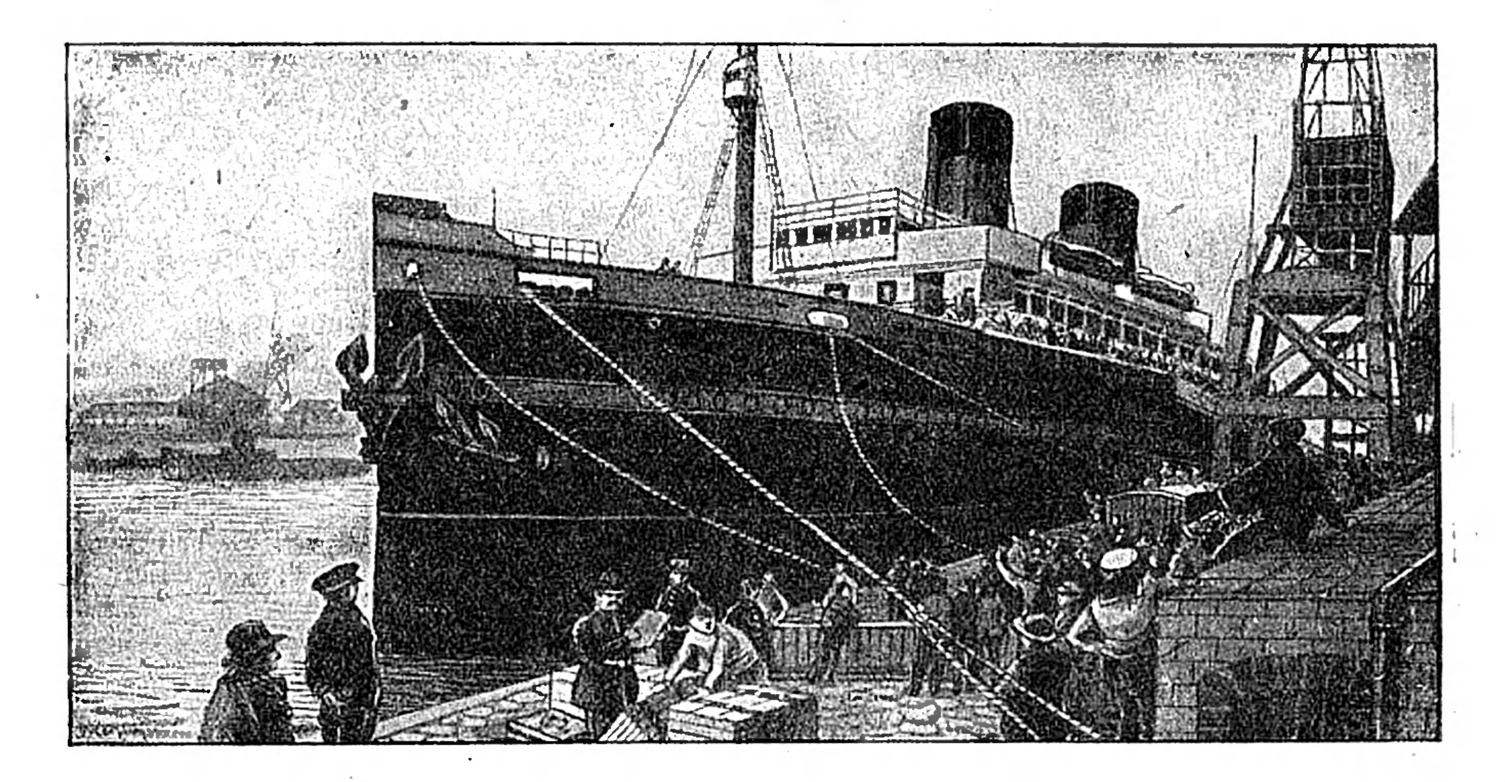
7. Patron de garage, vous avez employé Claudius dont vous vous êtes séparé lorsque vous avez vendu votre affaire. Claudius voudrait entrer dans un autre garage, situé à proximité de chez lui. Le propriétaire vous a demandé des renseignements sur lui : vous fournissez ces renseignements par lettre.

8. Un de vos oncles vous a fait, à l'occasion du Nouvel an, un cadeau qui vous a causé une grande joie. Vous le remerciez.

9. Par temps de brouillard, le rapide de ... entre en gare de .... — Bousculade de voyageurs, embrassades .... Le mécanicien et le chauffeur contemplant ce spectacle et, par manière de plaisanterie, le mécanicien dit au chauffeur : « Ingrats ! Pas un ne nous remerciera ! » Et cependant ....



Le quai et le bassin de la Joliette à Marseille.



49. Le départ du paquebot.

1. C'est tout au bout de la ville que l'on s'embarque, après des kilomètres de hangars, de voies bruyantes, de quais encombrés où défilent sans arrêt des camions débordants et des tramways bondés. Partout du charbon, en montagnes, en sacs, en poussière. Des grues qui ferraillent [1], des navires qui appellent, et, dans les bassins de radoub[2], de vieux cargos qu'on dirait écorchés, avec leur tôle à vif qu'on repeint au minium [3].

Mon paquebot domine le quai, comme un lourd édifice. Sur la passerelle se croisent les porteurs qui redescendent les mains vides et ceux qui montent, pliant sous la charge. Là-haut, c'est une cohue d'abordage [4]. Les chaînes, en grinçant, balancent au-dessus des têtes des poignées de colis qui s'engouffrent par les panneaux béants. Des gens tournent, étourdis.

2. — Le pont C, s'il vous plaît?... Le pont C?...

On dirait un immense hôtel qui s'emplit d'un seul coup par tous ses escaliers, tous ses sabords [5] ouverts. Aux étages, les garçons affairés renseignent : — A droite... A gauche... Descendez ... Au-dessus...

Les coursives [6] sont trop étroites pour cette ruée de passagers, de porteurs, de parents. Les cabines s'ouvrent : petites cellules blanches, chambres miniatures dont on a, brusquement, rapproché les quatre murs. Comment tout tiendra-t-il dedans, les valises, la trousse, la malle de cabine?

— Tout à l'heure ! crie la femme de chambre en se sauvant. Il faudrait sagement s'étendre, ou bien ouvrir ses bagages, s'installer. Mais non ; on ne

1. Qui heurtent leurs chaînes de fer. — 2. Les bassins où les navires peuvent être radoubés, c'est-à-dire réparés. — 3. Oxyde de plomb, de couleur rouge, qui protège de la rouille. — 4. C'est un désordre tel, que l'on songe à des marins qui auraient pris le navire d'assaut, à l'abordage. — 5. En parlant d'un navire, les ouvertures d'aération percées dans la coque. — 6. Couloirs étroits, dans le sens de la longueur du paquebot.

peut pas. Le bruit environnant vous attire, cette agitation vous entraîne et, ayant tiré sa porte, on s'en va à la découverte.

3. Çà et là des familles bavardent. Ceux qui partent, ceux qui restent... Ils ne trouvent plus rien à se dire, tous les mots échangés, toutes les promesses faites, et ils restent face à face, muets, se souriant. Ces dernières minutes, on n'en peut plus rien faire, et tous frémissent de la même impatience : se dire un dernier adieu, relever la passerelle, en finir....

La nuit a tombé vite. Autour de nous des navires s'illuminent, percés de hublots [1], ainsi qu'un décor. Peu après, les grandes lampes à arc s'allument toutes ensemble, dessinant la ligne droite des quais, et leurs innombrables reflets tremblent dans l'eau qui bouge, cherchant à tâtons ou commence la mer. Une vedette [2] passe, rapide : un œil rouge, un œil vert. Puis un phare s'éveille, je ne sais où, lançant un regard et refermant la paupière, comme s'il allait s'endormir.

4. Depuis un instant, les machines se sont mises à ronfler et le paquebot tremble de toute sa carcasse. Prévenus par la cloche, visiteurs et parents viennent de quitter le bord, et le pont soudain paraît vide, tous les passagers penchés à la rambarde [3]. Sur le quai, qu'on domine ainsi que d'un cinquième étage, la foule s'épaissit. Des inconnus, la tête renversée, échangent les suprêmes paroles avec ceux de là-haut ; pauvres mots inutiles où l'on met tout son cœur. Des Italiens, deux mandolines et un violon, installés là comme au coin d'une rue, jouent de leurs airs napolitains, et tout cela rend le départ plus déchirant encore.

5. Enfin la cloche retentit une dernière fois, de l'avant à l'arrière. Des chaînes grincent. La sirène pousse un cri... Cette fois, c'est fini : nous levons l'ancre....

On ne sent rien, pas une oscillation, pas une secousse ; et c'est seulement à la clameur jaillie de la jetée que j'ai compris que nous étions partis. Aussitôt, debout, le cœur battant, j'ai couru à tribord. Tout le navire s'écrasait contre le bastingage [4] : passagers et gens d'équipage. On joue du coude, on tend le cou...

6. Le paquebot aussi hésite à s'en aller. Il glisse lentement le long du quai, comme à regret. La foule d'en bas et celle d'en haut s'écartent peu à peu, avec effort, ainsi qu'une étoffe qu'on déchire ; bientôt il n'y a plus que les cris qui retiennent les deux morceaux. Des têtes à tous les sabords, des mouchoirs à tous les hublots.

— Ici ! appellent des passagers, perdus parmi les autres.

Les marsouins de l'avant lancent des coups de sifflet, des femmes en cheveux s'égosillent, on pleure ; les mandolines attaquent la *Marseillaise* et, dans ce tumulte, chacun penché cherche les voix qui sont pour lui.

— Au revoir ! Au re-vo-o-oir !...

Combien pensent : « adieu » ?

Roland Dorgelès. *Partir.* (Albin Michel, édit.).

1. Autre nom, pour désigner les ouvertures d'un navire. — 2. Chaloupe d'un bâtiment de guerre : elle porte deux feux, que l'auteur compare à deux yeux. — 3. Barrière qui entoure les passerelles. — 4. La paroi qui clôture le pont.

50. Marseille.

1. Du haut de Notre-Dame de la Garde, l'église consacrée à la Vierge qui protège les navigateurs, Narcisse contemple le panorama du Vieux-Port et de la ville en amphithéâtre.

Tout n'est que couleurs et que lumière. Les voiles blanches, jaunes ou bleutées des yachts de plaisance et des tartanes, chargées d'oranges, venues d'Algérie, d'Italie ou d'Espagne, miroitent au soleil. Les flammes flottent au long des vergues, les pavillons au haut des mâts. Narcisse entend les cris des marchands de poisson, les appels des pêcheurs et des débardeurs. Cette foule bariolée qui semble s'agiter sans raison, ce bruit, ces bateaux qu'on décharge à proximité de la Cannebière, à deux pas des consommateurs assis aux terrasses des grands cafés, ces boutiques des marchands de filets et de cordages, ces petits bars fréquentés par tous les marins du monde, tout cela c'est Marseille. Le Vieux-Port est le cœur palpitant de la cité. C'est ici, — Narcisse le sait, — qu'en l'an 600 avant J.-C. débarquèrent des marchands phocéens conduits par Euxène. Celui-ci, séduit par la grâce de Gyptis, fille du roi de la région, décida de se fixer là. Il fonda un comptoir, *mas ilia*, la maison de la mer, qui devint Massilia, Marseille, le premier port méditerranéen.

2. Narcisse tourne maintenant les yeux vers l'ouest, vers les bassins de la Joliette et de l'Arenc, qui constituent le port moderne. Ils s'alignent en bordure de la côte sur plus de quatre kilomètres. La navigation dispose de 300 hectares de bassins, de 11 kilomètres de quais, de 50 kilomètres de voies ferrées et de deux gares maritimes. — Allons nous y promener en curieux, en flâneur, dit Narcisse.

Quel monde ce nouveau port ! Partout des coques hautes comme des maisons de trois étages, des cheminées qui vomissent des torrents de fumée, — les cheminées des navires, — des mâts qui pointent vers le ciel, des grues en mouvement. C'est à la Joliette qu'aboutissent les grandes lignes de navigation, celles qui vont au Levant, en Extrême-Orient, en Afrique du Nord et en Afrique occidentale et équatoriale ; c'est là que touchent bord les cargos de Grèce ou de Turquie, du Maroc ou d'Algérie, emplis de richesses qu'ils déversent à terre et que les dockers chargent sur wagons ou entreposent dans les immenses magasins des grandes maisons de commerce : le blé qui, travaillé dans les usines de la banlieue, se changera en semoule et en pâtes alimentaires ; les arachides qui serviront à la fabrication de l'huile et des savons ; les sucres exotiques ; le riz d'Indochine ; le café de Madagascar et de la Côte d'Ivoire, les peaux d'Afrique ou de l'Inde ; le thé de Chine ; l'alfa d'Algérie.... On dirait d'une immense corne d'abondance qui, sans arrêt, répand sur les quais de Marseille les denrées les plus nécessaires ou les plus précieuses.

Quel spectacle pittoresque offrent ces quais ! Toutes les races s'y croisent, tous les parlers s'y font entendre ! Le fez oriental voisine avec la mante espagnole, les cheveux crêpus des nègres avec la queue des Vieux-Chinois ; les visages noirs, jaunes ou blancs avec la figure charbonnée des dockers qui viennent de garnir de houille le ventre d'un bateau en partance.

Narcisse s'arrête pour contempler des scènes singulières. Ici, d'un bateau arrivé de Corse, une grue enlève, dans un filet, de petits chevaux nerveux qu'elle dépose avec précaution sur le quai ; ils tombent à genoux, se relèvent en hennissant, et hop ! d'un coup de fouet un homme les pousse sous un hangar. Là une autre grue accroche de sa pince géante les cordes qui ligotent une automobile ; elle l'enlève, la balance un instant dans l'air et la

dépose soigneusement dans la cale ouverte d'un cargo qui, tout à l'heure, partira pour Casablanca ou pour Oran. Ce qui ne paraissait pas possible s'effectue avec aisance sous le regard des badauds, au milieu de gestes incompréhensibles et de commandements criés dans toutes les langues. Partout règne une agitation fébrile où cependant Narcisse perçoit un ordre qui assigne à chaque objet une place, qui règle l'apparente confusion.

3. Mais les Marseillais ont vu encore plus grand. Ils ont décidé de faire passer la mer sous la montagne et, creusant sous la chaîne de la Nerthe, un souterrain long de plus de 7 km, large de 22 mètres et haut de 14 mètres, ils ont annexé l'étang de Berre au nouveau port ! Travail de géant !

Les difficultés de l'après-guerre n'ont pas encore permis l'aménagement portuaire de l'étang de Berre, lié lui-même à l'aménagement du Rhône. Mais un jour viendra où nombre de produits exotiques pourront, sans qu'il soit besoin de les décharger, remonter jusqu'à Lyon. Alors Marseille sera en mesure d'affirmer son rôle de port régional ; elle étendra son rayonnement sur une bonne partie de l'Europe centrale dont elle drainera les produits fabriqués pour les distribuer dans le monde entier.

Un avenir, pense Narcisse, qu'Euxène n'entrevit certainement pas, si jamais il évoqua le destin de Massilia !

Jean VADROIT.

---

51. Le retour.

Heureux le voyageur que sa ville chérie
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour ;
Qui salue à la fois le ciel et la patrie,
La vie et le bonheur, le soleil et l'amour !

— Regardez, compagnons ! Un navire s'avance.
La mer, qui l'emporta, le rapporte en cadence,
En écumant sous lui, comme un hardi coursier,
Qui, tout en se cabrant, sent son vieux cavalier.

Salut ! qui que tu sois, toi dont la blanche voile
De ce large horizon accourt en palpitant !
Heureux quand tu reviens, si ton errante étoile
T'a fait aimer la rive ! Heureux si l'on t'attend ! ...

Comme le cœur bondit quand la terre natale,
Au moment du retour, commence à s'approcher,
Et du vaste Océan sort avec son clocher !
Et quel tourment divin dans ce court intervalle,
Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la toucher !

O Patrie ! O Patrie ! ineffable mystère !
Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre,
Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour?

Alfred DE MUSSET. (*Œuvres posthumes*).

GRAMMAIRE

Les pronoms personnels

Les pronoms personnels servent à désigner :

		singulier			pluriel
Celui ou celle qui parle	1re personne :	je,	me,	moi,	nous,
Celui ou celle à qui l'on parle	2e personne :	tu,	te,	toi,	vous,
Celui ou celle dont on parle	3e personne :	il,	elle,	lui,	ils, elles, les,
		le,	la,	soi,	eux, leur.

singulier ou pluriel
se, en, y.

Exercices de grammaire.

1. Analysez les pronoms personnels des phrases suivantes :

Je visite le port de Rouen. — Nous nous embarquons au Havre pour New-York. — Vous avez voyagé sur le nouveau paquebot *Normandie*; l'avez-vous visité ? — Les grues électriques ont remplacé dans le port les grues à vapeur ; elles sont rapides, silencieuses et robustes ; elles soulèvent avec aisance des fardeaux de cinq tonnes et les déposent délicatement à l'endroit fixé. Tu les verras à l'œuvre.

2. Distinguez leur, leurs, adjectif possessif de leur, pronom personnel, qui ne varie pas. Et écrivez au présent les verbes entre parenthèses.

Sur les quais du port. — Incessamment, des navires (décharger)... marchandises. Des dockers (porter) sur ... épaules des sacs ou des ballots. — Les grues ...(venir) en aide. Elles (avoir) l'air de jouer avec ... fardeaux. Elles (cueillir) d'énormes troncs d'arbre et ... (faire) faire une rapide promenade dans les airs avant de ... assigner une place. — Visitez ces entrepôts : ils vous (montrer) ... coton, ... café, ... ballots de laine, ... viandes frigorifiées ou ... conserves, ... forêts de bois précieux. — Demandez- ... d'où (venir) toutes ces marchandises ? — Les Amériques nous (envoyer) ... pétrole, ... coton, ... blés, ... cafés, ... viandes et ... laines ; l'Afrique et l'Amérique ... bois, ... riz, ... soie et ... épices. — Des commerçants (adresser) ... commandes à l'entrepôt. Des employés, les ... (envoyer). Ainsi, chaque jour, les ports . . . (*achevez librement*).

3. Répondez affirmativement puis négativement aux questions suivantes en remplaçant les noms en italique par un pronom personnel.

Leur avez-vous écrit ? — Le lui avez-vous déjà dit ? — Vous en a-t-il parlé ? — Etes-vous allé au *port* ce matin ? — Revenez-vous de la *promenade* ? — Trouverons-nous ces *marchandises* à l'*entrepôt* ? — Cette histoire, ne la lui avez-vous pas entendu raconter ? — Ces livres, qui les lui a donnés ? *C'est moi qui* ... — Vous souvenez-vous de cette *traversée* ? — Vous rappelez-vous ces *compagnons* de voyage ? (*Attention !* On se souvient de quelque chose : on s'en souvient ; et on se rappelle un fait : on se le rappelle).

4. **Conjugaison.** — Mode conditionnel, temps passé.

Conjuguez au passé du conditionnel : aller, faire, dire, venir, cueillir, s'asseoir.

5. Lisez les phrases suivantes aux diverses personnes du passé du conditionnel. Ecrivez-les ensuite à la 3e personne du singulier et à la 3e personne du pluriel.

Si j'avais été matelot, je (s'embarquer) pour un long voyage ; j' (traverser) les mers et les océans et je (aller) jusqu'aux antipodes. J' (faire) escale dans les principaux ports ; j' (voir) des pays merveilleux ; j' (coudoyer) des hommes de toutes couleurs ; j' (étudier) leurs mœurs étranges et je (revenir) avec une riche moisson de souvenirs que j' (raconter) à mes enfants.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

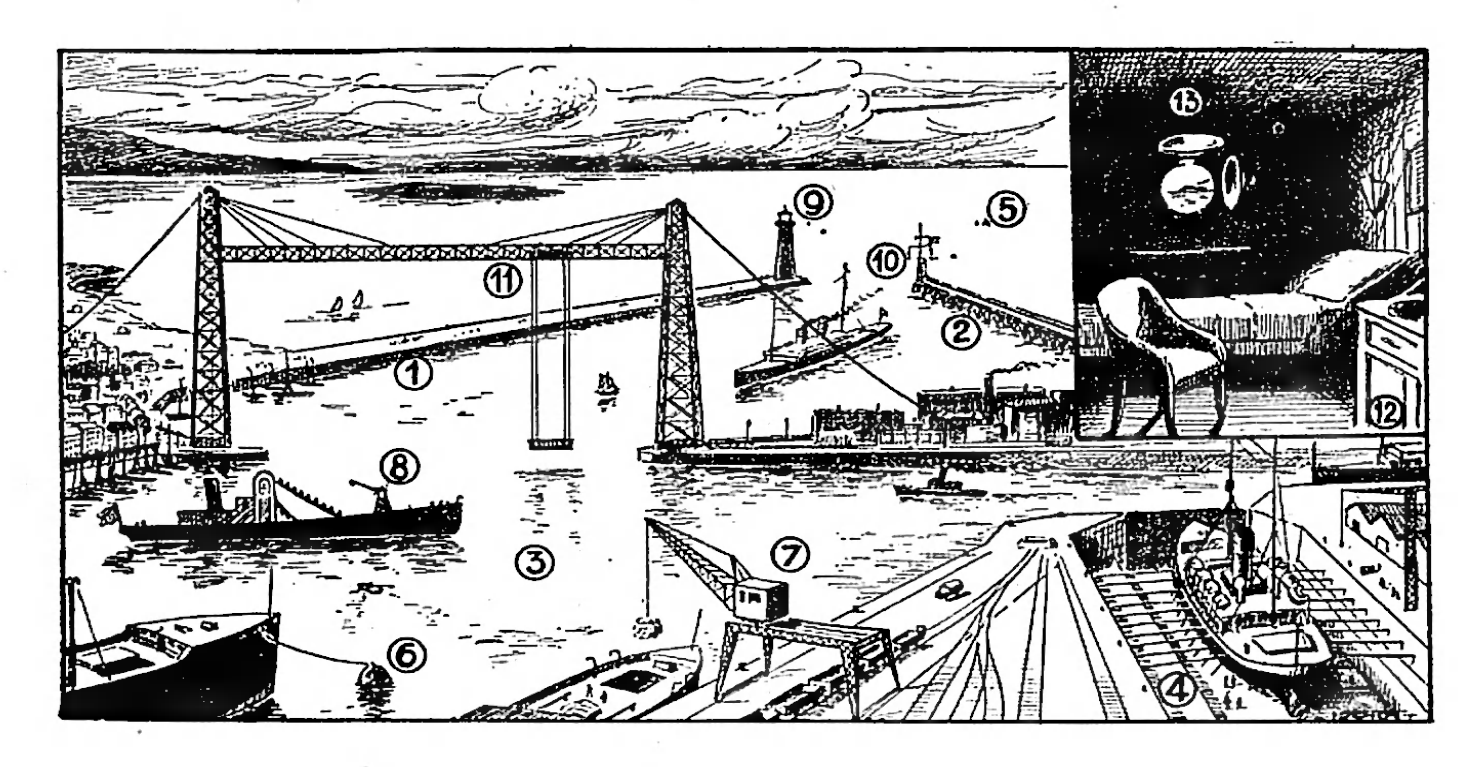
A. *Le départ du paquebot.* — 1. Retrouvez dans le texte et expliquez : débordants, appellent, béants, passerelle, tribord, marsouins. — 2. Les cargos paraissent écorchés (§ 1), parce que ... — 3. « Tout à l'heure ! » répond la femme de chambre ; à qui ? pourquoi ? — 4. Que signifie la dernière phrase ? — 5. Quel état d'esprit est indiqué dans la première partie du § 3 ?

B. *Marseille.* — 1. Expliquez *tartanes, flammes, débardeurs,* au § 1 ; *fez* et *mante* au § 2 ; *portuaire* et *drainera* au § 3. — 2. Quel titre pourriez-vous donner à chacun des §§ ? — 3. Que signifie la dernière phrase ?

C. *Le retour.* — 1. A quel mot se rapporte *en écumant sous lui ?* (strophe 2). — 2. Que signifie (strophe 3) : *si ton errante étoile t'a fait aimer la rive ?* — 3. Quel sentiment s'exprime dans ce petit poème ? — 4. Expliquez la dernière phrase : *L'homme n'est-il donc né ...... et pour y vivre un jour ?*

2. Vocabulaire illustré.

Le port. La jetée (1), l'estacade (2), un bassin (3), le bassin de radoub (4), une balise (5), une bouée (6), une grue (7), une drague (8), un phare (9), un sémaphore (10), le pont transbordeur (11), une cabine (12), un hublot (13).



3. Vocabulaire étymologique.

Préfixes.

pré, avant : prédire, prévision, précaution ;
sub, sou, sous : subordonner, soumettre, souligner ;
sur, super, sur : surcharger, superposer, surnom ;
trans, tré, au delà : transatlantique, transpercer, trépasser.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Un port est protégé du côté de la mer par un long mur de pierres qu'on appelle une ... — Un grand port est divisé en plusieurs ... — Radouber un navire, c'est ... Le radoubage se fait dans le ... — Dans les passages difficiles, l'entrée du port est balisée, c'est-à-dire jalonnée de ... qui indiquent ... (*quoi ?*). — Il faut ... constamment les ports pour éviter qu'ils ne s'ensablent. — On se sert de ... pour charger un bateau ou pour le décharger. — Sur un paquebot, les passagers sont logés dans des ... Chaque cabine est éclairée et aérée par un ...

2. Définissez les mots suivants en faisant ressortir le sens du préfixe : prévoir, prédire, préméditer — souligner, un subordonné, *une proposition* subordonnée, un sous-marin ou un submersible — surabondant, un surnom, superposer, surchauffer, surmonter *une difficulté*.

3. Définissez les mots suivants en faisant ressortir le sens du préfixe : transvaser, transférer, *un pont* transbordeur, transplanter, le transit, la transfusion *du sang*, un transatlantique, le transsibérien, un transfuge.

4. Homonymes. — Distinguez le sens des homonymes suivants et faites une phrase avec chacun d'eux : phare, fard — ancre, encre — mât, mat, mas — haler, hâler.

5. **Devinette.** — *Jeu de mots :* Pourquoi les matelots d'un navire ancré ne peuvent-ils plus écrire ?

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : le hangar, un cargo, la cohue, la rambarde — le yacht, un cargo, la banlieue — crêpu, incompréhensible, exotique — ineffable.

   Observez : aggraver. Tous les mots commençant par ag prennent un seul g, sauf aggraver, agglomérer, agglutiner et leurs dérivés.

2. Préparez le texte N° 49, *Le départ du paquebot.*

3. Copiez le texte suivant en mettant au temps indiqué les verbes entre parenthèses. Vous écrirez les nombres en lettres.

   Un paquebot moderne. — *L'Ile-de-France* (venir, *pr.*) d'arriver. Que (devenir, *passé composé*) les *long-courrier* devant *lequel* (s'étonner, *imp.*) notre enfance ? Celui-ci, fort de ses 50.000 tonnes, haut de 7 étages, avec ses 250 mètres de longueur et ses 10 mètres de tirant d'eau à pleine charge, (sembler, *pr.*) une cathédrale *flottant,* la cathédrale des temps *nouveau.* Et l'esprit (admirer, *pr.*) non seulement que ses 2000 passagers, ses 800 hommes d'équipage (donner, *pr.*) à leur tour, en pénétrant dans le port, l'impression d'une cité qui (se déplacer, *p. comp.*) tout *entier,* mais que l'intelligence *humain* (savoir, *subjonctif passé*) assurer la stabilité d'un tel monument, qu'elle l' (mettre, *subj. passé*) à même de lutter contre les hostilités parfois *conjuré* des courants et des vents ; et surtout que *tout* ces éléments presque sans nombre (obéir, *pr.*) comme un système nerveux bien *réglé,* à la volonté *central,* à l'unique volonté du chef *posté* sur l'avant, face au but.

   Extrait de Edouard Herriot. *La porte océane.* (Libr. Hachette, édit.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

Écrivons avec précision. — *Allumer, éclairer.* Dans les écoles de campagne, c'est le maître qui, chaque matin ... le feu. — Le couloir de la carlingue est bien mal ... : on y voit à peine clair. — Les lampes électriques, qui ... (v. pronom. passé composé) toutes ensemble, ... le boulevard. — La nuit tombe : le phare va ... — Relevez, dans la lecture 48 la phrase qui nous montre le phare signalant le terrain d'atterrissage du Bourget.

2. Imitons. — *Quel monde ce nouveau port ! Partout des coques hautes comme des maisons*, etc. (lect. 51, § 2, 2e alinéa).

Voilà une phrase qui donne une impression d'encombrement et de mouvement.

Employez la même tournure pour traduire : — l'encombrement du port d'où le paquebot va partir (lect. 54) — la foule qui assiste au départ (même lecture, § 4) — l'affluence sur les quais de Marseille.

II. — Les lettres : Lettres d'affaires et lettres administratives.

3. L'en-tête. — Monsieur, Monsieur le Maire (ou : Monsieur le Préfet, le Directeur, etc.) — Mon cher collègue — Cher Monsieur — Cher Monsieur et ami — Cher Monsieur X ...

— Entre les formules ci-dessus, ou telles autres qui vous paraîtront mieux convenir, dites celle que vous choisirez pour l'en-tête de lettre adressées :

— à quelqu'un que vous ne connaissez que de nom ; — à un fournisseur avec qui votre famille est en relations suivies ; — à une dame pour qui vous éprouvez une affection respectueuse ; — à votre ancien maître ; — au Maire de la commune ; — à M. l'Inspecteur primaire ; — au Directeur des postes ; — au Contrôleur des contributions.

Attention ! On n'écrit jamais *Monsieur* en abrégé ; *ce serait impoli.*

4. Formules finales.

Lettres de commerce. Avec une intention de politesse de plus en plus marquée : Salutations empressées. — Recevez, Monsieur, mes civilités, mes salutations empressées, mes sincères salutations. — Veuillez recevoir, Monsieur ...

Lettres administratives. D'inférieur à supérieur : Veuillez agréer, Monsieur le ..., l'expression de mon respect, de mes sentiments respectueux, très respectueux, dévoués, etc.... *De supérieur à inférieur :* Recevez, Monsieur ... ou : Veuillez recevoir ... mes salutations ; l'assurance de ma considération ; de ma parfaite considération.

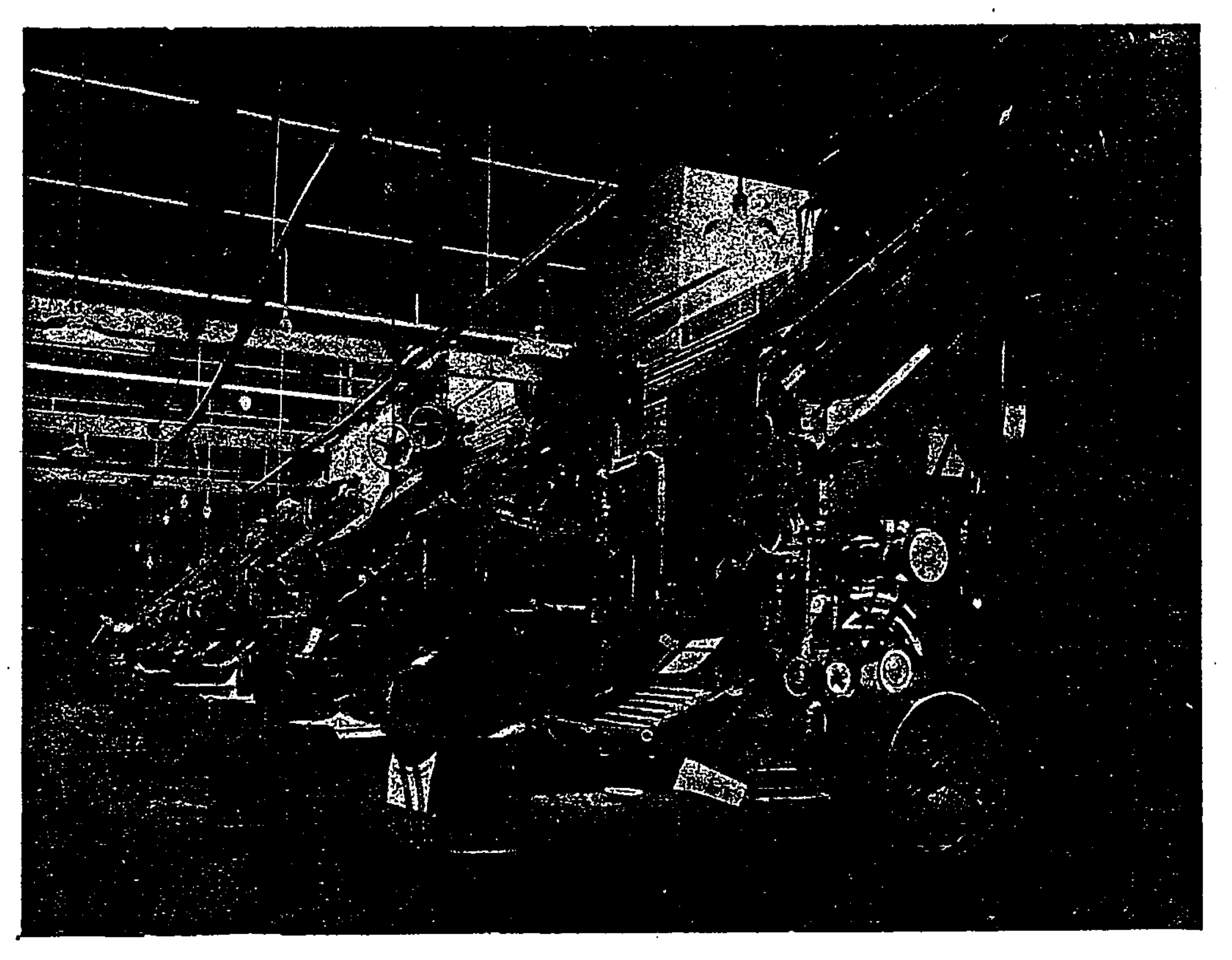
— Ecrivez la formule finale de lettres adressées : par le Directeur de la Maison Gaudry, Salaisons, à un de ses voyageurs ; — par le Commandant d'un paquebot au Directeur de la Compagnie transatlantique ; — par un docker au Commandant d'un cargo ; — par un malade à son médecin ; — par votre père à son marchand de vins, au Préfet ; — par votre mère à sa modiste.

5. Un de vos camarades termine une demande d'inscription à un examen adressée à M. l'Inspecteur d'Académie par : Veuillez agréer l'expression de ma considération la meilleure. Que lui faites-vous observer ?

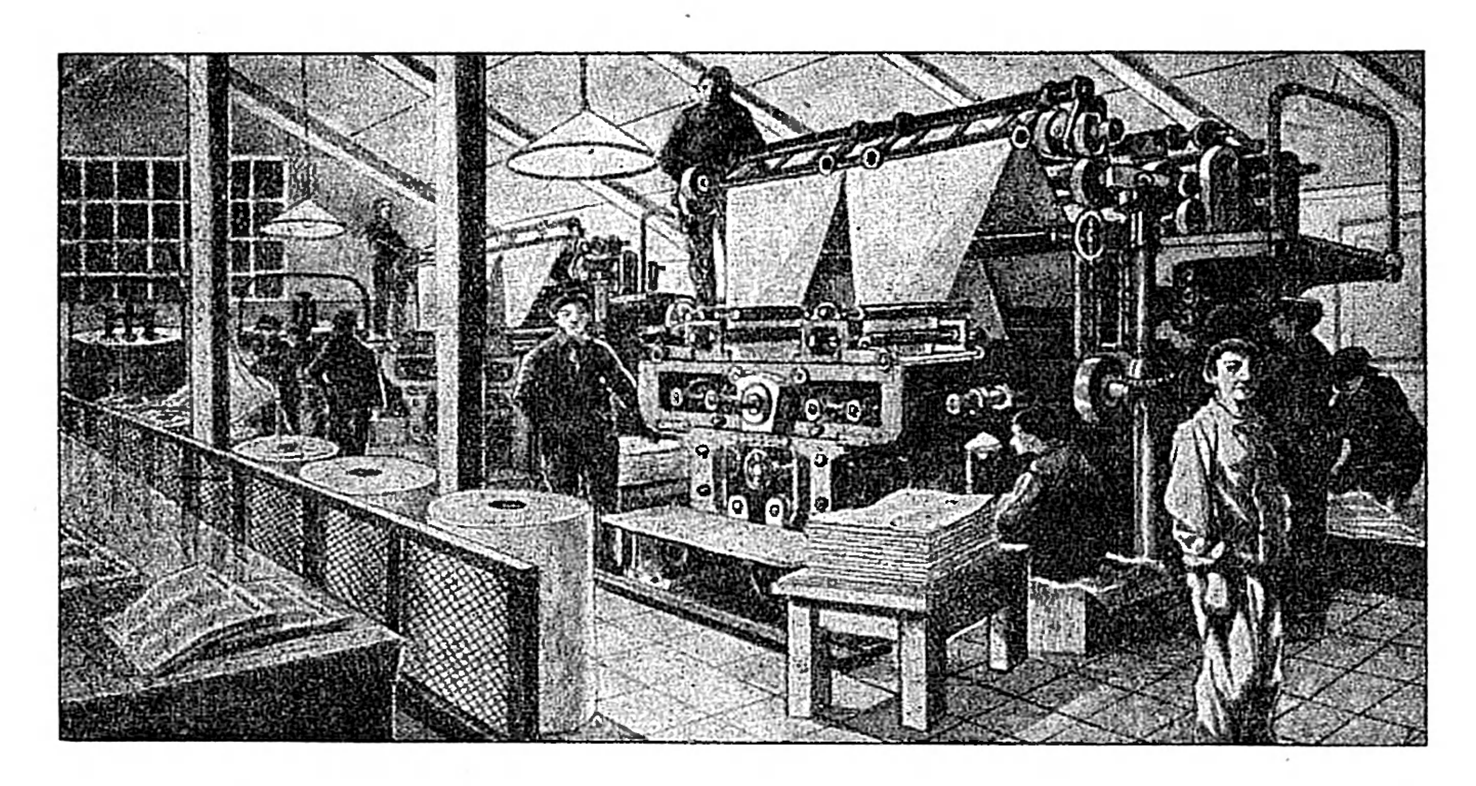
III. — Sujets de devoirs.

6. Quelle différence faites-vous entre : Je vous prie de bien vouloir ... et : Je vous prie de vouloir bien ? Employez l'une de ces formules (celle qui convient !) pour commencer une lettre dans laquelle vous sollicitez une faveur (laquelle ? adressée à qui ?).

7. Z, pêcheur, écrit au commandant d'un chalutier pour demander à être employé à son bord pendant une campagne de pêche à la morue.



La salle des linotypes. *(Cliché Dernières Nouvelles de Strasbourg.)*



52. Un grand journal.

1. Le *Fanal du Centre* tire à 200.000 exemplaires. C'est déjà un important journal régional : songez, en effet, au nombre considérable de personnes qui lisent régulièrement les nouvelles qu'il apporte : nouvelles politiques, économiques, sportives, littéraires ou artistiques. Et l'on peut dire que le *Fanal du Centre* contribue à former l'opinion, puisque, sur les grands événements du jour, il exprime des jugements qui sont reçus comme vérités certaines par les trois quarts de ses lecteurs. Vous êtes-vous demandé comment naît ce journal que le facteur nous apporte chaque matin ou que nous trouvons à la première heure chez un dépositaire?

2. Tout l'après-midi, les typos ont travaillé régulièrement et sans fièvre à la composition du journal, ou tout au moins de cette partie du journal que les nouvelles de la nuit ne peuvent modifier : feuilleton, articles agricoles, littéraires, scientifiques, programme des théâtres, des cinémas, des émissions radiophoniques, petites annonces, faits divers, et aussi nouvelles politiques parvenues dans la matinée. Les linotypistes, leur copie sous les yeux, l'ont tapée lettre par lettre sur le clavier de leur linotype d'où le texte est sorti en lettres de métal coulées par la machine, et soudées les unes aux autres ligne par ligne. Comme il est loin le temps où les typos devaient cueillir à la main, dans des casiers appelés casses, et assembler un à un chacun des signes de leur composition !... Les metteurs en pages ont alors disposé la composition colonne par colonne, puis page par page ; les correcteurs ont reçu les premières épreuves et fait la chasse aux fautes et coquilles ; puis les clicheurs, prenant à leur tour la composition corrigée, l'ont transformée, par une série d'opérations, en clichés demi-cylindriques d'un métal brillant, qui habilleront les rouleaux des rotatives.

3. Neuf heures du soir. C'est le moment où, dans la salle de rédaction et dans le cabinet du directeur, le thermomètre monte et la fièvre grandit.

Sonneries, coups de téléphone et télégrammes se succèdent et se multiplient, apportant les dernières nouvelles entre lesquelles il faut choisir celles qu'on peut garder jusqu'au lendemain et celles qu'il importe de communiquer dès ce soir. Son chapeau sur la tête et debout devant une table, le rédacteur politique, qui a écouté à la T. S. F. les dernières nouvelles de la journée, a choisi le sujet d'actualité qu'il développera, et, dans les allées et venues, dans le brouhaha des conversations, il compose l'article de fond, ou « leader », qui paraîtra en tête du journal et qui fera connaître l'opinion de la feuille sur la question à l'ordre du jour.

4. Sans arrêt, maintenant, des portes s'ouvrent et se ferment ; des reporters entrent et sortent, et passent leur papier à des gamins qui dégringolent les escaliers pour porter aux linotypistes les derniers articles à composer.

Minuit ! Une dernière nouvelle et d'importance : un transatlantique fait naufrage en plein océan ; ou bien : deux pays entrent en guerre à l'autre bout du monde. Vite, vite, un titre en grosses capitales sur deux colonnes et vingt lignes en première page, et en caractères gras, pour annoncer la nouvelle. Mais à la mise en pages, on s'affaire et on s'affole. Impossible de loger tout cela : 25 lignes de trop en première page. Faites sauter, faites sauter ! Et 25 lignes de menus faits disparaissent pour faire place à la grande nouvelle qu'il faut annoncer à l'aube, et si possible avant tous les autres concurrents.

5. Minuit quarante-cinq : c'est l'heure du tirage. Les rouleaux des rotatives sont habillés de leurs clichés et une première épreuve est tirée sur papier humide : c'est la « morasse », qui est soumise à une dernière vérification. Pas d'observation? — Bon à tirer. — Alors, les clichés bien serrés, les gros rouleaux de papier en place, les rotatives se mettent à tourner, entraînant les longs rubans blancs qu'ils encrent des deux côtés, découpent, collent, plient et rejettent sur des planches, d'où les journaux sont emportés par centaines et par milliers au bureau d'expédition chargé de les acheminer vers les gares ou vers les dépôts.

6. Et au petit jour, en se rendant à leur travail ou en savourant leur café au lait, les lecteurs du *Fanal du Centre* lisent sans étonnement qu'un paquebot sombre dans l'Atlantique, ou que deux peuples entrent en guerre, là-bas, aux antipodes.

---

53. Un drôle de journaliste.

Mark Twain est un humoriste américain, qui déforme ou exagère la vérité dans le seul dessein de nous étonner et de nous amuser par ses inventions bouffonnes.

1. Quand je devins rédacteur d'une feuille rurale, ce ne fut pas sans appréhension [1]. Mais je me trouvais dans une situation qui me forçait à chercher un salaire. Le rédacteur habituel voulait partir en vacances ; j'acceptai les offres qu'on me fit, et je m'installai à sa place.

J'éprouvai avec délices la sensation d'avoir de nouveau une occupation, et je travaillai toute la semaine avec un plaisir sans mélange. Nous mîmes

1. Sans un certain sentiment de vague inquiétude ; Mark Twain se demande s'il sera capable de bien remplir ses fonctions.

sous presse et j'attendis toute la journée avec une certaine anxiété, pour voir si mes efforts allaient attirer quelque peu l'attention.

2. Comme je quittais le bureau vers le coucher du soleil, un groupe d'hommes et d'enfants, qui s'étaient rassemblés au pied de l'escalier, se remua à ma vue, m'ouvrit un passage, et j'entendis quelques voix chuchoter : « C'est lui ! » Naturellement, cela me fit plaisir.

Le lendemain matin, je rencontrai un groupe semblable au pied de l'escalier, et j'aperçus des gens qui se tenaient un par un, ou deux par deux, çà et là, dans les rues, sur mon chemin, me considérant avec une attention soutenue. Le rassemblement s'ouvrit quand je m'avançai, recula, et j'entendis quelqu'un dire : « Regardez donc quels yeux il a ! » Je feignis de ne pas remarquer l'attention que j'excitais, mais, dans le fond, j'en fus enchanté...

Je grimpai l'escalier, et au moment d'ouvrir ma porte, j'entendis des voix joyeuses et un retentissant éclat de rire. En entrant, j'aperçus deux jeunes gens d'apparence campagnarde qui changèrent de visage en me voyant ; puis tous deux sautèrent brusquement par la fenêtre avec fracas. Je fus très surpris.

3. Une demi-heure plus tard environ, je vis entrer un vieux monsieur, porteur d'une barbe démesurée, à la physionomie distinguée et quelque peu sévère. Je l'invitai à s'asseoir ; il prit un siège. Il semblait avoir quelque chose sur le cœur. Il ôta son chapeau, le posa sur le plancher, et tira un foulard de soie rouge, un exemplaire du journal et une paire de lunettes. Il étala la feuille sur ses genoux ; puis, essuyant ses lunettes avec son foulard, il me dit :

« C'est vous le nouveau rédacteur en chef? »

Je répondis que oui.

« Aviez-vous déjà rédigé un autre journal d'agriculture? »

— Non. C'est mon coup d'essai.

— Je le crois sans peine. Avez-vous quelque expérience *pratique* en matière d'agriculture?

— Non, je ne pense pas.

— J'en avais comme un pressentiment fit le vieux monsieur, mettant ses lunettes et me regardant par-dessus avec des yeux indignés. Voulez-vous que je vous lise ce qui m'a donné ce pressentiment? Écoutez, c'est cet article-là, et voyez si c'est bien vous qui l'avez écrit :

« *Il ne faut jamais arracher les navets, ça leur est nuisible. Il est préférable de faire grimper quelqu'un et de lui faire secouer l'arbre.* »

Eh bien ! qu'en dites-vous? car c'est bien vous qui avez écrit cela?

— Ce que j'en dis ! Mais je dis que c'est très bien, je dis que c'est très sensé ! Je suis convaincu que, chaque année, des millions et des millions de boisseaux de navets sont perdus parce qu'on les arrache à moitié mûrs ; au contraire, si l'on faisait grimper un garçon pour secouer l'arbre...

— Pour secouer votre grand'mère ! Alors, les navets poussent sur les arbres?

— Oh non ! Certainement non ! Qui vous dit qu'ils poussent là? C'est une expression figurée, tout à fait figurée. Tous ceux qui savent ce que parler veut dire auront tout de suite compris que le garçon devait secouer les ceps... »

4. Là-dessus, le vieux monsieur se leva brusquement, déchiqueta le journal en petits morceaux, le piétina, pulvérisa [1] plusieurs objets à coups de canne, déclara que j'étais plus ignorant qu'une vache, puis sortit comme un furieux [2] en fermant la porte avec un fracas épouvantable. Bref, il me parut qu'il était mécontent ; mais ne sachant à quelle cause attribuer son agitation, je ne pus y porter remède.

Mark TWAIN. *Esquisses humoristiques.* (Edit. du Mercure de France)

---

54. Comment lire le journal ?

1. Pourquoi cette question? Y a-t-il donc deux façons de lire le journal, la bonne et la mauvaise? Certainement, car tous les journaux ne rapportent pas exactement la vérité ; et, pour *bien lire* le journal il faut être capable d'esprit critique, c'est-à-dire capable de comprendre pourquoi tel journal a intérêt à dénaturer certains faits, à passer sous silence certains autres et à répandre certaines idées. Cela revient à dire qu'il ne faut pas croire tout ce qui est imprimé dans le journal.

2. Imaginez un journal qui annoncerait des nouvelles de ce genre :

M... — Hier, la police a trouvé le corps d'une jeune fille coupé en dix-huit morceaux. On croit que la malheureuse s'est tuée elle-même...

Le jeune homme qui a du bon sens, et qui est capable de juger la valeur de ce qu'il entend ou de ce qu'il lit, se hâtera de repousser ce journal, en disant : Mais cela est absurde, illogique ! Car si le corps de la jeune fille est coupé en plusieurs morceaux, ce n'est pas la victime qui a pu se dépecer ainsi ! Le tout jeune enfant, lui, celui qui, par exemple, a moins de sept ans et qui n'a pas encore le jugement formé, acceptera cette nouvelle sans en apercevoir l'absurdité. Eh bien, ne soyons pas des enfants, et n'hésitons pas à critiquer ce qui est imprimé.

3. Un philosophe mort depuis une douzaine d'années, et qui a écrit de beaux livres à la louange du bon sens et de la raison, Paul Lapie, a pris la peine d'indiquer aux jeunes gens et aux adultes comment il faut lire le journal. Il leur dit : La première mission du journal est de nous amuser, et il essaie d'y arriver en particulier par la publication de romans que nous appelons feuilletons. Eh bien, lisons les feuilletons pour nous distraire, mais n'hésitons pas à les apprécier à leur valeur, qui est souvent minime. Et Paul Lapie cite ce passage d'un romancier qui eut autrefois beaucoup de lecteurs et peut-être d'admirateurs, Ponson du Terrail : (Il s'agit d'une mère à qui l'on vient de ravir son enfant.)

D'une voix stridente, elle s'écrie : « Demandez donc à la lionne ce qui se passe dans ses entrailles de mère quand, rentrant dans sa tanière, elle ne retrouve plus ses lionceaux qu'on lui a pris... Tout d'abord, elle rugit : puis, les poils hérissés, elle s'élance, elle bondit à la poursuite des ravisseurs.

Malheur à eux si elle les rejoint ! Elle les déchire, les broie, les met en pièces... En cet instant, je ressemble à la lionne du désert ; c'est la même fureur, la même rage qui grondent en moi.

---

1. Rapprochez de *poussière :* il réduisit en poussière plusieurs objets, c'est-à-dire : il s'acharna à les briser, à les réduire en miettes. — 2. Comme un fou.

Cela est invraisemblable, et d'un mauvais goût achevé. Et Paul Lapie d'ajouter : « Vous sentez qu'une mère, en pareille circonstance, ne se livrerait pas à d'aussi longues, ni à d'aussi ridicules déclamations : peu lui importerait « ce qui se passe dans les entrailles » de la lionne du désert ! Mais peu importe à l'auteur ce qui se passe dans le cœur d'une mère, peu lui importe la vérité. »

4. Arrêtons-nous maintenant à la page des réclames commerciales. Quelles choses merveilleuses nous apprenons ! Ce médicament a guéri des centaines de personnes ; leurs attestations, publiées chaque jour, sont une preuve de son efficacité. Vous qui souffrez, pourquoi hésitez-vous à l'employer ? « L'essayer, c'est l'adopter. » Et l'on court chez le pharmacien où l'on vide bien inutilement son portemonnaie. Il eût été plus sage de se dire, auparavant, que les attestations publiées dans le journal ne sont peut-être pas toutes sincères ; que le fabricant du produit n'a retenu que les cas favorables, et qu'il n'a pas fait état — et pour cause — des reproches qui lui ont été adressés ; que, si sa recette a guéri cent personnes, elle a probablement été sans effet sur des milliers d'autres qui l'ont essayée, etc., etc.

Pourquoi se hâter d'accueillir ainsi comme vraie l'information publiée dans le journal ? Encore une fois, tout ce qui est imprimé n'est pas forcément certain.

5. Vous comprenez maintenant pourquoi il faut lire le journal avec quelque méfiance — *surtout lorsqu'il s'agit de nouvelles politiques*, pourrions-nous ajouter. Chaque parti politique plaide sa thèse ; il affirme que lui seul détient la vérité, et que les partis adverses sont dans l'erreur. Lisez plusieurs journaux d'opinions opposées, et vous vous rendrez compte que ce qui importe, c'est de penser par soi-même, de juger les faits actuels en les confrontant avec les principes fondamentaux de morale et de justice qui devraient régler la conduite humaine.

---

55. Le singe qui montre la lanterne magique [1].

1. Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe, dont les tours
Attiraient chez lui grand concours [2].
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique [3]
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux ;
Et puis, sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout au long
L'exercice à la prussienne [4].

---

1. Il s'agit ici d'une *lanterne à projections fixes*. Florian, l'auteur de cette fable, a vécu dans la seconde moitié du 18e siècle, à une époque où il n'était pas question de cinéma. — 2. Une grande affluence de spectateurs. — 3. Corde tendue entre deux points fixes, mais qui reste aussi souple qu'un élastique lorsque l'équilibriste glisse dessus. — 4. A la manière des soldats du roi de Prusse qui avaient l'air de mécaniques.

2. Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville.
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, Messieurs », criait notre Jacqueau ;
« C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera, gratis ! Oui, Messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent : je fais tout pour l'honneur ! »
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer ; et l'on apporte
La lanterne magique. On ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller ; mais on applaudit.

3. Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint, qu'il met dans la lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie, en le poussant : « Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve, et des animaux ...
Voyez, Messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde !
Voyez ... »

4. Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir :
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien ... »

5. Pendant tous ces discours, le Cicéron [1] moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point ...
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne !

FLORIAN.

---

1. Cicéron fut un célèbre orateur romain qui vécut au 1er siècle avant J.-C.

Les pronoms démonstratifs — Les pronoms possessifs.

1. **Les pronoms démonstratifs** remplacent ordinairement un nom précédé de l'adjectif démonstratif.

   Ce sont : ce, celui, celle, ceux, celles et les pronoms composés à l'aide des adverbes *ci* (marquant la proximité), *là* (marquant l'éloignement) : ceci, cela, celui-ci, celui-là ... etc.

2. **Les pronoms possessifs** remplacent ordinairement un nom précédé de l'adjectif possessif. Ce sont :

   le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur.
   la mienne . . ., etc. ; les miens : . . ., etc. ; les miennes . . ., etc.

Exercices de grammaire.

1. Remplacez les points par le pronom démonstratif convenable :
   Lequel de ces journaux lisez-vous ? ... ou ... ? Lesquels ... (même phrase). Laquelle de ces revues a le plus d'abonnés ?... ou...? Lesquelles... (même phrase). Dans un grand journal, les rédacteurs se partagent la besogne : ... rédige l'éditorial ; ... rend compte des débats parlementaires ; ... rassemblent les faits divers ; ... font la chronique des sports. — Il n'est pas toujours facile de distinguer entre deux nouvelles contradictoires ... qui est vraie de ... qui est fausse. — ... seuls qui ont été le témoin d'un fait peuvent le rapporter exactement. — Il croit tout ... qu'on lui dit ; mais il croit plus fermement encore tout ... qu'il lit : ... 'est imprimé, dit-il, ... suffit.

2. Conjuguez oralement : j'ai un livre, c'est mon livre, c'est le mien ; tu as ... — j'ai des livres ... — j'ai une plume — j'ai des plumes.
   Et dressez ainsi la liste des pronoms possessifs.

3. Analysez les pronoms démonstratifs et les pronoms possessifs dans les phrases suivantes :
   Lisez ces deux articles : celui-ci vous instruira, celui-là vous amusera. — Les nouvelles du matin étaient alarmantes ; celles du soir sont plus rassurantes. — On promet une récompense à ceux qui feront découvrir le coupable. — Fais ce que dois, advienne que pourra. — La meilleure des leçons est celle de l'exemple. — Prête-moi ton livre, le mien ne m'intéresse pas. — Le méchant perd ses amis ; le sage conserve les siens. — Vos ennemis sont aussi les nôtres.

4. Distinguez bien se (s'), pronom personnel réfléchi, de ce (c') adjectif ou pronom démonstratif.
   ... 'est moi ; ... 'est toi, ... 'est lui ; ... sont eux. — ... 'est-il arrêté ? — ... sont-ils présentés ? — ... sont de fausses nouvelles. — Qu'est- ... que ... 'est ? Que ... 'est-il passé ? ... n'est rien. — Lisez ... récit et dites-moi ... que vous en pensez. N'est- ... pas un conte à dormir debout ? — ...'est un conte en effet. — Lisons les annonces : ... médicament ... pique de guérir quinze ou vingt maladies ; ... charlatan ... flatte de vous rendre heureux par le charme d'une bague magique ; ... philanthrope ... déclare prêt à vous prêter de l'argent pour rien, ou presque pour rien : il ... faut entr'aider, dit-il, ... 'est la loi de nature ; ... marchand ... débarrasse à vil prix d'un stock de petites machines à coudre. Pour cent francs, vous avez reçu ... peloton de fil et cette aiguille : ... 'est la machine annoncée.

5. **Conjugaison.** — Conjuguez au présent du subjonctif : avoir, être, porter, avancer, finir, recevoir, lire, faire.

6. Conjuguez au temps présent du mode subjonctif :
   Il faut que j' (avoir) quelque loisir, que je (être) attentif, que je (lire) ces feuillets et que je les (composer), que j'en (corrige) les épreuves, que je les (mettre) sous presse et que je (faire) un beau tirage.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Un grand journal.* — 1. A quel moment de la journée le travail des typographes et des rédacteurs du journal est-il le plus calme ; à quel moment est-il fiévreux ? — 2. Les journalistes qui vont à la recherche des nouvelles s'appellent des ... — 3. Les titres importants sont imprimés en caractères gras, c'est-à-dire ...

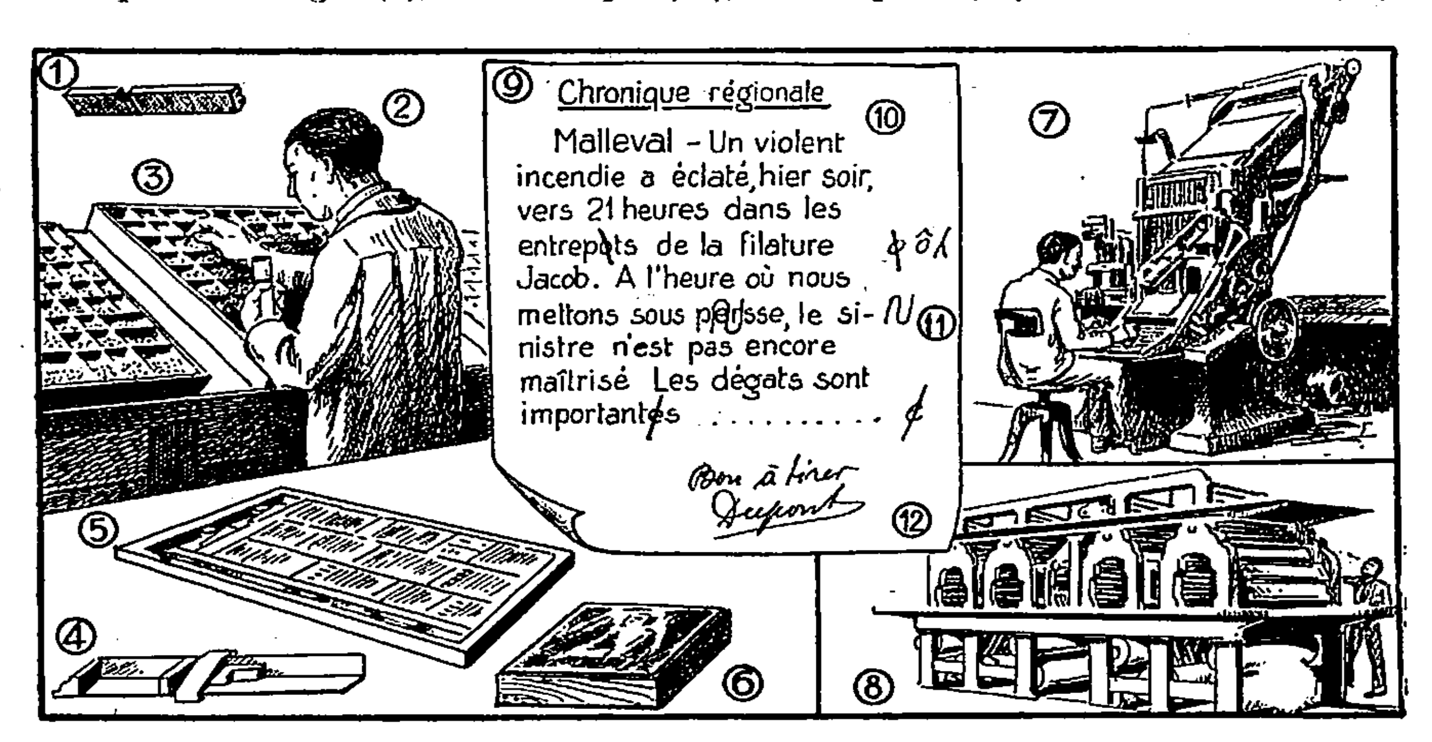
B. *Un drôle de journaliste.* — 1. Mark Twain avait fait preuve d'une excentricité de mauvais goût en écrivant que ... — 2. Les lecteurs ruraux le prennent pour un ..., comme le prouvent les remarques suivantes du § 2 : ... — 3. Qui pouvait être le vieux Monsieur à la barbe démesurée ? Pourquoi est-il si furieux ? — 4. Le plus drôle, c'est, à la fin du § 4 ...

C. *Comment lire le journal ?* — 1. Quel est le sens de *invraisemblable* et de *déclamations* au § 3 ; d'*attestations* au § 4 ? — 2. *Chaque parti plaide sa thèse* (§ 5), c'est-à-dire ... ; ainsi, du temps des guerres religieuses, ... — 3. L'esprit critique, c'est ...

D. *Le singe qui montre la lanterne magique.* — 1. De quelle époque est cette fable ? En ce temps, les projections fixes étant une nouveauté, des montreurs de vues ambulants circulaient ... (où ?), et le spectacle était agrémenté par ... — 2. Par dérision, Florian appelle Jacqueau un ... ; il serait plus juste de dire que Jacqueau est ... — 3. Quel est, à votre avis, le plus sot, du chat, du chien ou du dindon ? Pourquoi ?

2. Vocabulaire illustré.

L'imprimerie : Un caractère d'imprimerie (1), un typographe (2), la casse (3), le composteur (4), la forme (5), le cliché (6), une linotype (7), une rotative (8), une épreuve corrigée (9), une rubrique (10), une coquille (11), le « bon à tirer » (12).



3. Vocabulaire étymologique.

Les préfixes.

inter, (entre), un *ou* une interligne, intervenir, international, interalliée ;
for, four, (en dehors), un forfait, se fourvoyer, un forcené, un forban ;
anté, anti (avant), antédiluvien, antichambre, antidater.
anté, anti (contre), anticonstitutionnel, antéchrist, antipathie, antiseptique.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Employez les mots du vocabulaire illustré et quelques autres :

Les livres écrits à la main avant l'invention de l'imprimerie s'appellent des ... On appelle aussi ... les pages écrites qu'un auteur remet à un éditeur pour les faire imprimer. L'ouvrier qui compose un texte en lettres d'imprimerie est un ... Le typographe prend un à un les ... dans une boîte à compartiments appelée ..., les réunit dans une réglette appelée ..., puis page par page dans un châssis de fer appelé ... De cette composition on tire une première épreuve qui renferme peut-être des ... Il faut la ... La correction faite, l'auteur donne le « bon ... ». Alors commence le travail de l'... Pour composer et pour imprimer un journal on procède différemment ... (*montrez-le en vous reportant à la lecture n° 52*).

2. Expliquez : un reporter, une interwiew, la rubrique, une coquille, le bon à tirer, un journal quotidien ou un quotidien, un journal local ; un journal régional ; un journal hebdomadaire ; une revue mensuelle, bimensuelle, trimestrielle.

3. L'espace compris entre deux lignes est un ou une ... — Pendant la dernière guerre on appelait armées interalliées ... — Une douleur intercostale ... — Se tromper de chemin, de voie c'est ... — Celui qui est emporté par une rage aveugle, comme s'il avait perdu la raison, le bon sens, est un ... — Une antichambre ... — La sympathie c'est ... ; l'antipathie, au contraire ... — Un antiseptique ...

ORTHOGRAPHE

1. Une appréhension, anxiété, exciter, la physionomie — s'acquitter, une hypothèse, la réflexion, une attestation, accueillir, suggérer — écarquiller les yeux.

Observez : anxiété, exciter. — Comment prononceriez-vous les mots suivants si le c était oublié : excellent, exception ? Mais on écrit pourtant : la réflexion, la boxe.

2. Préparez le texte n° 52, *Un grand journal.*

3. Copiez le texte ci-dessous, en mettant les verbes au temps convenable :

Le livre. — Voici ce qui (se passer, *passé du conditionnel*) entre deux nègres dont l'un (savoir, *imp.*) lire et l'autre ne le (savoir) pas. « Que (regarder, *présent*), tu dans ce papier, (demander, *imp.*) l'ignorant. — Oh ! si tu (savoir), (répondre, *p. simp.*) le lecteur, comme cela (être) amusant. Il y a là des personnes qui (parler), on (entendre) avec les yeux. » Pour un nègre, la définition n'(être, *imp.*) pas mauvaise. Ce nègre, en effet, (comprendre, *p. comp.*) ce que c' (être) qu'un livre. Si je (demander, *imp.*) la définition d'un livre, j' (embarrasser) bien des gens. On sait que c' (être) un assemblage de feuilles de papier sur *lesquels* ... on (imprimer, *p. comp.*) des caractères. Mais ce qui (constituer, *pr.*) véritablement le livre, on ne le (savoir, *pr.*) pas, faute de réflexion. Un livre (être) une *voi* ... qu'on (entendre), une *voi* ... qui vous (parler). Les livres *réuni* dans une bibliothèque, si nous les (voir, *imp.*) avec les yeux de l'esprit (représenter) pour nous les grandes intelligences de *tout* les pays et de *tout* les siècles.

D'après LABOULAYE.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Ne cherchez pas des modèles de style dans les journaux ! Corrigez les incorrections et impropriétés contenues dans les phrases suivantes empruntées à un journal de province *et expliquez vos corrections :*

L'ingénieur X., qui avait été arrêté à Moscou, a été relâché et est rentré à Paris ; il peut dire d'être revenu de loin. — 3000 travailleurs allemands ont passé à Naples la fête de Noël : ils se sont rendus à Pompéi et autres environs de Naples. — Les insurgés s'efforcent de réduire la ville de Z. par des attaques incessantes, même au prix de pertes élevées.

2. **Imitons.** — Relisez les phrases 3 et 4 du § 3 de la lecture 53 ; puis complétez en disant autant que possible des choses vraies :

— Mon camarade s'avança vers moi avec un air qui ne lui était pas habituel ; il semblait avoir quelque chose sur le cœur. Il ... ; il ...

— Notre maître (maîtresse) avait l'air soucieux ; il (elle) semblait loin de la classe : ...

— Mon père est tout joyeux, et ne veut pas dire pourquoi : il s'amuse à nous intriguer : il ... ; il ...

II. — Les lettres d'affaires : demandes d'emplois.

Le sujet de devoir n° 7 de la semaine dernière nous amène à nous occuper des lettres relatives à des *demandes d'emplois.* Voici un exemple :

Châlons-sur-Marne, le 3 *mars* 1938.

Monsieur,

J'apprends par le journal que la place d'aide-comptable est disponible dans votre maison ; aussi je prends la liberté de solliciter cet emploi.

Bien que n'ayant pas encore exercé la profession de comptable, je puis vous fournir quelques références. J'ai suivi, en 19.. *et* 19.., *les cours de* 1[re] *et* 2[e] *années au Collège moderne de ... et, pendant les années* 19.. *et* 19.., *les cours de comptabilité créés par la Chambre de commerce de cette ville et professés par M. X...., expert-comptable.*

Le 30 *mars dernier, j'ai obtenu un diplôme commercial, avec mention très bien, devant la Commission officielle des examens de fin d'études commerciales.*

Vous pouvez d'ailleurs, si vous le jugez opportun, prendre tous les renseignements qui vous sembleraient utiles auprès de mes anciens maîtres.

Je crois pouvoir vous affirmer que mon exactitude, ma discrétion et ma bonne volonté ne vous feront jamais regretter de vous être intéressé à moi.

Dans l'espoir que ma demande sera favorablement accueillie, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

3. L'auteur de cette lettre donne des *références ;* que signifie ce mot ? Quelles sont ces références ? — Il assure qu'il possède les qualités requises pour l'emploi qu'il sollicite ; quelles sont-elles ?

4. Dans une demande adressée au directeur d'une imprimerie où il désirerait entrer comme apprenti-typographe, un de vos amis écrit : *Je sais bien l'orthographe, puisque j'ai mon C. E. P. E... A l'école, nous imprimions un petit journal, et j'aimais beaucoup ce travail ...* Que faites-vous observer à votre ami ?

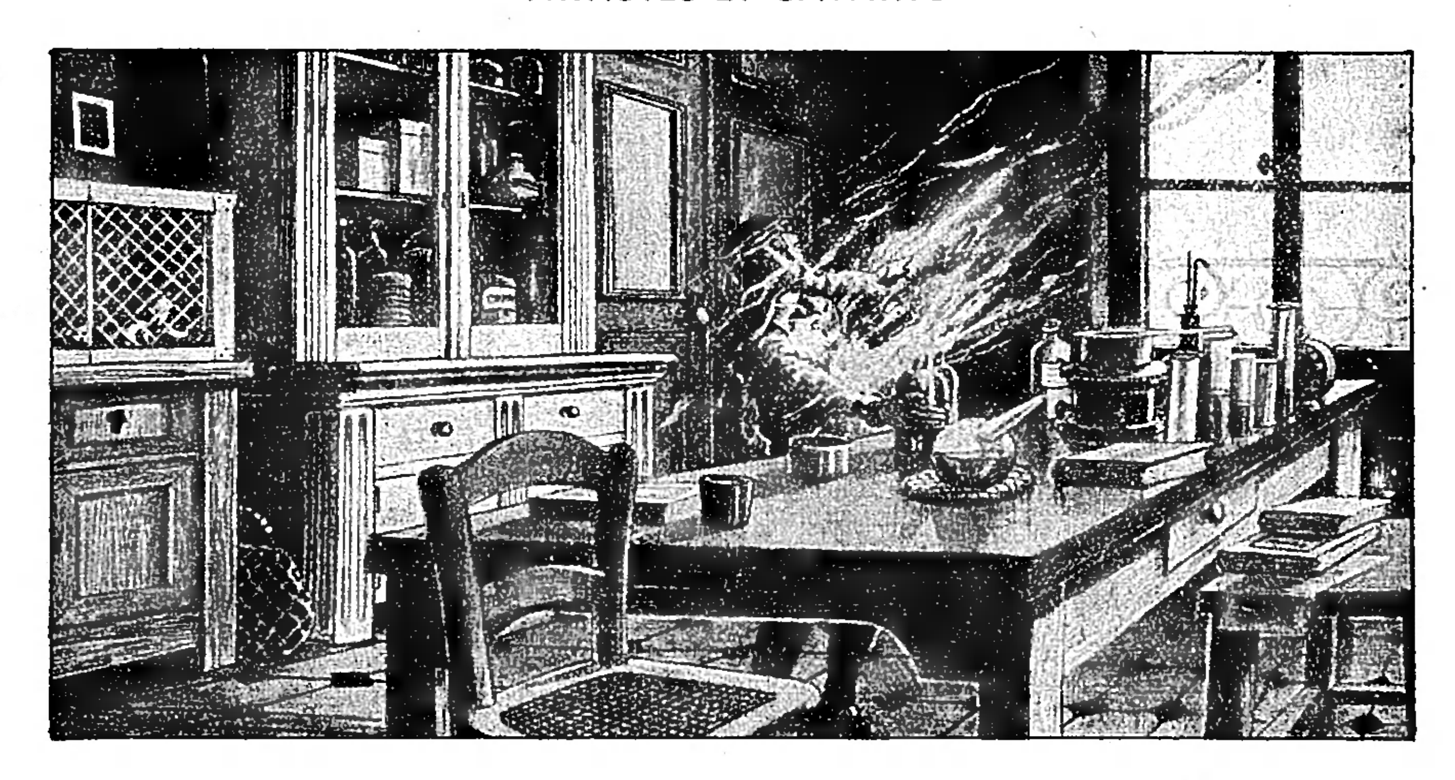
III. — Sujets de devoirs.

5. Vous demandez une place dans une maison de commerce ou dans un atelier.

6. Vous rédigez la lettre qu'une de vos parentes adresse au Directeur de la firme *Aux bons produits* (fromages et laitage) pour demander la gérance d'un dépôt de cette maison, dépôt que l'on projette d'ouvrir dans votre village ou dans votre quartier.



Le bouquiniste. *(Photo Yvon.)*



56. Une expérience dangereuse.

Au moment où se passe cette scène, l'auteur — qui était alors un petit garçon de 13 ans — habitait avec sa famille, rue de Tournon, à Paris, dans le quartier du Luxembourg.

1. Je m'étais fait donner pour mes étrennes le gros livre de chimie de Troost. Ce fut ma tante Lucile qui me l'offrit ; ma tante Claire, à qui je l'avais d'abord demandé, trouvait ridicule de me faire cadeau d'un livre de classe ; mais je criai si fort qu'aucun autre livre ne pouvait me faire plus de plaisir, que ma tante Lucile accéda [1]. Elle avait ce bon esprit de s'inquiéter, pour me contenter, de mes goûts plus que des siens propres, et c'est à elle que je dus également, quelques années plus tard, la collection des *Lundis* de Sainte-Beuve [2], puis la *Comédie Humaine* de Balzac [3]. Mais je reviens à la chimie.

2. Je n'avais encore que treize ans, mais je proteste [4] qu'aucun étudiant jamais ne plongea dans ce livre avec plus d'avidité que je ne fis. Il va sans dire, toutefois, qu'une partie de l'intérêt que je prenais à cette lecture pendait [5] aux expériences que je me proposais de tenter. Ma mère consentait à ce que cet office y servit, qui [6] se trouvait à l'extrémité de notre appartement de la rue de Tournon, à côté de ma chambre, et où j'élevais des cochons de Barbarie [7]. C'est là que j'installai un petit fourneau à alcool, mes matras [8] et mes appareils. J'admire encore que ma mère m'ait laissé

1. Consentit à satisfaire mon désir. — 2. Sainte-Beuve est un grand critique littéraire du XIXe siècle, qui s'applique, dans des études appelées *Lundis*, à faire mieux comprendre quantité d'auteurs et d'œuvres. — 3. Célèbre romancier du XIXe siècle, dont l'œuvre immense porte le titre général de *Comédie humaine*. — 4. Ici, le sens de *je proteste* est : *j'affirme, comme une certitude*. — 5. Rapprocher de : *était suspendu ;* nous dirions : tenait. — 6. Qui se rapporte à *office ;* ... consentait que l'office qui se trouvait ... servit à mes expériences. — 7. L'auteur veut dire sans doute *cochons d'Inde*. Les cochons d'Inde, ou cobayes, sont des rongeurs sur qui on fait habituellement des expériences de vivisection. — 8. Vases de verre à long col, employés en chimie.

faire. Soit qu'elle ne se rendît pas nettement compte des risques que couraient les murs, le plancher et moi-même, ou peut-être estimant qu'il valait la peine de les courir s'il devait en sortir pour moi quelque profit, elle mit à ma disposition, hebdomadairement, une somme assez rondelette que j'allais aussitôt dépenser place de la Sorbonne ou rue de l'Ancienne-Comédie en tubes, cornues, éprouvettes, sels, métalloïdes et métaux, acides enfin, dont certains, je m'étonne aujourd'hui qu'on consentît à me les vendre ; mais sans doute le commis qui me servait me prenait-il pour un simple commis moi-même.

3. Il arriva nécessairement qu'un beau matin le récipient dans lequel je fabriquais de l'hydrogène me sauta au nez. C'était, il m'en souvient, l'expérience dite de « l'harmonica chimique » qui se fait avec le concours d'un verre de lampe .... La production de l'hydrogène était parfaite ; j'avais assujetti le tube effilé par où le gaz, que je m'apprêtais à enflammer, devait sortir. D'une main, je tenais l'allumette et de l'autre le verre de lampe dans le corps duquel la flamme avait mission de se mettre à chanter ; mais je n'eus pas plus tôt approché l'allumette, que la flamme, envahissant l'intérieur de l'appareil, projeta au diable verre, tubes et bouchons. Au bruit de l'explosion, les cochons de Barbarie firent en hauteur un bond absolument extraordinaire et le verre de lampe m'échappa des mains.

4. Je compris en tremblant que, pour peu que le récipient eût été plus solidement bouché, le verre même eût éclaté, et ceci me rendit plus réservé dans mes rapports [1] avec les gaz. A partir de ce jour, je lus ma chimie d'un autre œil. Comme Dieu départ [2] les justes et les injustes, je désignai d'un crayon bleu les corps tranquilles, ceux avec lesquels il y avait plaisir à commercer [3], d'un crayon rouge tous ceux qui se comportent d'une façon douteuse ou terrible.

André GIDE. *Si le grain ne meurt.* (Copyright by Gallimard.)

---

57. Première application d'une grande découverte.

Pasteur avait commencé à s'occuper de la rage dès 1880. Son vaccin contre cette terrible maladie était trouvé en 1884 ; c'était de la moelle épinière de lapins morts enragés, à laquelle il enlevait toute virulence [4] en la faisant dessécher. Mais il n'osa tout d'abord faire ses expériences que sur des chiens, et ne cachait pas qu'il redoutait le moment où il serait conduit à appliquer son remède au traitement de l'homme. Sa bonté l'obligea à hâter ce moment.

1. Le 6 juillet 1885, à huit heures du matin, un enfant de neuf ans, conduit par sa mère, vint au laboratoire [5] de Pasteur. Tous deux arrivaient d'un village d'Alsace. La mère raconta que le petit Joseph Meister, se rendant à l'école, avait été, l'avant-veille, surpris dans un chemin de traverse par un chien enragé. L'enfant, terrassé, couvrant son visage de ses bras,

---

1. Plus prudent dans la manipulation des gaz. — 2. Sépare les uns des autres. — 3. A entretenir des relations. Le mot est employé ici de façon plaisante. — 4. Un corps *virulent* est celui qui renferme un principe d'infection ; rapprocher de *virus*. — 5. Au lieu où Pasteur faisait ses expériences, à Paris.

avait reçu quatorze morsures. Un maçon, qui avait vu de loin la scène, était accouru, une barre de fer à la main. Le chien, frappé à coups redoublés, avait lâché prise.

Un médecin, consulté douze heures après l'accident, fit sur les plaies quelques cautérisations[1] à l'acide phénique. Devant le nombre et la gravité des morsures, le médecin avait conseillé à la mère de partir avec son enfant pour Paris. Elle le conduirait chez quelqu'un qui n'était pas médecin, mais qui pouvait mieux qu'un médecin, ajoutait-il, donner un bon conseil.

— Et nous sommes arrivés bien vite, dit Mme Meister.

2. Pasteur, après avoir commencé par calmer la mère qui s'effrayait et l'enfant qui pleurait, était partagé entre la confiance que lui inspirait la sûreté de son traitement préventif contre la rage, depuis qu'il l'appliquait aux chiens, et l'anxiété de savoir s'il pouvait risquer ces mêmes inoculations sur cet enfant. Une fois tous les détails matériels prévus[2] pour cette Alsacienne et son fils, il leur donna rendez-vous dans l'après-midi.

Pasteur voulait consulter deux hommes qui lui inspiraient pleine confiance : le docteur Vulpian et le docteur Grancher. Il leur confia ses scrupules, qui touchaient à l'angoisse. Vulpian, dont on vantait toujours l'esprit de réserve, exprima l'avis que les expériences de Pasteur sur les chiens étaient suffisamment concluantes pour que l'on fût autorisé à prévoir les mêmes succès dans la pathologie[3] humaine.

Pourquoi, ajouta-t-il, ne pas essayer ce traitement? Existait-il contre la rage un autre moyen? Les cautérisations faites à l'acide phénique sur les blessures, si longtemps après l'accident, étaient inutiles. Si l'on considérait, concluait Vulpian, les dangers presque certains que courait l'enfant de mourir enragé, et, d'autre part, les chances de l'arracher à la mort, c'était plus qu'un droit, c'était un devoir pour Pasteur d'appliquer au petit Meister l'inoculation antirabique[4].

Le docteur Grancher émit les mêmes arguments et donna un semblable conseil.

3. Le soir même, Vulpian et Grancher, qui étaient venus examiner l'enfant, décidèrent de faire immédiatement la première inoculation. On prendrait la moelle la plus reculée[5], celle de quatorze jours, et l'on remonterait jusqu'aux moelles fraîches.

Au cours des dernières inoculations, Pasteur passa par une série de sentiments dont il faut avoir été le témoin pour pouvoir se rendre compte de ce qu'il éprouva à la fois d'espérances infinies, de craintes poignantes[6]. Vainement[7] était-il assuré par tant d'expériences si décisives que le virus de la rage serait vaincu, que l'humanité serait délivrée d'un effroi dont elle était obsédée[8] depuis des siècles, sa sensibilité si vive, si frémissante, se concentrait sur cet enfant...

4. Les semaines passèrent, la rage ne se déclara pas, le petit Meister était sauvé !

René VALLERY-RADOT. *Pasteur.*
Journal de l'Université des Annales, 10 mai 1909. (Flammarion, édit.)

1. Traitement qui consiste à brûler les tissus organiques à l'endroit où l'on craint une contamination par un virus. — 2. Une fois que furent arrêtés les détails de l'installation à Paris de Mme Meister et de son fils. — 3. Dans le traitement des maladies humaines. 4. Contre la rage. — 5. La plus ancienne, celle qui avait été préparée 14 jours auparavant, et qui était par conséquent la moins virulente ; et l'on arriverait peu à peu à inoculer de la moelle fraîche — cela pour habituer l'organisme à la réaction contre le vaccin. — 6. Craintes causant une impression pénible, douloureuse. — 7. C'est en vain qu'il ... — 8. Vivement préoccupée.

58. L'infini.

1. Chaque étoile étant un soleil, se présente à notre esprit comme un foyer de lumière, de chaleur et de vie analogue à celui qui nous illumine. Quoique notre soleil soit d'un million de fois supérieur à la terre en volume, certains soleils sont autant supérieurs au nôtre que celui-ci relativement à notre globe.

Ces soleils se comptent par millions, par centaines de millions. C'est aussi par millions, par centaines de millions, que nous devons compter les innombrables mondes habités, les innombrables séjours d'humanités inconnues, différentes de la nôtre. Nous sommes ici en plein infini.

2. Supposons que nous voyagions avec la vitesse de la lumière, 300.000 kilomètres par seconde, et que nous nous élancions vers un point quelconque du ciel. Cinq minutes suffiraient pour nous conduire à Mars [1], quatre heures pour nous transporter jusqu'à Neptune [2], frontière du système solaire. Mais quatre années entières seraient nécessaires pour nous amener à l'étoile la plus proche. Ne nous arrêtons pas. Continuons pendant deux ans, vingt ans, cent ans, mille ans, ce même vol en ligne droite, avec la même vitesse de 300.000 kilomètres par seconde. Nous trouverons toujours des étoiles, toujours des soleils, toujours des mondes habités, toujours de nouveaux univers. Là-bas, plus loin, d'autres étoiles s'allument : élançons-nous vers elles, atteignons-les. Voguons ainsi pendant un million d'années, et encore pendant un autre million : nouveaux univers, nouvelles terres, nouvelles formes de vie....

Eh quoi ! jamais de fin? Jamais d'horizon fermé? Jamais de barrière qui nous arrête? Toujours le vide?... Où sommes-nous donc? Quel chemin avons-nous parcouru? Nous sommes arrivés. . Où? Au vestibule de l'infini.

En réalité, nous n'avons pas avancé d'un seul pas. Le centre est partout, la circonférence nulle part. Notre planète et toute son histoire ne forment plus qu'un point dans l'espace et s'évanouissent comme le songe d'un instant.

Camille FLAMMARION. (Flammarion, édit.)

---

59. Le dévouement à la science.

En 1834, le grand historien Augustin Thierry publiait un livre dont la préface est l'histoire de sa pensée et de ses livres jusqu'à cette date. Dans la conlusion, Thierry ne craint pas de se donner en exemple à la jeune génération qu'il exhorte au travail scientifique.

1. Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science doit être compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu.

Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle ; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées [3] qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les

---

1. Planète la plus proche de la terre. — 2. Planète que l'on considérait, à l'époque où écrivait Flammarion, comme la plus éloignée du soleil. On a découvert depuis une planète encore plus éloignée : Pluton. — 3. Le mot signifie ici : privées de nerfs ; sans ressort, sans vaillance.

intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée ; on use noblement la vie.

2. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore ; si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement [1] à la science.

Augustin THIERRY. *Dix ans d'études historiques.* (Garnier frères.)

---

60. Les promenades d'un vieux Parisien.

1. De monuments, de paysages,
Hâtons-nous à remplir [2] nos yeux ;
Le trésor le plus précieux
Est encore un livre d'images.
Je ne suis pas allé aux Indes, quel dommage !
Ni aux Indes, ni au Japon ;
Maintenant c'est trop tard, et d'ailleurs à quoi bon?
Nous avons à songer à un autre voyage.

2. Tous les spectacles familiers
Des quotidiennes promenades,
Je sens que plus je les regarde,
Moins j'en serai rassasié.
Les Indes, le Japon? C'est ma rue de Grenelle
(La fleuriste du coin a des roses nouvelles)
Rue de Grenelle, Rue du Bac,
Le pharmacien, le marchand de tabac,
Et la Seine qui coule au bas,
Le Louvre avec les Tuileries.
Je suis passé par là des centaines de fois.
Et voici que ma flânerie
Comme émerveillée et ravie,
S'y attarde aujourd'hui ; et, je ne sais pourquoi,
Je ne puis m'arracher à cette perspective, —
Les balustres [3] de pierre alignés sur la rive,
Les frondaisons des arbres, et le ciel
Si léger, un ciel de pastel,
Et, à gauche, la tour Eiffel...

3. Au jour, qui doit venir un jour, et qui nous prive
De ce spectacle que voici,
D'autres spectacles bien plus beaux nous sont promis,
Eh ! oui !...
Tous les jardins du paradis...
Eh ! oui ! sans doute ; eh ! oui ! N'importe :
Les Champs Elysées... la Concorde...
C'est tout de même bien, Paris !

FRANC-NOHAIN. *Nouvelles Fables.* (Editions Spès.)

---

1. Le sacrifice absolu. — 2. Nous dirions : de remplir .... — 3. Les piliers façonnés dont l'ensemble forme une balustrade.

GRAMMAIRE

Les pronoms relatifs — Les pronoms indéfinis.

1. **Le pronom relatif** réunit la proposition qui le suit au mot dont il tient la place et qu'on appelle son **antécédent.**

   Les pronoms relatifs sont :
   qui, que, quoi, dont, où, lequel et ses diverses formes.

2. **Les pronoms indéfinis** désignent d'une manière vague les êtres et les choses. Ce sont : autrui, chacun, l'un, l'autre, on, personne, quelqu'un, quelque chose, quiconque, rien.

   Quelques **adjectifs indéfinis** peuvent être employés comme **pronoms :** aucun, autre, certain, nul, plusieurs, tel, tout. Ces mots sont adjectifs quand ils se rapportent à un nom, pronoms dans le cas contraire.

Exercices de grammaire.

1. Employez les pronoms indéfinis convenables. Analysez-les.

   N ... ne peut se vanter de se passer des hommes. — ... a toujours besoin d'un plus petit que soi. — Ne fais pas à ... ce que tu ne veux pas ... (*achevez*). — Nous serons tous interrogés ; ... aura son tour. — ... ne sert de courir, il faut . (*achevez*). — P ... n'est assuré du lendemain. — T ... qui rit vendredi, ... (*achevez*). — Aimez-vous les uns .... Ch ... pour soi, c'est la devise de l'égoïste ; chacun pour ..., et tous pour ..., c'est la devise du bon citoyen.

2. Analysez les pronoms relatifs dans les phrases suivantes :

   Joseph Meister qui se rendait à l'école fut mordu par un chien enragé. On le conduisit au laboratoire de Pasteur dont les travaux étaient déjà célèbres. Le savant examina les profondes morsures que l'enfant avait sur le corps et décida d'essayer sur lui le traitement qu'il avait appliqué avec succès aux chiens mais auquel nul être humain n'avait été encore soumis. Le vaccin que Pasteur avait découvert sauva le malade qui rentra dans son village où il reçut de nombreuses visites.

3. Réunissez par un pronom relatif les propositions séparées par un point-virgule. (*Voyez la lecture n° 56.*) — J'étudiais avec passion le gros livre de chimie de Troost ; ma tante Lucile me l'avait donné pour mes étrennes. — Ma mère mit à ma disposition une somme assez rondelette ; je consacrai cette somme à l'achat de produits chimiques. — Mon cabinet de travail était l'office ; cet office se trouvait à l'extrémité de notre appartement et j'y élevais des cochons de Barbarie. — Il arriva que le récipient me sauta au nez ; dans ce récipient je fabriquais de l'hydrogène. — Je tremble encore en me rappelant l'accident ; je faillis être victime de cet accident.

Conjugaison. — Mode subjonctif, temps présent.

4. Conjuguez au présent du subjonctif : travailler, crier, payer, croire, voir, s'en aller.

5. Conjuguez au présent du subjonctif : acquérir, courir, mourir, vaincre, résoudre.

6. Conjuguez au présent du subjonctif la phrase suivante :

   Il faut que je (être) attentif (ve), que j' (avoir) de la patience, que j'(observer) attentivement, que je (faire) une expérience, que je la (renouveler), que je (mesure), que je (peser), que je (vérifier) mes chiffres, et enfin que je (conclure).

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Une expérience dangereuse.* — 1. Tante Lucile, lorsqu'elle voulait faire un cadeau à son neveu, s'inquiétait ... Tante Claire, au contraire, ... — 2. Retrouvez au § 2, et expliquez les mots : avidité, office, hebdomadairement, rondelette. — 3. Pourquoi l'auteur dit-il, au début du § 3 : Il arriva *nécessairement ?* — 4. L'accident apprit au jeune Gide que ...

B. *Première application d'une grande découverte.* — 1. Quelle est cette découverte ? C'est bien une *grande* découverte, puisqu'elle délivre l'humanité ... (§ 3). — 2. Essayez d'expliquer simplement l'effet des inoculations successives de moelle de lapin. — 3. Pasteur hésitait à traiter le jeune Meister ; pourquoi ? — 4. Relevez, § 3, et expliquez le fragment de phrase qui montre la sensibilité de Pasteur.

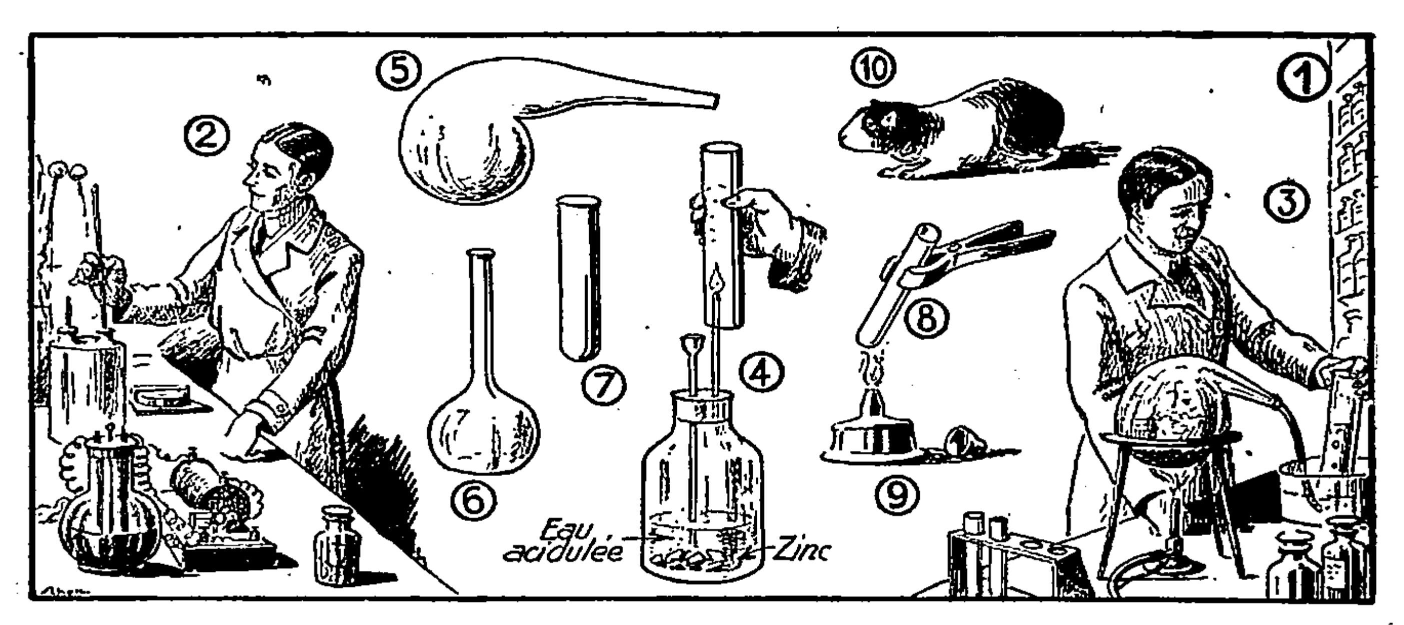
C. *L'infini.* — 1. Il se peut que le mot *humanités,* dans le sens où il est employé au § 1, ne soit pas exact; pourquoi ? — 2. Neptune n'est pas la frontière du système solaire (§ 2), puisque ... — 3. Ce texte nous donne bien une idée de l'infini, puisque ...

D. *Le dévouement à la science.* — 1. Que souhaite A. Thierry ? — 2. Il se compare au *soldat mutilé sur le champ de bataille ;* pourquoi ? — 3. Expliquez : *qui ne savent où se prendre ; on use noblement la vie* (§ 1) ; *si j'avais à recommencer ma route* (§ 2).

E. *Les promenades d'un vieux Parisien.* — Aux Indes, au Japon, Franc-Nohain préfère ... Sans doute, les spectacles du Paradis sont ... ; mais l'auteur doute qu'ils soient supérieurs à ... — 2. L'auteur a une âme d'artiste, puisque ... — 3. La *perspective* dont il est question au § 2, c'est ... — Que signifie le dernier vers du § 1 ?

2. Vocabulaire illustré.

Un laboratoire (1), un physicien (2), un chimiste (3), une expérience (4), une cornue (5), un matras (6), une éprouvette (7), un tube à essai (8), une lampe à alcool (9), un cobaye (10).



3. Vocabulaire étymologique.

Mots d'origine savante.

hydrogène, microscope, mammifère, carnivore ..., ces mots d'origine savante sont formés d'éléments empruntés au **latin** ou au **grec.**

Éléments latins.

ambule (*qui marche*)	: somnambule, noctambule, déambuler, préambule,
cide (*qui tue*)	: homicide, parricide, fratricide, régicide, infanticide, suicide.
cole, culteur, culture	: horticole, apiculteur, sylviculture, agriculture.
fère (*qui porte*)	: mammifère, ombellifère, aurifère, conifère, lactifère.
fuge (*qui met en fuite*)	: fébrifuge, centrifuge, vermifuge, ignifuge.
multi (*nombreux*)	: multiforme, multicolore, multiflore.
pare (*qui produit*)	: vivipare, ovipare, sudoripare.
vore (*qui mange*)	: carnivore, herbivore, insectivore, granivore, omnivore.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Racontez l'expérience de l'harmonica chimique, dont parle André Gide dans la lecture n° 56, *Une expérience dangereuse.* Vous reproduirez la gravure du vocabulaire illustré. Pour expliquer l'accident, vous rappellerez qu'il faut attendre, avant d'enflammer l'hydrogène à la sortie du tube effilé, que tout l'air du flacon ait bien été chassé. Sinon le mélange d'air et d'hydrogène ...
2. Dites à quoi s'occupent les savants dont les noms suivent : le chimiste, le physicien, le géologue, le météorologiste, le mathématicien, l'astronome, le botaniste, le géographe. — Qu'est-ce que l'océanographie ?
3. En vous reportant au vocabulaire ci-dessus, expliquez les expressions ou les mots suivants : Un marchand ambulant ; un somnambule ; un noctambule ; un régicide ; un parricide ; une lutte fratricide ; un apiculteur ; l'aviculture ; la sylviculture ; un fébrifuge ; la force centrifuge ; un terrain aurifère ; une ombellifère ; une plante lactifère ; les glandès sudoripares.
4. Devinette. — Je sors de l'eau, et pourtant je brûle ; et quand je brûle je deviens eau.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : accéder, assujettir, effilé — terrasser, la cautérisation, l'inoculation, la moelle — les Champs Elysées.

   Remarquez : damné. — Dans ce mot, et dans quelques autres, l'm ne se prononce pas : condamner, automne.
2. Préparez le texte n° 56, *Une expérience dangereuse.*
3. Mettez les verbes au passé composé ou au temps indiqué :

   La puissance de la pensée. — L'homme primitif (être, *imp.*) nu ; (se résigner) au froid ? non : il (penser), et la flamme (jaillir) de la pierre pour le chauffer. Il (être, *imp.*) affamé ; (se résigner) à la faim ? non : il (penser), et l'épi (mûrir) au soleil pour le nourrir. Il (être, *imp.*) blessé ; (se résigner) à voir couler son sang ? non : il (méditer), et le fer (guérir) sa blessure. Il (être, *imp.*) tenu prisonnier dans l'espace par l'Océan ; (se résigner) à l'implacable surveillance du geôlier ? non : il (réfléchir), et le navire l' (porter) à la rive d' (un ou une ?) autre hémisphère. Il (être, *imp.*) isolé dans le temps ; (se résigner) ? non : il (incliner la tête, et l'écriture (faire) de toutes les générations écoulées une seule génération toujours en conversation avec elle-même d'un bout à l'autre de la durée. Il (être, *imp.*) esclave de l'univers qui l' (étouffer, *imp.*) de toutes parts dans sa rude étreinte ; (se résigner) ? non : il (faire) appel à son intelligence, et son intelligence (tourner) la force contre la force, et maintenant, il (commander, *pr.*) d'un geste à la nature.

   Eugène Pelletan.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons correctement.** — Employez le pronom relatif qui convient :

Il arriva un beau matin que le récipient ... je fabriquais de l'hydrogène me sauta au nez (lect. 56). — J'avais assujetti le tube effilé par ... devait sortir le gaz. — Nous aimerions voir la perspective ... nous parle Franc-Nohain : elle doit être admirable. — Le succès du Cid, ... dépassa toute prévision, consacra la gloire de Corneille. — Le roman ... je donne la préférence, c'est ... (*achevez !*)

2. **Imitons.** — *Venez ici, que je vous lise ... ! On s'apprêtait, on faisait silence.* Employez de même deux verbes, avec le sujet *on*, après les phrases suivantes : (Vous indiquerez entre ( ) par qui elles sont prononcées.) — Venez ici, que je vous gronde ! (c'est le père qui parle) : ... — Approchez, que je vous embrasse ... — Je suis en retard ; passez-moi vite mon pardessus et mon chapeau, que je me sauve ! ... — Venez ! Je vous offre le cinéma ! ...

II. — Les lettres. — Requêtes diverses.

Monsieur, Je sens que la liberté que je prends de vous écrire sans être connu de vous va vous paraître bien osée ; mais vous m'excuserez, lorsque vous saurez que je ne suis encore qu'un enfant, qui achève sa scolarité à X ...

Voici de quoi il s'agit. Mes camarades d'école et moi avons fondé une bibliothèque que, par tous les moyens, et aux moindres frais, nous cherchons à enrichir. Or, notre maître nous a suggéré d'écrire à quelques grands romanciers, pour les prier de bien vouloir nous faire cadeau d'un de leurs livres.

Or, j'ai lu, de vous ..., etc.

3. A qui s'adresse la lettre dont vous venez de lire le début ?
Remarquez que celui qui écrit ne se pose pas en solliciteur banal ; il s'efforce d'intéresser le destinataire à sa demande ; par quels moyens ?

4. Achevez cette lettre.

5. Supposez que tante Claire (lect. 56) vit en province, et qu'elle a proposé à son neveu Gide de lui offrir, pour étrennes, une belle cravate. Commencez la réponse de Gide, qui remercie sa tante, et lui expose son désir : ... (*lequel ?*)

6. **De l'ordre!** — Résumez par une phrase chacun des deux § de la lecture 56.

7. A l'occasion de la préparation d'un dîner de famille, vous avez — garçons ou filles — accompli un véritable travail d'artistes. Les *garçons* ont écrit les menus placés devant chaque couvert (et cela n'a pas été commode !) ; les *filles* ont paré un foie gras avec de la laitue, des œufs durs, des olives, de la gelée. Indiquez, en de simples notations, la suite de vos efforts, et le résultat. (*Vous dessinerez le menu, ou le plat garni.*)

III. — Sujets de devoirs.

8. Vous demandez un livre classique (vous spécifierez bien de quel livre il s'agit), en spécimen gratuit, à une maison d'édition.

9. Au nom de vos camarades, vous écrivez à un commerçant pour lui demander un lot destiné à une tombola organisée au profit de ...

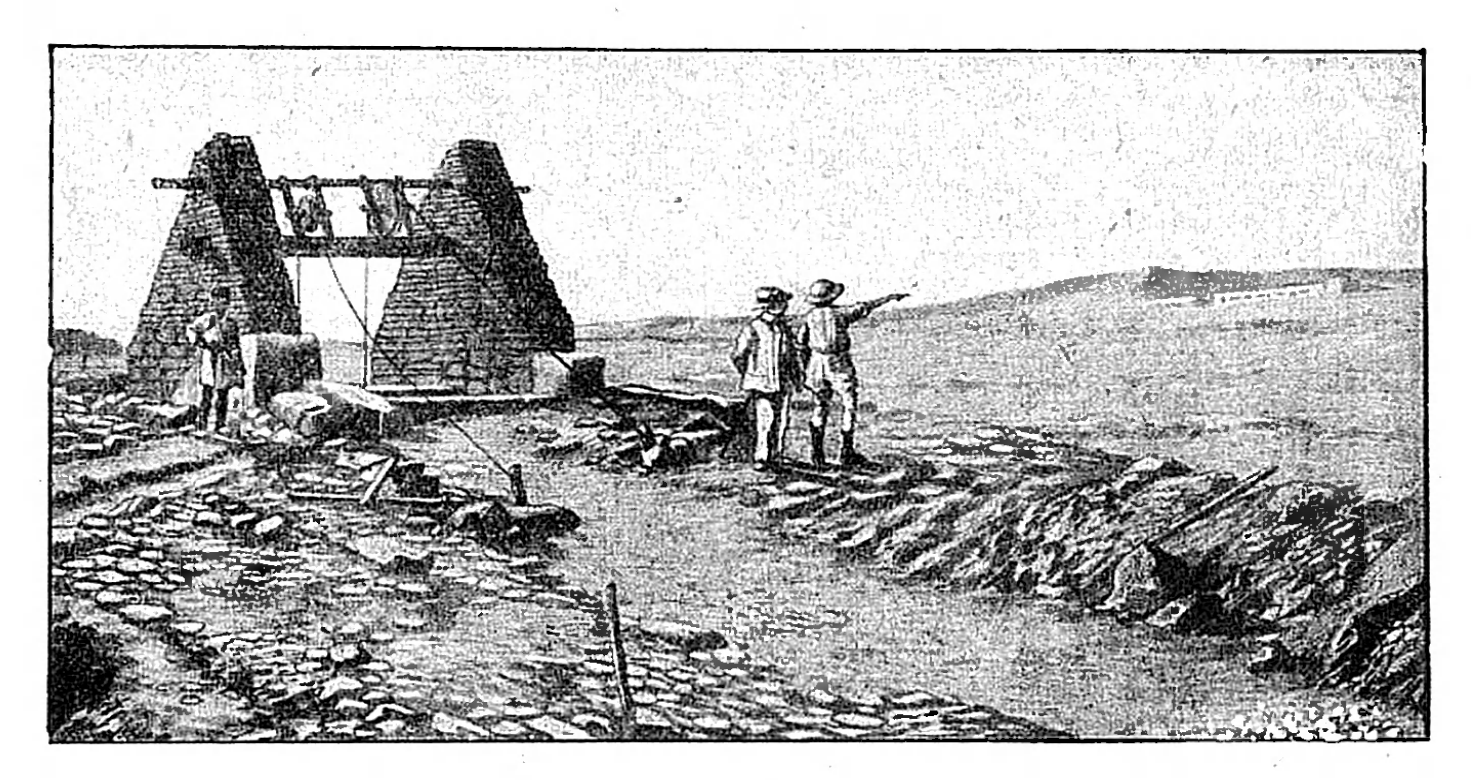
10. Apprenti, un accident vous empêche de vous rendre à votre travail. Vous écrivez à votre patron pour lui demander quelques jours de congé.

1. *Pour vous amuser :* A la façon de Franc-Nohain (lect. 60), écrivez, à la gloire de votre ville (ou de votre village), une page qui se terminera par : *C'est tout de même bien, X. !*



(Cliché Boyer)

Pont de palmier, sur le ruisseau d'une oasis, près de Biskra, dans le sud de l'Algérie.



61. Au pays de la soif.

Celui qui parle est un colon du Sud-Tunisien.

1. Cinq mille hectares ! C'est une province. Vous voyez, là-bas, cette première chaîne de collines et, plus loin, à l'horizon, une longue arête nue, pierreuse. Le domaine s'étend encore au delà, jusqu'à la rive orientale du grand oued [1]. Une province ! Et c'est moi qui l'ai défrichée. Je ne suis pas un vieillard. J'ai trente-cinq ans. Je m'appelle Philippe.

2. Quand j'ai pris ce domaine en charge, cette plaine de la soif, comme on l'appelait, les vieux colons du nord ont haussé les épaules. Ils m'ont quand même aidé pour mes premières semailles. C'est un service de bonne tradition [2], un service qu'à mon tour je rends aux jeunes, maintenant. Oui ! Tous semblaient pris de pitié. J'avais l'air d'un condamné à mort.

Mais je ne me lance jamais à l'aveuglette. Partout où vous voyez ces fermes que j'ai fait construire, il y avait des ruines romaines, des ruines sans beauté, méprisées par les savants, décorées par la terre et la brousse [3]. Un signe précieux, ces ruines. Instruits par sept siècles de colonisation [4], les Romains ne se trompaient guère, et nous pourrons vivre ici, puisqu'ils y ont vécu.

3. Je mesure la grandeur d'un peuple à ce qu'il fait pour l'eau. Si les Arabes de nos jours sont, à mes yeux, de pauvres gens, c'est qu'ils n'ont pas su relever l'œuvre des fermiers romains. Et pourtant, quel ciment !

1. Mot arabe qui signifie : cours d'eau, et qui désigne plus particulièrement les rivières temporaires de la région saharienne. — 2. C'est un service qui est de tradition, qui est habituel ; et je trouve excellente cette tradition, qui veut que les anciens viennent en aide aux débutants. — 3. La brousse, c'est le pays inculte, couvert de broussailles ; ici, le mot désigne les broussailles même. — 4. Lorsqu'ils conquirent le pays qui est devenu depuis la Tunisie du sud, les Romains avaient derrière eux plusieurs siècles de colonisation.

Quels moellons ! Si massifs et si bien taillés, qu'ils sont comme la signature d'une civilisation [1]. J'ai retrouvé d'antiques citernes que le temps n'a pas trop dégradées. Je les ai restaurées et je m'en sers, autant par piété que par intérêt : nous ne pourrions ni mieux faire, ni mieux choisir les emplacements.

Si vous allez à Kairouan [2], poussez jusqu'à Rakada, la cité des Aglabites [3], Rakada-la-dormeuse, comme on l'appelait quand y régnaient l'ordre et le luxe. C'est maintenant une steppe brûlée. Les pierres du grand bassin meurent de soif parmi les cactus convulsionnaires [4]. Pourtant, il y avait là, jadis, d'énormes réserves d'eau douce, un vrai lac artificiel. Les princes conquérants s'y promenaient en barque, avec leurs femmes. Il y avait une île, un kiosque plein de trésors, de musiciens et d'archers. Les Aglabites ont fait aussi de grandes choses pour l'eau.

Mais depuis ! Songez au village d'El-Djem. L'eau s'y vend sept sous les deux litres. On va la quérir, à dos d'âne. Croyez-vous qu'ils ne buvaient pas à leur soif, les soixante-mille spectateurs du grand amphithéâtre? En vidant toutes les citernes, on ne pourrait sans doute plus, aujourd'hui, désaltérer convenablement une escouade. Quelle humiliation ! Quelle déchéance !

4. Je ne suis pas fort sensible à la soif. Je sais résister au premier verre ; voilà ce qu'il y a de plus facile et de plus important. Qui cède au premier verre est sans force devant le second. Je suis sec, dur, sans besoin. Et, cependant, j'ai souffert de la soif plus cruellement que vous ne sauriez imaginer.

Regardez là-bas, au flanc des premières collines. Il y a, dans ces bâtiments, plus de quatre cents bêtes à cornes. Derrière ce pli de terrain, les écuries : cent cinquante chevaux. A l'est, cette brousse granuleuse [5] : deux mille moutons à grosse queue. Et ce n'est pas tout. Il y en a d'autres dans la vallée. Il y en a sur tout le domaine. Un peuple de bêtes qui meuglent, qui hennissent, qui bêlent, qui réclament de l'eau.

Chaque année, je traverse des périodes d'angoisse. Chaque année, je passe des nuits à me demander si je pourrai faire boire mes bêtes le lendemain. Et alors, moi qui ai, dans l'estomac, mon content d'eau de Saint-Galmier, moi qui n'ai qu'à tendre la main pour saisir un verre et mouiller mes lèvres, j'éprouve une soif terrible : j'ai soif pour quatre mille gosiers.

5. Je ruse, je finasse. Nous avons, ici, outre les réserves d'eau douce, une assez grande quantité d'eau magnésienne [6]. En avez-vous tâté? C'est une eau saumâtre [7], une eau sèche ; elle ne mouille pas la peau, dirait-on. Elle est râpeuse, agressive [8]. J'en ai mis dans les abreuvoirs. Sitôt lâchés, les mulets accouraient en trombe, la queue droite, la langue pendante, les oreilles debout. Ils flairaient l'eau, sans même y tremper le museau, soufflaient d'un air méprisant et s'éloignaient, désolés, l'oreille molle. Leurs flancs se touchaient, à cause de leur maigreur. Un spectacle à pleurer.

Je suis plus entêté que mes mules. J'ai fait des mélanges savants. J'ai coupé l'eau saumâtre de bonne eau douce. Les bêtes ont fini par boire.

---

1. La civilisation romaine, solide, indestructible, a mis sa marque dans ces constructions. 2. Ville antique, du centre de la Tunisie. — 3. Dynastie arabe, qui établit sa domination dans la région de Kairouan, au IXe siècle. — 4. Dont les feuilles semblent se tordre en convulsions. — 5. De loin, avec les troupeaux épars, la brousse paraît granuleuse, c'est-à-dire recouverte de grains (les moutons). — 6. Qui contient de la magnésie. — 7. Elle a le goût de l'eau de mer, salée. — 8. Elle semble vouloir attaquer les muqueuses.

Alors, sans les brusquer, de jour en jour j'ai diminué la quantité d'eau douce. Et, par tâtonnements, j'ai trouvé le régime [1]. J'économise mon eau de pluie.

A mes débuts, l'accès des citernes était libre. Par les mauvais jours, les hommes se battaient au couteau pour une gargoulette [2], ou à qui puiserait le premier. Maintenant, tout est réglé. Je rationne, je calcule à un litre près.

6. Ici, tout dépend de la pluie, même la prospérité des villes du nord, où l'eau se gaspille à plaisir. Qu'il pleuve : on achètera des bas de soie, les médecins seront payés, les tapis coûteront moins cher, car les moutons auront mangé de l'herbe à leur faim. Qu'il pleuve : il y aura de la farine, de l'huile, et le pays tout entier chantera des actions de grâces [3].

Georges DUHAMEL. *Le prince Jaffar.* (Mercure de France, édit.)

---

62. La petite école d'Abéché.

Vers 1930, *Jean Nandré a été nommé Directeur d'école à Abéché, au Soudan. Il y est arrivé après un long voyage, par le Congo, l'Oubangui et Fort-Lamy. Il n'a trouvé là qu'une case de terre, dans laquelle un indigène, Moussa, enseigne un français plus qu'étrange à quelques négrillons. En attendant la belle école neuve que le commandant du cercle [4] fait construire, et le matériel d'enseignement qui arrive lentement de Fort-Lamy, Jean Nandré se met courageusement au travail.*

1. L'école reçoit vingt négrillons et cinq petits mulâtres que les Blancs d'Abéché n'appellent que *métis*. Il a fallu cinq ou six nattes de palmier pour faire asseoir ce petit monde, en le serrant un peu. Des prisonniers [5] assez habiles ont fait et barbouillé un tableau noir ; mais, faute de craie, et jusqu'à l'arrivée du bœuf portant le matériel acheminé de Fort-Lamy, ce tableau est resté brillant et neuf...

Vingt négrillons et cinq mulâtres.

Les élèves qu'enseignait Moussa étaient des fils de tirailleurs. Dernièrement, le Commandant a fait un signe, et la petite école s'est remplie. Quand la neuve, bien plus grande, sera prête, il fera encore sortir maints négrillons des murs de terre d'Abéché. Il veut d'abord des enfants de notables, pour l'exemple, à raison d'un ou deux par grande case. Le Falki Tah, chef religieux, envoie déjà le sien : honneur oblige. On l'a *taxé*, pour le moment, à un marmot. Alors, nouveau Jephté [6], il en a choisi un chez la moindre de ses femmes, et l'holocauste en boubou [7] noir de crasse fut apporté, criant comme goret qu'on saigne. Il a fallu l'apprivoiser. — Ils s'apprivoisent vite, heureusement, les petits d'hommes...

2. En attendant le bœuf au matériel, les heures ont été consacrées à des enseignements d'extrême urgence : à remplacer la peur par la confiance, à bavarder souvent, à rire beaucoup, et à donner à tous et à chacun les éléments de ce qu'on nomme « les usages ».

---

1. Qu'ils peuvent supporter. — 2. Vase poreux ; les hommes se battaient férocement, jusqu'à en venir au couteau, pour puiser la valeur d'une gargoulette d'eau. — 3. Remerciera Dieu. — 4. Territoire administratif. — 5. Des tirailleurs punis de prison. — 6. Chef de guerre juif qui, avant une bataille, fit le vœu d'offrir à Dieu, en holocauste — c'est-à-dire en sacrifice — la première personne qui viendrait le saluer après sa victoire. Or, ce fut sa fille. — 7. Sorte de chemise en coton servant de vêtements à certains Noirs.

Les premiers jours, malgré l'utile présence de Moussa, gardé en qualité de moniteur à vingt-cinq francs par mois ; malgré aussi les connaissances non négligeables que les fils de tirailleurs avaient reçues au Camp et à l'école de Moussa, Jean Nandré fut quelquefois dans l'obligation de se servir de mots arabes. Mais cette dérogation fut de courte durée...

L'enseignement des usages comporta plus d'une leçon, en vue d'apprendre sans tarder aux nouveaux apprivoisés, qu'on ne garde pas au coin des yeux des grapillons de mouches ; qu'on se lave, qu'on se mouche et qu'on s'en va dehors, cracher. Pour leur apprendre à se moucher *comme il faut*, et souvent — c'est-à-dire sans attendre que ça coule au point de ne plus pouvoir être reniflé — il ne pouvait être question d'employer le moindre linge. Un progrès n'en était pas moins à souhaiter...

Ce fut une leçon bien concrète et bien vivante. Au soleil, près du rempart, devant l'assemblée sage qui regarde avec de gros yeux blancs, Jean Nandré se mouche. Il le fait avec une distinction relative, sans mouchoir, bien entendu — avec un doigt. « A toi, Bourma : je ... me... baisse. Dis : je me baisse... Mais baisse-toi !... Bon. Bouche un trou, une *porte* de ton nez. Là, comme moi ! Reste baissé. Allons souffle !... Bien ! A l'autre porte, maintenant. » — « A toi, Chikou... C'est bien ! Dis : je me mouche !... Bon ! Mouche-toi encore une fois. — Zané plus, Moussié ! — Ça ne fait rien, mouche-toi pour Zougoulou [1] ! »

3. Depuis ces premières leçons (bien qu'on se lave encore modérément), on chasse à grands gestes les mouches, et l'on est très poli dans l'école du Tata [2]. On y dit à chaque instant : « Moussié, je vais crache dihors ? Moussié, je vais faire cabinet ? »

Paris ne s'est pas fait en un jour.

Au bout de trois semaines, juste au moment où l'on avait fini d'apprendre à se passer de tout, même de craie, le bœuf est arrivé, portant son nègre et quatre caisses. Allons, mettons-les toutes dans ce coin.

On travaillait si bien, sans rien, dans la petite école !

Paul FABRE. *Les heures d'Abéché.* (Les Cahiers du Sud, Marseille.)

---

63. Gendarmes du désert.

A Adghar — un village de l'extrême sud algérien qui groupe ses pauvres maisons à proximité d'une palmeraie, au pied du bordj ou forteresse — le lieutenant Marçay commande un escadron de méharistes. Il vient de recevoir, par T. S. F., l'ordre de couper la route à un rezzou, caravane de corsaires pilleurs de pâturages. Sans retard, le lieutenant Marçay fait ses préparatifs ; il ordonne d'abord de faire rentrer les méhara du pâturage éloigné où ils se reposent ; et il fait distribuer les vivres pour une chasse qui peut se prolonger pendant plusieurs semaines dans le désert.

1. Lorsqu'il eut fini ses préparatifs personnels, le lieutenant Marçay se dirigea vers les magasins militaires, qui avaient ouvert dès le matin leurs portes de tombeaux.

---

1. C'est le nom d'un camarade de Bourma. — 2. Du maître.

Les hommes en sortaient un à un, sanglés de bidons d'huile, les reins cassés par les sacs de thé, de riz, de blé moulu. Certains, plus grands seigneurs, avaient amené avec eux un bourricot ou un boy [1] noir.

Un soldat indigène discutait avec le maréchal des logis indigène Belkheïr, un Chaambi [2] de petite taille, sec comme un jonc, les yeux bridés, qui était occupé à compter les cartouches et dont tous craignaient la silencieuse autorité. Marçay adressa quelques mots au sous-officier. Puis, il continua sa ronde. Maintenant qu'il avait remplacé le képi bleu-ciel par le chèche, le voile indigène qui enturbanne [3] la tête et le cou, rien ne le distinguait plus de ses hommes aux gandouras [4] ouvertes...

2. Pourtant le temps passait. Tant que les méhara ne seraient pas là, la fourmilière en rumeur resterait collée à la terre, incapable de se détacher de la palmeraie.

Vers midi, une tornade [5] de sable, chargée de cris et de jurons, aborda les maisons du village, s'étrangla dans la ruelle engorgée, déboucha sur la place, s'abattit au soleil dans un tumulte de plaintes : la harde [6] des méhara lancés du pâturage d'Ilatou.

Le guetteur avait signalé leur approche. En un instant, les hommes qui attendaient, rêne en main, eurent trouvé et bridé leurs montures. Et il ne resta plus à tourner dans le sable que les méharistes de la section montée [7], ruisselants de sueur et les bras rompus... L'odeur âcre du chameau, plus forte que celle des cuirs neufs et celle de l'encens brûlé, envahit le village entier. Quatre-vingts méhara bien en bosse, le sang riche et les muscles nourris par trois mois de pâturage, venaient de prendre possession d'Adghar. Bientôt ils bloquèrent les ruelles, baraqués [8] par groupes de trois ou quatre autour d'un tas de fourrage ou de dattes sèches que leurs lippes râpaient et mêlaient de sable mouillé. Ils étaient indifférents et sans fierté ; mais Marçay allait de l'un à l'autre, avec un regard attentif qu'il n'avait pas donné aux hommes.

3. Avec ses outres [9] alignées sur le sable, ses cuirs rouges, ses fontes rebondies, ses selles toutes neuves, le village prit pour l'après-midi un air de caravansérail [10].

Les hommes, chargés de gandouras kaki, d'étoffes noires ou blanches, de chèches à carreaux blancs et jaunes, de bouilloires, de cordes, de couteaux, de bidons de beurre touareg, de plateaux de cuivre qui luisaient comme des soleils, remuaient une odeur chaude de poivre, de cannelle, de thé et de tabac, de suint [11] et de cuirs verts. Mouvement de tribu près de lever le camp, bruit d'armes, rumeurs, appels, invectives, désordre qui plaisait au cœur sauvage de Marçay...

4. Trois heures de l'après-midi.

Le soleil abrupt isolait au cœur de la place nue les quatre-vingts hommes sans ombres. Pelotons blancs rangés à égale distance du bordj militaire et du ksar [12], fondus par la chaleur et la crudité de la lumière, rien ne

1. Mot anglais qui signifie : *garçon*, et qui désigne ici un petit domestique. — 2. Un homme de la race, de la peuplade des Chaambis. — 3. Qui enveloppe la tête comme un turban. — 4. La gandoura est une sorte de tunique sans manches, très répandue en Afrique. — 5. Une tempête, un tourbillon. — 6. La troupe. — 7. De la section qui était allée chercher les méhara. — 8. Accroupis sur le sol. — 9. Récipients de cuir contenant l'eau nécessaire à une expédition dans le désert. — 10. Hôtellerie du désert où les caravanes stationnent en un lieu où les hommes et les chameaux trouvent de l'eau. — 11. C'est la matière grasse sécrétée à la base des poils des bêtes à laine. — 12. Village indigène.

les reliait plus à la vie. Le mousqueton dans le dos, et la rêne fixée sous le pied, les cavaliers se tenaient accroupis devant les files de méhara dressés.

Enfin, un coup de sifflet brisa la mer muette, suivi du concert des méhara qui, sur de brutaux appels de rênes, baraquèrent dans les cris. Des terrasses, on vit alors les cavaliers croisés de cartouchières rouges enjamber les selles de guerre, et, d'un mouvement, s'enlever à deux mètres au-dessus du sol, sur un nuage de sable jaune. Puis, dès que les montures eurent pris un alignement convenable, le silence retomba. Rangé devant le pont-levis, un détachement à pied rendit les honneurs, sans une sonnerie de clairon.

Sur son méhari blanc, le lieutenant Marçay prenait la tête de la colonne, levait le bras une seconde, puis l'abattait dans la direction de l'ouest.

Joseph Peyré. *L'escadron blanc.* (Grasset, édit.)

---

64. La cavale sauvage.

1. Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage
Pour boire l'eau du ciel sur les palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous le ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.

2. Elle cherche son puits dans le désert immense;
Le soleil l'a séché; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.

3. Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

4. Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad [1] de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Alfred de Musset, *Poésies nouvelles.*

---

1. Ville d'Asie, à l'est de la Syrie, sur le Tigre. La scène évoquée par Musset doit donc se passer dans le désert de Syrie, au Nord de la Mer-Rouge et du Golfe Persique.

GRAMMAIRE

Les formes du verbe.

Forme active. — Un verbe est à la forme active quand il se conjugue sans auxiliaire au présent du mode indicatif. Le sujet d'un verbe à la forme active fait l'action exprimée par ce verbe.

Forme passive. — Un verbe est à la forme passive quand il se conjugue à tous les temps et à tous les modes avec l'auxiliaire être. Le sujet d'un verbe à la forme passive subit l'action exprimée par ce verbe.

Forme pronominale. — Un verbe est à la forme pronominale quand il se conjugue avec un pronom personnel complément, à la même personne que le sujet et désignant le même être ou la même chose.

Exercices de grammaire.

1. Indiquez à quelle forme, à quel mode et à quel temps sont les verbes suivants :

Exemple : nous marcherons, forme active, mode indicatif, futur.

J'arrive ; je suis arrivé ; nous courons ; ils courront ; tu te promènes ; ils se sont arrêtés ; nous sommes accueillis par le colon ; l'herbe a été brûlée par le soleil ; ne soyez pas arrêtés par les obstacles ; Jean Nandré veut que tous les élèves apprennent à se moucher.

2. Ecrivez au présent les verbes en italique ; tournez ensuite la phrase à la forme passive. — Même exercice avec le passé simple.

Des négrillons *fréquenter* assidûment l'école d'Abéché. — Les méharistes *surveiller* le désert. — Ils *dresser* leurs tentes près d'une oasis. — Une tempête de sable les *surprendre* au retour. — Le jaguar *poursuivre* les taureaux sauvages. — Les lianes en fleur *bercer* les perroquets et les singes.

3. Même exercice au futur, au passé composé.

4. Les pronoms relatifs (suite). — Employez la tournure. C'est ... que, c'est ... qui, pour mettre en relief le mot en italique.

Exemple : je parle, c'est moi qui parle ; je *lui* parle, c'est à lui que je parle.

Tu parles ; *me* parlez-vous ? *je* le lui dis ; je le *lui* dis ; je *vous* parle, ma sœur. — Les famines qui désolent parfois la Tunisie sont dues *à la sécheresse.* — *Les Romains* ont creusé ces puits et bâti ces aqueducs. — Voulez-vous aller *au Tonkin* ou *en Cochinchine ?* — *Le climat* est le plus grand obstacle au peuplement de l'Afrique équatoriale. — Vous essaieriez *en vain* de vous y acclimater. — Il faudra vous installer *sur les hauteurs.* — *Le nickel* est la principale richesse de la Nouvelle-Calédonie. — *Les routes, les chemins de fer et les ports* permettent la mise en valeur d'une colonie. — *J'ai* défriché cette lande, *je* l'ai labourée, ensemencée, irriguée.

5. Analysez les phrases du dernier paragraphe de la lecture nº 61, *Au pays de la soif,* depuis : *Ici, tout dépend de la pluie ...*

6. **Conjugaison.** — Etudiez et récitez la conjugaison des verbes pronominaux : se promener, se réjouir, s'apercevoir, s'en aller (*p. composé :* je m'en suis allé).

7. Etudiez et récitez la conjugaison des verbes suivants à la forme passive : inviter, accueillir, recevoir, vaincre.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Au pays de la soif.* — 1. Dans le 1er §, quel lien voyez-vous entre cette phrase : *Je ne suis pas un vieillard,* et celles qui la précèdent ? — 2. Le domaine de Philippe était appelé autrefois *plaine de la soif;* pourquoi ? — 3. Expliquez cette exclamation : *Quelle humiliation !* à la fin du § 3. — 4. *Je ruse, je finasse* (§ 5), c'est-à-dire ... ; c'est pour obtenir quels résultats ?

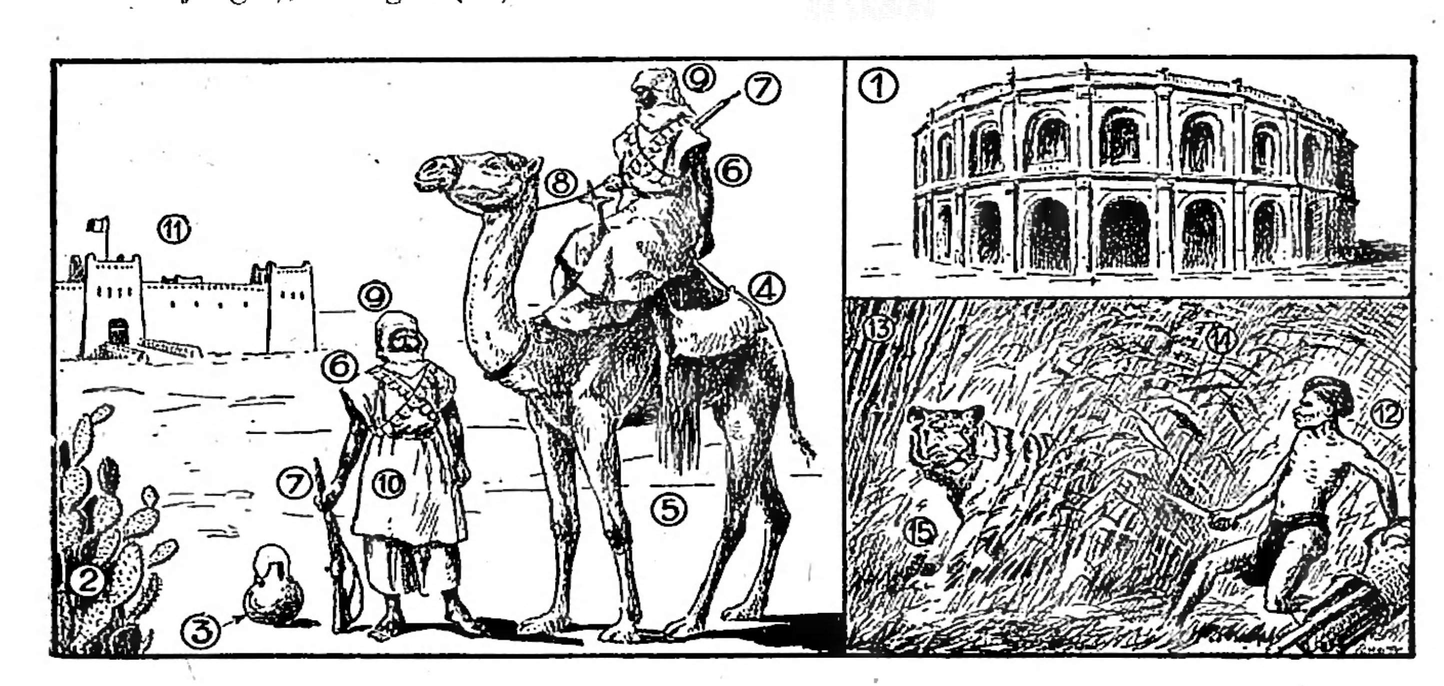
B. *La petite école d'Abéché.* — 1. Tracez l'itinéraire du chemin parcouru par Jean Nandré pour se rendre à Abéché. — 2. Un *négrillon,* c'est ... et un *mulâtre* ... — 3. Le Commandant, c'est-à-dire ... commence par envoyer à l'école ... (qui ?). pour ... — 4. Jean Nandré enseigne *les usages,* c'est-à-dire ... — 5. Que signifie ce proverbe : Paris ne s'est pas fait en un jour ?

C. *Gendarmes du désert.* — 1. Combien de bosses ont le chameau ? le dromadaire ? Un méhari, c'est ... ; on dit : un méhari, des ... — 2. *Une tornade de sable chargée de cris et de jurons* (§ 2), c'est-à-dire ... — 3. Expliquez la dernière phrase du § 2, et la seconde phrase du § 4.

D. *La cavale sauvage.* — 1. Qu'est-ce qu'une cavale ? Où vit la cavale sauvage dont parle Musset ? — 2. Elle ne trouve de l'eau ni sur..., ni dans...; aussi... — 3. Si elle avait suivi les caravanes elle aurait trouvé... Mais il lui aurait fallu *baisser le front,* c'est-à-dire ... — 4. Cette cavale préfère... (quoi à quoi ?)

2. Vocabulaire illustré.

Un amphithéâtre romain (1), un cactus (2), une gargoulette (3), une outre (4), un méhari (5) (des méhara), un méhariste (6), un mousqueton (7), la rêne (8), la chèche (9), la gandoura (10), le bordj (11), un coolie (12), (*prononcez :* kouli, porteur ou travailleur indigène, en Indochine), le bambou (13), la jungle (14) (*prononcez :* jongle), le tigre (15).



3. Vocabulaire étymologique.

Éléments grecs.

anthropo (*homme*)	: philanthrope, misanthrope, anthropophage.
auto (*soi-même*)	: automobile, autographe, autonomie, autobiographie.
cratie (*gouvernement*)	: démocratie, aristocratie, bureaucratie, autocratie.
gène (*qui engendre*)	: hydrogène, oxygène, pathogène.
logo (*discours*)	: monologue, dialogue, géologue, géologie.
phile (*qui aime*)	: philosophe, philanthrope, hydrophile, colombophile.
phobe (*qui déteste*)	: hydrophobe, gallophobe.
phone (*voix*)	: aphone, phonographe, téléphone, phonétique.
scope (*qui voit*)	: télescope, périscope, microscope.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Chez les Romains, les spectacles se donnaient dans un ..., où pouvaient prendre place ... (*lect. n°* 61). Ces plantes des régions chaudes et sèches, à feuilles épaisses et garnies de piquants, s'appellent des ... — Un ... est une sorte de dromadaire à marche rapide. On dit : un méhari, des ... Et le cavalier qui monte un méhari est un ... Une harde de méhara, c'est ... Un mousqueton ... Un bordj ... Un caravansérail ... Comment sont habillés les méharistes d'Adghar ? (*lect. n°* 63).

2. En vous aidant du dictionnaire, et en examinant leur composition, définissez les mots suivants : un philanthrope, un misanthrope, une biographie, la calligraphie, un monologue, un dialogue, du coton hydrophile, un phonographe, un microscope, un télescope, un périscope.

3. **Homonymes.** — Définissez et employez : la tribu, le tribut — la rêne, la reine, le renne, l'arène — mort, mors, Maure ou More, mord, mords.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : la steppe, un amphithéâtre, hennir — un holocauste — une dérogation — un bourricot, une rêne, le caravansérail, le suint, la tribu — le mufle, alourdir, hébété.

   Observez : un pont-levis. Un certain nombre de noms se terminent par is : un avis, un débris, un taillis, un fouillis, la souris ... Mais on écrit : la fourmi, un abri, l'établi.

2. Préparez le texte n° 61, *Au pays de la soif.*

3. Copiez le texte ci-dessous au présent.

   Repas d'affamés. — L'hippopotame gît sur l'herbe, à demi dépecé, le ventre ouvert, les pattes à moitié *détaché*, le mufle énorme seul intact, et tout autour (briller) les brasiers *couvert* de viandes *saignant* dont la graisse (fondre, grésiller et jeter) une flamme *clair* au milieu de la fumée. Les hommes (saisir) à *plein* mains les *morceau à peine cuit*, et sans prendre le temps de les découper, ils (mordre) à même ; leurs dents *blanc planté* dans la chair rouge en (arracher) des lambeaux, et nous, les blancs nous (faire) comme eux. Toute la nuit, la plaine (résonner) du bruit des mâchoires ; les hommes ne (dormir) pas, ils (manger) ; ils (manger) avec cette facilité incroyable que (posséder) le noir de se remplir pendant vingt-quatre heures, et même davantage, (offrir, *part. prés.*) à l'indigestion autant de résistance qu'à la famine. Les noirs (rester) des jours sans manger, des nuits sans dormir, et quand l'occasion s'en (présenter), d'un seul coup ils (rattraper) le temps perdu.

Général Baratier.
A travers l'Afrique. (A. Fayard & Cie, édit.)

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — Remplacez le tiret par le mot convenable (à choisir dans la liste qui suit) et complétez s'il y a lieu :

Emigré, colon, agriculteur, pionnier, missionnaire, défricheur.

Il existe des — catholiques et des — protestants ; ils considèrent que leur devoir est de ... Philippe est un — intelligent ; il sait raisonner : il se dit qu'il doit réussir à vivre au pays de la soif, puisque ... Les premiers — du Canada furent des — français ; ils se firent d'abord — de forêts ; puis ils semèrent du blé dans le sol qu'ils avaient fait, et devinrent —. Ces courageux — ont fait souche, et actuellement encore, nombreux sont les Canadiens qui parlent ...

2. **Imitons.** — *Il n'empêche que, si vous n'aviez pas été armé, j'étais bel et bien dévoré,* dit à son sauveur le coolie que vous voyez, page 172, menacé par un tigre. Sur ce modèle, et compte tenu des suppositions suivantes, dites ce qui se serait passé : *Si, par le bruit que j'ai fait, je n'avais dérangé la vipère qui se chauffait au soleil, au bord du sentier,* quel risque auriez-vous couru ? — *Si Philippe* (lect. 61) *n'avait eu l'idée d'habituer peu à peu ses bêtes à l'eau magnésienne,* ... — On peut critiquer le lieutenant Marçay qui inspecte avec plus d'attention les méhara que les hommes : *s'il partait avec des dromadaires en mauvais état ...* (*lect.* 63).

II. — Les lettres. — Demandes de renseignements.

Marseille, le 194

Monsieur,

Afin d'étendre mes relations avec l'étranger, j'ai résolu d'adjoindre à mon personnel quelques jeunes gens capables de représenter ma Maison. L'un d'eux, M. X..., est connu de vous ; aussi j'ai pensé que vous auriez l'obligeance de me dire s'il possède les qualités nécessaires pour remplir convenablement les fonctions que je lui destine, et pour lesquelles il faut non seulement de l'activité, mais encore une connaissance approfondie de la langue anglaise.

Recevez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération distinguée.

3. L'auteur de cette lettre se renseigne sur un jeune homme qu'il a l'intention s'il l'engage, d'envoyer ... — Il demande donc s'il ... et s'il connaît ... Il ne précise pas explicitement les qualités *nécessaires* pour remplir les fonctions de représentant à l'étranger ; devinez-vous pourquoi il juge inutile de donner ces précisions ? Quelles sont, à votre avis, ces qualités ?

4. Vous rêvez peut-être d'aller aux colonies ; qu'y pourriez-vous faire ? Quels renseignements désireriez-vous obtenir ?

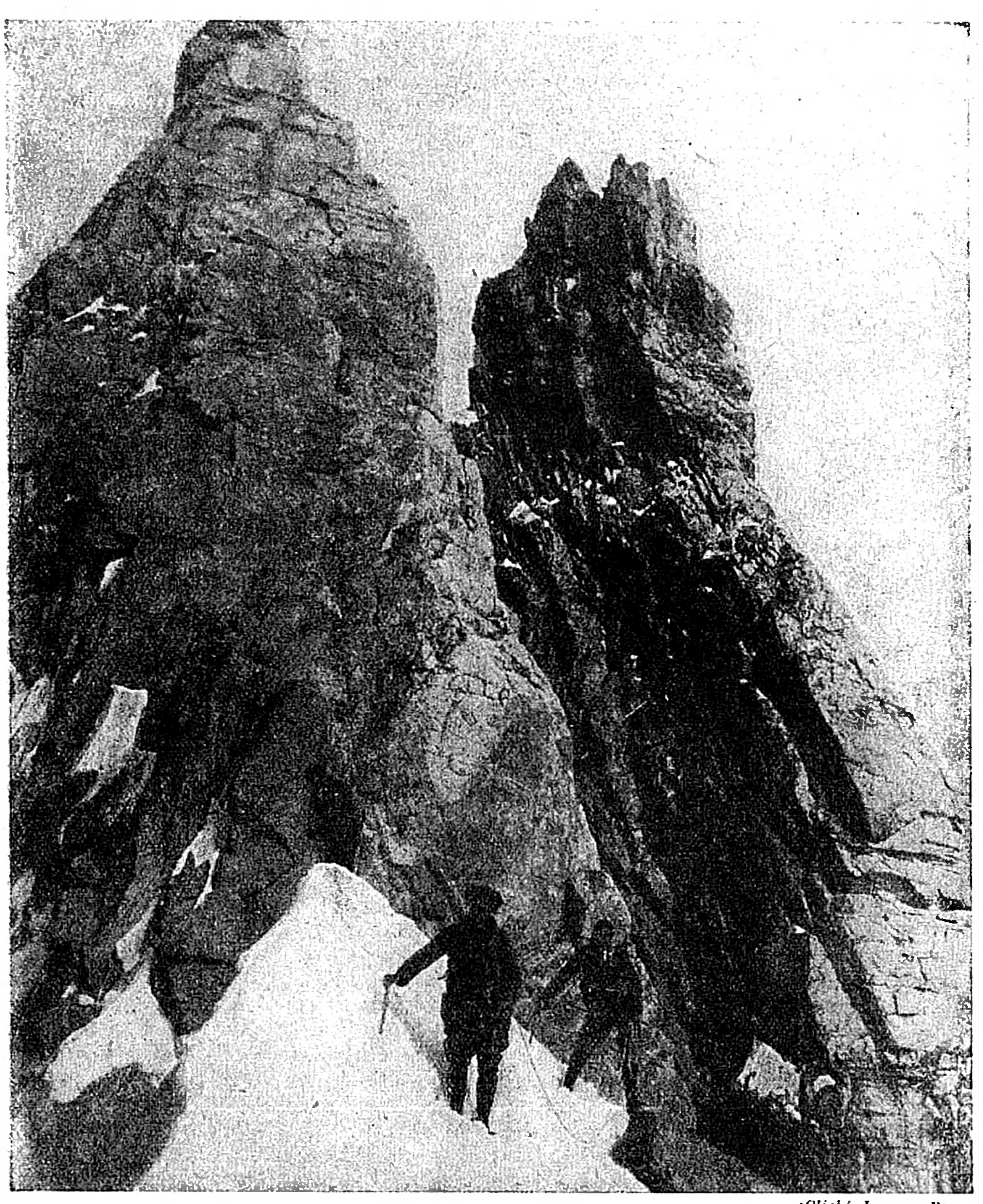
5. **De l'ordre!**

Le lieutenant Marçay (lect. 6°) a reçu le message de ses chefs, c'est-à-dire ... Quels ordres donne-t-il, et comment ces ordres sont-ils exécutés ? Lorsque tout est prêt ...

III. — Sujets de devoirs.

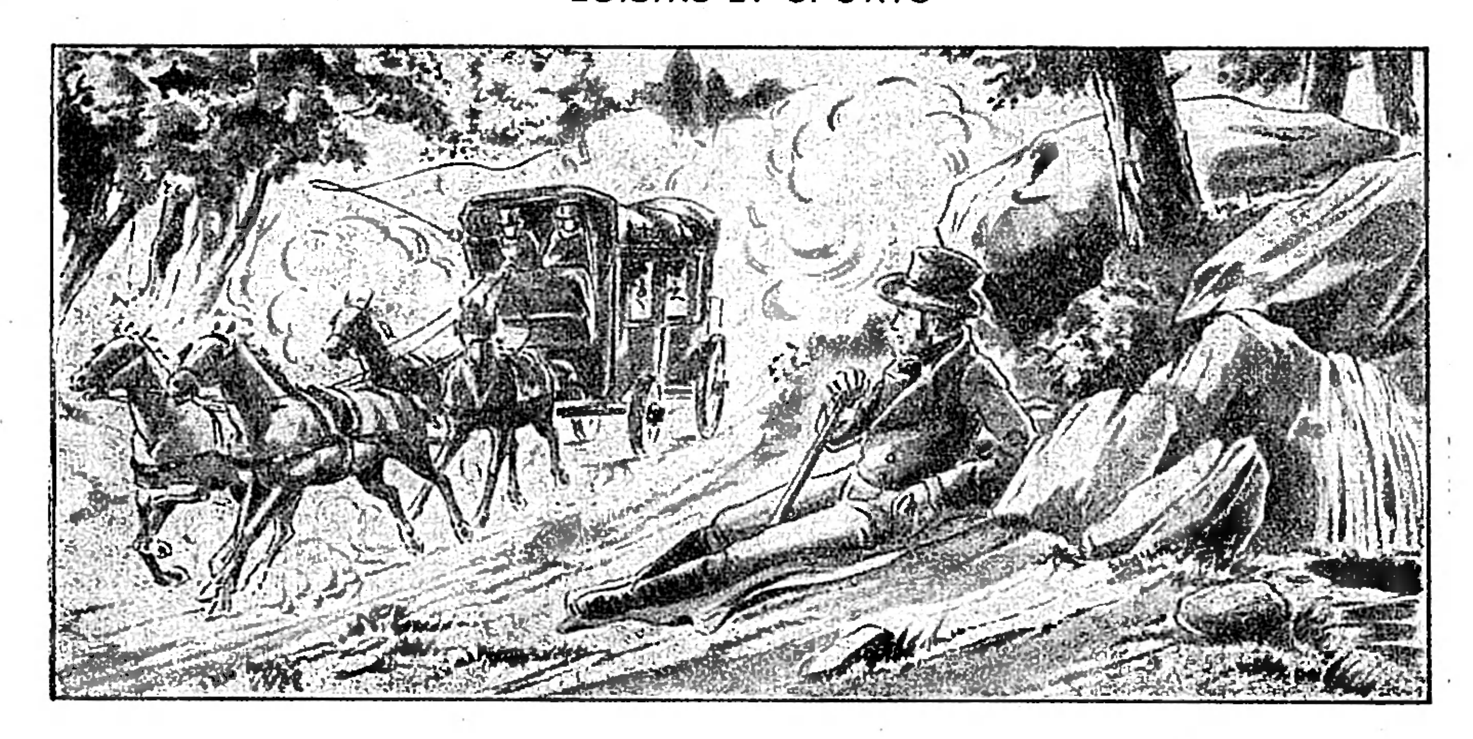
6. Vous voudriez devenir garçon de restaurant ou femme de chambre à bord d'un paquebot ; on vous dit qu'il est préférable de sortir d'une *Ecole hôtelière.* Vous écrivez au Directeur de l'Ecole hôtelière de Grenoble pour lui demander quelles sont les conditions d'admission dans son établissement.

7. Votre père voudrait acheter une maison. Il a lu une annonce qui retient son attention, et il écrit à l'agence indiquée pour avoir de plus amples renseignements. Faites la lettre.



(Cliché Jacques Boyer)

Alpinistes en cordée, au pied d'aiguilles abruptes, dans le massif du Mont-Blanc.



65. Le voyage à pied.

Vous savez mon goût. Toutes les fois que je puis continuer un peu ma route à pied, c'est-à-dire convertir le voyage en promenade, je n'y manque pas.

1. Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. — A pied ! — On s'appartient, on est libre, on est joyeux ; on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie ; la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre.

2. A chaque pas qu'on fait, il nous vient une idée. Il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau. Bien des fois, assis à l'ombre au bord d'une grande route, à côté d'une petite source vive d'où sortaient avec l'eau la joie, la vie et la fraîcheur, sous un orme plein d'oiseaux, près d'un champ plein de faneuses, reposé, serein, heureux, doucement occupé de mille songes, j'ai regardé avec compassion passer, devant moi, comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste [1], cette chose étincelante et rapide qui contient, je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis ; cet éclair qui emporte des tortues. — Oh ! comme ces pauvres gens, qui sont souvent des gens d'esprit et de cœur, après tout, se jetteraient vite à bas de leur prison, où l'harmonie du paysage se résout en bruit, le soleil en chaleur et la route en poussière, s'ils savaient toutes les fleurs que trouve dans les broussailles, toutes les perles que ramasse dans les cailloux, toutes les houris [2] que découvre parmi les paysannes l'imagination ailée, opulente et joyeuse d'un homme à pied !

---

1. Voiture de voyage rapide, chargée, autrefois, de transporter avec le courrier (d'où son nom) les voyageurs pressés. — 2. Femmes d'une beauté céleste promises par le Coran, dans la vie future, aux musulmans fidèles.

3. Et puis tout vient à l'homme qui marche. Il ne lui surgit pas seulement des idées, il lui échoit des aventures ; et, pour ma part, j'aime fort les aventures qui m'arrivent. S'il est amusant pour autrui d'inventer des aventures, il est amusant pour soi-même d'en avoir.

Victor HUGO. *Le Rhin.*

---

66. A bicyclette, la nuit.

Bénin et Broudier, deux bons amis, ont organisé, d'accord avec d'autres « copains », une excursion dans la région de la Haute-Loire. Les deux amis quittent Nevers, où ils sont arrivés en chemin de fer, et pédalent, par une belle nuit, afin de rejoindre leurs camarades au lieu de rendez-vous.

1. Le soir de ce jour, à neuf heures, deux bicyclettes sortaient de Nevers. Bénin et Broudier roulaient coude à coude. Comme il y avait clair de lune, deux ombres très longues, très minces, précédaient les machines, telles que les deux oreilles du même âne.

— Sens-tu cette petite brise? disait Bénin.

— Si je la sens ! répondait Broudier. Ça me traverse les cheveux, tout doucement, comme un peigne aux dents espacées.

— Tu as quitté ta casquette?

— Oui, on est mieux.

— C'est vrai. Il semble qu'on ait la tête sous un robinet d'air.

— Entends-tu les grillons à gauche ?

— Je ne les entends pas.

— Mais si ! Très haut dans l'oreille.... Un bruit de petite scie...

— Ah ! oui ! Je l'ai !... Quel drôle de bruit ! Si haut perché !

— Regarde nos ombres entrer dans cette clairière de lune...

— Il y a quelque autre route, là-bas. On voit une lanterne qui se déplace. C'est une voiture.

— Je ne crois pas qu'il y ait une autre route. C'est la nôtre qui tourne, et que tu vois après le tournant. La voiture va dans le même sens que nous. Nous la rattraperons tantôt.

— Mon vieux ! je suis heureux ! Tout est admirable ! Et nous glissons, à travers tout, sur de souples et silencieuses machines. Je les aime ces machines. Elles ne nous portent pas bêtement. Elles ne font que prolonger nos membres et qu'épanouir notre force...

— Moi aussi, je suis heureux...

2. Mais le mouvement cessa de leur être insensible. Ils durent peser sur les pédales. Une montée toute droite faisait une lueur entre des arbres noirs.

Les feuilles remuaient, mais les copains ne brisaient plus un souffle d'air. Le vent marchait avec eux dans le même sens, du même pas, prêt à les pousser doucement s'ils eussent ralenti.

La côte était ardue. Chaque pédale, tour à tour, semblait aussi résistante qu'une marche d'escalier. Elle cédait pourtant, et les roues avançaient par saccades. La machine faisait front d'un côté, puis de l'autre, comme une chèvre qui lutte contre un chien.

La flamme bondissait dans les lampions ; la lueur rouge se démenait sur le sol entre les morceaux de clair de lune.

— Quand j'étais gosse, dit Bénin, le soir, avant de m'endormir, je me voyais traversant une forêt à cheval, mon meilleur ami à côté de moi...

3. La côte était gravie. Cent mètres de plaine, puis les machines partirent toutes seules.

Une descente, pareille à une fumée, se recourbait jusqu'au fond d'un val.

Les deux bicyclistes allaient d'une vitesse toujours accrue. Les deux roues d'avant sautaient ensemble.

Jules Romains. *Les Copains.* (Copyright by Gallimard.)

---

67. La mort du guide.

Un Américain, Warfield, a décidé de « faire » l'Aiguille du Drû, dont le sommet se dresse à 3.700 mètres d'altitude dans le massif du Mont-Blanc. Il a engagé, pour l'accompagner, un guide de Chamonix, Jean Servettaz, et, comme porteur, un jeune homme, Georges. Le temps s'est gâté en cours d'ascension, et, malgré les représentations de Jean Servettaz, Warfield s'obstine à gagner le sommet. Là, ils trouvent l'orage et la brume.

1. L'orage électrique s'annonçait comme devant être d'une ampleur inaccoutumée. La tourmente gagnait toutes les hautes cimes sur lesquelles alternaient les fugitives lueurs des éclairs, si proches l'un de l'autre, que le tonnerre grondait sans interruption...

D'étranges bruits emplirent l'air, il leur semblait qu'une invisible main tirait, tirait leur chevelure.

« Entends-tu, Georges? Les abeilles... entends-tu : les abeilles bourdonnent ! Vite, partons ! La foudre est sur nous ! »

Jean Servettaz reconnaissait tous ces signes avant-coureurs d'un coup de foudre. Les autres obéirent, comprenant que le danger était proche, et les trois hommes se jetèrent dans l'abîme par où ils étaient montés, dévalant les gros blocs avec frénésie. Lorsqu'ils furent un peu en retrait du sommet, Jean poussa ses deux compagnons sous l'abri d'un surplomb[1]. Il était temps : dans un fracas titanesque[2], la foudre s'abattit sur le sommet qu'ils venaient de quitter. La montagne parut vaciller sur sa base, et il sembla aux alpinistes que le Drû venait d'éclater comme sous un formidable coup de bélier. Le bruit du tonnerre se répercuta longuement, renvoyant sa canonnade d'une paroi à l'autre des gorges, au hasard de l'écho. Le silence se fit ensuite, plus étrange encore que le tumulte.

2. Dans le jour laiteux, la figure du guide apparut à Warfield empreinte d'une extraordinaire gravité ; ses traits étaient tirés, et il fixait son client d'un regard chargé de reproches. Warfield voulut faire des excuses ; Jean ne lui en laissa pas le temps.

« On y a échappé ce coup-ci, dit-il ; fuyons ! ça devient malsain. Georges, passe en tête ! Tu poseras les rappels[3]. Vous, Monsieur Warfield, tâchez de descendre aussi bien que vous êtes monté. On pourra peut-être regagner la vallée ; peut-être ! car ceci n'est qu'un début. »

---

1. D'une roche faisant saillie. — 2. Un fracas de Titans (*voir dictionnaire*). — 3. La corde qui nous aidera à descendre, aux anfractuosités des rochers.

Un deuxième coup de tonnerre déchaîna à nouveau une invisible artillerie.

« C'est tombé sur le Sans-Nom, déclara Georges tout en sortant du sac la corde de rappel.

— Si seulement ça pouvait neiger, dit le guide ; j'aime encore mieux ça que la foudre ! »

Le brouillard cloisonnait l'étroite plate-forme entre ciel et terre sur laquelle se trouvaient les trois hommes. Ils se sentaient prisonniers de la montagne, et l'Américain, qui ne disait plus rien, attendait, ne voulant pas déclencher par une parole malheureuse des reproches qu'il n'avait que trop mérités.

Georges prépara le rappel. Les restants d'un vieil anneau de corde blanchi et effiloché pourrissaient autour d'un bloc de granit ; il le remplaça par une boucle de corde neuve, dans laquelle il fit passer à double les cinquante mètres de sa corde. Debout au bord du vide et cherchant à percer le mystère de la paroi, le porteur projeta bien horizontalement le rappel, pour que les deux brins ne s'emmêlent pas ; la corde se déroula en sifflant dans l'air comme un lasso, puis retomba le long de la paroi à l'endroit précis choisi par le jeune homme. Par ce fil ténu, les trois alpinistes descendirent.

Ils allaient farouchement dans la demi-obscurité laiteuse, répétant inlassablement la même manœuvre : plier la corde, fixer le rappel, le lancer, le dégager, cherchant leur itinéraire, reconnaissant la route à suivre au moindre détail : une plate-forme, un piton rouillé dans une fissure, un bout de corde effiloché, déjà tout givré.

Le calme était revenu et les quelques rares paroles qu'ils échangeaient, amplifiées par le brouillard, semblaient sortir d'un haut-parleur. Encore deux ou trois longueurs de corde, et ils aborderaient les grandes difficultés : déjà les plate-formes s'amenuisaient ; il fallait souvent se glisser de l'une à l'autre par des traversées à flanc de paroi très hasardeuses.

3. Comme ils atteignaient un petit mur vertical de huit à dix mètres, l'air vibra très doucement, comme au passage d'un fluide ; les vibrations s'amplifièrent et ce fut à nouveau le bourdonnement d'un essaim, le chant des abeilles ! En entendant pour la seconde fois le bruissement mortel, les deux guides pâlirent sous le hâle...

« Vite, vite ! hurla Servettaz, Georges, file le rappel ! Laisse-toi glisser ! Et vous, Monsieur Warfield, n'attendez pas, empoignez la corde à pleine main, sautez dans le vide, dépêchez-vous... Ça y est, j'ai les cheveux qui tirent.... Activez, mais activez donc, bon sang ! »

Warfield tomba plutôt qu'il ne glissa sur la plate-forme inférieure où le reçut le porteur. Au-dessus de leur tête, la corde se perdait dans le brouillard et ils attendaient la venue du guide, lorsqu'une formidable lueur les aveugla. Une force inconnue les souleva de terre et les laissa retomber lourdement sur la dalle de granit où ils s'affalèrent, pantins meurtris et inanimés. Personne n'entendit le fracas épouvantable qui accompagna la décharge électrique, ni les grondements sourds de l'écho dans les gorges.

Lorsqu'ils reprirent connaissance, hébétés, hagards, la neige tombait régulièrement, recouvrant les rochers, glaçant les fissures ; les flocons fondaient sur leurs figures terreuses, et cette fraîcheur les ranima petit à petit. Alors Georges chercha son camarade. La corde de rappel pendait toujours le long de la paroi : le porteur se dressa, l'empoigna, la secoua en criant : « Jean... Jean... réponds ! As-tu du mal ? »

La complainte du vent fut l'unique réponse.

Alors Georges remonte avec peine sur la terrasse supérieure et trouve Jean foudroyé « debout, le bras droit levé saisissant une prise à pleine main, la main gauche à plat le long du corps, cherchant la corde, le visage légèrement tourné vers le bas, toute son attitude exprimant encore le mouvement, la vie ».

R. Frison-Roche. *Premier de Cordée.* (Arthaud, édit.)

---

68. Le lièvre et la tortue.

1. Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

2. « Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore [1].
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.

3. Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [2],
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur [3].
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire [4],
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose ;
Il s'amuse à tout autre chose.
Qu'à la gageure.

4. A la fin quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais lès élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

La Fontaine.

---

1. L'ellébore est une plante qui passait, autrefois, pour guérir de la folie. — 2. Nom donné par les Romains au premier jour de chaque mois. Renvoyer quelqu'un aux calendes grecques (ce dernier mot est sous-entendu dans la fable), c'est le renvoyer à une époque qui ne viendra jamais, car les Grecs ne connaissaient pas les calendes. Dans la fable, l'expression signifie que les chiens n'attraperont pas le lièvre. — 3. Marcher d'un pas lent et grave comme les sénateurs romains, qui étaient en général âgés. — 4. Considère la gageure (le pari) comme une chose peu glorieuse, de peu de valeur. *Gageure* se prononce *gajure.*

GRAMMAIRE

Accord du participe passé

1. Le **participe passé** employé avec **l'auxiliaire être** s'accorde en genre et en nombre avec le sujet du verbe.
2. Le **participe passé** conjugué avec **l'auxiliaire avoir** s'accorde en genre et en nombre avec le complément d'objet direct, si ce complément est placé avant le verbe. Il reste invariable si le complément est placé après ou s'il n'y en a pas.
3. Le **participe passé** des **verbes pronominaux** s'accorde comme le participe passé des verbes conjugués avec l'auxiliaire avoir.

Exercices de grammaire.

1. Conjuguez au passé composé, en variant le complément :
   Cette ascension, c'est moi qui l' (organiser).
   Conjuguez au passé composé, forme pronominale (*vous emploierez :* il, elle ; ils, elles) s'entraîner, s'essouffler, ne pas s'enrhumer, se fouler le pied.
2. Distinguez l'infinitif du participe passé que vous ferez accorder, s'il y a lieu. Le piéton a (regarder) (passer) comme un tourbillon un car (bonder) de touristes. Il a (continuer) sa route tranquillement, musant et chantant. Le village qu'il a (rencontrer), il l'a (visiter). Sa visite (terminer), il a (décider) de (passer) par un sentier escarpé. Il est (rentrer) chez lui suant et un peu essoufflé, mais fort content de sa journée. — *Mêmes phrases :* les piétons, les villages.
   Nous voici (engager) dans une équipe de football. Nous allons nous (entraîner). Des places nous (assigner, *p. comp., f. passive*). La partie va (commencer). (Acharner) les deux équipes (lutter, *p. c.*). Le ballon (passer, *p. c.*) d'un camp à l'autre. D'un coup de pied la balle (lancer, *passé comp., f. passive*) au but. Le gardien l' (saisir) au vol et l' (renvoyer) d'un coup de pied. Dix fois elle (revenir) et finalement elle (entrer) dans le filet. Les vainqueurs (acclamer, *p. comp., f. passive*). Les vaincus sont un peu (vexer). Ils espéraient bien (triompher).
3. Mettez au passé composé les verbes entre ( ), et faites accorder, s'il y a lieu, les participes passés.
   Deux joueurs (se disputer) puis ils (se réconcilier). — Nous (se disputer) le ballon. — Elle (se couper). — Elle (se couper) le doigt et (écorcher) la joue. — Elle (se mettre) un pansement sur la plaie. — Ils (se protéger) la tête avec un casque de cuir. — Ils (s'abriter) dans une anfractuosité de rocher. — C'est vous qui (s'essouffler) les premiers. — C'est toi, Louise qui (se tirer d'affaire) le plus facilement.
   Des alpinistes audacieux (faire) une ascension difficile. Toutes les difficultés ils les (surmonter). Ils (se hisser) au sommet d'une aiguille *escarpé. Engagé* dans une cheminée verticale, ils (s'accrocher) aux rochers ; ils (s'aider) des pieds et des mains ; ils (creuser) des marches dans les parois *glissant ;* ils (se prêter) assistance ; ils (faillir) être *précipité* dans le vide, ils (se meurtrir) les côtes et (s'écorcher) les mains. Et ils (arriver) enfin au sommet de l'aiguille.
4. Analysez les propositions du dernier paragraphe de la lecture n° 65, *Le voyage à pied.*
5. **Conjugaison.** — Etudiez et récitez la conjugaison des verbes :
   sentir, rendre, recevoir, voir, aller, faire, dire, venir (Tableau des conjugaisons).
6. Conjuguez les verbes ci-dessus à la première personne du singulier de tous les temps de l'indicatif et du conditionnel : je sens, je rends, je reçois ...
7. Conjuguez au présent du subjonctif, puis à l'imparfait, forme passive, les verbes : acclamer, assaillir, vaincre.
   Exemple : On souhaite que je sois acclamé ... — On souhaitait que je fusse acclamé ...

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Le voyage à pied.* — 1. Suivez le texte, et dites les raisons pour lesquelles V. Hugo aime la marche (1° Lorsqu'on marche, on est libre ; 2° ...) — 2. De quels *essaims* est-il question au début du § 2? Expliquez cette métaphore. — 3. Dans la dernière phrase du § 2, remplacez par un autre verbe *se résout.*

B. *A bicyclette, la nuit.* — 1. Relevez, au § 1, la phrase qui vous semble le mieux traduire le sentiment qu'éprouvent les deux cyclistes. — 2. Quel peut être le sens de cette expression : un bruit *si haut perché?* (§ 1). — 3. Pourquoi la descente est-elle comparée à une *fumée?* (§ 3). — 4. Relevez, dans le § 1, une autre comparaison qui vous plaît.

C. *La mort du guide.* — 1. Résumez en une phrase chacun des 3 §§. — 2. Pourquoi la figure du guide est-elle grave? (§ 2) — 3. Que signifient *cloisonnait, lasso, s'amenuisaient?* (§ 2)

D. *Le lièvre et la tortue.* — 1. Pourquoi a-t-on fait figurer cette fable dans le chapitre des sports? — 2. Les *enjeux,* c'est-à-dire ..., sont placés près de ... — 3. La tortue *s'évertue,* c'est-à-dire ... — 4. Relisez les deux derniers vers. La tortue plaisante ; pourquoi?

2. Vocabulaire illustré.

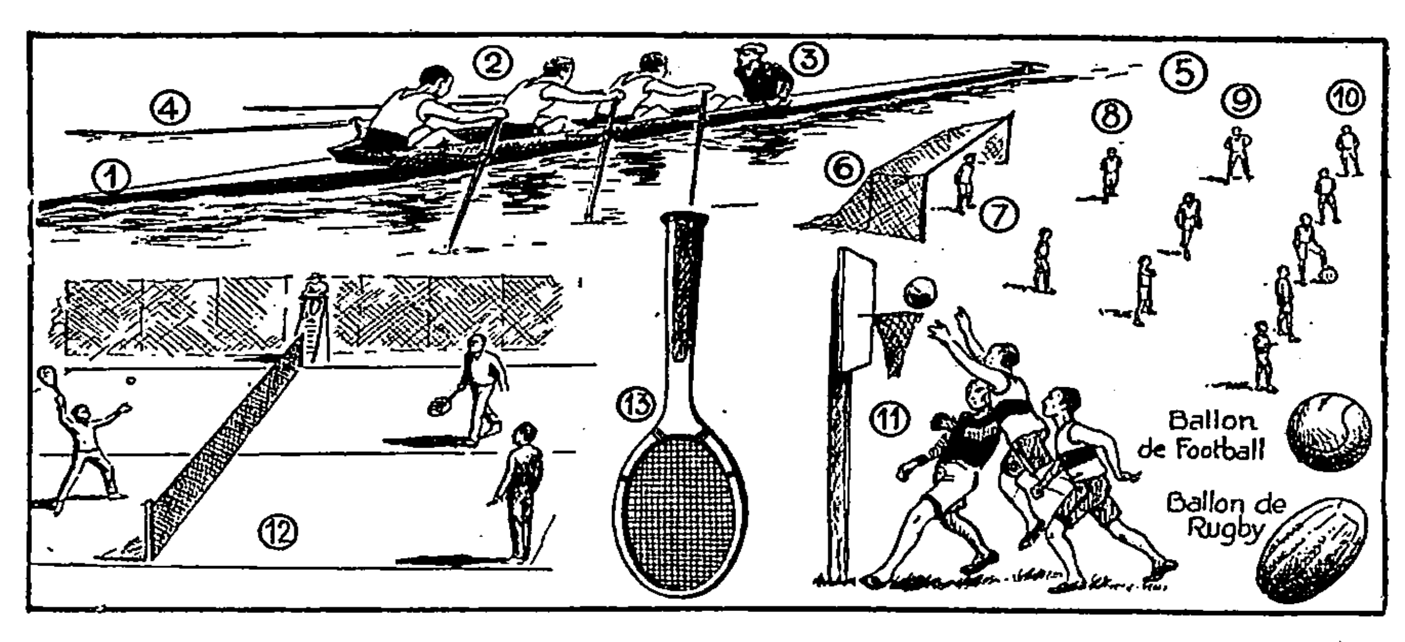
Un sport nautique : le canotage, le canot (1), les rameurs (2), le barreur (3), un aviron ou une rame (4).

Le football : un club (*cleub'*), une équipe (5), le but, le filet (6), le gardien de but (7), les arrières (8), les demis (9), les avants (10).

Le rugby : la mêlée.

Le baskett-ball (11).

Le tennis (12), la raquette (13).



3. Vocabulaire étymologique.

Football (fout' bôl') est formé de deux mots anglais, dont le premier signifie pied, et le second, ballon. Le rugby est une variété de football qui tire son nom d'une petite ville anglaise.

Le cross-country (kross keuntré) est une course à pied à travers les obstacles de la campagne ou des bois : haies, fossés, rivières..., etc.

Ski est un mot norvégien.

Un assez grand nombre de mots d'origine étrangère sont entrés et entrent encore dans notre langue. Nous avons emprunté ainsi :
à l'italien : alerte, arsenal, bandit, boussole, gondole, opéra, ténor, violon ...
à l'allemand : bière, boulevard, choucroute, huguenot, hutte, obus, trinquer ...
à l'anglais : bifteck, boxe, clown, express, paquebot, sport, square ..., etc.

4. Exercices de vocabulaire.

1. Un canot est ... (*définition*). — S'entraîner à la course en canot c'est faire du ... — Ceux qui tiennent les avirons ou rames sont des ... ; celui qui tient la barre du gouvernail est le .... Quel est son rôle? — Quand les rameurs de tribord, ceux de droite dans le sens de l'avance, rament plus fort que ceux de babord, le canot s'en va ... (*de quel côté?*). Quand, au contraire ... Le ... doit alors redresser le canot. — Montrez un rameur en pleine action. Le canotage est un sport ... (agréable, désagréable). Il développe ... (quels organes surtout).

2. Une équipe de football compte ... (combien de joueurs?) : un ... deux ..., etc. Lesquels s'efforcent de lancer la balle dans le but adverse? *Ce sont les* ... Quant aux arrières ... Seul, le ... a le droit de saisir le ballon avec les mains. Il s'efforce ... (*son rôle?*). Le ballon de football est ... (*forme?*) ; celui de rugby est .... Les joueurs de rubgy se servent des pieds et des ... Ils s'efforcent d'arrêter l'adversaire qui court avec le ballon : ils ... ils ... (voir la dictée ci-dessous). C'est la mêlée.

3. Cherchez le sens des mots suivants qui viennent :
de l'anglais : le jury, le verdict, un détective, un speech (*spitch'*) — *de l'italien :* un virtuose, une mascarade, un imbroglio — *de l'allemand :* un bivouac, un loustic, le vaguemestre — *de l'espagnol :* une peccadille.

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : se résoudre, étinceler (conjuguez au présent), opulent — le cycle, la bicyclette, rattraper, une saccade — la canonnade, effilocher, hébété, hagard.

2. Préparer le texte n° 65, *Le voyage à pied*.

3. Copiez le texte ci-dessous au présent :

Rugby. — Le rugby (se jouer) avec un ballon de forme ovale, que les joueurs (se disputer) des mains et des pieds, et qu'ils (s'efforcer) de porter sur la ligne de touche du camp adverse.

« Celui qui (tenir) le ballon (être) là, (pencher) en avant, ses compagnons et ses adversaires (pencher) eux aussi autour de lui, dans des attitudes de bêtes aux aguets et qui (aller) sauter. Tout d'un coup, il (courir) pour (jeter) la balle, ou bien, d'un mouvement d'une rapidité *fou*, il la (passer) aux mains d'un autre qui (s'élancer) avec elle et qu'il (s'agir) d'(arrêter). La brutalité des gestes par laquelle on (saisir) ce porteur de balle (être) impossible à (imaginer) quand on ne pas l' (voir, *p. composé*). Il (être) (empoigner) par le milieu du corps, par la tête, par les jambes, par les pieds. Il (rouler) et son agresseur avec lui ; puis, comme il (se débattre) et que les deux troupes (revenir) à la rescousse, c' (être) toute une ruée des 22 (*en lettres*) corps, les uns sur les autres, un nœud inextricable de serpents à têtes *humain*. » Paul BOURGET. *Outre-Mer*. (Plon.).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — Club, association, union, société, office, fédération, groupe, troupe.

Comment faut-il dire? Un (ou une) — de tir ; — de philatélistes ; — d'athlétisme ; — de gymnastique ; — d'éclaireurs ; — nautique ; — des Pupilles de l'École publique ; — départementale des sociétés de musique ; (le ou la) — fraternelle des cheminots du Jura ; — des Retraités de l'Isère ; — théâtral de l'École de X. La — de rugby de France a suspendu pour un an l'équipe première de X. Le — skieur du 159e d'Infanterie alpine fait des courses en montagne, en hiver.

2. **Imitons.** — *Bien des fois, assis à l'ombre au bord d'une grande route, ... j'ai regardé avec compassion passer devant* moi, comme un tourbillon, la chaise de poste ... (lect. 65). — Imitez cette forme pour traduire :

— le sentiment de compassion éprouvé pour les passagers de l'avion qui ne voient que des *ensembles*, alors que, cheminant au printemps à la lisière d'une forêt, vous contemplez avec amour les ... ; vous entendez les ... ;

— le dédain que vous ressentez pour les dormeurs alors que, parti en montagne avant la fin de la nuit, vous assistez à la splendeur d'un lever de soleil.

II. — Dans les journaux de sport et de tourisme.

De la *Revue du Touring-Club* de janvier 1938 :

Jeunes gens et jeunes filles qui, pour la première fois cet hiver, allez vous lancer sur les pistes blanches, soyez toujours prudents.

Même si vos vacances d'été vous ont familiarisés avec la montagne, n'oubliez pas que la neige n'en modifie pas seulement l'aspect ; abordez-la comme un monde inconnu. N'oubliez pas qu'il vous faut apprendre à connaître la montagne enneigée et à déceler ses traîtrises possibles.

En aucun cas, ne vous lancez à l'aveuglette, confiants dans votre adresse à vous tirer d'un mauvais pas. Informez-vous toujours à l'avance de ce qu'il convient de faire et de ne pas faire, auprès des montagnards ou de skieurs expérimentés connaissant bien la région où vous allez faire vos premiers pas. Ne partez jamais seuls.

3. A qui s'adressent ces conseils? Pourquoi la montagne que l'on croit bien connaître parce qu'on l'a parcourue en tous sens, en été, est-elle, en hiver, comme *un monde inconnu?* Pourquoi ne faut-il jamais partir seul?

4. Sur le même ton, continuez ces conseils en rappelant que la grande cause des accidents est le mauvais temps (brouillard, tempête ...).

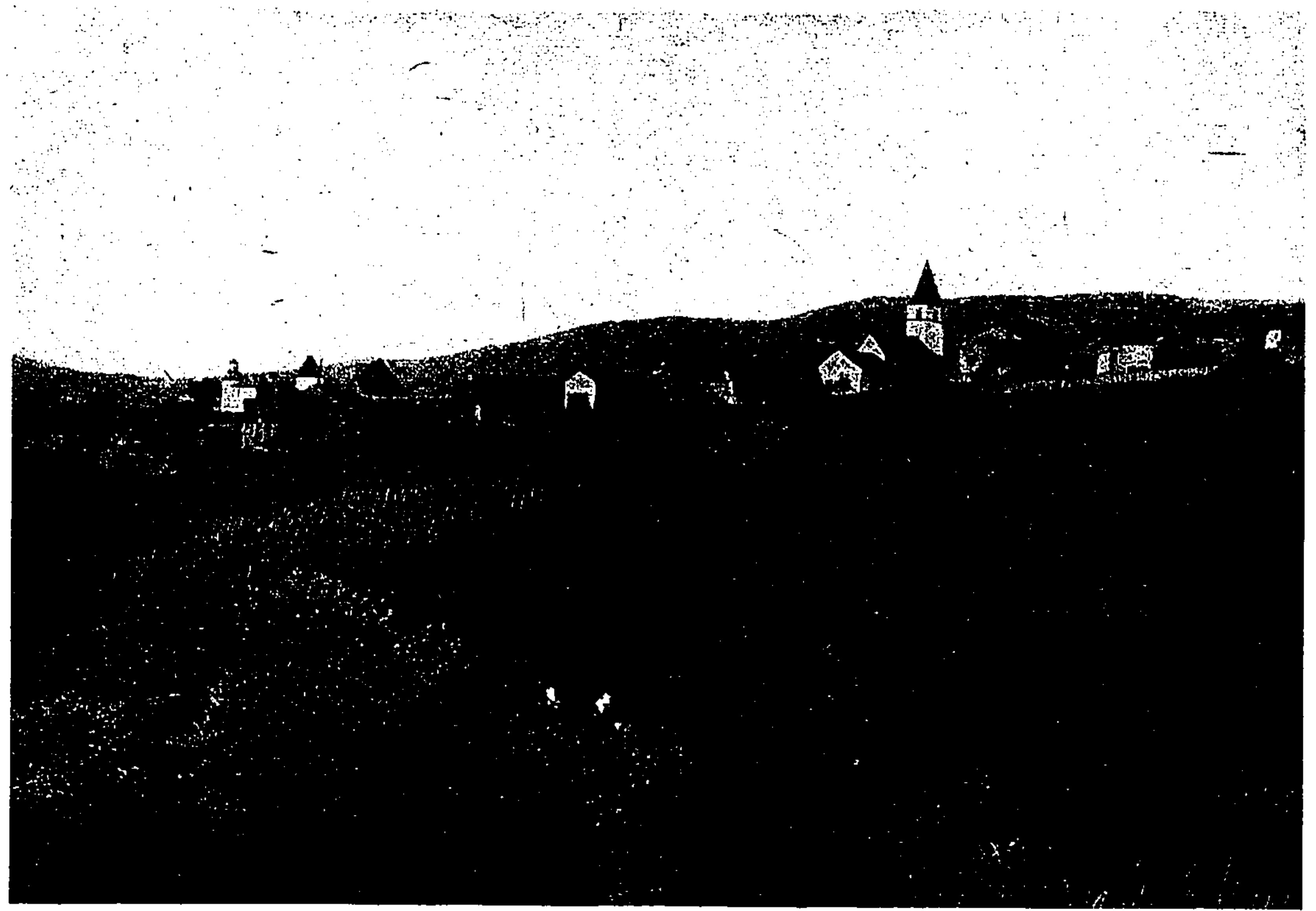
5. Vous avez certainement observé que les joueurs débutants de football crient trop, disent de gros mots et discutent les décisions de l'arbitre. Rédigez les conseils qui pourraient leur être donnés dans un journal local.

6. **De l'ordre !** — *Des conseils suivants, qui s'adressent à de jeunes touristes, mettez à part ceux qui valent pour tous les sports, puis classez les autres par ordre d'importance décroissante :* N'oubliez pas votre carnet de chansons. Si vous avez chaud, ne vous refroidissez pas. Soyez exacts au rendez-vous. Arrêtez-vous si vous êtes essoufflés. Ayez de bons souliers cloutés. Emportez un copieux casse-croûte. Ne laissez pas traîner les papiers gras. Emportez toujours une pèlerine sur le sac.

III. — Sujets de devoirs.

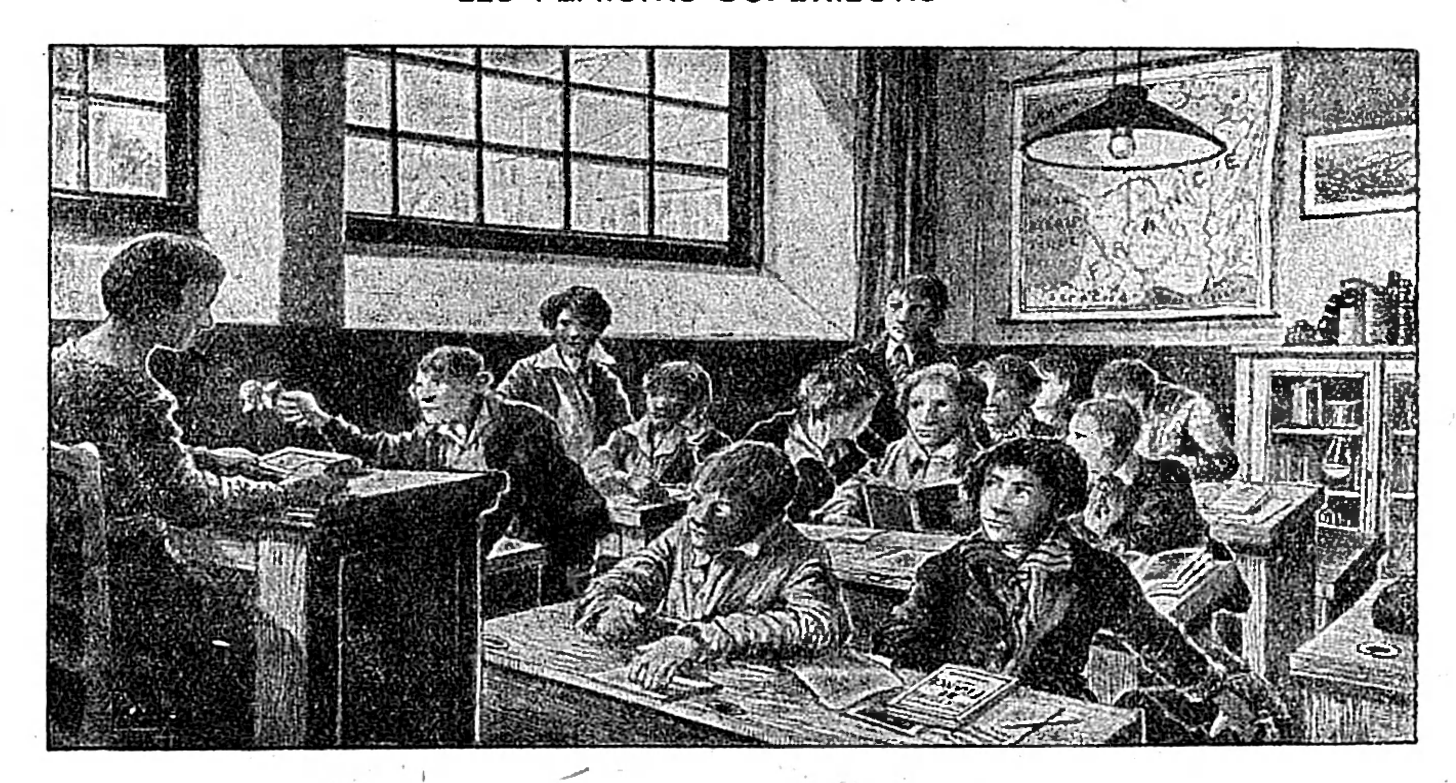
7. A l'imitation de la fable « Le Lièvre et la Tortue », imaginez qu'un unijambiste a parié avec un bon coureur à pied qu'il arriverait le premier à ... Racontez la course (*soyez amusants!*).

8. Portrait de X., l'« espoir sportif » de votre école : *a*) Ses qualités physiques et, rapidement, son caractère ; *b*) son *style*, c'est-à-dire sa manière particulière de courir ou de jouer ; *c*) ses performances passées et sa *forme* actuelle.



Milly, le petit village où grandit Lamartine.

Cliché Combier, Mâcon



69. Faire plaisir.

Dans un lycée de garçons du midi de la France, une jeune femme — l'auteur — enseigne l'histoire. Elle a de bons et de mauvais garçons. En 6e — dans la classe des enfants de 11 à 12 ans — le plus mauvais élève est Tallon. Il fait si chaud que le professeur, qui succède à son collègue de mathématiques, a accordé cinq minutes de détente avant de commencer son cours.

1. Tallon penche ses oreilles énormes, écartées du crâne, au-dessous du niveau des tables. Je ne vois guère de lui que ces deux larges appendices, et le crâne aux cheveux raides où une cicatrice met une sorte de tonsure en demi-lune. Il fourrage dans ses paperasses, dans son cartable à côté de lui. De temps en temps, il me regarde à la dérobée. C'est mon plus mauvais élève.

Je me souviens de la scène qu'il m'a faite, un jour où je l'ai envoyé chez le censeur [1]. L'affreux petit bonhomme, avec cette figure plate au nez retroussé et aux dents larges, pâlissait de rage et tapait de ses pieds trop longs le chambranle [2] de la porte, comme pour le punir de lui livrer passage.

Les leçons jamais sues ; les cahiers jamais en ordre ; et le soir, entre chien et loup [3], combien de fois ne l'ai-je pas aperçu, montant les rues, les mains dans les poches, avec des airs de gouape [4], empruntés aux héros de cinéma, et sifflant des chansons de poilus !

Ah oui, un fameux cancre [5], ce Tallon !

---

1. Dans un lycée, le *censeur* veille à la discipline. Envoyer un élève chez le censeur, c'est le mettre à la porte de la classe et le signaler, pour son inconduite, au censeur qui le punira. — 2. Les trois montants formant l'encadrement d'une porte. — 3. A la tombée de la nuit. — 4. De traîneur de rues. — 5. Paresseux qui se complaît dans sa paresse.

2. Gaussard mâche son san-san-gum [1] et m'examine. Il m'examine et examine, tour à tour, le crâne balafré penché sur le cartable entr'ouvert. Je vais commencer [2].

Alors, il crache la boulette visqueuse [3] dans sa main, bien discrètement, et puis se lève :

— Mademoiselle....

Il hésite un peu.

— Mademoiselle, *y a* Tallon qui n'ose pas vous donner une rose !...

Et Tallon se redresse. Oui, de son cartable, il exhume [4] une fleur privée d'eau, pitoyable et ballante [5] au bout de sa tige. D'un geste, il se penche sur sa table, se tend dans le vide [6], la pose sur mon bureau, puis disparaît derrière le sien, ébahi [7] de lui-même, sans doute, et pourtant pas autant que moi.

3. — Tallon, vous êtes bien gentil et je vous remercie. Mais comment savez-vous que j'aime les fleurs?

— *On m'y a dit.*

Il rebaisse la tête, consterné [8] de son éloquence et de son offrande.

— Qui? lui demande un camarade avec un coup de coude.

Il ne répond pas. Ses oreilles sont cramoisies. Il est bien plus honteux que le jour où je l'ai mis à la porte...

4. De quelle confidence est né ce singulier désir de m'être agréable?... M'être agréable ! Il y a donc un de ces gosses qui a pu y penser?

Et je regarde la rose assoiffée... et je me sens étonnée, étonnée et un peu émue, puisque je découvre, en hésitant presque à y croire, soudainement et si inattendue, l'incertaine éclosion d'une sensibilité.

Joanne GALZY. *La Femme chez les garçons.* (Presses Universitaires de France.)

---

70. Les livres sont des amis.

Mes chers enfants,

1. Parmi ceux qui vont quitter l'école, j'ai bien peur que quelques-uns ne pensent en eux-mêmes : « Plus de leçons ! Plus de devoirs ! Plus de cahiers ! Plus de livres ! N, i, ni, tout est fini ! » C'est à eux que j'adresse ce discours ; je voudrais les détromper : « Nenni, mes petits amis ! Ce n'est pas, il ne faut pas que cela soit fini ! »

Le temps scolaire est trop court pour qu'on y puisse instruire un homme d'aujourd'hui ; il faudra donc continuer à vous instruire. Mais, direz-vous, nous sommes obligés de travailler pour apprendre à gagner notre vie. Je le sais, et je ne souhaite pas, croyez-le bien, que tous les Français passent leur existence, comme les gens de ma profession, à lire et à écrire, assis sur

---

1. Gomme parfumée, qui fond lentement et qui s'étire comme du caoutchouc. — 2. Mon cours. — 3. Gluante. — 4. Il extrait. — 5. Dont la lourde tête oscille au bout de la tige. — 6. Entre son bureau et la chaire du professeur. — 7. Etonné. — 8. Accablé et un peu honteux du geste qu'il a osé, et de la parole qu'il a dite.

des chaises. Vous allez voir que je ne vous demande rien qu'il ne soit aisé de faire, quel que soit le métier que vous avez choisi.

2. L'école, dans la plupart des communes de France, offre à ses anciens élèves des cours d'adultes. A la ville, avec une grande bonne volonté confuse [1] encore et mal pourvue de moyens d'agir, des municipalités et des sociétés organisent l'éducation postscolaire. Des auditeurs de tout âge, après journée faite, emplissent des salles de cours.

Un soir, à Paris, dans une école du quartier de Montrouge, j'étais assis auprès d'un garçon de quinze à seize ans ; il faisait effort pour tenir ouverts ses yeux qui, s'étant éveillés de grand matin, clignaient dans la lumière du gaz, et par moments se fermaient ; il les rouvrait, me regardant en souriant, secouait les épaules et recommençait à écouter un étudiant en Sorbonne qui, la main sur une carte murale, expliquait l'Afrique à son auditoire. Des ouvriers d'âge mûr, et même quelques vieillards, suivaient la leçon avec une attention si religieuse [2] que je l'admirai ; et je pensai : Vraiment, c'est un devoir de parler à des gens qui écoutent si bien.

Chers enfants, si vous trouvez à votre portée l'assistance d'une éducation postscolaire, ne manquez pas d'y recourir.

Mais vous ne serez plus des écoliers ; vous serez des commencements de petits hommes ; il faudra que vous n'attendiez plus de vos maîtres toute votre éducation, et que vous appreniez à devenir vos propres instituteurs. Vous ne sauriez croire combien l'on peut pour soi, quand on veut. Personne ne peut pour vous autant que vous-mêmes.

3. D'abord, j'espère que vous garderez vos livres [3].

Vos livres, peut-être vous n'étiez pas portés à les aimer, quand il les fallait lire au lieu de jouer ou de regarder le vol amusant des mouches. Mais vous n'êtes plus obligés à la lecture ; vous lirez quand il vous plaira. Dans quelque temps, pas dans trop longtemps, un jour, un dimanche où il pleuvra, souvenez-vous que telles pages de tel livre furent agréables, et relisez-les. Je serais bien étonné si elles ne vous plaisaient pas davantage ; car vous les comprendrez mieux, pour deux raisons : parce que vous êtes à l'âge de la croissance intellectuelle, et aussi parce que vous lirez non plus pour réciter, mais pour vous faire plaisir.

4. Presque partout maintenant l'école possède sa bibliothèque : empruntez des livres. Dans les villes s'offre à bon compte [4] l'abonnement de lecture : abonnez-vous. Faites mieux : dès que vous le pourrez, achetez des livres ; oh ! pas beaucoup, trois ou quatre par an. Vous donnerez un utile exemple à tant de bons bourgeois, dont le budget ne prévoit pas l'achat d'un volume.

Écoutez-moi bien, car je vais vous donner un conseil que j'ose dire très précieux : quel que soit votre emploi, où que vous logiez votre jeunesse, que votre chambre soit éclairée par une fenêtre ou par une lucarne, ayez une planche à mettre des livres. Recouvrez-les pour les défendre contre la poussière et les taches : il convient que les livres soient vêtus proprement.

---

1. Qui n'est pas encore bien réglée, qui s'essaie dans toutes sortes de directions. — 2. Si soutenue. — 3. Vos manuels de classe. — 4. Il est possible, à peu de frais, de s'abonner à un cabinet de lecture.

5. Quand vous serez un peu plus grands, habituez-vous à lire un journal. Vous trouverez, dans les journaux populaires, à vous instruire sur les grands événements qui se passent dans votre pays et dans tous les pays du monde.

Voyons, tout cela est-il difficile?

6. Je dois prévoir une objection. Elle me fut faite un jour par un garçon intelligent, qui avait été bon élève, et à qui je donnais les conseils que vous venez d'entendre. Il m'interrompit : « A quoi ça sert? »

A quoi ça sert?

Mes enfants, vous êtes ici plusieurs futurs fermiers. Or, l'hiver, à la ferme, les soirées sont bien longues. Les enfants dorment dans leurs lits ; les bêtes dorment dans l'écurie ; rien à faire aux pâtures voilées par la nuit. Comment passer le temps? Trier la paille qui séparera les rangées de fromages? Ce soin ne peut occuper tous les soirs d'hiver. Autrefois, le fermier tricotait comme la fermière ; j'en ai connu un qui ne porta de chaussettes que tricotées par lui. Cet usage est abandonné. On me dit que l'habitude aussi se perd, des veillées où l'on se visitait entre voisins... Le balancier de l'horloge va et vient dans le grand silence ; il semble compter la vie goutte à goutte, et dire à chaque battement : Encore une goutte tombée. Et c'est bien triste, et l'on s'ennuie.

Dans toutes les professions vous connaîtrez de pareilles heures sans emploi, et vous serez exposés à l'ennui, une si triste chose et un si méchant conseiller! Peut-être bien que beaucoup de clients des cabarets sont des gens qui s'ennuient. Aux heures désœuvrées, réfugiez-vous dans un livre qui vous plaise.

Ernest Lavisse. (*Extraits d'un discours de distribution de prix.*)

---

71. Sur une flûte.

Passionné de musique, Joset est un jeune paysan du Bourbonnais qui, sur une flûte de sa fabrication, invente toutes sortes d'airs qui font rêver et penser. Il improvise ainsi tout seul, dans les bois, et consent un jour à jouer devant Brulette, une camarade d'enfance.

Notons que la scène se passe à la fin du 18e siècle, et que Joset a, parmi les gens du pays, la réputation d'être un peu niais, — un peu ébervigé, *comme il dit.*

1. Joset souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure comme embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose ; tant qu'à moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie [1]. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout ; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joset y mit du sien, il ne décota [2] de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne dessoufflant mie [3], et

---

1. On dit une *fougeraie*, comme on dit une hêtraie, une futaie. C'est un lieu envahi par les fougères. — 2. Terme patois qui, probablement, signifie : *mettre de côté* la flûte ; donc : il ne s'arrêta pas de flûter. — 3. Particule qui renforce la négation ; elle ne s'emploie plus guère. *Dessoufflant :* ne cessant de souffler ; ce mot n'est pas français.

tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments, on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet [1] au dedans de la maison et le rossignol au dehors ; et quand Joset faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre, que ça me représentait un sabbat [2] de fous.

2. — Oh ! oh ! *que je lui dis* quand il eut fini, voilà bien une musique enragée ! Où diantre prends-tu tout ça? *A quoi que ça peut servir*, et qu'est-ce que tu veux signifier par là?

Il ne me fit point réponse, et il sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains ; mais, au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait des grosses larmes au long des joues.

3. Alors Joset courut auprès d'elle et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion [3] pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point *si c'est que j'ai de l'aise ou du mal ;* ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie? dit Joset en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

4. — Je n'ai pensé à rien, dit Brulette, mais j'ai eu mille ressouvenances [4] tu temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse [5] bien clairement ; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes ; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre couverte de neige, et des saulnées [6] remplies d'alouettes ; et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe ;

---

1. Le grillon. — 2. Le sabbat est l'assemblée nocturne des sorcières ; ici le mot veut dire *bruit*. — 3. De pitié. — 4. Souvenirs. — 5. Que je t'entende. — 6. Ou : saulnaies ; endroits plantés de saules.

enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête ; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

5. — C'est bien ! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi ! Merci, Brulette ! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui, oui ! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête, ça parle ce méchant bout de roseau ; ça dit ce qu'on pense ; ça montre comme avec les yeux ; ça raconte comme avec les mots ; ça aime comme avec le cœur ; ça vit, ça existe ! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité [1] ; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre !

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

G. Sand. *Les Maîtres Sonneurs.*

---

72. Milly.

En 1828, *Lamartine est secrétaire d'ambassade en Italie. C'est alors qu'il exprime son amour pour Milly, le village où il passa son enfance, en ces vers célèbres :*

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour ;

Chaumière où, du foyer, étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Lamartine.

---

1. On peut bien me prendre pour un imbécile : cela m'est égal.

GRAMMAIRE

Participe présent et adjectif verbal

1. Le **participe présent** (terminaison ant) exprime une action. Il est toujours invariable.
2. L'**adjectif verbal,** qui n'est autre chose qu'un participe présent employé comme adjectif qualificatif (terminaison ant, et quelquefois ent), exprime une qualité. Comme l'adjectif qualificatif, il s'accorde en genre et en nombre avec le mot auquel il se rapporte.

Exercices de grammaire.

1. Formez le participe présent des verbes suivants :
   Exemples : chanter, *en* chantant ; finir, *en* finissant.
   lire, réfléchir, partager, négliger, avancer, appeler, acquérir, cueillir, bouillir, vêtir, croire, croître, vaincre, fatiguer, fabriquer, convaincre, adhérer, différer, présider, savoir, asseoir, peindre, plaindre, moudre, résoudre.
   Écrivez le participe passé des verbes ci-dessus : lu, réfléchi...
2. Remplacez les verbes en italique par le participe présent ou par l'adjectif verbal correspondant :

   Ils s'instruisent en *écouter,* en *observer* et en *lire* les livres *intéresser.* — Ils lisent jusqu'à la nuit *tomber.* — Le crépuscule fait flotter les caractères sur les pages *pâlir.* — *Répondre* à l'appel de vos maîtres, vous fréquenterez les cours du soir. — *Obéir* à la voix de la conscience, vous ferez toujours votre devoir. — Tallon et quelques-uns de ses camarades n'étaient pas toujours *obéir;* mais ils avaient parfois pour leur professeur des attentions *charmer.* — Tallon exhume de son cartable une fleur pitoyable et *baller,* et l'offre à Mademoiselle d'une main *hésiter.*

   Ne soyons pas si difficiles, les plus (*accommoder*), ce sont les plus habiles. — La bique (*aller*) remplir sa (*traîner*) mamelle ferma sa porte au loquet. Un pauvre bûcheron... (*gémir*) et courbé, marchait à pas (*peser*). — A ces mots, en (*pleurer*) ils se disent adieu. — Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge, nos deux messieurs le (*regarder*). (*La Fontaine*).
3. Observez les participes présents et les adjectifs verbaux ou les noms correspondants qui ont une orthographe différente. Employez chacun de ces mots, dans une phrase : fatiguant, fatigant ; vaquant, vacant ; différant, différent ; négligeant, négligent ; précédant, précédent ; présidant, président ; fabriquant, fabricant. *Exemples :* Tout en *vaquant* aux travaux du ménage, la fermière surveillait la cour. Je vous réserve la première place *vacante.*
4. Faites accorder les participes passés en italique :

   Quels musées avez-vous *visité?* Quelles œuvres d'art avez-vous déjà *vu?* Quels concerts avez-vous *entendu?* A quelle représentation avez-vous *assisté?* Deux concerts ont été *donné,* ce mois-ci, au grand théâtre ; tous les postes les ont *diffusé* et nous les avons *écouté.* Une troupe de passage a *joué* une tragédie de Corneille et une comédie de Molière. A la fin de la représentation tous les spectateurs se sont *levé* et ont *applaudi* chaleureusement. Pour bien comprendre de telles œuvres il faut les avoir un peu *étudié.* On revient toujours aux joies de l'art quand une fois on les a *goûté.* Parmi les plaisirs supérieurs, avez-vous *compté* celui d'être agréable ou de rendre service? Vous les avez déjà certainement *éprouvé* et vous en avez *apprécié* la douceur.
5. **Conjugaison.** — Étudiez et récitez la conjugaison des verbes du 3e groupe terminés par *ir.* (Voir le tableau de la conjugaison de ces verbes.)
6. Conjuguez au présent, au passé simple, au futur du mode indicatif et au présent du subjonctif : acquérir, courir, mourir.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Faire plaisir.* — 1. Tallon n'est pas beau : ... ; il n'est pas sympathique : ... ; il est mal élevé : ... — 2. *Eloquence*, au § 3, est un mot excessif ; dans quelle intention est-il employé? — 3. L'offrande de la rose marque, chez Tallon, l'éclosion d'une sensibilité, c'est-à-dire ... — 4. Expliquez, au § 1, cicatrice, tonsure, fourrage.

B. *Les livres sont des amis.* — 1. A qui s'adresse Lavisse? — 2. Quels moyens l'auteur recommande-t-il à ceux qui veulent continuer à s'instruire? — 3. Pourquoi l'ennui est-il un mauvais conseiller? — 4. Quelle est l'idée développée dans le dernier § ? Et quelle précision les derniers mots apportent-ils à cette idée?

C. *Sur une flûte.* — 1. Que vous apprend le 1er § sur le narrateur qui rapporte la scène de la « flûterie » ? — 2. La flûte rappelle à Brulette des souvenirs ; lesquels? Et elle fait naître chez elle des songeries ou des rêves, par exemple... — 3. Pourquoi Joset est-il heureux (§ 5)? Comment se manifeste son enthousiasme? — 4. Relevez, dans le § 1, les termes archaïques ou patois. Corrigez les expressions en italique au début du § 2 et au § 3.

D. *Milly.* — 1. Lamartine est né à Mâcon ; qu'est-ce que Milly? — 2. Ce poème traduit-il, comme les textes 69, 70 et 71 un plaisir supérieur? Ou n'exprime-t-il pas plutôt un sentiment ... (*lequel?*) — 3. Que signifie le second vers? — 4. Quel est le sens, dans le texte, de *émondeur ;* de *pasteurs ;* d'*urne*, de *pèlerin?*

2. Vocabulaire.

La vie des mots.

Les mots naissent, vivent et meurent et on peut parler de la vie des mots, comme on parle de la vie des êtres. Au cours de leur existence, les mots changent de forme (auguste et août, hôpital et hôtel, ausculter et écouter).

Ils changent aussi de sens.

1. L'élève Tallon pose une rose sur le **bureau** de Mademoiselle (*lect.* 69).

bureau a désigné d'abord une étoffe de laine grossière, que nous appelons aujourd'hui *bure* (la robe de bure d'un moine). On disait : être vêtu de gros *bureau.*

Le mot a désigné par la suite un tapis de laine qu'on met sur la table où l'on écrit, puis cette table elle-même : il s'assied devant son bureau.

Le mot a servi à nommer encore la pièce où est installé le bureau (le bureau du Directeur), puis les membres d'une assemblée, d'une société, qui sont désignés pour diriger le travail de cette assemblée ou de cette société, et qui se réunissent dans un bureau (l'Association des anciens élèves vient de renouveler son bureau, le bureau de la Chambre des députés).

L'élève Tallon **fourrage** dans ses papiers.

2. **fourrager** se disait d'une troupe de soldats qui se procuraient dans la campagne du fourrage pour leurs chevaux : ils fourrageaient. Ils ne prenaient certainement pas beaucoup de précautions et mettaient du désordre partout ou même détruisaient ce qu'ils n'emportaient pas. De là les deux sens du mot fourrager : fouiller en mettant le désordre (on a fourragé dans mes papiers) et ravager (le gibier a fourragé les récoltes).

Le sens d'un mot peut ainsi se modifier, s'étendre ou se rétrécir. Une gibelotte, c'était autrefois un plat de gibier, et c'est aujourd'hui un ragoût de lapin ; un boucher, c'était le marchand de viande de bouc et l'épicier le marchand d'épices. L'épicerie moderne a bien d'autres rayons !

2. Vocabulaire.

Sens propre et sens figuré.

Tallon penche sous la table ses *oreilles* énormes (*lect.* 69). Le mot *oreilles* est pris ici dans son **sens propre :** il s'agit bien de l'organe de l'ouïe.

Mais si nous parlons des *oreilles* d'une écuelle, nous employons le mot oreille dans un **sens figuré.** Les parties saillantes de l'écuelle sont comparées à des oreilles qui font saillie de chaque côté de la tête. Cette comparaison abrégée s'appelle une **métaphore.**

C'est par métaphore, c'est-à-dire à la suite d'une comparaison qui se fait dans l'esprit, qu'on dit :

une *feuille* de papier (qui est mince comme la feuille de l'arbre) ; un *cancre* (au sens propre, un crabe dont la marche est très lente) ; une *flambée* de colère, une figure *embrasée* (*lect.* 71), et que le poète, regardant le ciel étoilé où brille le croissant de la lune, y voit *une faucille d'or dans le champ des étoiles.*

4. Exercices de vocabulaire.

1. Le sens des mots suivants s'est-il élargi ou rétréci?
   boucher ; viande (le mot désignait autrefois toute sorte de nourriture) ; épicerie ; gibelotte ; panier (c'était d'abord la corbeille à pain) ; cadran (c'était la partie rectangulaire du cadran solaire où sont inscrites les heures) ; trépasser (signifiait d'abord passer au delà ou traverser) ; linceul (désignait un morceau de toile).
2. En vous servant du dictionnaire, donnez le sens propre et quelques sens figurés des mots suivants : tête, pied, bras, cœur, bouche.
3. Expliquez les expressions suivantes en distinguant le sens propre du sens figuré : Tallon *exhume* de son cartable une rose fanée ; c'est l'*éclosion* d'une sensibilité ; *exprimer* une pensée (sens propre : exprimer le jus du raisin) ; un front *serein ;* une *flambée* de colère ; une figure *embrasée ;* une musique *enragée.*

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : un appendice, fourrager, le censeur, le chambranle, exhumer, ébahi, assoiffé — la flûte, la fougeraie, un sabbat, mille ressouvenances, imbécillité.
   Observez : imbécillité et imbécile — exhumer — exhaler, exhausser, exhiber, exhorter, exhumer et leurs dérivés prennent un h après l'x.
2. Texte à préparer : N° 70, *Les livres sont des amis.*
3. Copiez le texte ci-dessous en mettant au temps indiqué les verbes entre ( ).
   La lecture. — Un livre (être, *p. comp.*) toujours pour moi un ami, un conseiller, un consolateur éloquent et calme, dont je ne (vouloir, *imp.*) pas épuiser vite les ressources, et que je (garder) pour les grandes occasions. Oh ! quel est celui de nous qui ne se (rappeler, *pr.*) avec amour les premiers ouvrages qu'il (dévorer, *p. comp.*) ou (savourer) ! La couverture d'un bouquin poudreux que vous (retrouver, *pr.*) sur les rayons d'une armoire *oublié* ne vous (retracer, *p. composé*) jamais les gracieux tableaux de vos jeunes années? N'avez-vous pas (croire, *p. passé*) voir surgir devant vous la grande prairie *baigné* des rouges clartés du soir lorsque vous le (lire, *p. simple*) pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous (abriter, *p. simp.*), et le fossé dont le revers vous (servir, *p. simp.*) de table de travail, tandis que la grive (chanter, *imp.*) la retraite à ses compagnons et que le pipeau du vacher (se perdre) dans l'éloignement? Oh ! que la nuit (tomber, *imp.*) vite sur ces pages *divin*? Que le crépuscule (faire) cruellement flotter les caractères sur la page *pâlissant !*
   George SAND.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. **Écrivons avec précision.** — S'instruire, se renseigner, se documenter, s'informer. Quel est le sens de chacun de ces verbes? Faites une phrase avec chacun d'eux.

2. Assoiffé, altéré, avide. — Remplacez les points par le mot qui convient : Je regarde la rose ... (lect. 69). — Un homme ... est un homme qui a besoin de boire ; et l'on peut désigner par cette expression : un cœur ... de justice, celui qui est animé par la passion de la justice. Trop de gens sont ... d'argent ; au sens figuré, nous emploierons ce mot en parlant, par exemple, d'un conquérant qui est ... de ... (de quoi?) ou d'un poète qui aime à entendre son éloge et qui, par conséquent, est ...

3. **Imitons.** — *Les leçons jamais sues ; les cahiers jamais en ordre ; et, le soir, ...* (lect. 69, § 1). Quelle remarque faites-vous sur cette construction? Imitez et complétez : Que de peines j'ai eues, dit Philippe (lect. 61) : des ..., des ... Que de soucis donne l'enfant malade ! ...

II. — La discussion.

4. **Savoir discuter,** *c'est d'abord savoir écouter et comprendre celui qui n'est pas de votre avis.*

C'est, ensuite, savoir répondre aux objections et mettre en valeur l'idée qu'on défend.

On la met en valeur par des *exemples probants,* empruntés à la réalité et habilement commentés ; ou encore par une *démonstration solidement établie.*

— *Je dois prévoir une objection,* dit Lavisse (lect. 70, § 6). Laquelle? Comment y répond-il?

— *A quoi que ça peut servir?* dit, en son mauvais français, celui qui raconte la « flûterie » de Joset (lect. 71). Si Joset avait voulu répondre, qu'aurait-il dit?

5. Lavisse se borne-t-il à dire vaguement que la lecture évite l'ennui? (lect. 70). Comment répond-il à son interlocuteur supposé?

— *Tallon est mon plus mauvais élève,* dit Jeanne Galzy (lect. 69). Comment le montre-t-elle?

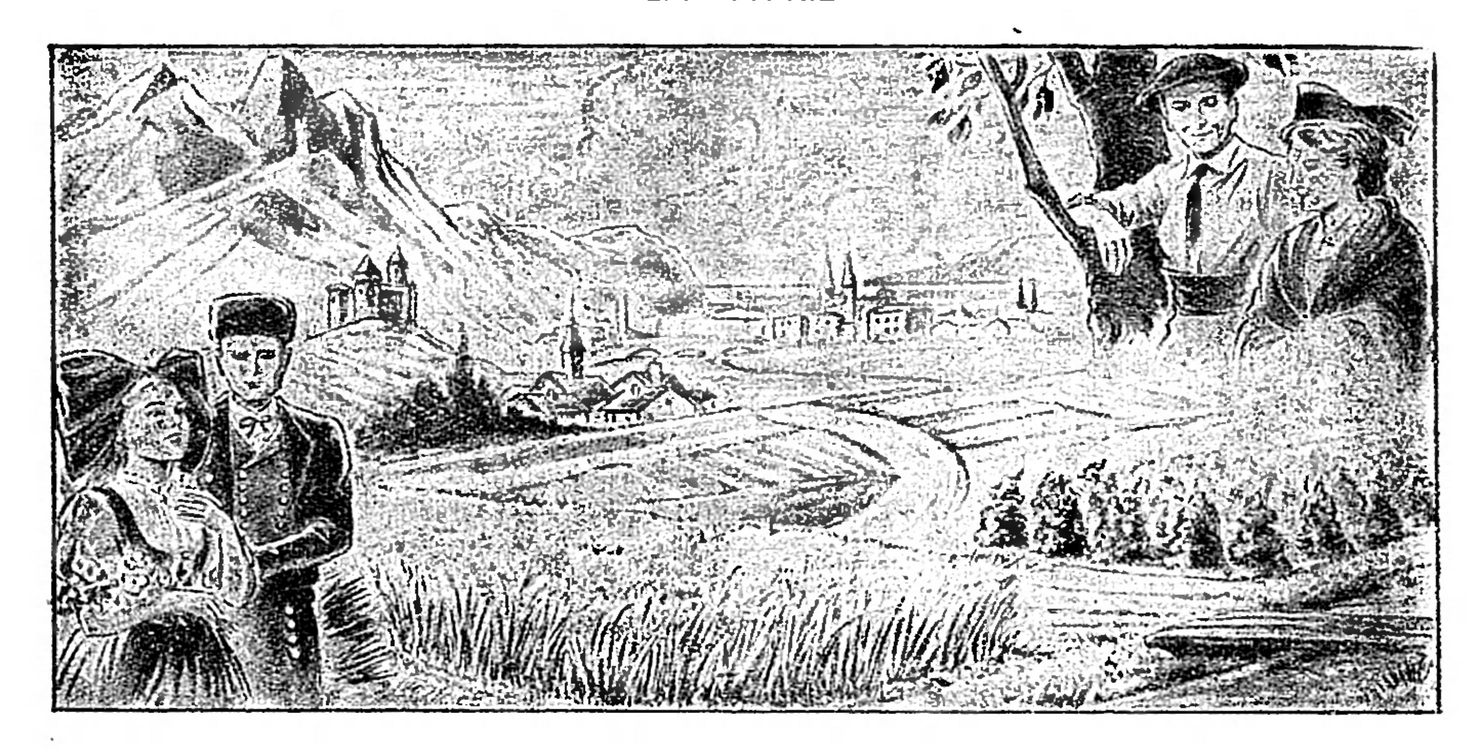
6. Il y a des gens qui n'aiment pas la T. S. F. On leur entend dire : Ce n'est pas de la musique ! Quel bruit ! Ce sont les voisins qui doivent être contents ! Je n'aime pas la grande musique. On ne donne que des conférences (ou : que du théâtre ; que des danses nouvelles ...). *Ajoutez d'autres critiques que vous avez entendues.* Toutes ces critiques se réduisent à deux ou trois : lesquelles?

III. — Sujets de devoirs.

7. Répondez aux critiques que vous avez entendu formuler contre la T. S. F. ou contre le cinématographe.

8. A quoi cela sert-il, de faire plaisir?

9. A l'école, vous « parlez sports ». Dans le feu de la discussion, un camarade vous dit : Tu es un imbécile ! que lui faites-vous observer?



73. La France.

« La France est une personne », a dit le grand historien Michelet. Plus qu'aucun autre pays, cette personne possède une forte individualité, dans son corps comme dans son âme.

1. Dans son corps, c'est une contrée pleine de contrastes, mais où « les teintes qui paraissent disparates se fondent en une série de nuances graduées [1]», et ce sont ces nuances qui font le charme de notre pays.

Il suffit d'évoquer ce nom : la France, pour qu'une suite d'images bien différentes surgisse à notre esprit. La France, ce sont les rivages hérissés de rochers, au bord d'une mer sombre, toujours battue par les tempêtes, et ce sont les rives ensoleillées de la paisible Méditerranée, ouverte vers le lumineux Orient ; — ce sont les rivières qui coulent mollement dans nos plaines ou dans des campagnes ombragées, et ce sont les fleuves qui, depuis les monts couverts de neiges éternelles, se précipitent en grondant vers la mer ; — ce sont les paysages de collines modérées que les arbres revêtent d'une grâce harmonieuse, et ce sont les rocs sauvages et presque inaccessibles ; — ce sont les petits bourgs et les nombreux villages blottis au creux des vallons ou groupés au sommet d'un coteau, à proximité des champs, et ce sont les grandes villes, bourdonnantes d'activité, avec leurs vieilles pierres glorieuses que le temps a patinées, avec leurs joyaux d'art — nobles cathédrales ou anciens beffrois —, avec leurs jardins bien dessinés, avec aussi leurs faubourgs industrieux ; — ce sont encore les cultures de toutes sortes : les vignes, les vastes champs de blé, les oliveraies ou les champs de fleurs, et ce sont les ateliers où les artisans fabriquent avec amour de belles choses.

D'autres pays peuvent offrir semblables oppositions ; mais en France, nous l'avons dit, cette diversité exclut les heurts, et ces disparates se résolvent finalement en frappante harmonie.

---

1. Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France.*

2. Ce pays a façonné un peuple qui n'est certes pas sans défauts, mais qui a une âme bien vivante, un peuple fortement attaché à son labeur, et aussi à tout ce qui est juste et humain. Bretons rêveurs, à la tête dure comme le granit de leur sol ; Bourguignons joyeux et accueillants ; Provençaux loquaces et ingénieux ; Dauphinois rudes et inventifs ; Auvergnats âpres et laborieux ; Champenois malins et fiers ; Tourangeaux diserts et malicieux ; Alsaciens courageux et têtus ; Flamands froids et rassis, autant de types différents, mais qui se retrouvent tous lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté et pour la justice. Tous sont également équilibrés, pleins de bon sens, et se plaisent également à raisonner et à discuter. Tous sont généreux, car ils ne savent pas haïr.

3. Mais la France n'est pas seulement un territoire et un peuple. Elle est aussi une tradition et un passé — passé qui est présent en chacun de nous. Au cours des siècles, la terre de notre pays a donné naissance à des héros dont nous gardons pieusement le culte, de Vercingétorix à Guynemer, en passant par Jeanne d'Arc, Bayard et les géants de la grande Révolution. Elle a donné naissance à des hommes dont nous sommes fiers, parce qu'ils ont fait la grandeur de notre pays. Grands rois et grands ministres, grands généraux et grands philosophes, grands explorateurs et grands fondateurs d'empires, grands artistes et grands savants : Saint Louis et Louis XIV, Richelieu et Colbert, Napoléon et Foch, Descartes et Michelet, de Brazza et Lyautey, constructeurs anonymes des belles cathédrales, Rude, Pasteur, Branly.

4. Mais ce sont surtout les grands écrivains qui ont fait de la France une communauté morale et qui lui ont vraiment donné son âme. En une langue — l'une des plus douces et des plus belles qui soient — ils ont exprimé des idées qui ne sont pas spécialement françaises, mais qui sont propres à tout homme qui pense, et ils l'ont fait avec une mesure, un esprit et un bonheur parfaits. Corneille, qui a peint les hommes tels qu'ils devraient être, La Fontaine qui, dans ses fables, les a montrés tels qu'ils sont, Voltaire, incisif et ironique, Victor Hugo qui, en des vers inimitables, a chanté la nature et tous les sentiments qui agitent le cœur des hommes, ceux-là et quelques autres, voilà nos vraies gloires.

5. Quand on a le bonheur d'appartenir à pareille nation, un devoir s'impose : celui de respecter l'héritage que nous avons reçu de nos ancêtres et celui de le transmettre intact à nos descendants — de même que le paysan de chez nous transmet, intact, son domaine à ses enfants.

Jean VADROIT.

---

74. Triste fin du despotisme.

Celui qui parle est un officier, Rochart, ancien volontaire de 1792, parti à cette époque sous le commandement d'un vieux soldat de Louis XV, Pierron, pour défendre la liberté.

1. Je me rappellerai toujours ce qui m'arriva le 2 novembre 1813, devant Mayence.

J'étais de garde à la tête de pont du Rhin, avec les débris de ma compagnie. Je surveillais le défilé déjà commencé depuis la veille. Il pleuvait ; les charrettes de blessés, les canons, les fourgons, les détachements de cava-

lerie et d'infanterie s'engouffraient sur le pont par masses. C'était une rude corvée de mettre un peu d'ordre au milieu de la débâcle, d'autant plus que l'ennemi nous serrait de près et que sa canonnade se rapprochait d'heure en heure du côté de Salmünster. J'avais vu bien d'autres désastres depuis vingt et un ans, mais jamais aussi près du sol sacré ! La possibilité d'une invasion me frappait pour la première fois. La faim et la fatigue commençaient à me donner aussi ce tremblement que les vieux soldats connaissent, et que tout le courage du monde ne peut dominer.

2. J'étais donc là depuis trois heures à repousser les uns, à faire avancer les autres ; la nuit venait quand, au milieu du tumulte, j'entends crier :

« Rochart ! ... Hé ! Rochart ! »

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois à trente ou quarante pas de moi, au milieu de la foule ? Un officier supérieur, à cheval sur une grande bique décharnée, le manteau serré sur les épaulettes et la main sur son chapeau à cornes, d'où la pluie coulait comme d'une gouttière. C'était Bonnet, le fils du tisserand. Nous étions partis ensemble en 92 avec Pierron ; il était devenu général. Je ne l'avais pas revu depuis des années ; mais je le reconnus tout de suite à sa grande figure maigre. « Hé ! c'est toi ! cria-t-il en voyant que je le reconnaissais ; tu es donc aussi réchappé, mon pauvre vieux ! » Puis, étendant le bras vers le Rhin : « Te rappelles-tu que nous avons passé ce pont, en l'an II de la République ? »

A peine avait-il dit cela que, malgré le vent, la pluie, le roulement des fourgons, je crus entendre la *Marseillaise* s'élever jusqu'au ciel. Je revis nos volontaires s'avancer au pas de charge dans la fumée ; j'entendis battre le tambour, et le vieux Pierron, à cheval au milieu de la colonne, crier, le sabre en l'air, en se retournant : « En avant, garçons ! Vive la République ! »

Frœschwiller [1], Zurich, Hohenlinden : toutes ces glorieuses victoires de la liberté me passèrent devant les yeux comme un éclair. Mon sang ne fit qu'un tour ; je me crus redevenu jeune et, levant l'épée d'un geste enthousiaste, j'allais crier : « Si je m'en souviens, général ! » Mais Bonnet était déjà loin, la foule l'entraînait. Je l'aperçus, au milieu de la masse, sur le pont, la main toujours sur son grand tricorne, et les reins pliés ; il s'éloignait comme porté par les autres, et il se perdit bientôt dans la nuit, au-dessus des vieux plumets, des casques, des colbacks [2], des shakos qui s'écoulaient lentement vers la rive gauche.

3. Alors, regardant défiler devant moi, sous la pluie grise et froide, cette cohue déguenillée, minable, usée par les fatigues, par les privations, par la maladie, je me sentis brisé !

Et, songeant que l'ennemi nous suivait ; songeant que, pour donner des trônes aux Bonapartes, nous avions dépensé tout le sang de la France et qu'il n'en restait plus maintenant pour la défendre ; songeant que toutes nos victoires allaient aboutir à l'invasion de la Patrie, j'enviai le sort des camarades tombés devant Leipzig [3] !

Extrait de ERCKMANN-CHATRIAN. *Le capitaine Rochart.* (Librairie Hachette, édit.)

1. Victoire remportée par les soldats de Hoche, en 1793. — 2. Sortes de bonnets à poil. — 3. La « bataille des nations », la première grande défaite de Napoléon, en Allemagne, en 1813.

75. Hymne aux morts.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons,
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Victor HUGO. *Les chants du crépuscule.*

GRAMMAIRE

La préposition.

1. **La préposition** est un mot **invariable** qui réunit un complément au mot qu'il complète.
2. Les principales prépositions sont :

à	chez	depuis	en	par	sans
après	contre	derrière	entre	parmi	sous
avant	dans	dès	envers	pendant	sur
avec	de	devant	malgré	pour	vers

3. **Une locution prépositive** est une préposition composée de plusieurs mots : autour de..., près de..., au-devant de..., par-dessus..., jusqu'à...

Exercices de grammaire.

1. Dans les phrases suivantes, soulignez les prépositions ou les articles contractés qui renferment une préposition (du, des, au, aux).

   La France, ce sont les rivages hérissés de rochers au bord d'une mer sombre toujours battue par les tempêtes, et ce sont les rives ensoleillées de la paisible Méditerranée, ouverte vers le lumineux Orient ; ce sont les rivières qui coulent mollement dans nos plaines ou dans des campagnes ombragées et ce sont les fleuves qui se précipitent en grondant vers la mer. On voit en France des cultures de toutes sortes : des vignes, de vastes champs de blé, des oliveraies ou des champs de fleurs. On y trouve aussi de grasses prairies favorables à l'élevage du gros bétail et de maigres pâturages où paissent des troupeaux de moutons.

2. Analysez les 10 premières prépositions de l'exercice ci-dessus. Vous n'analyserez pas les articles contractés.

   Exemple : de, préposition, réunit rochers au mot qu'il complète : hérissés.

3. Distinguez les articles indéfinis *du, de la, des, de :* j'ai *du* pain, *de la* viande, *des* légumes, *de* beaux fruits...

   ..., de la préposition **de**, ou des articles contractés **du**, **des**, qui renferment une préposition : je viens **de** la ville, **du** village, **des** champs.

   La terre de France a donné naissance à des héros dont nous gardons pieusement le souvenir. Les constructeurs des belles cathédrales du moyen âge ont travaillé aussi à la grandeur de la patrie. Corneille, Molière, La Fontaine ont écrit de belles pages ; ils ont exprimé des idées et des sentiments qui sont communs aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Nos fleuves coulent dans des campagnes fertiles. Nos montagnes portent de hauts sommets.

4. Faites attention au sens des prépositions.

   Quelle différence y a-t-il entre : un char à foin et un char de foin? un verre de vin et un verre à vin? Faut-il dire : dedans la maison ou dans la maison? alentour de la ville ou autour de la ville? grâce à cet accident ou à cause de cet accident? sous un tunnel ou dans un tunnel?

   Corrigez : Le train s'engagea bientôt *sous* un long tunnel. — S'il est pauvre, c'est bien *grâce* à sa paresse. — Les troupes s'établirent *alentour* de la ville. — Quelle différence de sens y a-t-il entre : il est **près de** partir et il est **prêt à** partir ; il est **près de** mourir et il est **prêt à** mourir?

5. **Conjugaison.** — Étudiez et récitez la conjugaison des verbes du 3e groupe terminés à l'infinitif par oir. (Tableau des conjugaisons.)

6. Conjuguez la phrase suivante au mode subjonctif, les 4 premiers verbes au présent, le 5e au passé :

   Il faut que je (se mettre) à la besogne, que je (être) attentif aux conseils, que je (travailler) avec ardeur ; que je (conduire) à bien ma tâche et que je l'(achever) avant la nuit.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices écrits ou oraux sur les textes.

A. *La France.* — 1. Résumez en une phrase chacune des parties de la lecture. — 2. Relevez, dans le § 1, les expressions qui vous paraissent convenir à votre pays natal. — 3. Qui sont Descartes, Michelet, de Brazza, Branly? A quels moments de notre histoire vivaient-ils?

B. *Triste fin du despotisme.* — 1. A quel moment se place, dans l'histoire de Napoléon, la scène rapportée dans le texte? — 2. Le § 2 évoque un grand souvenir (*lequel?*) et nous montre une triste réalité (*laquelle?*). — 3. Quel sentiment éprouve le capitaine Rochart au § 3? — 4. Pouvez-vous donner un exemple récent de la triste fin d'une dictature?

C. *Hymne aux morts.* — 1. Comment comprenez-vous le 4e vers? — 2. De quel *temple* s'agit-il dans le refrain. — 3. Le soleil levant (strophe 2) qui redore chaque jour les colonnes du Panthéon, appelle, à la strophe 3, une autre idée ; laquelle? — 4. Quels vers vous émeuvent particulièrement?

2. Vocabulaire.

Richesse de la langue française.

A un Italien qui avait opposé dans un livre la richesse de la langue italienne à la pauvreté de la langue française, Voltaire répondit en ces termes :

Je suis très sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre **de l'Excellence de la langue italienne.** Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop.

Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue, mais permettez-nous de ne pas être dans la disette.

Ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue de votre superflu et de notre pauvreté ; vous mettez d'un côté *orgoglio, alterigia, superbia* et de l'autre orgueil tout seul.

Cependant, Monsieur, nous avons **orgueil, superbe, hauteur, fierté, morgue, élévation, dédain, arrogance, insolence, gloire, présomption, outrecuidance.** Tous ces mots expriment des nuances différentes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier vaillant. Mais si vous avez *valente. prode, animoso,* nous avons **vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave,** etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents qui ont chacun leur terme propre.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier gourmand ; mais daignez plaindre, Monsieur, nos **gourmands,** nos **goulus,** nos **friands,** nos **mangeurs,** nos **gloutons.**

Vous ne connaissez que le mot de savant ; ajoutez-y, s'il vous plaît, **docte, érudit, instruit, éclairé, habile, lettré ;** vous trouverez parmi nous le nom et la chose.

VOLTAIRE. (*Lettre à un Italien,* 1761.)

3. Vocabulaire.

Les synonymes.

docteur et **médecin** sont deux mots qu'on emploie souvent l'un pour l'autre : ce sont des **synonymes.**

Ils n'ont pas cependant tout à fait le même sens. Quand on appelle le docteur auprès d'un malade, c'est le docteur en médecine. Mais il y a des docteurs en droit, des docteurs en sciences ..., etc. ; ce ne sont pas des médecins.

métairie et **ferme** sont des noms synonymes comme métayer et fermier ; mais tandis que le fermier exploite à son profit la ferme qu'il loue, le métayer travaille pour le compte du propriétaire et partage avec lui tous les produits de la métairie.

Les **synonymes** sont des mots qui ont à peu près le même sens, mais qui expriment cependant des nuances différentes. Il faut s'exercer à choisir entre plusieurs synonymes le mot qui convient exactement, le **mot propre.**

4. Exercices de vocabulaire.

1. Rapprochez de chacun des mots de la liste *a*) son synonyme choisi dans la liste *b*).

   a) travailler, mourir, la mort, l'aide, l'aube, la fange, le dédain, un quolibet, un émissaire, le livre, vaillant, savant, goulu, fier, frêle, humble, altéré, un journal, le goût, manier, ausculter, inhumer.

   b) le mépris, le bouquin, un quotidien, le trépas, un envoyé, écouter, besogner, la boue, l'assistance, une moquerie, glouton, enterrer, manipuler, hautain, s'éteindre, l'aurore, preux, assoiffé, la saveur, docte, fragile, modeste.

2. Distinguez le sens des synonymes suivants : gourmand, gourmet ; courageux, téméraire ; pauvre, indigent ; famine, disette ; artisan, ouvrier ; halte, pause.

3. Choisissez le synonyme convenable pour désigner :

   un gain (le bénéfice, les honoraires, le traitement, la solde, l'indemnité, le salaire).
   On dit : le ... de l'ouvrier; le ... du fonctionnaire ; la ... de l'officier ; le ... du commerçant ; les ... du médecin ; l'... du député.

   un métier (une profession, un métier, un ministère, l'emploi, l'art).

   Le menuisier parle de son ... ; l'instituteur de sa ... ; le bureaucrate de ... ; le peintre ... ; le prêtre de son ....

4. Charade. — Mon premier, contraire de faible ; mon second est un pronom ; mon troisième cousin du cercle ; et mon tout, noir de charbon (*lect.* 24).

ORTHOGRAPHE

1. Mots à copier : une oliveraie, le heurt, accueillir ; loquace, anonyme — s'engouffrer, l'enthousiasme, la cohue.

2. Écrivez au temps indiqué les verbes entre parenthèses.

   Personne n'est inutile dans l'humanité. (Visiter, *p. présent*) un jour un modeste cimetière breton, Renan (être, *p. simple*) d'abord saisi d'effroi à la pensée de l'oubli et du vaste silence où (s'engloutir, *pr.*) la vie humaine. D'autres pensées lui (venir, *p. simp.*) bientôt à l'esprit.

   « Ils ne (être, *pr.*) pas morts ces obscurs enfants du hameau, car la Bretagne (vivre) encore et ils (contribuer, *p. comp.*) à faire la Bretagne. Et quand la Bretagne ne (être, *f.*) plus, l'humanité (être) encore ; et éternellement l'on (dire) : Autrefois, il y (avoir, *p. simp.*) un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, et dont la destinée (être, *p. simp.*) de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan, qui n' (avoir, *p. comp.*) que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, (vivre, *f.*) comme nous dans ce grand nom immortel. Personne n' (être, *pr.*) inutile dans l'humanité. »

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. *A peine avait-il dit cela, que, malgré le vent .... Vive la République!* (lect. 74 § 2). — Sur le modèle de ces deux phrases, exprimez les images qui naissent à votre esprit lorsque vous dites (ou lorsque vous entendez prononcer) les mots suivants :

— Je bouterai les ennemis hors de France.

— L'invasion ! (*A peine ce mot est-il prononcé* ...)

— Amour sacré de la Patrie, conduis, soutiens nos bras vengeurs ...

— Les rives ensoleillées de la paisible Méditerranée, ouverte sur le lumineux Orient (lect. 73).

II. — Le paragraphe.

2. Vous avez lu ou appris par cœur des poèmes de Victor Hugo. Dites quel est celui que vous préférez, et pourquoi?

3. Vous avez lu des textes d'Alphonse Daudet. Résumez celui que vous préférez et essayez de dire pourquoi il vous plaît.

4. Que vous rappelle ce nom : Lyautey?

5. En pensant à votre pays natal (province, ville ou village), dites : *Il me suffit d'évoquer ce nom, X, pour qu'une série d'images surgisse à mon esprit...* Et vous direz lesquelles.

III. — Composition française.

6. *La Patrie, ce sont les souvenirs que vous avez en commun avec d'autres Français* — ceux dont vous êtes fiers, et ceux aussi que vous ne pouvez évoquer sans éprouver de la tristesse, de l'indignation ou de la honte. Donnez des exemples, et expliquez.

7. On lit, au fronton du Panthéon : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.* Dans un 1er paragraphe, vous expliquez la signification de cette inscription et vous dites à quels grands hommes la Patrie est reconnaissante (et de quoi). Dans un second paragraphe, vous expliquez que ce n'est pas aux seuls grands hommes que la Patrie doit de la reconnaissance. (*Songez à tous les soldats tombés obscurément sur les champs de bataille; à tous les martyrs anonymes de la Libération* ...)

8. Ce que vous faites et ce que vous vous promettez de faire pour la Patrie.



Photo Giraudon)

Portrait de Pierre Corneille (par Michel Lasne)

Les grands écrivains français - XVIIe siècle

CORNEILLE

Pierre Corneille est né à Rouen en 1606.

Il a surtout écrit des tragédies, dont les principales sont : *le Cid, Horace, Cinna* et *Polyeucte.*

Sous des allures gauches et timides, il avait de la fierté et le sens très vif de l'honneur.

Nous l'appelons maintenant le grand Corneille, parce que son théâtre est une école de grandeur d'âme. Il peint des héros peu communs, grands par le caractère et la volonté.

Dans le *Cid*, Rodrigue, par exemple n'hésite pas à sacrifier son bonheur, c'est-à-dire son amour pour Chimène, à son devoir, c'est-à-dire à l'obligation de venger son père.

Ces héros peu communs, ce sont *les hommes tels qu'ils devraient être.* Ils sont donc exceptionnels, et nous devons les prendre pour modèles.

---

76. Le Cid - L'insulte.

Le Cid, *qui parut en* 1636, *est une tragédie, c'est-à-dire une pièce de théâtre qui met en scène des personnages luttant contre leurs passions ou contre la mauvaise fortune et que des catastrophes frappent ou menacent.*

L'action du Cid *se passe à l'époque de la chevalerie, au temps où le roi de Castille (capitale Séville) luttait contre les Maures (Arabes) et contre son voisin, le roi d'Aragon.* Don Diègue (*don veut dire seigneur*) *et le comte* don Gormas *sont deux vaillants capitaines du roi de Castille. Don Diègue est vieux, mais vertueux : il place l'honneur au-dessus de tout ; le comte de Gormas, dans toute la force de l'âge, est orgueilleux, violent, jaloux.*

Rodrigue, *le fils de don Diègue, et* Chimène, *la fille du comte, s'aiment ; l'un et l'autre ont une grande noblesse d'âme.*

Le roi vient de choisir don Diègue comme gouverneur de son fils : la colère du comte est grande.

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi :
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que[1] soient les rois, ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;

---

1. Si grands (ou quelque grands) que soient les rois.

Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE

2. Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen [1] nous peut rendre à jamais plus qu'amis ;
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils [2] doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
3. Exercez-la, Monsieur, et gouvernez le prince ;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine,
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars [3] se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple [4], et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter les nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.

---

1. Mariage. — 2. *Beau* est ironique et désobligeant. — 3. Mars était, chez les Romains, le dieu de la guerre. Donc, le *métier de Mars* signifie la guerre. — 4. Par l'exemple.

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met laurier sur laurier, victoire sur victoire.
Le prince, à mes côtés, ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

DON DIÈGUE

Je le sais : vous servez bien le roi ;
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place.
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

4. Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux : le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas ! Moi !

DON DIÈGUE

Vous.

Le Comte

Ton [1] impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(*Il lui donne un soufflet.*)

Don Diègue, *mettant l'épée à la main*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

Le Comte

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

Don Diègue

O Dieu ! Ma force usée en ce besoin me laisse !

Le Comte

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain
Si ce honteux trophée [2] avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours, ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

Don Diègue se remet à son fils du soin de le venger. Rodrigue provoque le Comte et le tue.

Voilà donc Rodrigue et Chimène séparés, car Chimène doit à son tour défendre son honneur et réclamer au roi la mort du meurtrier de son père. Sur ces entrefaites, on apprend que la flotte des Maures remonte le fleuve qui baigne Séville. Les habitants sont effrayés ; seul don Diègue conserve son sang-froid. Il rassemble cinq cents de ses amis et envoie Rodrigue, à leur tête, combattre les Maures. Rodrigue est vainqueur et les Maures l'acclament et lui décernent le nom de Cid, *c'est-à-dire de* Sidi (*seigneur, en arabe*).

Voici une partie du récit que Rodrigue fait de sa victoire en présence du roi et de la cour :

---

77. Le Cid (suite) - Le combat contre les Maures.

Rodrigue

1. Nous partîmes cinq cents : mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage [3]
Les plus épouvantés reprenaient de courage !

2. J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle [4] nuit ....

---

1. Remarquez le tutoiement : le comte va devenir grossier. — 2. C'est là une insulte sanglante. — 3. Avec une allure décidée. — 4. La nuit est belle, surtout parce qu'elle précède le combat : Rodrigue parle en soldat.

3. Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille :
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.

4. Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés, les Maures se confondent.
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges [1],
De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
Et la terre et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort ....

5. Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,
Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir [2] leur frayeur est trop forte :
Le flux les apporta, le reflux les remporte ....

Il n'est plus question de punir Rodrigue d'avoir tué le Comte et l'on pressent, à la fin de la tragédie, que Chimène et Rodrigue pourront s'épouser.

---

1. Mot arabe qui désigne les sabres des Maures, les *cimeterres*. — 2. Pour remplir leur devoir, celui d'attendre leurs rois ...

LA FONTAINE

La Fontaine (1621—1695) est le plus populaire de nos poètes.

Ce qu'il a écrit, et surtout ses *Fables* (*voir lect.* 11, 36, 48, 68) sont :

— *une fleur de sagesse :* il a, comme tous les classiques, relevé les travers et les ridicules de son temps, et donné à ses lecteurs d'immortelles leçons de bons sens, de prudence, de dévouement et de désintéressement ;

— *une fleur de gaieté :* ses *Fables* valent par la malice et par ce qu'il appelait la *galanterie,* qui est une façon de raconter plaisamment les choses.

Ajoutons que *le style* de La Fontaine est varié, toujours adapté à la condition des personnages, et que le fabuliste est un grand artiste, un maître inégalé dans l'art du rythme et de l'harmonie.

---

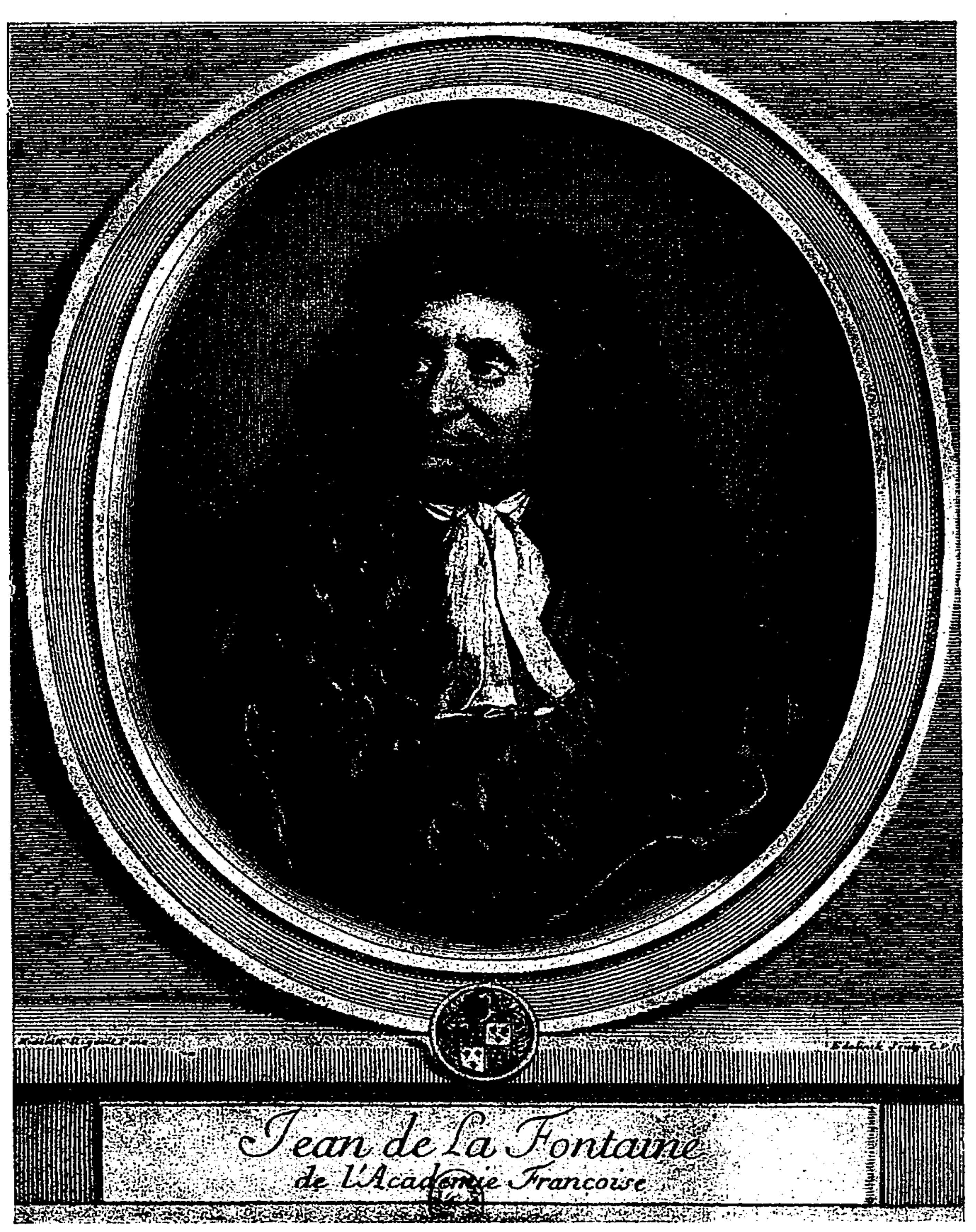
78. L'Hirondelle et les petits oiseaux.

1. Une hirondelle, en ses voyages,
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages
Et, devant [1] qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.

2. Il arriva qu'au temps que [2] la chanvre [3] se sème,
Elle vit un manant [4] en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains ; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là, naîtront engins [5] à [6] vous envelopper
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine.
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron [7] !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi [8].

---

1. Avant que. — 2. Où. — 3. Le mot était alors indifféremment masculin ou féminin. — 4. Paysan. — 5. Toutes sortes d'instruments. — 6. pour. — 7. Où l'on vous fera cuire. — 8. Plus qu'ils n'avaient besoin.



(Photo Giraudon)

Portrait de La Fontaine (par Rigault)

3. Quand la chenevière[1] fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte !
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton[2] ».

4. La chanvre étant tout à fait crue[3],
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue ;
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux oisillons la guerre ;
Quand reginglettes[4] et réseaux[5]
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes ;
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens, quand la pauvre Cassandre[6]
Ouvrait la bouche seulement.

5. Il en prit[7] aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

6. Nous n'écoutons d'instincts[8] que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

LA FONTAINE.

---

1. Le terrain où l'on a semé du chanvre. — 2. C'est la portion du territoire cultivé où vivent les oisillons. — 3. De *croître*, poussée. — 4. Pièges à petits oiseaux. — 5. Filets. — 6. Cassandre, fille de Priam, roi de Troie, avait reçu le don de prophétie ; mais elle n'était pas écoutée. — 7. Il en arriva. — 8. Parmi les instincts, les sentiments, nous n'écoutons que ceux qui nous plaisent, « qui sont les nôtres ».



(Photo Giraudon)

Portrait de Molière (Mignard)

MOLIÈRE

Molière *est l'un des plus grands génies de l'humanité.*

De son vrai nom *Jean-Baptiste Poquelin*, il est né à Paris en 1622, et il y est mort en 1673, à l'issue d'une représentation du *Malade imaginaire.*

Après avoir dirigé une troupe de comédiens qui jouait, en province, les pièces qu'il composait, il se fixa à Paris en 1658, et c'est là qu'il écrivit ses immortels chefs-d'œuvre : *Les Précieuses ridicules, L'Ecole des femmes, Don Juan, le Misanthrope, l'Avare, Tartuffe, Le Bourgeois gentilhomme, Les Femmes savantes, le Malade imaginaire.*

Pour Molière, la comédie a pour but de peindre les travers des hommes et de nous mettre en garde contre des défauts ou des manies telles que l'affectation pédante ou précieuse (*Femmes savantes, Précieuses ridicules*), l'avarice (*l'Avare*), la vanité (*Bourgeois gentilhomme*), l'hypocrisie (*Tartuffe*), etc.

---

79. Le Bourgeois gentilhomme.

Monsieur Jourdain veut s'instruire.

Monsieur Jourdain est un marchand enrichi qui rêve de se faire anoblir, et qui ne réussit qu'à se faire duper. Pour singer les nobles, il a pris un maître d'armes, un maître à danser, un maître de musique et un maître de philosophie. C'est donc la vanité qui le rend ridicule.

1. LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

... Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable : *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que, sans la science, la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN

Oh ! oui ; je sais lire et écrire.

2. LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories ; et la troisième de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton* [1].

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenez-moi autre chose qui soit plus joli.

3. LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN

La morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

MONSIEUR JOURDAIN

Non ; laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

---

1. *Universaux, catégories, figures :* termes de l'ancien jargon des logiciens : *Barbara,* etc. : le premier des quatre vers purement artificiels inventés pour désigner les différents modes de syllogismes, ou déductions.

4. Le Maitre de Philosophie

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

Monsieur Jourdain

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

Le Maitre de Philosophie

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

Monsieur Jourdain

Il y a trop de tintamarre, là-dedans, trop de brouillamini.

5. Le Maitre de Philosophie

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

Monsieur Jourdain

Apprenez-moi l'orthographe.

Le Maitre de Philosophie

Très volontiers.

Monsieur Jourdain

Après, vous m'apprendrez l'almanach pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

80. Le Bourgeois gentilhomme (suite).

Monsieur Jourdain et le garçon tailleur.

Monsieur Jourdain s'est commandé un habit comme en portent les gens de qualité, *c'est-à-dire les seigneurs. Le maître tailleur vient pour le lui essayer.*

Le Maitre Tailleur

Voulez-vous mettre votre habit?

Monsieur Jourdain

Oui ; donnez-le moi.

Le Maitre Tailleur

Attendez : cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence ; et ces sortes d'habits se mettent en cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

A SES GARÇONS

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses, les deux autres lui ôtent la camisole ; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux et leur montre son habit pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme ! (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN

Monseigneur ! Oh ! oh ! monseigneur ! attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose ; et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN

Votre grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà, pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN

Il a bien fait, je lui allais tout donner.

RACINE

Jean Racine, né à La Ferté-Milon en 1639, mort en 1699, est une des plus grandes gloires littéraires de la France.

Ses principales œuvres sont des tragédies (*Andromaque*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther*, *Athalie*) dans lesquelles il analyse le cœur humain et montre la violence des passions.

Il faut retenir que les tragédies de Racine sont écrites en un style plein de charme, à la fois simple, poétique et harmonieux.

Racine est peut-être le plus parfait des *poètes classiques*.

---

81. Prière d'Iphigénie

Les rois de la Grèce légendaire, sous le commandement de l'un d'eux, Agamemnon, veulent aller prendre Troie, en Asie mineure. Réunis à Aulis, petit port au nord d'Athènes, ils attendent vainement les vents favorables qui enfleront les voiles de leurs navires et leur permettront de cingler vers Troie. L'oracle Calchas, consulté, déclare que les vents ne souffleront que lorsqu'on aura sacrifié Iphigénie, pour apaiser les dieux.

Or, Iphigénie est la fille d'Agamemnon. Elle arrive au camp des Grecs où elle apprend ce que l'on projette sur elle. C'est alors qu'elle adresse à son père une admirable prière, pleine de soumission, de résignation et de dignité.

1. Mon père,
Cessez de vous troubler [1], vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content [2], d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis [3],
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

2. Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis [4],
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère [5] destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

---

1. Calchas attend, et Agamemnon, qui a caché à sa fille qu'elle doit être sacrifiée, se prépare à la conduire à l'autel des sacrifices. Mais un mot de sa femme lui apprend qu'Iphigénie connaît le sort qui l'attend. Il en est tout troublé. — 2. *Content* exprime ici l'absence de trouble, la tranquillité de l'âme. — 3. Achille, un jeune chef des Grecs. — 4. Le violent désespoir. — 5. cruel.

3. Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Ilion [1] présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

4. Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur,
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée [2].
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein : jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir [3] les pleurs que je leur vais coûter.

Iphigénie ne sera pas sacrifiée, car ce n'est pas la fille d'Agamemnon que l'oracle a désignée : c'est une autre Iphigénie.

---

1. Autre nom de Troie. — 2. Mariage. — 3. Pour empêcher les pleurs.



Portrait de Madame de Sévigné (par Mignard) *(Photo Giraudon)*

MADAME DE SÉVIGNÉ

Mme de Sévigné (1626-1696) écrit à sa fille et à ses amis éloignés de Paris des *lettres* charmantes qui ont le ton et l'attrait d'une aimable et brillante conversation.

---

82. Picard ne veut pas faner.

Lettre à M. de Coulanges [1].

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

1. Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché [2] de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir *Picard;* et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. [3]

2. Vous savez que Madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les Etats [4] de Bretagne. Vous croyez que j'extravague ; elle attend donc son mari avec tous les Etats et, en attendant, elle est à Vitré, toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à *Picard.* Elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mademoiselle de Kerbone et de Kerqueoison [5]. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller. Voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avais point d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici ; vous n'y voyez encore goutte ; et, en leur place, j'envoie mes gens [6] faner.

3. Savez-vous ce que c'est, faner ? Il faut que je vous l'explique. Faner est la plus jolie chose du monde ; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie. Dès qu'on en sait tant, on sait faner.
Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul *Picard* me vint dire qu'il n'irait pas ; qu'il n'était pas entré à mon service pour cela ; que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris.

4. Ma foi, la colère m'a monté à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite ; qu'il n'avait ni cœur, ni affection ; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne le blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

5. Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécesssaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite, ni à gauche ; où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

Cousin de Mme de Sévigné. — 2. Ce mot, écrit pendant la semaine, est par-dessus le marché que nous avons fait de nous écrire... — 3. De la façon dont je l'ai traité. — 4. Assemblée chargée de répartir les impôts de la province. — 5. Dames de noblesse bretonne. — 6. Mes domestiques.

LA BRUYÈRE

La Bruyère, né en 1645, mort en 1696, fut une âme fière et un cœur délicat.

C'est un *moraliste*, c'est-à-dire un peintre des mœurs de son temps. Son livre, *les Caractères*, est comme une galerie de portraits où trouvent place les grands, les financiers, les juges, les bourgeois, le peuple, et toutes sortes de « types » plus ou moins ridicules : le gourmand, le distrait, le fat, l'avare, etc.

Et La Bruyère est un grand *artiste*. Il excelle à faire vivre ses personnages et il sait mettre en relief le mot qui peint, celui qui souligne le trait essentiel d'un caractère.

---

83. Diphile, ou l'amateur d'oiseaux.

1. Diphile commence [1] par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée ; la cour, la salle [2], l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet [3], tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si [4] perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que [5] dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé.

2. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère [6] que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des *canaris* [7]. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que [8] ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé [9], il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

84. L'amateur de tulipes.

Le fleuriste [10] a un jardin dans un faubourg ; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire* [11] ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains [12], il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*Orientale ;* de là, il va à la *Veuve ;* il passe *au Drap-d'or ;* de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient

---

1. Il commence par avoir un oiseau, et finit par en avoir mille. — 2. Au XVIIe siècle, c'est la grande chambre où l'on recevait les visites. — 3. Petite chambre où se retire le maître de la maison. — 4. Aussi. — 5. Non plus que = pas plus que ; l'expression ne s'emploie plus de nos jours. — 6. Fonction. Le mot est solennel, et montre bien l'importance que Diphile attache à cette fonction. — 7. Serins (des îles Canaries). — 8. Avant que. — 9. Il rêve qu'il porte une huppe sur la tête, comme l'oiseau qui porte ce nom. — 10. Ici, l'amateur de fleurs. — 11. Les noms en italique désignent des variétés de tulipes. — 12. Il se frotte les mains.

enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il oublie de dîner: aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées [1]; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ! Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus [2] et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi [3] fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes [4].

85. Irène.

La Bruyère suppose qu'une dame de la Rome antique — Irène — s'en va consulter, au sujet de sa santé, le dieu même de la médecine, Esculape, dans son temple d'Epidaure, en Argolide (contrée de Grèce située au sud-ouest d'Athènes).

Irène se transporte à grands frais en [5] Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord, elle se plaint qu'elle est lasse et recrue [6] de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par [7] la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insommies ; et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin est nuisible ; l'oracle lui dit de boire de l'eau ; qu'elle a des indigestions : et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit Irène — Prenez des lunettes, dit Esculape — Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte, ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette belle science que les hommes publient [8], et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez ? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage ? »

---

1. Des découpures comme faites à l'emporte-pièce. — 2. Pour 3.000 francs. — 3. Chez lui. — 4. On sent l'ironie : pareil plaisir vaut certainement toutes ces peines ! — 5. à Epidaure. — 6. Rendue de fatigue. — 7. à cause de — 8. vantent hautement.

GRAMMAIRE

La conjonction.

1. **La conjonction** est un mot invariable qui réunit deux mots ou deux propositions.

2. **Les conjonctions de coordination:** *et, ou, ni, mais, car, or, donc,* unissent deux mots de même fonction, ou deux propositions de même nature.

3. **Les conjonctions de subordination:** *que, comme, si, quand, lorsque, quoique,* et les locutions conjonctives formées avec que : *parce que, à moins que, dès que, à mesure que...* etc. unissent la proposition subordonnée à la proposition qu'elle complète.

Exercices.

1. Analysez les conjonctions dans les phrases suivantes. Vous direz si elles réunissent deux mots ou deux propositions.

Exemple : et, conjonction, réunit Racine et Corneille.

quand, conjonction, réunit la proposition subordonnée : le Cid parut, à la proposition principale : ....

Corneille et Racine sont deux grands poètes tragiques. — Quand le Cid parut, nous étions en guerre avec l'Espagne. — Je n'ai vu représenter ni le Cid, ni Iphigénie. — Préférez-vous la tragédie ou la comédie?

Don Diègue ne peut se venger, car il est trop vieux et trop faible.

Rodrigue aime Chimène, mais il sacrifie son amour à son devoir.

Iphigénie dit à son père : quand vous commanderez, vous serez obéi.

Je saurai, s'il le faut, victime obéissante, tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Monsieur Jourdain est ravi lorsqu'un garçon tailleur l'appelle : mon gentilhomme. S'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse.

2. Complétez par une proposition subordonnée les propositions principales suivantes :

Quand ..., la colère du comte fut grande. *Quoique* ..., Rodrigue provoque le comte et le tue. — L'hirondelle de la fable avait beaucoup retenu, *parce qu'*... Elle prévoyait les moindres orages *avant qu'*... — *Quand* ... le roseau plie, *tandis que* le chêne ... — La fourmi refuse toute aide à la cigale, *bien qu'*... — Diphile ne peut s'endormir *avant que* ... Il rêve la nuit *qu'*... Le fleuriste a le cœur épanoui de joie *quand* ... *Si* ..., il donnera pour rien l'oignon de sa tulipe.

3. Distinguez **quoi que** de **quoique** (bien que).

Il ne nous écoute pas ... nous lui disions. — Il se mit à l'ouvrage ... il fût malade. — Tous les travailleurs sont également honorables ... fassent. — Travaillez et marchez droit ... arrive — ... il soit pénible et dangereux, j'aime le métier de mécanicien.

Employez quel que soit : quelle que soit ; quels que soient ; quelles ... Nous sauverons ces malheureux ... leur patrie, ... leurs sentiments à notre égard. — ... votre origine, vous pourrez vous élever très haut par le travail. — Nous arriverons à l'heure, ... l'état des chemins et la longueur de la route. — ... nos qualités, évitons le sot orgueil de nous croire supérieurs à tous les autres peuples. — ... nos défauts, n'oublions pas qu'il est en notre pouvoir de les corriger.

4. **Conjugaison.** — Étudiez et récitez la conjugaison des verbes suivants du 3e groupe : battre, croire, croître, cuire, mettre, naître, rire, vivre (voir le tableau des conjugaisons). Distinguez bien le verbe croire du verbe croître : je croîs, tu croîs, il croît, nous croissons, ... l'herbe a crû.

5. Conjuguez au mode subjonctif, temps présent : Ces malheureux, il faut que je les (sauver), que je les (recueillir), que je les (vêtir), que je les (nourrir).

Conjuguez cette même phrase au passé. Ces malheureux, croit-on que ...

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *L'insulte.* — 1. Le comte se montre d'abord ... (§§ 1, 2, 3) ; puis, lorsque don Diègue dit : *Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence Un monarque entre nous met quelque différence*, il devient .... — 2. Au début du § 3, *Exercez-la, Monsieur* ..., dit le Comte ; à quel mot se rapporte *la*? — 3. Le § 4 fait songer à un duel ; pourquoi? — 4. Que signifie le deuxième vers du § 5.?

B. *Combat contre les Maures.* — 1. Résumez par une phrase chacune des parties du texte. — 2. Dans le combat (§ 4) il y a différents moments ; lesquels? — 3. Ce combat a-t-il été long? ou rapide? Quel vers le prouve? — 4. Certains vers ont dû vous frapper ; lesquels?

C. *L'hirondelle et les petits oiseaux.* — 1. Quels vers montrent que l'hirondelle a de l'expérience? — 2. L'hirondelle donne aux oisillons trois conseils successifs ; lesquels? A quels moments les donne-t-elle? — 3. Les oisillons ressemblent à ... — 4. Au 6ᵉ vers du § 2, quelle e t la main qui *par les airs chemine?* — 5. Que signifie : *Vous n'êtes pas en état d'aller chercher d'autres mondes?*

D. *M. Jourdain veut s'instruire.* — 1. Relevez celles des répliques de M. Jourdain qui vous paraissent particulièrement drôles. — 2. Que pensez-vous des désirs que M. Jourdain exprime à la fin du texte?

E. *Prière d'Iphigénie.* — 1. Cette prière est émouvante, parce qu'Iphigénie implore son père de ... — 2. Iphigénie s'adresse-t-elle au cœur ou à la raison d'Agamemnon?

F. *Diphile.* — 1. Au milieu de détails comiques, La Bruyère place des réflexions sérieuses ; lesquelles? — 2. Que signifient : *Il donne pension ... Il se renferme le soir ...*

G. *L'amateur de tulipes.* — 1. Une phrase, au début du texte, résume l'emploi du temps du fleuriste ; quelles remarques vous suggère-t-elle? — 2. Relevez dans la seconde phrase les mots employés au sens figuré et qui font du fleuriste comme une plante de son jardin.

La versification française.

La rime.

Le vers français repose sur la rime et sur la mesure.

Lisez ces conseils de Boileau aux poètes de son temps :

> Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
> Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime;
> L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
> La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
> Lorsqu'à la bien chercher, d'abord on s'évertue,
> L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
> Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
> Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.

Boileau invite les poètes à n'écrire que pour exprimer des idées claires et à ne pas sacrifier le bon sens à la rime.

Mais qu'est-ce que la rime?

Vous observerez que les vers ci-dessus, considérés deux par deux, se terminent par le même son : **sublime** *et* **rime** ; **haïr** *et* **obéir** ; **s'évertue** *et* **s'habitue** ; **fléchit** et **enrichit**.

Ces sons qui se répondent d'un vers à l'autre, comme un écho, ce sont des rimes : enrichit rime avec fléchit ; s'habitue avec évertue ; haïr avec obéir.

La rime est dite féminine quand la dernière syllabe est muette ou terminée par un e muet ; elle est masculine dans le cas contraire.

sublime, rime — *s'habitue, s'évertue,* sont des rimes féminines
haïr, obéir — *fléchit, s'enrichit,* sont des rimes masculines.

Rimes masculines et rimes féminines alternent dans la poésie classique, mais suivant des combinaisons variées.

Pendant longtemps, les poètes se sont interdit de faire rimer un singulier avec un pluriel (*par exemple,* manger et bergers — rive et arrivent), un masculin avec un féminin (cassée et lassé). Ils ont évité l'hiatus, qui est la rencontre de deux voyelles (son ami accourut, il a appris).

Les poètes modernes se sont affranchis de ces règles un peu rigides.

Exercices.

1. Cherchez cinq rimes à chacun des mots suivants :
   histoire, étoile, soleil, nuit, jour, frère, sœur.

2. Indiquez la succession des rimes (m. ou f.) dans les dix premiers vers du *Combat contre les Maures*, de la *Prière d'Iphigénie* — dans les §§ 1 et 2 de *l'Hirondelle et les petits oiseaux*.

3. Dans la poésie de Franc Nohain, *Les promenades d'un vieux Parisien,* (lect. n° 60) notez la succession de rimes du § 2. Cherchez dans les §§ 2 et 3 des terminaisons de vers qui ne sont que des assonances, c'est-à-dire des rimes imparfaites, comme mode et robe. Le poète fait enfin rimer des mots au singulier et des mots au pluriel ; donnez-en des exemples.

4. Essayez de faire un quatrain sur votre école ou sur votre maison.

ORTHOGRAPHE

1. Copiez le texte ci-dessous en mettant les verbes au temps indiqué.

   La guerre. — Si vous (voir, *prés.*) deux chiens qui (s'affronter), qui (se mordre) et (se déchirer), vous (dire) : « Voilà de sots animaux ! » Et vous (prendre) un bâton pour les sépar... Que si l'on vous (dire, *imp.*) que tous les chats d'un grand pays (s'assembler, *p. comp.*) par millions dans une plaine, et qu'après avoir miaul... tout leur soûl, ils (se jeter, *p. comp.*) les uns sur les autres, et (jouer, *p. comp.*) ensemble de la dent et de la griffe ; que de cette mêlée il est demeur... de part et d'autre dix mille chats sur la place, qui (infecter, *p. comp.*) l'air à dix lieu ... de là par leur puanteur ; ne (dire, *conditionnel présent*) - vous pas : « Voilà le plus abominable sabbat dont on (ouir, *passé du subjonctif*) *parle*.... Et si les loups en (faire, *imp.*) de même, *quel* hurlements ! *quel* boucherie !

   La Bruyère.

2. Analysez les propositions de la première phrase, et dans cette phrase les six premiers mots.

3. Préparez le texte n° 77, *Le Combat du Cid contre les Maures,* dont une partie sera dictée.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. Sur le modèle de la première phrase du § 2, lect. 81, achevez les phrases suivantes :

— (*A votre mère, qui refuse de vous acheter une boîte de compas — ou un nécessaire de couture*) *:* Si le respect que j'ai pour toi me permet de te parler franchement, je te dirai que ...

— (*A votre père, qui vous a donné un ordre que vous rechignez à exécuter*) *:* Si je suis ordinairement prêt à t'obéir, je te demande, cette fois, de considérer ...

2. *Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse à laquelle à peine il peut suffire* (lect. 82, § 2). — En imitant cette construction, vous parlez d'un collectionneur de timbres-poste, qui est tout à sa passion ; — d'un de vos camarades qui ne pense qu'au jeu ; — d'un homme qu'on voit trop souvent au café.

3. *Il ne voit pas plus loin que l'oignon de sa tulipe ... quand les œillets auront prévalu* (lect. 83). — Imitez cette forme pour parler d'un collectionneur de toupies (*le temps du jeu de billes va venir!*) — d'un maniaque de l'automobile qui a acheté une belle voiture à la mode, marque Citroën (*bientôt ce sera la mode des Peugeot*) — d'un ami qui a reçu en cadeau un beau porte-plume dans son écrin (*il aura envie d'un stylo!*).

II. — Le paragraphe.

4. Relisez le § 3 de la lecture 76. C'est une *discussion* qui porte sur ... Quels sont les arguments du Comte? Don Diègue l'écoute-t-il avec attention? Que répond-il?

Dans la cour de récréation, deux camarades discutent de l'histoire. L'un dit pourquoi il aime cet enseignement, l'autre pourquoi il ne l'aime pas. Faites-les parler.

5. Comment peut se résumer le second § de la lecture 80? Assistons-nous à la discussion entre l'hirondelle et les oisillons? Pourquoi ces derniers se moquent-ils de l'hirondelle?

— Travaillez, prenez de la peine ! a recommandé le maître. « Cela m'est bien égal ! Je ne veux pas me fatiguer ! » a dit en sortant de classe un paresseux, fils d'un riche commerçant. « Tu as tort, lui répondez-vous, car plus tard ... » Mais votre camarade se moque de vous. Racontez, en un paragraphe.

III. — Composition française.

6. A l'imitation de La Bruyère, faites le portrait d'un de vos amis, grand collectionneur de timbres-poste. (Il donnera sa collection pour rien quand la mode des timbres-poste sera passée.)

7. Faites le portrait d'un vaniteux que vous connaissez. Vous peindrez ce vaniteux d'une façon vivante, et vous le ferez parler.

XVIII[e] SIÈCLE — MONTESQUIEU

Montesquieu était un magistrat, qui vécut dans la première moitié du XVIII[e] siècle (1689—1755).

Dans les *Lettres persanes*, il peint et critique les mœurs de son temps.

Dans *l'Esprit des lois*, il montre que les lois doivent être en rapport avec le gouvernement qui les établit, et avec les mœurs, le climat et la religion du pays pour lequel elles sont faites.

Montesquieu est le premier des *écrivains philosophes* du XVIII[e] siècle.

---

86. Dans un salon.

Usbek et Rica, deux Persans, voyagent en France et se font part de leurs impressions sur la société parisienne et sur le gouvernement du temps (premier quart du XVIII[e] siècle).

1. J'étais l'autre jour dans une maison, où il y avait un cercle de gens [1] de toute espèce. Je trouvai la conversation occupée [2] par deux vieilles femmes qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir [3]. « Il faut avouer, » disait l'une d'entre elles, « que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse ; ils étaient polis, gracieux, complaisants ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. »

2. « Tout est changé », dit pour lors [4] un homme qui paraissait accablé de goutte ; « le temps n'est plus comme il était : il y a quarante ans, tout le monde se portait bien, on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et qu'à danser ; à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable ».

3. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. « Morbleu [5] », dit un vieux seigneur, « l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connaissais beaucoup, ce M. Colbert. Il était de mes amis ; il me faisait toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avait dans les finances ! tout le monde était à son aise ; mais, aujourd'hui, je suis ruiné ».

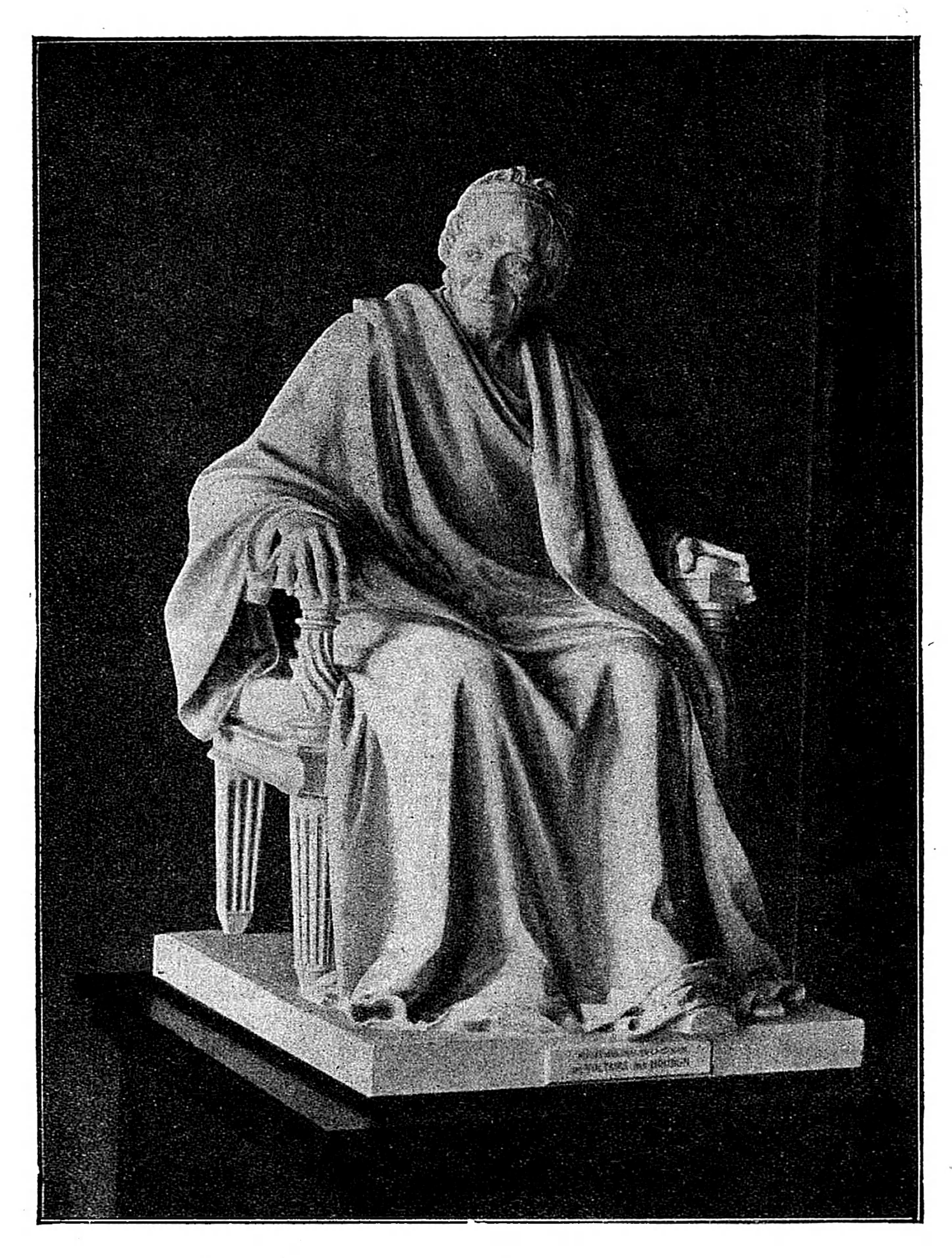
4. « Monsieur », dit pour lors un ecclésiastique, « vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie ? » — « Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels ? » dit d'un air content un autre homme qui n'avait point encore parlé. — « La remarque est judicieuse », me dit quelqu'un à l'oreille : « cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton [6] pour ne pas le violer ».

5. Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret [7] que nous faisons sur nous-mêmes.

Lettres persanes.

---

1. J'étais, l'autre jour, dans un salon, pendant une réception. — 2. Deux vieilles femmes s'étaient emparées de la conversation. — 3. Ce sont deux vieilles coquettes, qui ont employé la matinée à effacer, sur leur visage, les marques du temps. — 4. Alors. — 5. Juron : abréviation de *Mort de Dieu*. — 6. Qu'il reçut sans réagir. — 7. ... qu'en nous rappelant *secrètement* - car nous ne voulons pas l'avouer - les choses de notre passé.



Voltaire (par Houdon)

VOLTAIRE

Voltaire, de son vrai nom François-Marie Arouet, est né en 1694 à Paris. Il y est mort en 1778.

Il a rempli le XVIIIe siècle « du bruit de sa personnalité remuante et du jaillissement continu de sa production si variée. »

Sa vie. — Pendant sa jeunesse orageuse, il est enfermé deux fois à la Bastille et doit s'exiler en Angleterre, qui lui apparaît comme le pays de la liberté. Pendant dix ans il vit à Cirey, en Lorraine. De 1750 à 1753, il séjourne à la cour du roi de Prusse, Frédéric II, avec qui il se brouille.

A partir de 1760, il réside à Ferney, près de Genève, d'où, pendant près de vingt ans, il exerce une véritable royauté intellectuelle.

Voltaire a été poète, auteur dramatique, historien, auteur philosophique, conteur plein de verve (*Zadig*, par exemple). Enfin il a écrit un nombre extraordinaire de *lettres* dans lesquelles il touche à tous les sujets.

Cet écrivain spirituel et ironique, qui a porté les plus rudes coups à la société de son temps, s'est fait le champion de la liberté de pensée et de la tolérance : il a combattu en faveur de victimes d'erreurs judiciaires.

---

87. Le corridor de la tentation.

Zadig est un jeune homme plein de bon sens. Il voyage et, arrive en Egypte, il tue un homme qui le menaçait. Arrêté, il est vendu comme esclave à un marchand nommé Sétoc. Sétoc envoie Zadig à sa place dans l'île de Serendib — qui n'existe que dans l'imagination de Voltaire — pour y régler des affaires.

1. Nabussan, roi de Serendib, était un des meilleurs princes de l'Asie ; et quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer. Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général [1] de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait ; il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

2. Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig.

« Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ?

— Assurément, répondit Zadig : je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat [2] sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous réponds pas [3] qu'il sera le plus habile, repar-

---

1. Le fonctionnaire chargé de centraliser le produit des impôts. — 2. Vient d'un verbe disparu, entrechasser ; l'entrechat est un saut pendant lequel les pieds battent l'un contre l'autre et se chassent — se repoussent. — 3. Je ne vous assure pas . . .

tit Zadig ; mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig ; si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. »

Nabussan fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. — Laissez-moi faire, dit Zadig, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. »

3. Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de sa gracieuse Majesté Nabussan, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du Crocodile [1], dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin : tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par le passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons ! » disait tout bas Zadig.

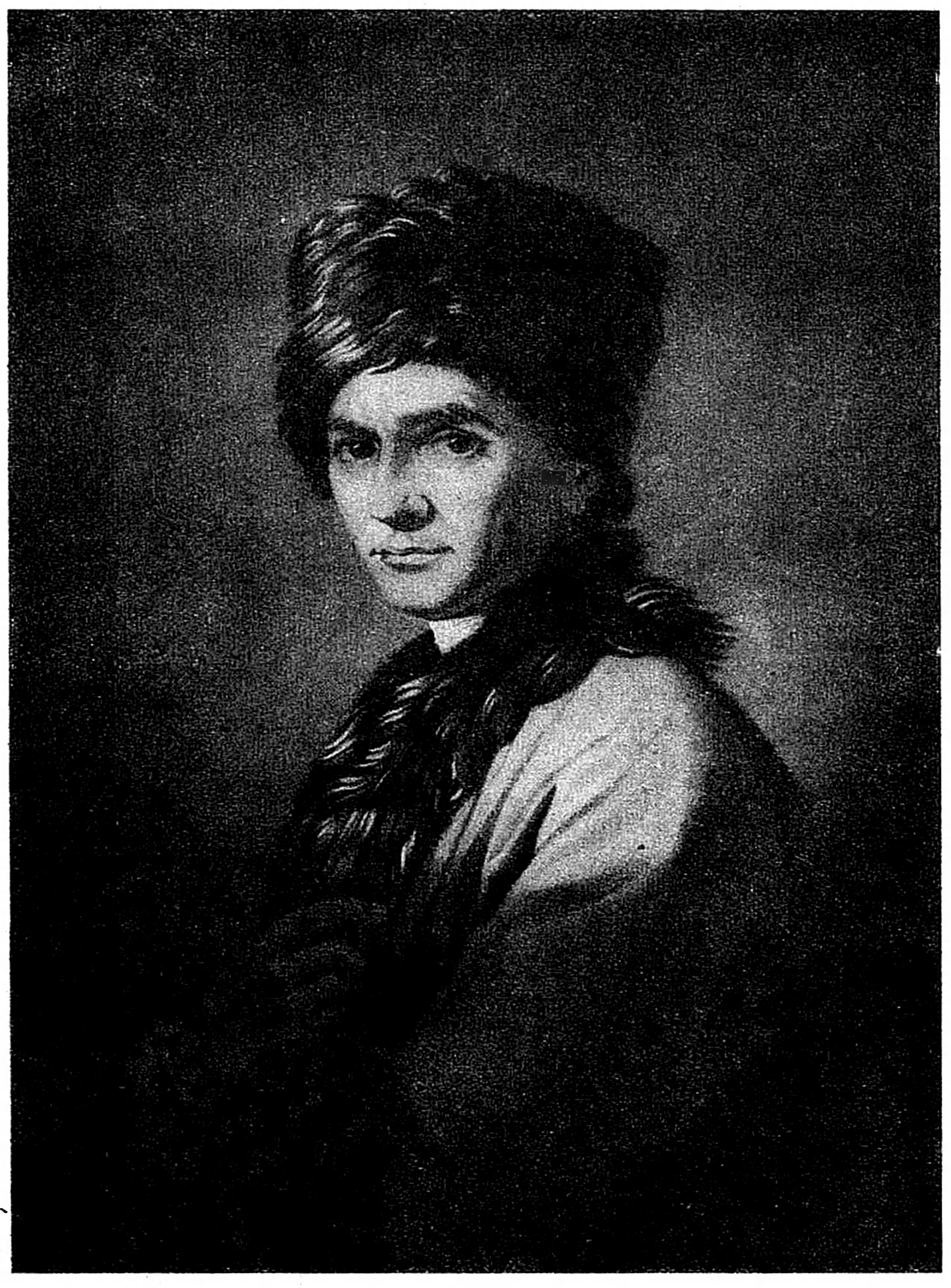
Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras tendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara son trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde : car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que des soixante-quatre danseurs il y eût soixante-trois filous. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation.

4. On aurait, en Perse, empalé [2] ces soixante et trois seigneurs ; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice [3] qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain ; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés et auraient fait disgracier ce danseur si léger. A Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public [4], car Nabussan était fort indulgent.

Zadig.

---

1. Le jour où commence le premier quartier de la lune (marqué par l'apparition de la constellation du Crocodile). — 2. On les aurait suppliciés en les transperçant d'un pal, ou pieu aigu. — 3. On aurait réuni un tribunal extraordinaire. Sous l'ancien régime, les Chambres de justice étaient convoquées solennellement pour rechercher les malversations et punir leurs auteurs. — 4. En payant des amendes : à la fin du § précédent, l'auteur a écrit que les voleurs ont été *taxés*.



(Photo Girandon)

Portrait de Jean-Jacques Rousseau (Ramsay)

ROUSSEAU

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève en 1712, mort à Ermenonville, non loin de Paris, en 1778, a raconté sa vie agitée dans ses *Confessions*. Fils d'un père horloger, qui se montra incapable de diriger son éducation, il connut toutes sortes d'aventures, et ne débuta dans la carrière littéraire qu'en 1750, à 38 ans.

Ses grandes œuvres ne sont que le développement de sa théorie, suivant laquelle tout est naturellement bon. Dans la *Nouvelle Héloïse* (1761) il montre que la vertu se trouve dans la vie champêtre, et la vraie liberté dans le fait que l'homme peut s'affranchir de ses passions.

Dans l'*Emile* (1762) il explique ce que doit être l'éducation d'un enfant élevé en dehors de toute contrainte sociale, par la liberté, et pour la liberté.

Dans le *Contrat social* (1762) il développe cette idée que, dans un Etat, la liberté des citoyens doit être subordonnée à la volonté générale.

L'influence de Rousseau a été *considérable*, en politique comme en littérature. Et cette influence s'explique en grande partie par son *style*, éloquent et lyrique, qui ébranle, émeut et persuade.

---

88. Le noyer de la terrasse.

Avec son cousin Bernard, Rousseau est en pension à Bossey, aux environs de Genève, chez un pasteur, M. Lambercier.

1. O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir si vous pouvez !

Il y avait, hors de la porte de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on pouvait aller s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux pensionnaires en furent les parrains ; et, tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

2. Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule et nous le plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre. La difficulté était d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant, il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir pendant quelques jours : et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre [1], qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

---

1. Quoiqu'il ne fût pas haut de 30 centimètres.

3. Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude ; que nous étions presque en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions [1], on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole ; l'entrée se remplissait d'ordures ; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta : *Omnia vincit labor improbus* [2]. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement ; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes, mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit.

Nous plantâmes, à l'entrée, de petits bouts de bois minces et à claire-voie, qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine [3], retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée ; et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes [4] d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin : M. Lambercier vint aussi, à son ordinaire, assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos.

4. A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna ; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier ; et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne, et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager en deux bassins, il s'écrie [5] à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches et criant à pleine tête [6] : Un aqueduc ! un aqueduc ! il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs [7]. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : Un aqueduc ! s'écriait-il en brisant tout, un aqueduc !

5. On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes ; on se trompera : tout fut fini. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage et ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même, un peu après, rire, auprès de sa sœur, à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin ; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous n'en fûmes pas

1. Ne sachant ce qui causait notre état, ce qui nous préoccupait. — 2. Citation latine qui signifie : Un labeur acharné vient à bout de tout (de toutes les difficultés). — 3. Plaque à l'entrée d'un tuyau, pour empêcher les ordures d'y pénétrer. — 4. Les transes, ce sont les mouvements d'inquiétude. — 5. Il se met à crier. — 6. à pleine voix. — 7. dont chacun nous frappait en plein cœur, faisait naître en nous le désespoir.

nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelâmes souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase [1] : Un aqueduc ! un aqueduc !

L'idée de ce noyer et la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève, en 1754, était d'aller à Bossey revoir les monuments [2] des jeux de mon enfance, et surtout le cher noyer qui devait alors avoir déjà le tiers d'un siècle.

Les Confessions.

---

89. Les pommes.

Rousseau vient de déjeuner dans la « belle société ».

Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenait une espèce de foire. On dansait ; les messieurs daignèrent danser avec les paysannes, mais les dames gardèrent leur dignité. On vendait là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter, pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, et l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manants se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir : et pains d'épice de voler à droite et à gauche, et filles et garçons de courir, de s'entasser et s'estropier. Cela paraissait charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoique en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, et je fus me promener, seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'aperçus entre autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avait encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes, dont elle aurait bien voulu se débarrasser. Les Savoyards, de leur côté, auraient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avaient que deux ou trois liards à eux tous, et ce n'était pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet éventaire était pour eux le jardin des Hespérides [3] ; et la petite fille était le dragon qui les gardait. Cette comédie m'amusa longtemps ; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, et les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs mêmes, en la voyant, la partagèrent; et moi, qui partageais à si bon marché cette joie, j'avais de plus celle de sentir qu'elle était mon ouvrage.

Les Confessions.

---

1. En exagérant le ton. — 2. Les restes, les traces ; les monuments, au sens primitif sont des ouvrages édifiés pour perpétuer le souvenir d'hommes ou de faits mémorables, et c'est dans ce sens qu'on parle des *monuments du passé,* qui ne sont souvent que des vestiges du passé. — 3. Les Hespérides, filles d'Atlas, possédaient un jardin merveilleux qui produisait des pommes d'or; ce jardin était gardé par un dragon — un monstre fabuleux — à cent têtes. Le héros Hercule tua le dragon, et s'empara des pommes d'or.

BEAUMARCHAIS

Né en 1732, mort en 1799, **Beaumarchais** a été successivement horloger, maître de musique des filles de Louis XV, financier, agent secret du roi, fournisseur d'armes aux insurgés d'Amérique, etc.

Ses deux principales œuvres sont *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro* dans lesquelles il critique les abus sociaux (la sottise des juges, par exemple, et les nobles, arrogants et incapables).

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que Beaumarchais est un auteur *spirituel* et *gai*, et qu'il a créé des types qui sont restés : *Basile*, l'hypocrite ; *Chérubin*, le jeune homme sentimental et espiègle, et surtout *Figaro* qui se plaît dans l'intrigue et, qui « se presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer ».

---

90. Bartholo et Basile.

Bartholo, un riche seigneur, tient enfermée sa pupille, Rosine, qu'il désire épouser. Mais le comte Almaviva, qui aime Rosine, a trouvé le moyen d'entrer en communication avec elle, par l'intermédiaire du joyeux barbier Figaro. Bartholo rentre chez lui, peu après que Figaro s'est entretenu avec Rosine. Ses valets ne répondent pas à ses appels.

1. BARTHOLO, *seul.* — Oh ! les juifs, les chiens de valets ! La Jeunesse ! L'Eveillé ! l'Eveillé maudit !

L'EVEILLÉ, *arrive en bâillant, tout endormi.* — Aah, aah, ah, ah ...

BARTHOLO. — Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici ?

L'EVEILLÉ. — Monsieur j'étais .... ah, aah, ah ...

BARTHOLO. — A machiner quelque espièglerie, sans doute ? Et tu ne l'as pas vu ?

L'EVEILLÉ. — Sûrement je l'ai vu ! puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit ; et il faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir[1], dans tous les membres, rien qu'en l'en - entendant parl ... Ah, ah, aah ...

BARTHOLO, *le contrefait.* — Rien qu'en l'en - entendant ! ..... Où donc est ce vaurien de La Jeunesse ? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance ! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

LA JEUNESSE, *arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue plusieurs fois.*

L'EVEILLÉ, *toujours bâillant.* — La Jeunesse?

BARTHOLO. — Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE. — Voilà plus de cinquante ... cinquante fois ... dans un moment ! (*Il éternue*). Je suis brisé.

BARTHOLO. — Comment ! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier ...

---

1. Verbe vieilli (se douloir) qui signifie : ressentir de la douleur.

L'Eveillé, *continuant de bâiller.* — Est-ce que c'est quelqu'un, donc, M. Figaro ? Aah, ah ...

Bartholo. — Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'Eveillé, *pleurant comme un sot.* — Moi ..... je m'entends ! ...

La Jeunesse, *éternuant.* — Eh mais, monsieur, y a-t-il ... y a-t-il de la justice ? ...

Bartholo. — De la justice ! C'est bon entre vous autres, misérables, la justice ! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

La Jeunesse, *éternuant.* — Mais pardi, quand une chose est vraie ...

Bartholo. — Quand une chose est vraie ! Si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie ! Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là [1] d'avoir raison ; vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité !

La Jeunesse, *éternuant.* — J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer !

L'Eveillé, *pleurant.* — Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable !

Bartholo. — Sors donc, pauvre homme de bien ! (*Il les contrefait*) Et t'chi, et t'cha ; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

La Jeunesse. — Ah ! monsieur, je vous jure que, sans mademoiselle [2], il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant*).

Bartholo. — Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier [3] ... *Don Basile entre.*

2. Bartholo, *continue.* — Ah ! don Basile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

Basile. — C'est ce qui presse le moins.

Bartholo. — J'ai passé chez vous sans vous trouver.

Basile. — J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

Bartholo. — Pour vous ?

Basile. — Non, pour vous. Le comte Almaviva est dans cette ville.

Bartholo. — Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid ?

Basile. — Il loge à la grande place, et sort tous les jours, déguisé.

Bartholo. — Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

Basile. — Si c'était un particulier [4], on viendrait à bout de l'écarter.

Bartholo. — Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé ...

Basile. — *Bone Deus* se compromettre ! Susciter [5] une méchante affaire, à la bonne heure ; et, pendant la fermentation, calomnier à dire d'experts, *concedo* [6].

---

1. Terme de mépris, comme maraud ; il signifie : plats personnages qui veulent se donner de l'importance. — 2. Rosine. — 3. Il voudrait me payer les cent écus qu'il me doit par des médecines qu'il administre à mes gens : il n'aurait donc pas d'argent à sortir de sa bourse. — 4. Un homme ordinaire, et non un grand d'Espagne. — 5. Faire naître ... — 6. Basile emploie des expressions latines : bon Dieu ; je veux bien.

BARTHOLO. — Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BASILE. — La calomnie, monsieur ! vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse ! ... D'abord un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez Calomnie se dresser, siffler ; s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription ! [1] Qui diable y résisterait ?

BARTHOLO. — Mais quel radotage me faites-vous donc là, Basile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BASILE. — Comment, quel rapport ! Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

Le Barbier de Séville.

---

91. Figaro juge le comte Almaviva.

Voici un exemple des critiques que Beaumarchais adresse à la noblesse. On jugera par là de l'évolution des esprits au XVIII[e] siècle; la Révolution est proche.

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie! Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus ! Du reste, homme assez ordinaire... Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes. Et vous voulez jouter !...

Le Mariage de Figaro.

---

1 Un chorus de proscription : l'expression signifie que, par l'effet de la calomnie, tout le monde est d'accord pour mettre au ban de la société, pour rejeter et proscrire celui qui est calomnié.

GRAMMAIRE

L'adverbe

1. **L'adverbe** est un mot **invariable** qui modifie le sens d'un verbe, d'un adjectif ou d'un autre adverbe.
2. Les adverbes et les locutions adverbiales peuvent exprimer :

le temps: aujourd'hui, demain, bientôt, enfin, d'abord, ensuite, tôt, tard.

le lieu: dedans, dehors, dessus, dessous, ici, là, ailleurs...

la manière: bien, mal, mieux, ainsi, volontiers, doucement, rapidement...

l'affirmation ou **la négation:** oui, non, certainement, sans doute, peut-être, ne... pas, ne... rien, ne... que.

Exercices de grammaire.

1. Copiez les phrases suivantes et soulignez les adverbes :

Nabussa était toujours loué, trompé et volé. — Le roi n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales dont la plus petite revenait toujours à sa Majesté. — Ne sauriez-vous pas le moyen, dit-il à Zadig, de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ? — Assurément, répondit Zadig.

La plantation du noyer se fit solennellement. — Nous plantâmes à notre tour un tout jeune saule à côté du noyer. — La difficulté était de l'arroser, car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. — Cependant, il en fallait absolument pour notre saule. — Nous fîmes une rigole, mais nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point.

2. Analysez les adverbes de la 2e partie de l'exercice ci-dessus.
3. Adverbes en ment. — On les forme généralement avec le féminin de l'adjectif : long, longuement. On dit cependant : poliment, goulûment, gaîment, gentiment, spontanément. Formez des adverbes en ment avec les adjectifs suivants :

ancien, bon, vif, hâtif, peureux, anxieux, scrupuleux, frais, doux, naturel, annuel, réel, franc, nouveau, fou, mou, fier, amer, net, coquet, immédiat.

Formez des adverbes en **amment** ou **emment** avec les adjectifs suivants : savant, **savamment** ; prudent, **prudemment** ; abondant, vaillant, constant, récent, patient, étonnant, intelligent, bruyant, éloquent, fréquent, nonchalant.

4. Même, quelque, tout, adjectifs indéfinis et variables ; adverbes et invariables.

Même. — Les ... remèdes ne conviennent pas toujours à l'homme et aux animaux. — Les morsures d'un chien enragé, ... légères, étaient toujours mortelles. — Le vaccin de la rage, se demandait Pasteur, aura-t-il les ... effets sur Joseph Meister que sur les chiens ? — Vous obtiendrez, lui dit le docteur Vulpian, les ... succès.

Quelque. — ... semaines plus tard, le petit Meister était sauvé. — ... rapides que soient les progrès de la science, le champ des découvertes reste infini. — Que ne verra-t-on pas dans ... cinquante ans ? — ... savants, dans leur laboratoire, font peut-être des découvertes qui nous étonneront dans ... années.

Tout. — ... les étoiles sont d'énormes soleils. — ... les planètes sont peut-être habitées. — Le soleil et ... ses satellites ne sont qu'un point dans l'espace infini. — Et que sommes-nous donc ? Moins que de ... petits grains de poussière. — Au Palais de la découverte, à Paris, on nous a expliqué ... les mouvements de la terre. Nous étions ... yeux et ... oreilles.

5. **Conjugaison.** Etudiez et récitez la conjugaison des verbes du 3e groupe terminés à l'infinitif par dre (voir tableau des conjugaisons).

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Dans un salon.* — 1. Ce texte nous rapporte les fragments d'une conversation (à quelle époque ?) à laquelle prennent successivement part ... — 2. Sont-ce les hommes qui ont changé ? (§ 1). — 3. Vers quelle année vivait Colbert ? Sachant que les lettres persanes, d'où le texte est extrait, parurent en 1721, vous pouvez en conclure que le seigneur qui parle au § 3 est ... — 4. Que signifie la dernière phrase du § 4 ?

B. *Le corridor de la tentation.* — 1. Expliquez le titre du texte. — 2. En quoi pouvaient consister les trésors du roi ? (§ 3). — 3. *Le roi fut fâché pour la nature humaine* ... (§ 3), c'est-à-dire ... — 4. Dans ce récit, Voltaire critique certains abus de son époque ; lesquels ?

C. *Le noyer de la terrasse.* — 1. Résumez par une phrase chacun des § § du texte. — 2. Quel arbre plantèrent les enfants ? — 3. Que signifient : *nous étions presque en délire ; on nous tenait de plus court qu'auparavant ; industrie* (§ 3), *saisissement* (§ 5) ?

D. *Bartholo et Basile.* — 1. Devinez-vous d'où vient la maladie des domestiques de Bartholo et la raison pour laquelle Figaro les a drogués ? — 2. Cette remarque de Bartholo : *Je suis votre maître pour avoir toujours raison* (fin du § 1) ne vous renseigne-t-elle pas sur son caractère ? — 3. Basile est musicien ; qu'est-ce qui vous le montre dans la tirade sur la calomnie ?

2. La versification française (suite)

La mesure

La mesure est le nombre des syllabes d'un vers, les syllabes muettes à la fin du vers et les syllabes élidées à l'intérieur d'un vers n'étant pas comptées.

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ... (La Fontaine)

On compte dans ces vers 12 syllabes ou 12 pieds.

Le vers le plus employé dans la poésie classique est le vers de 12 pieds appelé **alexandrin.**

Mais les classiques ont employé des vers plus courts : le vers de 10 pieds, des vers de 8, de 7, de 6 syllabes.

La Fontaine, en particulier, s'astreint rarement à un rythme uniforme : on trouve dans ses fables des vers de toutes mesures, depuis l'alexandrin jusqu'au vers de deux ou trois syllabes.

La cigale ayant chanté,
   Tout l'été ...

Même, il m'est arrivé quelquefois de manger
   Le berger.

L'alexandrin classique est souvent partagé en deux parties égales par une coupure ou **césure** au milieu du vers. Chaque partie s'appelle un **hémistiche.**

De servir l'estomac,	les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut	de vivre en gentilhomme.
1er *hémistiche*	2e *hémistiche*

Les poètes modernes emploient toujours l'alexandrin qui est le vers le plus ample, mais ils le coupent très librement.

Ils se battent ; / combat terrible, / corps à corps.
Voilà déjà longtemps / que leurs chevaux sont morts.
Ils sont là, / seuls, / tous deux, / dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit / roule un flot rapide et jaune.

V. Hugo. *Le mariage de Roland.*

Ceux qui vivent, / ce sont ceux qui luttent ; / ce sont
Ceux dont un dessein ferme / emplit l'âme et le front.

V. Hugo.

Les poètes modernes usent aussi de vers très libres, des vers impairs souvent, de 7, 11, 13 et même quinze pieds. Vous vous en rendrez compte en étudiant le texte ci-dessous.

3. Exercices.

1. Trouvez dix mots qui riment avec France, fleur, avenir, liberté.
2. Essayez de faire un ou deux quatrains sur un de ces sujets : La débâcle de 1940 la Résistance, la Libération.
3. Comptez le nombre des pieds des 7 premiers vers de la poésie suivante.

Indiquez pour toute la poésie la succession des rimes (f., m.). Quelle remarque faites-vous à ce propos ?

Rapprochez les mots qui riment ensemble. Que remarquez-vous ?

Cherchez des exemples d'hiatus.

La salle à manger.

Il y a une armoire à peine luisante,
Qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
Qui a entendu la voix de mon grand-père,
Qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle.
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
Car je cause avec elle.
Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
La voix qui était dans son ressort,
Tout bonnement comme celle des morts.
Il y a aussi un vieux buffet
Qui sent la cire, la confiture,
La viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
Qu'il ne doit rien nous voler.
Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
Qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
Quand un visiteur me dit en entrant :
— Comment allez-vous, monsieur Jammes ?

Francis Jammes. *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir.*
(Mercure de France).

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. *Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! Vous prétendez ...* (lect. 87, § 2).

— *Lorsque tous les prétendants ... les mains collées à leurs côtés* (lect. 87 § 3).

Lisez ces phrases ; vous corrigerez ensuite les phrases d'élèves suivantes en essayant de vous rapprocher de la concision de Voltaire :

— Vous voulez vous moquer de nous, Monsieur, en déclarant que vous allez confier la surveillance de la classe, pendant votre absence à l'élève qui est le plus bavard !

— Tous les élèves ayant été rassemblés dans la cour, M. l'Inspecteur demanda au maître de leur faire exécuter des mouvements des bras et des jambes. On vit rarement spectacle plus désolant. Il n'y avait ni aisance, ni ensemble dans les mouvements. Les élèves paraissaient ankylosés.

II. — Le paragraphe.

2. Le texte 86 nous montre un développement bien conduit ; l'auteur rapproche des faits d'où il tire ... (quoi ?).

— Dans votre commune, on a interdit aux cyclistes une descente dangereuse qui coupe à angle droit la route nationale, le carrefour étant masqué par une construction. Un cycliste n'admet pas cette interdiction. Pour le convaincre, vous lui énumérez les accidents qui, à votre connaissance, se sont produits à cet endroit.

3. Dans le texte 87, Voltaire nous montre qu'un seul fait, lorsqu'il est probant, suffit à justifier une idée (laquelle ?).

— Racontez une expérience simple que vous pouvez faire pour prouver qu'un corps lourd est capable de rester en l'air.

4. Des faits différents que l'on oppose en les rapprochant, peuvent permettre de mettre en relief la justesse d'une idée. C'est ainsi que, pour montrer la sagesse de la punition infligée aux voleurs (laquelle ?) par Nabussan, ... (que fait Voltaire ?) lect. 87, § 4.

III. — Composition française.

5. Il vous est arrivé, comme à Rousseau (lect. 88), de jouer un bon tour à quelqu'un ; mais vous avez été démasqué. Racontez, en essayant de mettre de la vie dans votre récit.

6. Le texte de Beaumarchais que vous avez lu (lect. 90) vous renseigne suffisamment sur Basile, le maître de musique de Rosine. Esquissez son portrait. (Vous direz comment vous vous le représentez au physique, puis au moral).

XIXe SIÈCLE — CHATEAUBRIAND

Le vicomte **François-René de Chateaubriand,** né à St-Malo en 1768, est mort en 1848.

Successivement officier, chercheur d'aventures en Amérique, émigré, précepteur, ambassadeur, ministre, polémiste... il a été *un très grand écrivain.*

C'est surtout de lui-même qu'il a parlé ; ce sont ses passions, ses aspirations vagues, sa mélancolie, ses sentiments qu'il a exprimés dans ses principales œuvres : *René, Le Génie du Christianisme, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, les *Mémoires d'Outre-tombe.*

Ce qu'il faut retenir, c'est que Chateaubriand a été un *prodigieux artiste.* On l'a surnommé « l'enchanteur » ; et il nous enchante en effet par la poésie de son imagination et par la magie de son style évocateur, frémissant, cadencé et harmonieux.

---

92. Le nid de pie.

Chateaubriand a passé son enfance au triste château de Combourg et au collège de Dol, en Bretagne. C'est une aventure de la vie de collège qui est rapportée ici.

1. Lorsque le temps était beau, les pensionnaires du collège sortaient le jeudi et le dimanche. On nous menait souvent au Mont-Dol [1], au sommet duquel se trouvaient quelques ruines gallo-romaines : du haut de ce tertre isolé, l'œil plane sur la mer et sur des marais où voltigent pendant la nuit des feux follets. Un autre but de nos promenades étaient les prés qui entouraient un séminaire.

Un jour du mois de mai, l'abbé Égault, préfet de semaine [2], nous avait conduits à ce séminaire : on nous laissait une grande liberté de jeux, mais il était expressément défendu de monter sur les arbres. Le régent [3], après nous avoir établis dans un chemin herbu, s'éloigna pour lire son bréviaire.

2. Des ormes bordaient le chemin : tout à la cime du plus grand brillait un nid de pie ; nous voilà en admiration, nous montrant mutuellement la mère assise sur ses œufs, et pressés du plus vif désir de saisir cette superbe proie. Mais qui oserait tenter l'aventure? L'ordre était si sévère, le régent si près, l'arbre si haut ! Toutes les espérances se tournent vers moi : je grimpais comme un chat. J'hésite, puis la gloire l'emporte : je me dépouille de mon habit, j'embrasse [4] l'orme et je commence à monter. Le tronc était sans branches, excepté aux deux tiers de sa crue, où se formait une fourche dont une des pointes portait le nid.

Mes camarades, assemblés sous l'arbre, applaudissaient à mes efforts, me regardant, regardant l'endroit d'où pouvait venir le préfet, trépignant de joie dans l'espoir des œufs, mourant de peur dans l'attente du châtiment. J'aborde au nid ; la pie s'envole ; je ravis les œufs, je les mets dans ma chemise et redescends. Malheureusement, je me laisse glisser entre les tiges jumelles et j'y reste à califourchon. L'arbre étant élagué, je ne pouvais appuyer mes pieds ni à droite ni à gauche pour me soulever et reprendre le limbe extérieur [5] ; je demeure suspendu en l'air à cinquante pieds.

---

1. Petite colline aux environs de Dol. Dol se trouve à quelque distance de la mer, entre le Mont St-Michel et St-Malo. — 2. Dans les anciens collèges le préfet était chargé de la surveillance et de la discipline : le préfet de semaine était le maître chargé de cette surveillance pendant une semaine. — 3. Le régent était le professeur chargé d'une classe : c'est donc un régent qui cette semaine-là, faisait office de préfet. — 4. Je saisis l'orme entre mes bras. — 5. Le mot désigne ici la partie extérieure de l'arbre.

3. Tout à coup un cri : « Voici le préfet ! » et je me vois incontinent abandonné de mes amis, comme c'est l'usage. Un seul, appelé Le Gobbien, essaya de me porter secours et fut tôt obligé de renoncer à sa généreuse entreprise. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de ma fâcheuse position, c'était de me suspendre en dehors par les mains à l'une des dents de la fourche, et de tâcher de saisir avec les pieds le tronc de l'arbre au-dessous de sa bifurcation. J'exécutai cette manœuvre au péril de ma vie. Au milieu de mes tribulations, je n'avais pas lâché mon trésor ; j'aurais pourtant mieux fait de le jeter, comme depuis j'en ai jeté tant d'autres. En dévalant le tronc, je m'écorchai les mains, je m'éraillai les jambes et la poitrine, et j'écrasai les œufs : ce fut ce qui me perdit. Le préfet ne m'avait point vu sur l'orme ; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober l'éclatante couleur d'or dont j'étais barbouillé : « Allons, me dit-il, monsieur, vous aurez le fouet [1] ».

4. Si cet homme m'eût annoncé qu'il commuait cette peine en celle de mort, j'aurais éprouvé un mouvement de joie. L'idée de la honte n'avait point approché de mon éducation sauvage [2] : à tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplice que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant une créature vivante. L'indignation s'éleva dans mon cœur ; je répondis à l'abbé Égault, avec l'accent, non d'un enfant, mais d'un homme, que jamais ni lui ni personne ne lèverait la main sur moi. Cette réponse l'anima ; il m'appela rebelle et promit de faire un exemple. « Nous verrons », répliquai-je, et je me mis à jouer à la balle avec un sang-froid qui le confondit.

Nous retournâmes au collège ; le régent me fit entrer chez lui et m'ordonna de me soumettre. Mes sentiments exaltés firent place à des torrents de larmes. Je représentai à l'abbé Égault qu'il m'avait appris le latin ; que j'étais son écolier, son disciple, son enfant ; qu'il ne voudrait pas déshonorer son élève, et me rendre la vue de mes compagnons insupportable ; qu'il pouvait me mettre en prison, au pain et à l'eau, me priver de mes récréations, me charger de *pensums*, que je lui saurais gré de cette clémence et l'en aimerais davantage. Je tombai à genoux, je joignis les mains, je le suppliai par Jésus-Christ de m'épargner : il demeura sourd à mes prières. Je me levai plein de rage et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri. Il court en clochant à la porte de sa chambre, la ferme à double tour et revient sur moi. Je me retranche derrière son lit ; il m'allonge à travers le lit des coups de férule [3]. Je m'entortille dans la couverture, et, m'animant au combat, je m'écrie :

Macte animo, generose puer! [4]

5. Cette érudition de grimaud [5] fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d'armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du principal [6]. Sans me donner gain de cause, le principal me voulut bien soustraire à la punition que j'avais repoussée. Quand l'excellent prêtre prononça mon acquittement, je baisai la manche de sa robe avec une telle effusion de cœur et de reconnaissance qu'il ne put s'empêcher de me donner sa bénédiction. Ainsi se termina le premier combat que me fit rendre cet honneur [7] devenu l'idole de ma vie, et auquel j'ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune. CHATEAUBRIAND. *Mémoires d'Outre-tombe.*

1. Punition courante dans les collèges au XVIIIe siècle. — 2. On n'avait pas eu recours à la honte dans mon éducation : j'ignorais ce qu'elle pouvait être. — 3. Palette de bois ou de cuir qui servait à frapper. — 4. Citation du poète latin Stace : Allons, courage, noble enfant ! — 5. Cette science d'écolier débutant, qui n'a encore appris que les éléments du latin. — 6. Le directeur du collège. — 7. Que je livrai pour conserver cet honneur.

LAMARTINE

Lamartine, né à Mâcon en 1790, mort en 1869, est *le plus lyrique* de nos poètes. Il s'est mis tout entier dans son œuvre.

On peut distinguer trois périodes dans sa production.

1° Ses premiers poèmes — les *Méditations poétiques,* les *Harmonies poétiques et religieuses* — sont surtout des effusions du cœur ou des hymnes brûlants d'enthousiasme.

2° Puis son inspiration se fait *plus philosophique et plus humanitaire.* Dans *Jocelyn,* par exemple (1835), le poète — qui feint de publier le journal d'un prêtre de ses amis — expose en réalité sa conception de l'amour et de la religion.

3° Enfin, dans la dernière période de sa vie — de 1840 à sa mort — il écrit surtout des œuvres en prose, « pleines de souvenirs lumineux ou désenchantés ».

Lamartine est un grand écrivain, qui a écrit en une langue souvent grandiose et sublime, parfois négligée, toujours harmonieuse et « enchanteresse ».

(*Voir lectures* I, 72.)

---

93. La veillée avec la servante.

Lamartine avait un vieil ami, qu'il appelle ici Jocelyn, curé d'une petite paroisse. Cet ami meurt et Lamartine, qui est venu assister à ses funérailles, reste quelques jours au presbytère pour mettre en ordre les affaires du disparu et pour chasser dans la région, qui est supposée être un pays de montagne. Sa seule compagnie est la servante de Jocelyn, Geneviève.

1. Selon l'habitude de ces montagnes nous prenions nos repas du soir dans la cuisine, sur la seule table de noyer massif longue et étroite qu'il y eût dans la maison. A l'extrémité de cette table, Geneviève, comme du temps de son maître, étendait la nappe, mettait mon assiette, mon couvert d'étain, et posait les plats, le pain et le vin. Je m'asseyais sur un des bancs de bois qui règnent des deux côtés de la table. A l'autre bout, il n'y avait point de nappe ; il n'y avait qu'une écuelle et une assiette de terre dans lesquelles la servante prenait sa soupe et sa portion de lard, de courge, de salade ou de choux en même temps que moi ; mais, selon les rites [1] du pays, elle mangeait debout, son écuelle à la main, continuant à me servir, allant et venant, comme le reste du jour, dans la cuisine, attisant le foyer, battant le beurre, grillant les châtaignes, jetant des morceaux de son pain au chien qui l'épiait, assis devant son tablier, et qui ne perdait pas sa main de l'œil. Je ne cherchais nullement à la contraindre [2] dans ses habitudes respectueuses et familières à la fois, de ménagère ; je l'aurais plutôt embarrassée et humiliée en la forçant de s'asseoir vis-à-vis de moi.

Seulement, je causais avec elle, tout en soupant lentement, les coudes sur la table, à la façon des montagnards désœuvrés.

---

1. Les rites sont les cérémonies d'un culte ; ici, le mot signifie : les habitudes. — 2. A la gêner en allant contre ses habitudes, en la pressant de s'asseoir.

2. Après le souper, je me rapprochais du foyer, où elle jetait de moment en moment des équarrissures pétillantes de sapin. Je faisais sécher à la flamme le canon et les bassinets [1] huilés de mon fusil entre mes jambes ; je détachais mes guêtres de cuir, je les ramollissais au feu pour le lendemain. Geneviève levait le couvert, distribuait le fond des plats à ses chiens ou à ses poules, repliait la nappe, remettait, soigneusement enveloppé, le pain dans la huche, allumait la lampe au bec de fer [2] suspendue à côté de l'âtre au manteau de pierre noire de la haute cheminée ; puis elle s'asseyait un peu en arrière de moi pour tricoter des bas de grosse laine blanche qu'elle avait filée dans l'autre saison.

Nous causions alors plus longuement et plus familièrement que le reste de la journée, au seul bruit de la cascade, dehors, et du feu qui pétillait, dedans : nous parlions du mort [3], de ses vertus, de ses charités, de sa pauvreté, de sa résignation.

3. Dans ces conversations la pauvre fille ne me parlait jamais d'elle. Elle paraissait s'inquiéter bien plus de ce que deviendraient le chien, les oiseaux, les meubles, les plantes, que de ce qu'elle deviendrait elle-même. Peut-être pensait-elle que le nouveau curé la prendrait à son service, comme le sonneur ou l'enfant de chœur de Jocelyn, ou que quelqu'une des familles du village la recueillerait pour être *sarcleuse* [4], et lui donnerait le pain et l'asile gratuits dans l'étable des vaches ou des moutons. Elle avait un petit mobilier à elle, consistant dans un coffre à tiroirs en bois de noyer, que je la voyais ouvrir quelquefois, et qui contenait un peu de linge, ce trésor des servantes, sa robe des dimanches et une écuelle de porcelaine cassée, pleine de petite monnaie d'argent, de gros sous, d'un collier de grains de jais enfilés par un fil de cuivre, de deux ou trois bagues d'or qui lui venaient de sa mère, et d'un beau chapelet de noyaux de cerises, sculpté à jour par un chartreux [5], que l'évêque lui avait donné en passant quelques jours dans la cure pendant sa visite pastorale. Le tout pouvait bien valoir six écus. C'était là toute sa richesse. Elle la regardait souvent avec une complaisance visible dans la physionomie. Mais, depuis que Jocelyn était mort, et qu'elle n'avait plus la bourse et le pain du prêtre à donner en son nom, elle puisait assez souvent dans sa coupe, et les gros sous diminuaient sensiblement.

Le sort de cette pauvre fille m'inquiétait, car je n'étais pas riche alors [6], et je voyais bien qu'une fois le mobilier vendu pour payer les dettes, la maladie, la sépulture, l'héritage se réduirait à deux charges [7] ; son chien, et ses oiseaux. Mais Geneviève n'y pensait pas ; elle était, au contraire, sans cesse occupée à rechercher bien loin dans sa mémoire si monsieur le Curé ne devait pas une mesure [8] d'orge à celui-là, un char de fagots à celui-ci, une poignée de foin pour la chèvre à l'un, un disque de pain de seigle emprunté le dernier hiver et non rendu à l'autre. Elle ne voulait pas laisser un brin de paille ou un grain de sel sur la conscience ou sur la mémoire de son maître.

Geneviève.

---

1. Partie des anciens fusils qui recevait l'amorce. — 2. Dans les anciennes lampes à huile, le récipient plat où l'on mettait l'huile comprenait un ou plusieurs becs pour supporter la partie extérieure de la mèche. — 3. De Jocelyn. — 4. Pour biner les champs (pour *sarcler*). — 5. Un moine de l'ordre des Chartreux. — 6. ... et je ne pouvais lui venir en aide. — 7. A l'obligation de nourrir le chien et les oiseaux, ce qui occasionnerait une dépense à Geneviève et ce qui, par suite, serait une charge pour elle. — 8. La valeur d'une mesure d'orge.

VICTOR HUGO

Victor Hugo (1802—1885) a été un des plus grands génies littéraires de tous les temps.

Plus que grand prosateur, il a été **un très grand poète.**

Et d'abord un *grand poète lyrique*, c'est-à-dire un poète qui a chanté les sentiments humains : par exemple, l'amour familial (les *Contemplations*, *l'Art d'être grand-père*, etc.), l'amour de la nature (les *Feuilles d'automne*, les *Voix intérieures*, etc.), la pitié pour les malheureux, l'admiration pieuse des héros (Qui ne connaît ces beaux poèmes : *Les pauvres gens*, *L'Hymne aux morts?*)

Il a été aussi un *grand poète satirique*, surtout dans les *Châtiments* (1852), magnifique recueil d'invectives lancées par V. Hugo exilé contre Napoléon III.

Il a été un grand *poète épique* qui a tracé, dans la *Légende des siècles*, d'inoubliables visions du passé héroïque et merveilleux.

Il a été enfin *poète dramatique* (*Hernani*, *Ruy Blas*, etc.).

Leconte de Lisle a dit de lui : « *Sa vie entière a été un chant multiple et sonore où toutes les passions, toutes les tendresses, toutes les sensations, toutes les colères généreuses qui ont agité, ému, traversé l'âme humaine dans le cours du siècle ont trouvé une expression souveraine* ».

(*Voir lectures*, 7, 23, 65 *et* 75.)

---

94. L'enfant grec.

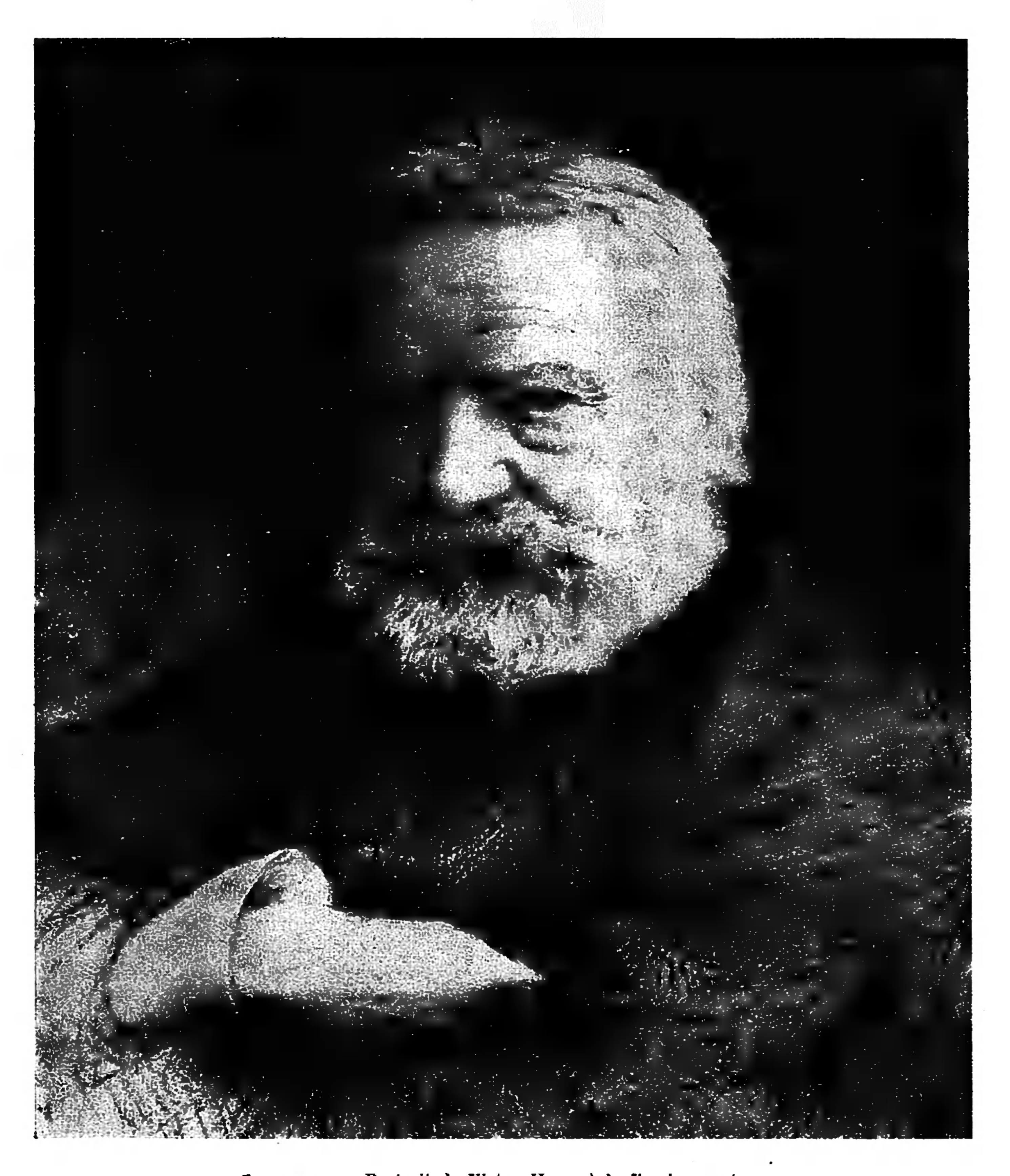
Les Grecs, qui vécurent, pendant près de quatre siècles, sous la domination des Turcs, musulmans, se soulevèrent en 1821 *pour conquérir leur indépendance. Par représailles, les Turcs se livrèrent à des atrocités. En particulier, ils dévastèrent l'île de* Chio, *située près du rivage de l'Asie mineure, et massacrèrent de nombreux habitants. Plusieurs des poèmes de Victor Hugo, dans* les Orientales, *et en particulier* l'Enfant grec, *témoignent de l'horreur et de l'indignation que ce traitement barbare souleva en Europe.*

1. Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins [1], n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir, quelquefois,
Un chœur [2] dansant de jeunes filles.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis [3],
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

---

1. Les vins de Chio sont célèbres. — 2. Un groupe de jeunes filles qui chantaient en dansant. — 3. Noircis par l'incendie.



LEPAGE. — Portrait de Victor Hugo à la fin de sa vie.

(Musée Victor Hugo).

2\. — Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus,
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule,
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront [1],
Et qui pleurent, épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lys [2], bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran [3] borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba [2], de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
3\. — Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles [4].

Les Orientales.

---

95. Une belle cuisine.

1\. J'ai vu à Sainte-Menehould une belle chose : c'est la cuisine de *l'Hôtel de Metz.*

C'est là une vraie cuisine. Une salle immense. Un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et au centre une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard. Sous la cheminée, outre le tournebroche, la crémaillère et la chaudière, reluit et pétille un trousseau [5] éblouissant d'une douzaine de pelles et de pincettes de toutes formes et de toutes grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences bleues et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise. Si j'étais Homère ou Rabelais, je dirais : cette cuisine est un monde dont cette cheminée est le soleil.

1\. L'affront du fer ennemi. — 2. Fleur et fruit merveilleux dont il est question dans les légendes d'Orient. — 3. de Perse (allusion à une légende persane). — 4. Pour venger ma Patrie. — 5. Un ensemble.

2. C'est un monde en effet. Un monde où se meut toute une république d'hommes, de femmes et d'animaux. Des garçons, des servantes, des marmitons, des rouliers attablés, des poêles sur des réchauds, des marmites qui gloussent, des fritures qui glapissent, des pipes, des cartes, des enfants qui jouent, et des chats, et des chiens, et le maître qui surveille.

Dans un angle, une grande horloge à gaîne et à poids dit gravement l'heure à tous ces gens occupés.

3. Parmi les choses innombrables qui pendent au plafond, j'en ai admiré une surtout, le soir de mon arrivée. C'est une petite cage où dormait un petit oiseau. Cet oiseau m'a paru être le plus admirable emblème de la confiance. Cet antre, cette cuisine effrayante, est jour et nuit pleine de vacarme ; l'oiseau dort. On a beau faire rage autour de lui — les hommes jurent, les femmes querellent, les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèchefrite [1] piaille, le tournebroche grince, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre — la petite boule de plume ne bouge pas. Dieu est adorable, il donne la foi aux petits oiseaux.

4. Et à ce propos, je déclare que l'on dit généralement trop de mal des auberges, et moi-même j'en ai quelquefois trop durement parlé. Une auberge, à tout prendre [2], est une bonne chose, et qu'on est très heureux de trouver. Et puis j'ai remarqué qu'il y a dans presque toutes les auberges une femme admirable. C'est l'hôtesse. J'abandonne l'hôte [3] aux voyageurs de mauvaise humeur ; mais qu'ils m'accordent l'hôtesse. L'hôte est un être assez maussade ; l'hôtesse est aimable. Pauvre femme ! quelquefois vieille, quelquefois malade, elle va, vient, ébauche tout, achemine tout [4], complète tout, talonne les servantes, mouche les enfants, chasse les chiens, complimente les voyageurs, stimule le chef, sourit à l'un, gronde l'autre, surveille un fourneau, porte un sac de nuit, accueille celui-ci, embarque celui-là et rayonne dans tous les sens comme l'âme. Elle est l'âme en effet de ce grand corps qu'on appelle l'auberge. L'hôte n'est bon qu'à boire avec des rouliers dans un coin. En somme, grâce à l'hôtesse, l'hospitalité des auberges perd quelque chose de sa laideur d'hospitalité payée. L'hôtesse a de ces fines attentions de femmes qui voilent la vénalité de l'accueil.

L'hôtesse de la *Ville de Metz*, à Sainte-Menehould, est une jeune fille de quinze à seize ans qui est partout et qui mène merveilleusement cette grosse machine, tout en touchant par moments du piano. L'hôte, son père — est-ce une exception? — est un fort brave homme. Somme toute, c'est une auberge excellente.

Le Rhin.

---

1. Ustensile placé sous la viande qui rôtit à la broche pour recevoir le jus et la graisse qui dégouttent. — 2. Après tout, tout bien examiné. — 3. J'admets que l'hôte soit l'objet de la mauvaise humeur des voyageurs. — 4. Dirige tout dans la bonne voie.

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset (1810—1857) est avec Victor Hugo et Lamartine un des grands écrivains *romantiques* qui se sont peints eux-mêmes dans leurs œuvres. Il est avant tout le *poète du cœur*. Il a fait de l'émotion la principale source de l'inspiration poétique.

Ah! frappe-toi le cœur! c'est là qu'est le génie! a-t-il dit.

Mais Musset a écrit aussi, en vers et en prose, des *comédies* pleines d'originalité, de fantaisie et d'esprit.

---

96. L'étoile du soir [1].

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant [2],
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère ;
Le phalène [3] doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile, qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi, que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;

Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Ou t'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête : —
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

Premières Poésies.

---

1. C'est la planète *Vénus* (du nom de la déesse de l'amour : ce qui explique le dernier vers : *Etoile de l'amour ...*) qu'on nomme vulgairement : l'étoile du berger. — 2. Vénus apparaît la première après le coucher du soleil. — 3. Papillon de nuit.

BALZAC

Honoré de Balzac, né à Tours en 1799, mort en 1850, a été un puissant génie et un travailleur forcené.

Il a observé la société de l'époque de la Restauration et celle du règne de Louis-Philippe, et il a dépeint fidèlement la vie parisienne, la vie politique, la vie militaire, la vie provinciale et la vie de la campagne dans plus de quarante romans dont l'ensemble forme la *Comédie humaine,* et dont une vingtaine sont des chefs-d'œuvre (*Eugénie Grandet*, *Le père Goriot*, *Les Paysans*, etc.).

Malheureusement, son style n'est pas exempt de taches.

Mais, à distance, Balzac apparaît comme le plus grand *historien* de son temps.

---

97. La mort de l'avare Grandet.

Le père Grandet est un avare. Toute sa vie, il a terrorisé sa femme et sa fille, Eugénie, qui est la simplicité, la bonté et le dévouement même.

Vient la maladie du père Grandet.

1. Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Il fut condamné par son médecin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement ce dernier anneau d'affection. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement ; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

2. Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement ; mais il regardait, et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour.

Puis il se réveillait de sa stupeur apparente, au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les *closiers* [1] ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât en secret, elle-même, les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps.

3. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon, sa gouvernante : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me le vole pas. »

1. Closiers : petits métayers qui tiennent une *closerie*, c'est-à-dire une petite exploitation rurale, sans animaux de trait.

Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille :

— Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or... mets de l'or devant moi !

Eugénie lui étalait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet ; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ca me réchauffe ! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

4. Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe[1] remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle.

— Aie bien soin de tout ! Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il...

5. Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait trois cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur ; six millions placés en trois pour cent ; plus deux millions en or et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à dix-sept millions.

Eugénie Grandet.

---

1. Excroissance charnue. Les mouvements de cette loupe, chez Grandet, traduisaient les sentiments de son âme.

MICHELET

Jules Michelet (*voir lecture* 29), né en 1798, était le fils d'un modeste imprimeur parisien. Dans sa jeunesse, il connut la misère. A force de travail, il devint professeur d'histoire à l'École Normale supérieure et chef de la division historique aux Archives nationales.

Patriote ardent, il applaudit à la Révolution de 1848, mais fut destitué par Napoléon III.

Il a écrit, avec une sensibilité frémissante, une magistrale *Histoire de France* et, de 1852 à 1874, date de sa mort, des livres de souvenirs (*Ma Jeunesse, Mon Journal*) et des livres d'observation de la nature (*l'Oiseau, l'Insecte, la Mer.*)

Dans un beau livre, *Le Peuple,* il a dit sa foi dans les humbles et dans la Patrie.

---

98. Le bonhomme de pain d'épice.

Le père de Michelet était imprimeur ; mais — nous sommes en 1814 — *l'empereur Napoléon a fait fermer un certain nombre d'imprimeries, dont celle de M. Michelet. Mme Michelet est très malade ; les alliés, entrés en France, menacent de bombarder Paris ; les ressources du ménage s'épuisent... C'est la misère! Le jeune Michelet va au collège ; il a alors* 15 *ans.*

1. Toujours en tête à tête avec ma mère, entre les heures de la classe, ému de ses émotions, la voyant inquiète jusqu'à ne jamais savoir la veille quelle serait la nourriture du lendemain, je frémissais à l'idée d'une misère absolue pour ses derniers jours. Nous réservions absolument tout pour elle.

J'ai dit que, rue des Saints-Pères, c'était pour moi un régal d'avoir quelques légumes un peu assaisonnés ; rue Périgueux, cela m'eût semblé l'abondance du riche.

Et j'avais quinze ans ! l'âge où la croissance rend le besoin d'une nourriture abondante plus impérieux qu'à aucun autre moment de la vie.

2. Le plus souvent, je partais pour le collège à jeun, l'estomac et la tête vides. Quand ma grand'mère venait nous voir, c'étaient les bons jours : elle m'enrichissait de quelque petite monnaie. Je calculais alors sur la route ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eût été d'entrer chez le boulanger ; mais comment trahir ma pauvreté en mangeant mon pain sec devant mes camarades? D'avance, je me voyais exposé à leurs rires, et j'en frémissais. Cet âge est sans pitié...

Aujourd'hui, cette indigence née de la persécution, fièrement, noblement supportée par les miens, fait ma gloire. Alors, elle me semblait une honte, et je la cachais de mon mieux. Terrible respect humain !

3. Pour échapper aux railleries, j'imaginai d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir, et qui ressemblât, pourtant, à une friandise. Le plus souvent, c'était le pain d'épice qui faisait les frais de mon déjeuner. Il ne manquait pas de boutiques en ce genre sur mon chemin. Pour deux sous on avait un morceau magnifique, un homme superbe, un géant par la hauteur de la taille ; en revanche, il était si plat que je le glissais dans mon carton [1], et il ne le gonflait guère.

---

1. Dans mon cartable.

4. Pendant la classe, quand je sentais le vertige me saisir, et que mes yeux voyaient trouble par l'effet de l'inanition [1], je lui cassais un bras, une jambe que je grignotais à la dérobée. Mes voisins ne tardaient guère à surprendre mon petit manège.

— Que manges-tu là? me disait Révol ou Poret.

Je répondais, non sans rougir :

— Mon dessert.

5. On dit que les souffrances physiques sont bonnes à l'âme. On voit que j'étais dans l'état le plus propre à développer la mienne. Mais le corps, lui, en a été déprimé. Ma taille, plus petite que celle des autres membres de ma famille, une maigreur singulière des extrémités, rappellent que mon enfance ne fut point nourrie. Mes privations peuvent se résumer en trois mots : jusqu'à quinze ans, — point de viande, point de vin, point de feu. Du pain, des légumes le plus souvent cuits à l'eau et au sel.... Les cicatrices que garde ma main droite témoignent de tant d'hivers passés sans feu.

Ma Jeunesse. (Flammarion, édit.)

---

99. La France.

Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre homme, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du monde. Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger, que les enfants viendraient à lui, que les vieillards se tairaient et le prieraient de parler, qu'à l'entendre seulement nommer ces noms, ils baiseraient ses vêtements.

Pour nous, quoi qu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant et par-delà la mort, nous remercierons toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France. Et cela non pas seulement à cause de tant de choses glorieuses qu'elle a faites, mais surtout parce qu'en elle, nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel. Ce dernier trait est si fort en France, que souvent elle s'en est oubliée...

Sans doute, tout grand peuple représente une idée importante au genre humain. Mais que cela, grand Dieu, est bien plus vrai de la France ! Supposez un moment qu'elle s'éclipse, qu'elle finisse : le lien sympathique du monde est relâché, dissous et probablement détruit. L'amour qui fait la vie du globe en serait atteint en ce qu'il a de plus vivant. La terre entrerait dans l'âge glacé où déjà tout près de nous sont arrivés d'autres globes.

Le Peuple.

---

1. Epuisement par manque de nourriture.

Poètes de la seconde moitié du XIXe siècle.

Nombreux ont été les bons poètes dans la seconde moitié du XIXe siècle. Vous avez lu, par exemple, des poésies de **Leconte de Lisle** (*lect.* 19 et 64), mort en 1894, qui se refuse, contrairement à ce que firent V. Hugo, Lamartine et Musset. à dévoiler son cœur, et de **Samain** (*lect.* 4), mort en 1900, qui fut avant tout soucieux de musique et d'harmonie.

Nous pouvons encore citer :

Baudelaire, mort en 1867, qui fut un poète étrange et puissant.

Sully-Prudhomme, mort en 1907, qui, comme Leconte de Lisle, se donne pour règle de ne pas montrer ses sentiments.

Paul Verlaine, mort en 1896, qui eut une existence misérable, mais fut un très grand poète.

Enfin, **Henri de Régnier,** né en 1864, qui est à cheval sur le 19e et le 20e siècle, est surtout un artiste qui s'entend à ciseler le vers.

---

100. L'Albatros.

1. Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros [1], vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

2. A peine les ont-ils déposés sur les planches
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement [2] leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule [3] !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule [4],
L'autre mime, en boîtant, l'infirme qui volait !

3. Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

BAUDELAIRE. *Les fleurs du mal.*

---

1. Oiseaux des mers de l'hémisphère austral, à bec fort et crochu. — 2. d'une manière digne de pitié. — 3. Sans énergie. — 4. Pipe de marin, à tuyau très court.

101. Pluie.

1. Il pleut. J'entends le bruit égal des eaux ;
Le feuillage, humble, et que nul vent ne berce,
Se penche et brille en pleurant sous l'averse ;
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

2. La bourbe monte et trouble la fontaine ;
Et le sentier montre à nu ses cailloux.
Le sable fume, embaume et devient roux ;
L'onde à grands flots le sillonne et l'entraîne.

3. Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau ;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes ;
Sur le pavé sonore et bleu des routes
Il saute et luit des étincelles d'eau.

4. Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
Trottent, mouillés, de grands bœufs en retard ;
La terre est boue et le ciel est brouillard ;
L'homme s'ennuie : oh ! que la pluie est triste !

Sully-Prudhomme. (Lemerre, édit.).

---

102. Il pleure dans mon cœur.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur [1]
Qui pénètre mon cœur?

O doux bruit de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine.

Paul Verlaine. *Romances sans paroles.* (Fasquelle, édit.).

---

1. Etat d'abattement physique ou moral prolongé.

103. Petite ville de France.

1. Elle est là étendue et longue. Sa rivière
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts ;
Les arbres de son mail [1] sont vieux comme les pierres
De son clocher, qui pointe au-dessus des maisons.

Dans l'air limpide, gai, transparent et sans brume,
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous ;
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume,
Et l'on entend des cris d'enfants, aigres et doux..

Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté ;
Elle n'est à jamais qu'une petite ville ;
Elle sera pareille à ce qu'elle a été.

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés ;
La mémoire, en passant, ne retient qu'avec peine,
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français.

2. Et pourtant, lorsque après un de ces longs jours graves
Passés, de l'aube au soir, à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves [2]
Assombrit le chemin qui traverse les bois ;

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres [3] du canal ;

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée, et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe à travers la vitre sans rideau,

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Henri DE RÉGNIER. *La sandale ailée.* (Mercure de France).

---

1. *Mail :* même mot que maillet ; le mot a d'abord désigné le marteau — ou maillet — avec lequel on jouait à l'ancien jeu de « mail » ; puis le lieu ombragé où l'on jouait à ce jeu ; puis une promenade publique plantée d'arbres. Dans le texte, le mot est pris dans le dernier sens. 2. *Emblaver* (en blé), c'est ensemencer un champ en blé ou autre céréale. Les emblaves ou les emblavures, ce sont les champs ensemencés — 3. dans les arbres.

GRAMMAIRE ET ORTHOGRAPHE

Révision.

1. Copiez le texte ci-dessous en mettant au temps et au mode convenables les verbes entre ( ).

Conseils à des apprentis. — Vous (entrer *pr.*) demain en apprentissage. *Quel* que (être, *pr. subj.*) la profession que vous (choisir, *passé du subj.*), que vous (aller) aux champs, au bureau, à l'atelier ou à l'usine, un minimum d'instruction vous (être, *pr.*) indispensable. Cette instruction, vous l'(acquérir, *p. comp.*,) : (travailler, *impératif*) à la conserv... et à la développ... Les cours du soir, les livres, les journaux mêmes vous y (aider, *futur*). Et (commencer, *impér.*) courageusement votre éducation *professionnel.* Les conseils ne vous (manquer, *futur*) pas. (les accueillir, *impér.*) avec empressement ; (les provoquer) au besoin. Mais surtout (les suivre) docilement. Un temps (venir, *futur*) où vous (pouvoir) vous en rapport.. à votre expérience. Pour l'instant, (obéir, *impér.*). Obéir, c'(être) se maîtris..., c'(être) se prépar... à command... Si modeste que (être, *pr. du subjonctif*) votre tâche au début, (la faire, *impér.*) de votre mieux : elle vous (être) demain plus facile. En devenant chaque jour plus habile, vous (être) rapidement un bon ouvrier ou un bon employé. Et ce n'(être) pas seulement pour le patron que vous (travailler, *futur antérieur*) ; c'est vous-mêmes que vous (enrichir, *futur antérieur*).

2. Lisez le texte ci-dessus en vous adressant à vos camarades et à vous-même : *Nous entrons demain en apprentissage ...*

3. Lisez ou écrivez le texte ci-dessus en vous adressant à un apprenti ou à une apprentie : *Tu entres demain en apprentissage ...*

4. Copiez le texte suivant et soulignez d'un trait les noms, d'un pointillé les adjectifs qualificatifs.

Une bonne vendeuse. — Vous pensez, Mesdemoiselles, qu'il est bien facile et bien agréable d'être vendeuse dans un magasin de nouveautés ? Que cet emploi soit assez agréable, j'en conviens ; mais qu'il soit facile, c'est moins sûr. Une bonne vendeuse, d'abord, doit être d'une santé assez robuste, puisqu'il faut toute une journée rester debout et s'empresser auprès des acheteurs. Elle doit être polie, naturellement, mais aussi aimable et gracieuse avec les clientes, quelle que soit leur humeur. Il lui faut connaître toutes les étoffes de son rayon, choisir celles qui peuvent plaire, mettre en valeur leurs qualités, approuver les acheteuses qui se décident et convaincre celles qui hésitent. La vendeuse doit donc s'exprimer correctement et avec facilité, et enfin, la vente faite, calculer vite et sans erreur.

5. Analysez les pronoms du début du texte ci-dessus, jusqu'à : *c'est moins sûr,* et les mots invariables de la dernière phrase.

6. L'interjection est une exclamation qui traduit un sentiment vif : Ah ! Oh ! hélas ! Eh bien ! ... ô (invocation : ô mon père, ô ma mère). L'interjection ne joue aucun rôle grammatical dans la phrase. Distinguez oh ! de ô...! — ... quel beau spectacle. — ... quelle surprise. — ... mon père, ... ma mère. — ... patrie, ... patrie, ineffable mystère. — ... que je suis content. — ... que le choix d'un métier est difficile.

7. Conjuguez les verbes évaluer et conclure au présent et au futur de l'indicatif, au présent du subjonctif. (*Attention !*)

8. Conjuguez successivement, à la forme active, à la forme passive et à la forme pronominale : réveiller, battre, vaincre.

Conjuguez par écrit ces trois verbes au passé composé des trois formes.

VOCABULAIRE - ÉLOCUTION

1. Exercices oraux ou écrits sur les textes.

A. *Le nid de pie.* — 1. Résumez en une phrase chacun des § § du texte. — 2. Expliquez : *la gloire l'emporte* (sur quoi ?), *sa crue* (§ 2), *tribulations* (§ 3). — 3. Quel sentiment se révèle chez Chateaubriand au § 4 ? — 4. *Ainsi se termina le premier combat* ... (fin du § 4). Relevez les expressions prouvant qu'il s'agit bien d'un combat.

B. *La veillée avec la servante.* — 1. Après un frugal repas, que font Lamartine et Geneviève ? (§ 2) — 2. Quelles qualités de Geneviève sont mises en relief dans ce texte ? — 3. *Un disque de pain* (fin du § 3), c'est ... — 4. Expliquez la dernière phrase.

C. *L'enfant grec.* — 1. Réfléchissez à l'attitude de l'enfant, qui *courbe sa tête humiliée* et à ce qu'il répond à l'offre du poète, et dites-nous l'âge que vous lui donnez. A quels autres enfants vous fait-il songer ? — 2. Quels vers vous semblent particulièrement doux ?

D. *Mort de l'avare Grandet.* — 1. Par quelle phrase, empruntée au § 1, pouvez-vous résumer la maladie et l'agonie de Grandet ? — 2. Relevez les traits qui montrent son avarice. — 3. Que signifient *sublime* (§ 1), *stupeur* (§ 2).

E. *Le bonhomme de pain d'épice.* — 1. Où habitait la famille de Michelet ? Où habite-t-elle au moment dont parle l'écrivain ? — 2. Pourquoi mène-t-elle une existence misérable ? — 3. A quoi fait allusion Michelet par cette expression : *cette indigence née de la persécution ?* (§ 2).

4. Exercices de vocabulaire.

Révision

1. **Préfixes et suffixes.** — Trouvez des noms de métier terminés par l'un des suffixes suivants : er ou ier, ien, on ou ron, eur ou teur.

   Quel est le sens des préfixes contenus dans les mots suivants :

   prévoir, méconnaître, extraire, importer, débarquer, surcharger.
   monoplan, biplan, trimoteur, quadrilatère, pentagone, hexagone, octogone, décagone.

2. **Familles de mots.** — Rappelez les mots de la famille de maison, de ferme, de terre, de labour, de poisson, de charbon, d'oiseau.

3. **Synonymes.** — Cherchez quelques synonymes de chacun des mots suivants : travail, salaire, navire, vaillant, gourmand.

4. **Homonymes.** — Quels sont les homonymes de chacun des mots suivants : voie, poids, ère, gens, haute, sain, cœur, gaz, reine, mort, mât.

5. **Devinettes.** — *Périphrases :* la capitale de la France ? la capitale de l'Angleterre ? le jardin de la France ? le grenier de la France ? le champ du repos ? le champ d'honneur ? le vainqueur d'Austerlitz ? le libérateur du territoire (*après* 1870) ? le vainqueur de la Marne (1914) ?

   l'astre du jour ? la reine des nuits ? la voûte céleste ? la messagère du printemps ?

   le palais d'un jeune lapin ? la gent marécageuse ? la gent trotte-menu ? la gent qui porte crête ? (*la gent*, signifie ici la nation, la race.)

   l'Attila, le fléau des rats ? le roi des animaux ? celui de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'empire des morts ?

   l'animal qui s'engraisse de glands ? (*Delille*).

6. Faites un quatrain pour montrer le départ d'un avion, ou son vol — ou pour chanter la fée électricité.

COMPOSITION FRANÇAISE

I. — La phrase.

1. *Selon l'habitude* ... (début du § 1, lect. 93). Relevez une autre partie de phrase, du même paragraphe, qui commence également par *selon*.

— Faites, en commençant par ce mot, trois phrases dans lesquelles vous exprimerez des choses vraies.

2. *Peut-être pensait-elle que le nouveau curé* ... (§ 3, lect. 93). En imitant cette forme, parlez d'un camarade qui a l'air songeur. — de votre mère qui, à la veillée, vous a paru soucieuse.

3. *L'âtre flamboyant envoie des rayons* ... (§ 1, lect. 95). Sur ce modèle, montrez-nous, en une phrase, le feu de bois autour duquel vous avez plaisir à vous rassembler, avec votre famille, en hiver.

4. *Etoile, où t'en vas-tu ... Cherches-tu sur la rive ... où t'en vas-tu si belle* ... (lect. 94).

— Un oiseau part d'un buisson. Oiseau, où t'en vas-tu ?

II. — Le paragraphe.

5. Dans le § 3 du texte 95, V. Hugo met en relief la tranquillité du petit oiseau dans sa cage en l'opposant ... (à quoi ?) (*Pensez aux oppositions et aux contrastes dans vos développements !*)

— On se rend mieux compte de l'importance du rôle d'une patronne d'hôtel si l'on pense à ... (achevez après avoir relu le § 4 du texte 95).

Un événement inattendu (lequel ?) trouble le calme de la classe. Les élèves poussent des cris et s'agitent. Seul, le maître garde son sang-froid. Que dit-il ? Que fait-il ?

6. En un paragraphe, racontez, en prose, l'*Enfant grec*.

III. — Composition française.

7. *L'auberge du village* (*ou l'hôtel X.*) — Quand y êtes-vous entré ? Décrivez-la. (Vous commencerez ainsi : *Elle ne ressemble pas à l'Hôtel de Metz, décrit par V. Hugo, l'auberge de mon village ! On n'y voit ni ..., ni ..., etc.*

8. En songeant à Michelet (texte 98), faites un retour sur votre enfance, et dites si cette enfance a été heureuse ou malheureuse.

9. En vous inspirant de *Petite ville de France* (lect. 103), dites pourquoi vous êtes attaché à votre ville ou à votre village.

VERBE AUXILIAIRE. — **Avoir.**

MODE INDICATIF

PRÉSENT	PASSÉ COMPOSÉ
j' ai	j' ai eu
tu as	tu as eu
il a	il a eu
nous avons	nous avons eu
vous avez	vous avez eu
ils ont	ils ont eu
IMPARFAIT	**PLUS-QUE-PARFAIT**
j' avais	j' avais eu
tu avais	tu avais eu
il avait	il avait eu
nous avions	nous avions eu
vous aviez	vous aviez eu
ils avaient	ils avaient eu
PASSÉ SIMPLE	**PASSÉ ANTÉRIEUR**
j' eus	j' eus eu
tu eus	tu eus eu
il eut	il eut eu
nous eûmes	nous eûmes eu
vous eûtes	vous eûtes eu
ils eurent	ils eurent eu
FUTUR	**FUTUR ANTÉRIEUR**
j' aurai	j' aurai eu
tu auras	tu auras eu
il aura	il aura eu
nous aurons	nous aurons eu
vous aurez	vous aurez eu
ils auront	ils auront eu

MODE IMPÉRATIF

aie
ayons
ayez

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT	PASSÉ (1re FORME)	PASSÉ (2e FORME)
j' aurais	j' aurais eu	j' eusse eu
tu aurais	tu aurais eu	tu eusses eu
il aurait	il aurait eu	il eût eu
nous aurions	nous aurions eu	nous eussions eu
vous auriez	vous auriez eu	vous eussiez eu
ils auraient	ils auraient eu	ils eussent eu

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT	PASSÉ	PLUS-QUE-PARFAIT
que j' **aie**	que j' eusse	que j' aie eu	que j' eusse eu
que tu **aies**	que tu eusses	que tu aies eu	que tu eusses eu
qu' il **ait**	qu' il eût	qu' il ait eu	qu' il eût eu
que nous ayons	que nous eussions	que nous ayons eu	que nous eussions eu
que vous ayez	que vous eussiez	que vous ayez eu	que vous eussiez eu
qu' ils aient	qu' ils eussent	qu' ils aient eu	qu' ils eussent eu

MODE INFINITIF

PRÉSENT	PASSÉ
avoir	avoir eu

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
ayant	eu, eue, ayant eu

VERBE AUXILIAIRE. — **Être.**

MODE INDICATIF

PRÉSENT	PASSÉ COMPOSÉ
je suis	j' ai été
tu es	tu as été
il est	il a été
nous sommes	nous avons été
vous êtes	vous avez été
ils sont	ils ont été
IMPARFAIT	**PLUS-QUE-PARFAIT**
j' étais	j' avais été
tu étais	tu avais été
il était	il avait été
nous étions	nous avions été
vous étiez	vous aviez été
ils étaient	ils avaient été
PASSÉ SIMPLE	**PASSÉ ANTÉRIEUR**
je fus	j' eus été
tu fus	tu eus été
il fut	il eut été
nous fûmes	nous eûmes été
vous fûtes	vous eûtes été
ils furent	ils eurent été
FUTUR	**FUTUR ANTÉRIEUR**
je serai	j' aurai été
tu seras	tu auras été
il sera	il aura été
nous serons	nous aurons été
vous serez	vous aurez été
ils seront	ils auront été

MODE IMPÉRATIF

sois
soyons
soyez

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT	PASSÉ (1re FORME)	PASSÉ (2e FORME)
je serais	j' aurais été	j' eusse été
tu serais	tu aurais été	tu eusses été
il serait	il aurait été	il eût été
nous serions	nous aurions été	nous eussions été
vous seriez	vous auriez été	vous eussiez été
ils seraient	ils auraient été	ils eussent été

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT	PASSÉ	PLUS-QUE-PARFAIT
que je sois	que je fusse	que j' ai été	que j' eusse été
que tu sois	que tu fusses	que tu aies été	que tu eusses été
qu' il soit	qu' il fût	qu' il ait été	qu'il eût été
que nous soyons	que nous fussions	que nous ayons été	que nous eussions été
que vous soyez	que vous fussiez	que vous ayez été	que vous eussiez été
qu' ils soient	qu' ils fussent	qu' ils aient été	qu'ils eussent été

MODE INFINITIF

PRÉSENT	PASSÉ
être	avoir été

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
étant	été, ayant été

VERBE **Aimer** (1er Groupe).

MODE INDICATIF		MODE IMPÉRATIF	MODE SUBJONCTIF
PRÉSENT	PASSÉ COMPOSÉ	PRÉSENT	PRÉSENT
j' aim **e**	j' ai aimé	aim **e**	que j' aim **e**
tu aim **es**	tu as aimé	aim **ons**	que tu aim **es**
il aim **e**	il a aimé	aim **ez**	qu'il aim **e**
nous aim **ons**	nous avons aimé		que nous aim **ions**
vous aim **ez**	vous avez aimé	MODE CONDITIONNEL	que vous aim **iez**
ils aim **ent**	ils ont aimé		qu'ils aim **ent**
IMPARFAIT	PLUS-QUE-PARFAIT	PRÉSENT	IMPARFAIT
j' aim **ais**	j' avais aimé	j' aimer **ais**	que j' aim **asse**
tu aim **ais**	tu avais aimé	tu aimer **ais**	que tu aim **asses**
il aim **ait**	il avait aimé	il aimer **ait**	qu'il aim **ât**
nous aim **ions**	nous avions aimé	nous aimer **ions**	que nous aim **assions**
vous aim **iez**	vous aviez aimé	vous aimer **iez**	que vous aim **assiez**
ils aim **aient**	ils avaient aimé	ils aimer **aient**	qu'ils aim **assent**
PASSÉ SIMPLE	PASSÉ ANTÉRIEUR	PASSÉ (1re FORME)	PASSÉ
j' aim **ai**	j' eus aimé	j' aurais aimé	que j' aie aimé
tu aim **as**	tu eus aimé	tu aurais aimé	que tu aies aimé
il aim **a**	il eut aimé	il aurait aimé	qu' il ait aimé
nous aim **âmes**	nous eûmes aimé	nous aurions aimé	que nous ayons aimé
vous aim **âtes**	vous eûtes aimé	vous auriez aimé	que vous ayez aimé
ils aim **èrent**	ils eurent aimé	ils auraient aimé	qu' ils aient aimé
FUTUR	FUTUR ANTÉRIEUR	PASSÉ (2e FORME)	PLUS-QUE-PARFAIT
j' aimer **ai**	j' aurai aimé	j' eusse aimé	que j' eusse aimé
tu aimer **as**	tu auras aimé	tu eusses aimé	que tu eusses aimé
il aimer **a**	il aura aimé	il eût aimé	qu'il eût aimé
nous aimer **ons**	nous aurons aimé	nous eussions aimé	que nous eussions aimé
vous aimer **ez**	vous aurez aimé	vous eussiez aimé	que vous eussiez aimé
ils aimer **ont**	ils auront aimé	ils eussent aimé	qu'ils eussent aimé

MODE INFINITIF		MODE PARTICIPE	
PRÉSENT	PASSÉ	PRÉSENT	PASSÉ
aimer	avoir aimé	aim**ant**	aimé, ayant aimé

VERBE **Finir** (2e Groupe).

MODE INDICATIF		MODE IMPÉRATIF	MODE SUBJONCTIF
PRÉSENT	PASSÉ COMPOSÉ	PRÉSENT	PRÉSENT
je fin **is**	j' ai fini	fin **is**	que je fin **isse**
tu fin **is**	tu as fini	fin **issons**	que tu fin **isses**
il fin **it**	il a fini	fin **issez**	qu'il fin **isse**
nous fin **issons**	nous avons fini		que nous fin **issions**
vous fin **issez**	vous avez fini	MODE CONDITIONNEL	que vous fin **issiez**
ils fin **issent**	ils ont fini		qu'ils fin **issent**
IMPARFAIT	PLUS-QUE-PARFAIT	PRÉSENT	IMPARFAIT
je fin **issais**	j' avais fini	je finir **ais**	que je fin **isse**
tu fin **issais**	tu avais fini	tu finir **ais**	que tu fin **isses**
il fin **issait**	il avait fini	il finir **ait**	qu' il fin **ît**
nous fin **issions**	nous avions fini	nous finir **ions**	que nous fin **issions**
vous fin **issiez**	vous aviez fini	vous finir **iez**	que vous fin **issiez**
ils fin **issaient**	ils avaient fini	ils finir **aient**	qu'ils fin **issent**
PASSÉ SIMPLE	PASSÉ ANTÉRIEUR	PASSÉ (1re FORME)	PASSÉ
je fin **is**	j' eus fini	j' aurais fini	que j' aie fini
tu fin **is**	tu eus fini	tu aurais fini	que tu aies fini
il fin **it**	il eut fini	il aurait fini	qu'il ait fini
nous fin **îmes**	nous eûmes fini	nous aurions fini	que nous ayons fini
vous fin **îtes**	vous eûtes fini	vous auriez fini	que vous ayez fini
ils fin **irent**	ils eurent fini	ils auraient fini	qu'ils aient fini
FUTUR	FUTUR ANTÉRIEUR	PASSÉ (2e FORME)	PLUS-QUE-PARFAIT
je finir **ai**	j' aurai fini	j' eusse fini	que j' eusse fini
tu finir **as**	tu auras fini	tu eusses fini	que tu eusses fini
il finir **a**	il aura fini	il eût fini	qu'il eût fini
nous finir **ons**	nous aurons fini	nous eussions fini	que nous eussions fini
vous finir **ez**	vous aurez fini	vous eussiez fini	que vous eussiez fini
ils finir **ont**	ils auront fini	ils eussent fini	qu'ils eussent fini

MODE INFINITIF		MODE PARTICIPE	
PRÉSENT	PASSÉ	PRÉSENT	PASSÉ
finir	avoir fini	fin **issant**	fini, ayant fini

FORME PASSIVE : **être aimé (e).**

MODE INDICATIF

Présent	je suis aimé, tu es aimé(*e*) il est aimé, elle est aimée nous sommes aimés, vous êtes aimés ils sont aimés, elles sont aimées
Imparfait	j' étais aimé (*e*) nous étions aimés
Passé simple	je fus aimé (*e*) nous fûmes aimés
Futur	je serai aimé (*e*) nous serons aimés
Passé composé	j' ai été aimé (*e*) nous avons été aimés ils ont été aimés elles ont été aimées
Plus-que-parfait	j' avais été aimé (*e*) nous avions été aimés
Passé antérieur	j' eus été aimé (*e*) nous eûmes été aimés
Futur antérieur	j' aurai été aimé (*e*) nous aurons été aimés

MODE IMPÉRATIF

sois aimé, soyons aimés,
soyez aimés (*es*)

MODE CONDITIONNEL

Présent	je serais aimé (*e*) nous serions aimés
Passé 1re forme	j' aurais été aimé (*e*) nous aurions été aimés
Passé 2e forme	j' eusse été aimé *e)* nous eussions été aimés (*e*)

MODE SUBJONCTIF

Présent	que je sois aimé (*e*) que nous soyons aimés
Imparfait	que je fusse aimé (*e*) que nous fussions aimés
Passé	que j' aie été aimé (*e*) que nous ayons été aimés
Plus-que-parfait	que j' eusse été aimé (*e*) que nous eussions été aimés

FORME PRONOMINALE : **se lever.**

MODE INDICATIF

Présent	je me lève, tu te lèves... nous nous levons, vous vous levez ils se lèvent, elles se lèvent
Imparfait	je me levais nous nous levions
Passé simple	je me levai nous nous levâmes
Futur	je me lèverai nous nous lèverons
Passé composé	je me suis levé (*e*) tu t' es levé il s' est levé (*e*) nous nous sommes levés... ils se sont levés
Plus-que parfait	je m' étais levé (*e*) nous nous étions levés
Passé antérieur	je me fus levé (*e*) nous nous fûmes levés
Futur antérieur	je me serai levé (*e*) nous nous serons levés

MODE IMPÉRATIF

lève-toi, levons-nous,
levez-vous

MODE CONDITIONNEL

Présent	je me lèverais nous nous lèverions
Passé 1re forme	je me serais levé (*e*) nous nous serions levés
Passé 2e forme	je me fusse levé (*e*) nous nous fussions levés

MODE SUBJONCTIF

Présent	que je me lève que nous nous levions
Imparfait	que je me levasse qu' il se levât que nous nous levassions
Passé	que je me sois levé (*e*) que nous nous soyons levés
Plus-que parfait	que je me fusse levé (*e*) qu' il se fût levé que nous nous fussions levés

VERBES du 3e groupe

Sentir *sentant, senti*	**Rendre** *rendant, rendu*	**Recevoir** *recevant, reçu*	**Voir** *voyant, vu*
MODE INDICATIF			
PRÉSENT			
je sens tu sens il sent nous sen**tons** vous sen**tez** ils sen**tent**	je ren**ds** tu ren**ds** il ren**d** nous ren**dons** vous ren**dez** ils ren**dent**	je reçois tu reçois il reçoit nous rece**vons** vous rece**vez** ils reç**oivent**	je vois tu vois il voit nous voy**ons** vous voy**ez** ils voient
IMPARFAIT			
je sentais nous sentions	je rendais nous rendions	je recevais nous recevions	je voyais nous voy**ions**
PASSÉ SIMPLE			
je sentis nous sentîmes	je rendis nous rendîmes	je reçus nous reçûmes	je vis nous vîmes
FUTUR			
je sentirai nous sentirons	je rendrai nous rendrons	je recevrai nous recevrons	je verrai nous verrons
PASSÉ COMPOSÉ			
j' ai senti nous avons senti	j' ai rendu nous avons rendu	j' ai reçu nous avons reçu	j' ai vu nous avons vu
PLUS-QUE-PARFAIT			
j' avais senti nous avions senti	j' avais rendu nous avions rendu	j' avais reçu nous avions reçu	j' avais vu nous avions vu
PASSÉ ANTÉRIEUR			
j' eus senti nous eûmes senti	j' eus rendu nous eûmes rendu	j' eus reçu nous eûmes reçu	j' eus vu nous eûmes vu
FUTUR ANTÉRIEUR			
j' aurai senti nous aurons senti	j' aurai rendu nous aurons rendu	j' aurai reçu nous aurons reçu	j' aurai vu nous aurons vu
MODE IMPÉRATIF			
sens sentons sentez	rends rendons rendez	reçois recevons recevez	vois voyons voyez
MODE CONDITIONNEL			
PRÉSENT			
je sentirais n. sentirions	je rendrais nous rendrions	je recevrais n. recevrions	je verrais n. verrions
PASSÉ (1re FORME)			
j' aurais senti n. aurions senti	j' aurais rendu n. aurions rendu	j' aurais reçu n. aurions reçu	j' aurais vu n. aurions vu
MODE SUBJONCTIF			
PRÉSENT			
que je sente que n. sentions	que je rende que n. rendions	que je reçoive que n. recevions	que je voie que n. voy**ions**
IMPARFAIT			
que je sentisse qu' il sentît que n. sentissions	que je rendisse qu' il rendît que n. rendissions	que je reçusse qu' il reçût que n. reçussions	que je visse qu' il vît que n. vissions

VERBES du 3e groupe (suite)

Aller *allant, allé*	**Faire** *faisant, fait*	**Dire** *disant, dit*	**Venir** *venant, venu*
MODE INDICATIF			
PRÉSENT			
je vais tu vas il va nous allons vous allez ils vont	je fais tu fais il fait nous faisons vous faites ils font	je dis tu dis il dit nous disons vous dites ils disent	je viens tu viens il vient nous venons vous venez ils viennent
IMPARFAIT			
je venais nous venions	je faisais nous faisions	je disais nous disions	je venais nous venions
PASSÉ SIMPLE			
je vins nous vînmes	je fis nous fîmes	je dis nous dîmes	je vins nous vînmes
FUTUR			
j' irai nous irons	je ferai nous ferons	je dirai nous dirons	je viendrai nous viendrons
PASSÉ COMPOSÉ			
je suis allé(*e*) nous sommes allés	j' ai fait nous avons fait	j' ai dit nous avons dit	je suis venu(*e*) nous sommes venus
PLUS-QUE-PARFAIT			
j' étais allé(*e*) nous étions allés	j' avais fait nous avions fait	j' avais dit nous avions dit	j' étais venu nous étions venus
PASSÉ ANTÉRIEUR			
je fus allé(*e*) nous fûmes allés	j' eus fait nous eûmes fait	j' eus dit nous eûmes dit	je fus venu(*e*) nous fûmes venus
FUTUR ANTÉRIEUR			
je serai allé(*e*) nous serons allés	j' aurai fait nous aurons fait	j' aurai dit nous aurons dit	je serai venu(*e*) nous serons venus
MODE IMPÉRATIF			
va allons allez	fais faisons faites	dis disons dites	viens venons venez
MODE CONDITIONNEL			
PRÉSENT			
j' irais nous irions	je ferais nous ferions	je dirais nous dirions	je viendrais nous viendrions
PASSÉ (1re FORME)			
je serais allé(*e*) nous serions allés	j' aurais fait nous aurions fait	j' aurais dit nous aurions dit	je serais venu(*e*) nous serions venus
MODE SUBJONCTIF			
PRÉSENT			
que j' aille que nous allions	que je fasse que nous fassions	que je dise que nous disions	que je vienne que nous venions
IMPARFAIT			
que j' allasse qu' il allât que nous allassions	que je fisse qu' il fît que nous fissions	que je disse qu' il dît que nous dissions	que je vinsse qu' il vînt que nous vinssions

VERBES du 3e groupe (suite)

VERBES	MODE INDICATIF				MODE SUBJONCTIF
	PRÉSENT	IMPARFAIT	PASSÉ SIMPLE	FUTUR	PRÉSENT
acquérir *acquérant - acquis*	j' acquiers n. acquérons	j' acquérais n. acquérions	j' acquis n. acquîmes	j' acquerrai n. acquerrons	que j' acquière que n. acquérions
assaillir *assaillant-assailli*	j' assaille n. assaillons	j' assaillais n. assaillions	j' assaillis n. assaillîmes	j' assaillirai n. assaillirons	que j' assaille que n. assaillions
bouillir *bouillant - bouilli*	je bous n. bouillons	je bouillais n. bouillions	je bouillis n. bouillîmes	je bouillirai n. bouillirons	que je bouille que n. bouillions
dormir *dormant - dormi*	je dors n. dormons	je dormais n. dormions	je dormis n. dormîmes	je dormirai n. dormirons	que je dorme que n. dormions
courir *courant - couru*	je cours n. courons	je courais n. courions	je courus n. courûmes	je courrai n. courrons	que je coure que n. courions
mourir *mourant - mort*	je meurs n. mourons	je mourais n. mourions	je mourus n. mourûmes	je mourrai n. mourrons	que je meure que n. mourions
mentir *mentant - menti*	je mens n. mentons	je mentais n. mentions	je mentis n. mentîmes	je mentirai n. mentirons	que je mente que n. mentions
partir *partant - parti*	je pars n. partons	je partais n. partions	je partis n. partîmes	je partirai n. partirons	que je parte que n. partions
sortir *sortant - sorti*	je sors n. sortons	je sortais n. sortions	je sortis n. sortîmes	je sortirai n. sortirons	que je sorte que n. sortions
tenir *tenant - tenu*	je tiens n. tenons	je tenais n. tenions	je tins n. tînmes	je tiendrai n. tiendrons	que je tienne que n. tenions
vêtir *vêtant - vêtu*	je vêts n. vêtons	je vêtais n. vêtions	je vêtis n. vêtîmes	je vêtirai n. vêtirons	que je vête que n. vêtions
asseoir *asseyant - assis*	j' assois n. assoyons *ou* j' assieds n. asseyons	j' assoyais n. assoyions j' asseyais n. asseyions	j' assis n. assîmes	j' assoirai n. assoirons j' assiérai n. assiérons	que j' assoie que n. assoyions que j' asseye que n. asseyions
devoir *devant - dû*	je dois n. devons	je devais n. devions	je dus n. dûmes	je devrai n. devrons	que je doive que n. devions
pouvoir *pouvant - pu*	je peux n. pouvons	je pouvais n. pouvions	je pus n. pûmes	je pourrai n. pourrons	que je puisse que n. puissions
mouvoir *mouvant - mû*	je meus n. mouvons	je mouvais n. mouvions	je mus n. mûmes	je mouvrai n. mouvrons	que je meuve que n. mouvions
savoir *sachant - su*	je sais n. savons	je savais n. savions	je sus n. sûmes	je saurai n. saurons	que je sache que n. sachions
valoir *valant - valu*	je vaux n. valons	je valais n. valions	je valus n. valûmes	je vaudrai n. vaudrons	que je vaille que n. valions
vouloir *voulant - voulu*	je veux n. voulons	je voulais n. voulions	je voulus n. voulûmes	je voudrai n. voudrons	que je veuille que n. voulions

VERBES du 3e groupe (suite)

VERBES	MODE INDICATIF				MODE SUBJONCTIF
	PRÉSENT	IMPARFAIT	PASSÉ SIMPLE	FUTUR	PRÉSENT
battre *battant - battu*	je bats n. battons	je battais n. battions	je battis n. battîmes	je battrai n. battrons	que je batte que n. battions
croire *croyant - cru*	je crois n. croyons	je croyais n. croyions	je crus n. crûmes	je croirai n. croirons	que je croie que n. croyions
cuire *cuisant - cuit*	je cuis n. cuisons	je cuisais n. cuisions	je cuisis n. cuisîmes	je cuirai n. cuirons	que je cuise que n. cuisions
mettre *mettant - mis*	je mets n. mettons	je mettais n. mettions	je mis n. mîmes	je mettrai n. mettrons	que je mette que n. mettions
naître *naissant - né*	je nais n. naissons	je naissais n. naissions	je naquis n. naquîmes	je naîtrai n. naîtrons	que je naisse que n. naissions
rire *riant - ri*	je ris n. rions	je riais n. riions	je ris n. rîmes	je rirai n. rirons	que je rie que n. riions
vivre *vivant - vécu*	je vis n. vivons	je vivais n. vivions	je vécus n. vécûmes	je vivrai n. vivrons	que je vive que n. vivions
coudre *cousant - cousu*	je couds n. cousons	je cousais n. cousions	je cousis n. cousîmes	je coudrai n. coudrons	que je couse que n. cousions
moudre *moulant - moulu*	je mouds n. moulons	je moulais n. moulions	je moulus n. moulûmes	je moudrai n. moudrons	que je moule que n. moulions
craindre *craignant - craint*	je crains n. craignons	je craignais n. craignions	je craignis n. craignîmes	je craindrai n. craindrons	que je craigne que n. craignions
vaincre *vainquant-vaincu*	je vaincs il vainc n. vainquons	je vainquais n. vainquions	je vainquis n. vainquîmes	je vaincrai n. vaincrons	que je vainque que n. vainquions
peindre *peignant - peint*	je peins n. peignons	je peignais n. peignions	je peignis n. peignîmes	je peindrai n. peindrons	que je peigne que n. peignions
résoudre *résolvant-résolu*	je résous n. résolvons	je résolvais n. résolvions	je résolus n. résolûmes	je résoudrai n. résoudrons	que je résolve que n. résolvions

Autres verbes irréguliers

absoudre se conjugue comme résoudre ; **atteindre,** comme peindre ; **battre,** comme mettre ; **boire :** je bois, nous buvons, je bus, je boirai ; **conduire,** comme dire, mais : nous conduisons, vous conduisez ; **conquérir,** comme acquérir ; **contredire, interdire,** comme dire, mais : vous contredisez, vous interdisez ; **couvrir, ouvrir, cueillir, offrir,** comme assaillir, mais : je cueillerai ; **plaindre,** comme craindre ; **pourvoir,** comme voir, mais : je pourvoirai, je pourvus ; **traire,** je trais, nous trayons, je trayais ; pas de passé simple ; je trairai, il faut que je traie, que nous trayions.

Verbes impersonnels

pleuvoir *il a plu*	il pleut	il pleuvait	il plut	il pleuvra	qu'il pleuve
falloir *il a fallu*	il faut	il fallait	il fallut	il faudra	qu'il faille

TABLE DES MATIÈRES

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

IMPRIMERIE ISTRA STRASBOURG
C. O. L. 315.374 - N° Editeur 21.519
DÉPOT LÉGAL: 2e trimestre 1948